

Leçons d'un tueur

Black, Saul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAUL BLACK

Leçons d'un tueur

REPÈRE
TRAQUE
TUER
RECOMMENCER

ouy d'essai

PRESSES
DE LA CITÉ



Saul Black

LEÇONS D'UN TUEUR

Roman

Traduit de l'anglais par Isabelle Maillet



Quand, à peine sortie de sa cuisine chaude embaumant les cookies, Rowena Cooper découvrit les deux hommes dans le couloir, leurs bottes dégoulinant de neige fondue, elle comprit immédiatement que tout était sa faute. Depuis des années qu'elle ne verrouillait ni les portes ni les fenêtres et qu'elle laissait les clés sur le contact, persuadée que rien de tel ne pouvait se produire, qu'elle était en sécurité... Tout cela n'était qu'un mensonge qu'elle avait eu la bêtise de se raconter. Pire, un mensonge auquel elle avait eu la bêtise de croire. Une vie entière se résume parfois à attendre le moment de se prendre en pleine figure l'ampleur de sa propre stupidité. C'est ainsi qu'elle se retrouvait dans une maison située à plus d'un kilomètre du plus proche voisin et à cinq de la ville (Ellinson, Colorado, 697 habitants), seule avec son fils de treize ans à l'étage et sa fille de dix en train de jouer sous la véranda, face à deux intrus dont l'un était armé d'un fusil et l'autre d'une longue lame qui, malgré la sensation de chute vertigineuse qu'elle éprouvait, lui fit aussitôt penser à une machette, même si c'était bien la première fois qu'elle en voyait une ailleurs que dans un film. Par la porte ouverte derrière eux, elle constata que la neige tombait toujours dru en cette fin d'après-midi, se détachant joliment sur la lisière sombre de la forêt. On n'était qu'à cinq jours de Noël.

Elle eut soudain une conscience aiguë de la présence de ses enfants : Josh allongé sur son lit défait, casque sur les oreilles ; Nell emmitouflée dans son anorak rouge North Face, en contemplation devant les flocons, vidant rêveusement le paquet de Reese's Peanut Butter Cups qu'elle avait négocié dix minutes plus tôt... Il lui semblait qu'une sorte de nerf invisible les reliait à elle, à son nombril, à son ventre, à son âme. Le matin même, Nell avait affirmé à brûle-pourpoint : « Ce chanteur, Steven Tyler, ben, il ressemble à un

babouin. » Elle faisait souvent ce genre de déclarations inattendues. Plus tard, après le petit déjeuner, Rowena avait entendu Josh lancer à sa sœur : « Eh, t'as vu ? Ce truc-là, c'est ton cerveau. » Le « truc » en question, avait deviné Rowena, devait être un flocon d'avoine ou une crotte de nez. C'était devenu une sorte de compétition entre eux : à qui trouverait l'objet le plus petit ou le plus moche pour le comparer au cerveau de l'autre. Rowena songea confusément à quel point il était merveilleux d'avoir des enfants qui non seulement s'aimaient, mais avaient un respect prudent l'un pour l'autre, et aussi à quel point elle avait été comblée par la vie – tandis que son corps s'engourdissait, que l'espace autour d'elle se resserrait et qu'elle sentait sa peau parcourue de fourmillements comme sous l'assaut d'une nuée de mouches, sa bouche desséchée s'ouvrir, le cri monter de...

Non, ne crie pas...

Si Josh ne fait pas de bruit et si Nell reste...

Ils ont peut-être juste l'intention de me violer oh Seigneur...

quoi qu'ils...

la carabine...

La carabine était enfermée dans le placard sous l'escalier, la clé était sur le trousseau dans son sac, lequel était resté par terre dans la chambre, et la chambre était loin, tellement loin...

Laisse-toi faire, c'est tout. Prends sur toi pour...

Puis le plus costaud des deux inconnus avança de trois pas et, comme au ralenti (Rowena eut le temps de percevoir son odeur, mélange de sueur âcre, de cuir mouillé et de cheveux sales, de voir ses petits yeux noirs, sa grosse tête et jusqu'aux pores autour de son nez), leva la crosse du fusil et lui en assena un coup terrible en plein visage.

Josh Cooper n'était pas allongé sur son lit, mais il avait bien son casque sur les oreilles. Assis à son bureau, il avait branché sa Squier Strat (achetée d'occasion 225 dollars sur eBay ; afin de compléter la somme allouée par sa mère, il avait dû utiliser les 50 dollars que sa grand-mère lui avait envoyés pour son anniversaire trois mois plus tôt) sur son minuscule ampli d'entraînement pour suivre une leçon sur YouTube : Comment jouer « The Rain Song », de Led Zeppelin. Il s'efforçait de ne pas penser au clip porno qu'il avait regardé chez Mike Wainwright trois jours plus tôt, dans lequel deux femmes – une rousse d'âge mûr aux yeux fardés de vert et une jeune blonde qui ressemblait

à Sarah Michelle Gellar – se léchaient consciencieusement les parties intimes. « Un soixante-neuf entre meufs, avait lâché Mike. Dans deux minutes, elles feront le cul-à-cul. » Si Josh n'avait aucune idée de ce que son copain entendait par là, il savait bien, à sa grande honte, qu'il mourait d'envie de les voir en action. Mike Wainwright, son aîné d'un an, était incollable sur le sexe ; ses parents étaient tellement distraits et irresponsables qu'ils n'avaient même pas pris la peine de mettre un contrôle parental sur son PC. Contrairement à sa propre mère, qui en avait tout de suite installé un en décrétant que c'était la condition pour avoir un ordinateur.

Le souvenir des deux femmes l'avait fait bander – un état que le cours de guitare était justement censé éviter. Or il n'avait pas envie de se branler ; la sensation qu'il éprouvait après coup le déprimait trop : à l'impression de lourdeur dans ses mains et dans sa tête s'ajoutait un profond sentiment d'ennui qui le mettait toujours de mauvais poil. Du coup, il se défoulait sur Nell et leur mère.

Il se força à se concentrer sur « The Rain Song ». Il ne voyait pas trop comment prendre le morceau, jusqu'au moment où Internet lui révéla qu'il se jouait dans une tonalité différente. Quand il eut réaccordé (ré-sol-do-sol-do-ré), tout s'éclaira sous un jour nouveau. Il y avait bien quelques passages traîtres entre les accords dans l'intro, mais c'était juste une question d'entraînement. Dans une semaine, il serait au point.

Nell Cooper n'était pas sous la véranda. Immobile dans l'épaisse couche de neige à l'orée de la forêt, elle observait une biche muet qui se tenait à environ cinq mètres – une adulte aux grands yeux sombres bordés de cils si longs qu'ils paraissaient faux. Il n'était guère possible de s'en approcher plus. Nell la nourrissait depuis deux semaines ; elle lui jetait les trognons de pomme qu'elle mettait de côté, ainsi que des poignées de fruits secs et de raisins de Corinthe pris dans le placard où sa mère rangeait les provisions. La biche la connaissait, à présent. Nell ne lui avait pas donné de nom. Elle ne lui parlait même pas. Elle préférait ces rencontres silencieuses, et d'autant plus intenses.

Après avoir enlevé ses gants, elle fouilla sa poche à la recherche d'une moitié de pomme. Le soleil qui se réfléchissait sur la neige fit briller le bracelet que sa mère lui avait offert pour ses dix ans, en mai : une chaîne en argent ornée d'une fine breloque en or représentant un

lièvre en pleine course, de profil. Il avait appartenu à son arrière-grand-mère, puis à sa grand-mère, puis à sa mère, et maintenant il était à elle. La famille maternelle éloignée de Rowena était originaire de Roumanie ; la tradition ancestrale voulait qu'elle se soit mêlée de sorcellerie, et que le lièvre soit un talisman garantissant un voyage sûr. Nell avait toujours adoré ce bijou. Dans l'un de ses tout premiers souvenirs, elle se voyait faire tourner autour du poignet de sa mère la chaîne qui scintillait au soleil. Pour elle, le lièvre possédait une vie propre, mystérieuse et lointaine, même si son œil n'était rien de plus qu'un trou minuscule en forme d'amande. Nell ne s'y attendait pas du tout lorsque, le soir de son anniversaire, longtemps après que les autres cadeaux avaient été déballés, sa mère était entrée dans sa chambre pour le lui attacher au poignet gauche. « Tu es assez grande pour le porter, maintenant, avait-elle dit. J'ai fait raccourcir la chaîne. Mets-le à gauche, comme ça, il ne te gênera pas quand tu dessineras. Mais pas pour aller à l'école, d'accord ? Je ne voudrais pas que tu le perdes. Garde-le pour les week-ends et les vacances. » Ces mots, « Tu es assez grande pour le porter », avaient empli Nell d'amour et de tristesse. Ils avaient fait paraître sa mère plus vieille, tout d'un coup. Et plus seule que jamais. Ils les avaient aussi toutes les deux rendues douloureusement conscientes de l'absence du père de Nell. Celle-ci avait alors éprouvé un grand élan de tendresse pour sa mère qui, elle l'avait compris dans un terrible éclair de lucidité, devait assumer toutes les tâches du quotidien – les emmener à l'école, Josh et elle, faire les courses, préparer le dîner – en solitaire, avec courage, parce que son mari avait disparu.

L'évocation de ce moment la chagrina de nouveau, et elle résolut de donner plus souvent un coup de main à la maison, sans qu'on ait besoin de le lui demander.

La biche fit quelques pas hésitants pour aller renifler l'endroit où le trognon de pomme était tombé, puis leva la tête, soudain en alerte, les grandes oreilles qui lui avaient valu son nom s'agitant rapidement comme des ailes d'oiseau. Nell n'aurait su dire ce que l'animal avait entendu. Pour elle, la forêt demeurerait une présence imposante, réconfortante et silencieuse. (Neutre, aussi. Certaines choses sont de votre côté, d'autres contre vous, quelques-unes ne prennent pas parti. « Le mot, c'est "neutre", lui avait expliqué Josh. Et de toute façon, tu te goures : les choses, c'est que des choses. Elles ont pas de sentiments.

Elles savent même pas que t'existes. » Josh lui sortait de plus en plus souvent ce genre de trucs, depuis quelque temps, mais Nell ne pouvait pas croire qu'il puisse être sincère. Une partie de lui s'éloignait d'elle ; ou plutôt, il forçait une partie de lui à s'éloigner d'elle. Leur mère lui avait dit : « Sois patiente avec lui, ma puce. Il n'y peut rien, c'est la puberté. Tu verras, dans quelques années, tu seras peut-être encore pire que lui. ») La biche était toujours tendue, aux aguets. Était-ce à cause du Vieux Bonhomme Mystère dans le chalet de l'autre côté du ravin ? se demanda Nell.

Le bruit circulait en ville que le Vieux Bonhomme Mystère s'appelait Angelo Greer. Arrivé depuis une semaine, il s'était installé dans la cabane délabrée de l'autre côté du pont, à un peu plus d'un kilomètre à l'est de la maison des Cooper. Il avait commencé par se prendre de bec avec le shérif Hurley qui, ignorant ses protestations, comme quoi la propriété lui appartenait (il en avait hérité des années plus tôt, à la mort de son père), n'avait pas voulu le laisser traverser au volant de son véhicule. Le pont n'était pas sûr, lui avait-il expliqué. De fait, il était fermé depuis plus de deux ans. Les réparations n'avaient pas été jugées prioritaires, dans la mesure où la cabane, inhabitée depuis des lustres, était la seule résidence à trente kilomètres à la ronde de ce côté du ravin. Les automobilistes qui voulaient franchir la Loop River empruntaient l'autopont plus au sud pour rejoindre la 40. En fin de compte, M. Greer avait garé sa voiture à l'ouest du précipice et franchi le pont à pied en traînant toutes ses affaires. Ce n'était pas prudent non plus, avait souligné le shérif Hurley, mais les choses en étaient restées là. Pour sa part, Nell n'avait encore pas vu M. Greer : Josh et elle étaient en classe lorsqu'il était passé devant chez eux. Ce n'était cependant que partie remise, car il serait bien obligé de retourner en ville un jour ou l'autre. D'après leur mère, il n'y avait même pas le téléphone dans la cabane. Quand Jenny Pinker s'était arrêtée pour bavarder la semaine précédente, Nell l'avait entendue dire : « Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ici, bon sang ? » Ce à quoi sa mère avait répondu : « Dieu seul le sait. Il marche avec une canne. Je me demande comment il va se débrouiller. Peut-être qu'il est venu chercher Dieu ? »

Nell palpa ses poches en vain. Il ne restait plus de fruits secs ni de raisins de Corinthe. La biche décala.

Au même instant, un coup de feu claqua dans la maison.

Nell s'élança.

Se répétant que ce n'était pas un coup de feu.

Sachant que c'en était un.

Le sol sous ses pieds semblait constitué de blocs de glace brisés qu'un courant rapide entraînait en sens inverse. Le sang affluait à son visage et dans ses mains. L'air lui-même lui paraissait animé, comme s'il grouillait de particules chuchotant entre elles. Des détails la frappaient avec une netteté inédite : le chuintement de la neige sous ses bottes ; l'odeur des cookies tout juste sortis du four en provenance de la cuisine ; un nœud tarabiscoté dans le grain du parquet en chêne ; la couleur bordeaux des Converse de Josh, abandonnées près de la porte du salon, la lumière filtrant à travers les œilletons...

Sa mère gisait sur le côté au pied de l'escalier. Le sang formait autour d'elle une flaque sombre aux reflets brillants. Elle n'avait plus sa jupe, et sa culotte était entortillée autour de sa cheville gauche. Ses cheveux étaient tout décoiffés. Elle avait les yeux grands ouverts.

Nell se sentit étrangement légère, comme si elle flottait. Il s'agissait sûrement d'un cauchemar dont elle pouvait émerger si elle le voulait. Quand on est sous l'eau, il suffit de battre des pieds en retenant son souffle jusqu'à crever la surface et déboucher à l'air libre... Mais elle avait beau battre des pieds, encore et encore, la surface restait inaccessible ; il n'y avait aucune réalité dans laquelle se réveiller – juste un constat glaçant : la vie la préparait à ce moment depuis sa naissance, tout le reste n'avait été qu'une diversion destinée à l'abuser. La maison, qui avait toujours été une présence bienveillante, se révélait soudain impuissante : en état de choc, elle ne pouvait qu'assister aux événements.

Les jambes maternelles dénudées pédalaient lentement dans la mare rouge, et Nell éprouva l'envie irrépressible de les recouvrir.

C'était horrible de voir les fesses pâles de sa mère et les tortillons des petites veines violettes sur sa cuisse gauche ainsi exposés en plein milieu du couloir. « Maman... maman... maman », répéta-t-elle, sans toutefois produire le moindre son ; seul son souffle s'échappait de sa bouche par saccades précipitées, comme si sa gorge avait du mal à l'expulser. Sa mère cilla, puis ramena à elle une main ensanglantée et posa un doigt sur ses lèvres. « Chuuut... » Son geste laissa une traînée verticale rouge sur ses lèvres, évoquant le maquillage d'une geisha.

— Maman !

— Sauve-toi, chuchota sa mère. Ils sont encore là.

Elle referma lentement les yeux, et Nell se rappela toutes ces fois où elles avaient échangé des baisers papillon, cils contre joue.

— Maman !

Sa mère souleva de nouveau les paupières.

— Cours chez Jenny. Ne t'en fais pas pour moi, ça va aller, mais toi, il faut que tu te sauves.

De l'étage leur parvinrent des bruits de meubles qu'on déplaçait.

— Tout de suite, Nell ! la pressa sa mère d'un ton furieux. Va-t'en ! Vite !

Elles entendirent du mouvement beaucoup plus près. Dans le salon.

Sa mère l'attrapa par le poignet et cracha :

— Sauve-toi tout de suite, Nell. Ce... c'est pas un jeu. Dépêche-toi, ou je vais me fâcher. Va-t'en. Maintenant !

Quand Nell recula, il lui sembla que la fine membrane qui les unissait se déchirait. La fillette ne cessait de marquer des pauses, arrêtée par une intense sensation de vide dans ses chevilles, ses genoux et ses poignets. Elle ne parvenait pas à avaler. Mais plus elle s'éloignait, plus sa mère l'encourageait de la tête – « Oui, c'est ça, oui, continue, ma chérie, continue... »

Nell avait parcouru toute la distance jusqu'à la porte de derrière lorsque l'inconnu sortit du salon.

Il avait des cheveux roux, gras et bouclés, qui descendaient jusqu'à sa mâchoire couverte d'une barbe clairsemée. Des yeux bleu clair qui firent naître dans l'esprit de Nell l'image de deux cibles de tir à l'arc. Son visage était mouillé, et ses mains aux ongles noirs de crasse semblaient avoir dégelé trop vite. Il portait un jean sale, de couleur foncée, ainsi qu'une doudoune noire avec une déchirure à la poitrine à travers laquelle on voyait la doublure grise. Il devait puer des pieds, pensa-t-elle. Il paraissait à la fois tendu et excité.

— Eh, salope ! lança-t-il à Rowena en souriant. Tu tiens le choc ?

Puis il se détourna et découvrit Nell.

L'instant parut s'étirer à l'infini.

Lorsqu'elle se mit en mouvement, Nell repensa à la façon dont la biche avait détalé dans la forêt. Sa tête avait soudain pivoté vers la droite, comme tirée par une rêne invisible, et ensuite seulement le corps avait suivi, laissant supposer qu'il avait un temps de retard. C'était exactement ce qu'elle ressentait au moment de prendre la fuite : l'impression insupportable que sa volonté allait plus vite qu'elle et peinait pour entraîner son corps.

Elle avait du mal à avancer dans l'espace, devenu brusquement solide. A la plage, un jour, alors que toute la famille était en vacances dans le Delaware, elle marchait vers le large sur la pointe des pieds, de l'eau vert bouteille jusqu'au menton, lorsque Josh avait crié : « Oh, merde, Nell ! Un requin ! Juste derrière toi ! Grouille ! » Elle avait beau être certaine – ou du moins, presque certaine – qu'il blaguait, elle s'était sentie piégée par la pression de l'océan autour d'elle. La masse liquide, à la fois douce et sournoise, lui résistait et la ralentissait, comme si elle était complice du requin.

Josh.

Maman.

« Ça va aller, mais toi, il faut que tu te sauves. »

« Ça va aller. »

Pour Nell, « ça va aller » signifiait qu'il y aurait un « plus tard », que tout finirait par s'arranger et continuerait comme avant : Noël, les jours, les semaines et les années, les petits déjeuners dans la cuisine en désordre, l'odeur des toasts et du café, la télé le soir, les virées en ville, Jenny qui passait leur rendre visite, la senteur de la crème pour les mains de sa mère, des conversations comme celles qu'elles avaient depuis quelque temps, durant lesquelles elles se parlaient de femme à femme...

Un choc sourd résonna derrière elle. Elle tourna la tête vers la maison.

Le rouquin était tombé dans le couloir et se redressait déjà, hilare, en disant : « Qu'est-ce que tu fous, connasse ? » Puis il secoua la jambe gauche pour déloger la main de Rowena refermée sur sa cheville. Nell comprit que sa mère puisait dans ses dernières forces, ainsi qu'elle le faisait elle-même. Pourtant, malgré son hébétude, une sorte d'instinct primaire la poussait à fuir, et ses pieds s'activèrent, touchant à peine la neige durcie que Josh et elle avaient tassée lors de leurs expéditions dans la forêt.

Elle courait.

C'était à peine croyable, elle se sentait si vide... La plus légère brise risquait de l'emporter dans les airs telle une feuille morte.

Pourtant, elle courait. Elle avait vingt mètres d'avance sur l'intrus.

« Salope. »

Le mot était sale et lourd de menace. Nell l'avait entendu peut-être deux fois dans sa vie, mais elle ne se rappelait plus en quelles circonstances.

« Tu tiens le choc ? » Le sourire de l'homme quand il avait posé la question suggérait que la réponse n'avait aucune importance pour lui ; elle ne pourrait l'empêcher de faire ce qu'il avait en tête. Au contraire, elle risquait même de l'inciter à en faire plus.

Nell aurait voulu rentrer auprès de sa mère. Elle pouvait encore s'arrêter, se retourner et implorer l'inconnu : « Je sais pas ce qui se passe, mais laissez-moi couvrir les jambes de ma maman et la prendre dans mes bras. C'est tout ce que je veux. Après, vous pourrez me tuer. » Le désir de mettre un terme à sa course folle était si puissant ! Nell revoyait la façon dont les paupières de sa mère s'étaient fermées

puis laborieusement rouvertes, comme s'il s'agissait d'un effort terrible requérant toute sa concentration. Ce qui voulait dire... ce qui voulait dire...

Elle percevait derrière elle le crissement de la neige sous les pas de l'homme et le frottement de ses manches contre sa doudoune. Il était tout près, désormais. Les vingt mètres s'étaient considérablement réduits. Comment avait-elle pu se croire capable de le distancer ? Comment lutter contre les longues jambes et la force d'un adulte ? Pour la première fois, elle songea : Tu ne reverras plus maman. Ni Josh. Sa propre voix répétait les mots dans sa tête – « Tu ne les reverras jamais » –, mêlée à celle de l'homme qui lançait : « Eh, salope » et à celle de sa mère récitant : « Les bois sont si beaux, sombres et profonds, mais j'ai des promesses à tenir, et encore des kilomètres à parcourir avant de dormir... »

Elle savait bien qu'elle ne devait pas regarder en arrière, pourtant ce fut plus fort qu'elle.

Il était si proche qu'il aurait presque pu la toucher, et ses mains rouges étaient tendues vers elle. En un éclair, elle vit sa bouche s'ouvrir au milieu de sa barbe rousse, révélant de petites dents jaunies par le tabac. Il avait des yeux clairs semblables à ceux d'une chèvre, et un nez fin aux narines frémissantes. Etrangement, il avait l'air de penser à autre chose. Pas à elle. Il paraissait soucieux.

Ce simple coup d'œil lui coûta cher. Elle trébucha, le bout de sa botte gauche bloqué par une irrégularité du terrain, et lança les bras devant elle pour amortir sa chute.

Les doigts de son poursuivant effleurèrent sa capuche.

Il avait cependant pris trop d'élan.

Si Nell parvint de justesse à rétablir son équilibre sur ses jambes cotonneuses, l'homme chuta pesamment derrière elle en lâchant un grognement et un « Merde ! » étouffé.

Les yeux de sa mère, qui la suppliaient : « Sauve-toi, ma chérie, sauve-toi ! »

Plus jamais... La vie lointaine du lièvre doré se confondait soudain avec la sienne.

« Les choses, c'est que des choses. Elles ont pas de sentiments. Elles savent même pas que t'existes. »

Nell s'entendait sangloter. A la brusque sensation de chaleur entre ses jambes, elle comprit qu'elle avait fait pipi dans sa culotte.

Mais elle avait atteint l'orée de la forêt, et la lumière du jour avait presque complètement disparu.

Il approchait toujours. Nell entendait le bruissement des branches de pin sur son passage. La forêt n'était pas sous le choc, comme l'avait été la maison ; ce qui leur arrivait comptait pour la maison, mais pas pour le reste du monde. L'odeur des vieux arbres et de la neige intacte lui évoquait depuis toujours Narnia, le royaume hivernal magique auquel menait la penderie. Elle y songeait à présent, en dépit de tout. Son esprit n'était que pensées inutiles qui voltigeaient autour du souvenir du visage maternel, de son lent battement de paupières, et aussi de cette expression dans son regard que Nell n'avait jamais vue – un aveu d'échec : elle se trouvait pour une fois confrontée à quelque chose qu'elle ne pouvait pas accomplir, à un dommage qu'elle ne pouvait pas réparer.

La voix de son frère s'éleva dans la tête de la fillette : « T'as un anorak rouge, tête de nœud. Rouge ! Lui facilite pas le boulot. »

Elle s'accroupit derrière un pin Douglas pour enlever le vêtement. Dessous, elle n'avait qu'un pull noir, et le froid l'assailit aussitôt, comme s'il n'avait attendu que ce moment. La doublure de l'anorak était bleu marine. Le mieux à faire – ce que Josh aurait fait –, c'était de le porter à l'envers. Elle voulut le retourner, mais ses mains n'étaient que des choses inertes, lointaines, sur lesquelles elle n'avait plus aucun contrôle. Et c'était à présent le cœur du lièvre qui palpitait dans sa poitrine, minuscule, distillant la peur à chaque battement.

Elle entendit l'homme jurer :

— Bordel de merde !

Il est trop près. Eloigne-toi, et après seulement, remets ton anorak.

Elle se remit à courir. Il faisait plus sombre, désormais. Le sentier devait se trouver quelque part sous la neige, mais elle n'aurait pu dire si elle le suivait ; les arbres indifférents ne lui fournissaient aucun repère. Et il y avait le problème des traces de pas qu'elle laissait

derrière elle... Elles guideraient son poursuivant, où qu'elle aille – du moins, jusqu'à la tombée de la nuit. Dans combien de temps ferait-il noir ? Quelques minutes tout au plus. Elle se répéta qu'elle devait tenir encore quelques minutes. Juste quelques minutes.

— Viens ici, espèce de petite chieuse ! lâcha encore l'homme.

Elle ne savait pas où il était. Les sapins et la neige étouffaient tous les bruits, comme dans le studio d'enregistrement du père d'Amy. Devrait-elle grimper dans un arbre ? (Elle le faisait souvent, par jeu. « J'aimerais que tu arrêtes de grimper partout, ma puce », avait dit sa mère un jour. Nell avait répondu : « T'inquiète pas, maman, je tomberai pas. » Ce à quoi sa mère avait répliqué : « Je n'ai pas peur que tu tombes ! Je me demande plutôt si tu n'aurais pas des gènes de singe. ») Alors, devrait-elle grimper ? Non, les traces de pas s'arrêteraient, et l'homme devinerait aussitôt où elle s'était cachée. Elle tituba. Sentit sous ses pieds une neige plus ferme. Ses jambes se dérobèrent. Ses paumes la piquèrent lorsqu'elle tomba. Elle se releva. Reprit sa course.

Le terrain descendit brusquement. Ici et là, des rochers noirs émergeaient de la surface blanche. Nell fut entraînée vers le bas. Les congères lui arrivaient parfois au-dessus des genoux, et elle peinait pour s'en extraire. Elle n'avait pas entendu son poursuivant depuis un long moment, lui semblait-il. Elle était complètement désorientée, et le simple fait de respirer lui brûlait les poumons. Elle batailla pour renfiler son anorak. Il faisait désormais suffisamment sombre pour que la couleur du vêtement n'ait plus d'importance.

Brusquement, une branche se brisa. Nell leva les yeux.

C'était lui.

Il se tenait à dix mètres au-dessus d'elle, sur sa gauche. Il l'avait vue.

— Reste où t'es ! aboya-t-il. Arrête de courir, bordel ! Sale petite...

Quelque chose roula sous son pied, et il dégringola vers elle. Il était incapable de freiner sa chute.

Nell se détourna, et elle eut l'impression de n'avoir fait que trois pas lorsqu'elle l'entendit crier de douleur. Cette fois, cependant, elle ne regarda pas en arrière. Elle n'avait conscience que des crispations dans ses muscles et du chemin de feu tracé dans sa poitrine par chaque inspiration. Elle se tordait les chevilles sur des cailloux. Des branches lui écorchaient le visage et les mains. L'une d'elles lui griffa

l'œil – une petite attaque sournoise à laquelle elle prêta à peine attention dans sa course folle. Sa seule certitude, c'était qu'elle allait sentir d'une seconde à l'autre les mains de l'homme se refermer sur elle. D'une seconde à l'autre.

Dans la maison, à l'étage, Xander King regarda le gosse mourir sur le sol de la chambre, puis alla s'asseoir sur la petite chaise pivotante devant le bureau. Le monde avait repris vie, comme toujours, sauf que cette fois quelque chose clochait. Ils avaient commis une erreur, par la faute de Paulie. Celui-ci commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs. A force, il allait tout faire foirer. Quelle connerie de l'avoir traîné comme un boulet aussi longtemps... Il devrait bientôt s'en séparer.

Ce fut un soulagement pour lui de parvenir à cette conclusion définitive, malgré les désagréments impliqués par la tâche à venir, les efforts requis, la dispersion des énergies. Tout ce qui relevait de la certitude lui faisait du bien.

Une agréable odeur de peinture fraîche flottait autour de lui, en provenance de la pièce vide de l'autre côté du couloir. (Il avait exploré tout l'étage sans se presser : la chambre de la femme, avec ses odeurs de draps propres et de cosmétiques ; une autre remplie d'affaires bien rangées dans des caisses – disques vinyles, chemises cartonnées, une machine à coudre ; une salle de bains où la luminosité déclinante se reflétait sur la porcelaine et sur le carrelage ; et la cinquième pièce à moitié repeinte, de proportions modestes, avec une penderie et une commode protégées par des bâches. Un rouleau, un plateau, des pinceaux dans un bocal de térébenthine, un escabeau... Cette vision lui avait rappelé Mama Jean perchée sur son escabeau dans le salon de la vieille maison, vêtue d'un bleu de travail nauséabond, le visage moucheté de blanc.)

Le téléviseur du gamin était allumé, son coupé. Xander reconnut *The Big Bang Theory*. Encore une de ces séries aux couleurs trop criardes, comme *Friends*. Il repéra la télécommande sur le bureau et zappa pendant quelques instants, espérant tomber sur *Real*

Housewives : Beverly Hills. Ou sur *Real Housewives : New York*. Ou encore, sur *Real Housewives : Orange County*. Il y avait plein d'émissions de télé-réalité qui lui plaisaient : *The Millionaire Matchmaker* ; *Keeping Up with the Kardashians* ; *America's Next Top Model* ; *The Apprentice*... Mais non, pas de chance. Son corps lui procurait néanmoins des sensations grisantes. Il se caressa un peu en regardant le gamin sur le sol, les tripes à l'air, avant de détourner les yeux pour mieux se concentrer sur le plaisir qui le parcourait tout entier puis refluit, comme s'il y avait un interrupteur en lui qu'il pouvait actionner à volonté.

La guitare du gosse était tombée sur le tapis. Ce dernier, de style amérindien, rappela à Xander un fait qu'il avait en mémoire : les colons blancs avaient offert aux Indiens des couvertures contaminées dans l'espoir qu'ils tomberaient tous malades et mourraient. Il avait ainsi connaissance de certains faits qui avaient un sens pour lui, contrairement à tant d'autres... Il y avait tellement de choses qui, en plus de lui échapper, le fatiguaient ! Il devait lutter en permanence contre l'épuisement.

A la pensée des couvertures contaminées, il éprouva soudain l'envie de se gratter la barbe. Une barbe... Quatre jours qu'il ne s'était pas rasé. Sa discipline avait du plomb dans l'aile. Les piles du rasoir étaient mortes. L'avantage de ce genre de rasoir, c'est qu'on pouvait l'utiliser sans miroir.

Il songea à la femme en bas de l'escalier. Il redescendrait bientôt s'occuper d'elle mais, pour l'instant, il appréciait de rester assis là, à s'abandonner au contentement. C'était bon de savoir qu'elle n'irait nulle part. Lui, il pouvait aller n'importe où et faire tout ce qu'il voulait, alors qu'elle dépendait entièrement de lui. L'agréable sensation de chaleur qui avait envahi son visage et ses mains traduisait à la fois son impatience et la conscience d'avoir tout son temps.

Pourtant, quelque chose clochait. Comme trop souvent, désormais. Il ne pouvait pas procéder n'importe comment, il y avait des règles à respecter, mais depuis un moment il les perdait de vue. La salope à Reno, par exemple. Là encore, c'était Paulie qui avait merdé. Aucun doute, il devenait impératif de s'en débarrasser.

Nell courait à perdre haleine dans un monde qui s'était figé. Il y régnait un non-silence, comme en ces moments où, la tête plongée sous l'eau dans la baignoire pleine, on ne perçoit plus que les sons à la fois assourdissants, intimes et apaisants de l'intérieur de son corps. Elle filait dans la nuit, redoutant à chaque pas de ne pas pouvoir faire le suivant. Il lui semblait sentir les mains de l'homme sur elle, pourtant elle continuait d'avancer. Comment était-ce possible, s'il la tenait ? Peut-être qu'il l'avait soulevée et qu'elle ne faisait que pédaler dans le vide... L'image des jambes nues de sa mère remuant lentement dans la flaque de sang lui traversa l'esprit. Le sang de sa mère, qui s'échappait d'elle et s'étalait sur le sol. Il y en avait tellement ! Lorsqu'on en perd autant, c'est à jamais. A jamais. *Tu ne reverras plus...*

Elle déboucha brusquement hors du couvert des arbres. Un froid plus pénétrant montait du ravin – un afflux d'air glacé, accompagné par le grondement de la rivière qui coulait loin en contrebas. La neige tombait plus vite à présent, presque à l'oblique tant le vent soufflait fort. Le pont se trouvait à quinze mètres sur sa gauche, constata Nell. Autrement dit, elle était à environ huit cents mètres de la maison, dans la mauvaise direction. Or, elle ne pouvait pas revenir sur ses pas. A la seule pensée de faire demi-tour, des images terribles lui venaient en tête : l'homme surgissant soudain de derrière un tronc, le choc lorsqu'elle le heurterait de plein fouet et qu'il refermerait ses bras sur elle... « Je t'ai eue ! » Elle avait l'impression de l'entendre prononcer les mots.

Elle s'élança vers le pont. Si incroyable que cela puisse paraître, il y avait une voiture garée à quelques mètres.

A qui appartenait-elle ? Etait-elle vide ?

Nell pila. Etait-ce la voiture de son poursuivant ? Y avait-il un

complice à l'intérieur ?

Elle plissa les yeux pour essayer de distinguer l'habitable à travers les flocons.

Il n'y avait personne dans le véhicule. Et si elle se cachait dessous ? Non, impossible. Ce serait le premier endroit où le rouquin la chercherait.

Elle parcourut du regard le bord du ravin. Il n'y avait pas âme qui vive.

Le temps pressait. *Bouge !*

Elle reprit sa course.

Un panneau rouge sur lequel se détachaient des lettres blanches se dressait à l'entrée du pont :

FERMÉ DANGER PASSAGE INTERDIT

Elle vit les supports métalliques rouillés qui s'enfonçaient dans les parois du précipice, et les planches qu'elle avait senties trembler sous les roues les quelques fois où sa mère les avait emmenés de l'autre côté dans leur jeep. A un peu plus d'un kilomètre à l'ouest, elle le savait, le ravin se rétrécissait – il n'y avait plus que cinq mètres environ d'un bord à l'autre –, avant de s'élargir de nouveau. L'année précédente, une tempête de glace avait déraciné un pin Douglas, qui était tombé en travers du gouffre à cet endroit. Des adolescents s'étaient mis au défi de faire l'aller-retour en rampant sur le tronc. Il fallait revenir, c'était tout l'intérêt. Josh et son copain Mike Wainwright avaient passé un après-midi entier à essayer de rassembler le courage de s'aventurer sur l'arbre. A se provoquer. Encore et encore. Pour finir, ils avaient renoncé tous les deux. Impressionnés par les soixante mètres d'à-pic. Par le trou noir devant eux. Par la rivière en attente.

Nell contourna la pancarte. Son jean humide était glacé à l'entrejambe, les plis lui rentraient dans la peau. Et elle avait tellement mal aux pieds ! Ici, la neige lui arrivait plus haut que les genoux. Etais-elle encore loin de l'autre extrémité du pont ? En jeep, il ne fallait que quelques secondes pour le franchir. Or, elle avait l'impression de crapahuter depuis une éternité. Il lui semblait que des poids invisibles lui lestaient les cuisses.

A mi-parcours, elle dut s'arrêter un moment pour reprendre son souffle. Elle aurait donné cher pour s'allonger un instant. Elle distinguait à peine ses mains devant elle à travers les épais rideaux de

neige. La distance qui la séparait de sa mère et de Josh lui nouait l'estomac. C'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer que c'était le matin, que la lumière était encore grise et qu'elle entrait dans la cuisine bien chaude, où sa mère se tournait vers elle en disant : « Mais enfin, où étais-tu, Nell ? Je me suis fait un sang d'encre... »

Elle s'obligea à se remettre en route. Trois pas. Dix. Vingt. Trente. Enfin, elle aperçut le bout du pont. Et l'arrière d'un panneau métallique sans doute identique à celui qui se dressait à l'entrée. Un rouleau de fil barbelé coincé entre les barreaux du garde-fou pendait dans le vide.

— Tu me fais chier ! cria l'homme.

Sa voix paraissait toute proche – à quelques centimètres derrière elle. Nell se retourna. Il était arrivé au niveau du panneau FERMÉ DANGER, et bataillait pour le contourner. Elle se sentait incapable de forcer ses jambes à bouger.

Elle y parvint cependant. Encore deux pas. Trois. Elle y était presque.

Elle s'arrêta brusquement.

A part le chuchotement de la neige qui tombait et le vacarme de son propre souffle, il n'y avait aucun bruit. Elle était pourtant convaincue d'avoir entendu quelque chose.

Lorsqu'il s'éleva pour de bon, le son chassa toute pensée de son esprit.

Et lorsque le monde se déroba sous elle, une petite partie de son être éprouva un étrange soulagement.

Cette partie – son âme, peut-être – s'envola telle une étincelle alors qu'elle chutait, libérée par l'idée qu'au moins c'était terminé, qu'elle allait enfin rejoindre sa mère, où qu'elle soit. Nell croyait au paradis, même si elle ne s'en faisait qu'une vague idée : celle d'un endroit où vont les hommes bons quand ils meurent. D'un endroit où on marche sur les nuages, où il y a de vastes escaliers blancs, des jardins, et bien sûr Dieu, dont elle avait toujours imaginé qu'elle sentirait la présence plutôt qu'elle ne le rencontrerait. Elle s'était parfois demandé si elle-même était bonne mais, maintenant que le moment de vérité était arrivé, la question n'avait plus d'importance. Elle n'avait pas peur.

Le fracas du métal raclant la roche résonnait encore au loin.

Tout autour d'elle, l'obscurité et la neige tournoyaient lentement.

Puis quelque chose se précipita vers elle à une vitesse folle pour lui frapper le visage.

Il faisait toujours nuit lorsque Nell ouvrit les yeux. Elle n'aurait su dire combien de temps elle était restée sans connaissance. Sa première pensée fut qu'elle se trouvait dans son lit, que la couette était mouillée et qu'elle grelottait. Puis sa vision s'éclaircit. Ce n'était pas sa couette qui la recouvrait, mais une épaisse couche de poudreuse d'au moins huit centimètres. Et il neigeait toujours.

Comme s'il n'avait attendu que cette prise de conscience pour se manifester, le froid la saisit brutalement, la glaçant jusqu'aux os, lui soufflant à l'oreille : « Tu es transie. Tu vas mourir gelée. »

Elle se redressa trop vite, en s'appuyant sur son coude, et fut prise d'un brusque étourdissement. L'immensité du ciel et la paroi rocheuse impressionnante en face d'elle se mirent à tourner follement devant ses yeux, tels des vêtements dans un sèche-linge, et elle roula sur le côté pour vomir. Elle demeura ensuite un long moment immobile, tandis que son corps tremblait et parfois tressaillait violemment, comme sous la piqure d'un aiguillon. Peu à peu, elle se rendit compte que ses douleurs avaient deux sources : l'une dans son pied droit, l'autre dans son crâne. Les élancements fusaient ensemble, au même rythme que son pouls. S'ils étaient encore supportables, elle savait cependant qu'ils ne feraient qu'empirer ; pour le moment, ils s'amusaient juste à lui signifier que c'était seulement un début.

Et alors ? Quelle importance ? Plus rien ne comptait. Je ne reverrai jamais ma mère... Cette pensée la ramena à ce jour où, toute petite, elle l'avait perdue de vue dans un grand magasin. Aux émotions qu'elle avait éprouvées alors : tous ces adultes inconnus autour d'elle, leurs hautes silhouettes intimidantes, la panique, l'horreur de se retrouver soudain seule au monde – ce monde qui lui avait caché jusque-là à quel point il pouvait être terrifiant. Tout s'était apaisé trente secondes plus tard, lorsque sa mère l'avait rejointe, mais elle

n'avait pas pu oublier. Et, aujourd'hui, elle revivait ce cauchemar.

Elle s'appuya de nouveau sur son coude et baissa les yeux. Elle était allongée sur une étroite saillie rocheuse qui s'avancait dans le vide à environ cinq mètres du sommet. Si elle était tombée vingt centimètres plus loin, elle aurait piqué droit dans les eaux vert foncé de la rivière, parsemées de rochers. Soixante mètres plus bas. En face d'elle, au milieu des poutrelles tordues, le pont pendait, uniquement retenu par l'un de ses énormes rivets.

Son bracelet s'était brisé et gisait à côté d'elle, dans la neige mouchetée de sang. « Tu es assez grande, maintenant. » Le lièvre semblait indiquer la limite au-delà de laquelle la chute aurait été fatale : à quelques centimètres près, elle serait morte... La breloque avait sans doute le pouvoir de la sauver un certain nombre de fois. Combien au juste ? En tout cas, c'en était une. Nell saisit délicatement le bijou et, au bout de ce qui lui parut une éternité, réussit à le glisser dans la poche de son anorak. Pour un voyage sûr.

Lentement, centimètre par centimètre, elle parvint à s'agenouiller. La douleur dans son pied s'intensifia, et Nell serra les dents. Une brutale bouffée de chaleur lui monta à la tête, puis reflua tout aussi rapidement, la laissant transie et démunie. Elle tremblait toujours de façon incontrôlable et sentait le vide dans son dos, menaçant, pareil à un poids la tirant par-derrière.

« J'aimerais que tu arrêtes de grimper partout... Je n'ai pas peur que tu tombes. Je me demande plutôt si tu n'aurais pas des gènes de singe... » Sur le coup, Nell avait compris des « jeans de singe », et imaginé un chimpanzé en Levi's taille enfant, jusqu'à ce que Josh lève les yeux au ciel et lui explique de quoi il retournait. Elle n'était cependant pas certaine d'avoir bien saisi.

La paroi du ravin se dressait devant elle – un mur de roche noire verglacée, strié de blanc aux endroits où la neige avait tenu. Pas tout à fait verticale, et pourtant intimidante.

« Ça va aller, mais toi, il faut que tu te sauves. »

Elle leva la main à la recherche d'une prise. Ses doigts étaient gourds, ses joues la brûlaient. Quand elle voulut se mettre debout, son pied blessé la rappela violemment à l'ordre.

Paulie Stokes souffrait mille morts. Sa chute l'avait précipité de tout son poids contre une souche de soixante centimètres à moitié enfouie dans la neige. Son genou gauche l'avait heurtée de plein fouet, et la douleur était telle quand il arriva de nouveau en vue de la maison qu'il fut bien obligé d'envisager une fracture.

Sur le moment, il avait cru la gamine morte.

Il n'avait pas bougé pendant une bonne quinzaine de minutes. Et soudain, elle avait levé la tête. Il l'avait vue reprendre ses esprits, puis escalader la paroi. Elle était remontée, la petite peste !

Ça, Xander ne pouvait pas le savoir.

Et ne devait pas le savoir. Jamais.

S'il avait conscience de l'absurdité de cette décision, Paulie l'avait prise quand même. Il y avait beaucoup de décisions qu'il prenait ainsi, avec le sentiment que, de toute façon, elles n'empêcheraient pas l'inévitable de se produire. Il le faisait avec un mélange d'insouciance, de terreur et de fascination – ce même mélange qui caractérisait son existence aux côtés de Xander. Sauf qu'il le sentait : plus il s'attardait auprès de lui, plus cette existence rétrécissait et devenait imprévisible. Aussi, comme dans une sorte de rêve éveillé obsessionnel, il se répéta que Xander ne devait pas savoir pour la fille, mais qu'il finirait par le découvrir, qu'il ne devait rien savoir mais que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il l'apprenne, et que pour sa part il ne lui dirait rien –, puis le rêve s'évanouit dans le ciel nocturne tel le sillage d'une pièce de feu d'artifice, et Paulie fit encore quelques pas qui le mirent au supplice, incapable de penser à autre chose qu'aux élancements fulgurants de son genou fracturé, jusqu'au moment où, malgré tout, le rêve obsessionnel resurgit : Xander ne devait pas savoir, mais il allait forcément découvrir la vérité, lui-même ne dirait rien, et tout finirait par s'arranger mais non rien ne s'arrangerait.

— Où t'étais passé, bordel ? lui cria Xander lorsqu'il entra en boitant dans le salon. C'est quoi, ton problème ?

Les stores en bois étaient baissés, et deux lampes allumées diffusaient une douce clarté dorée. Tous les éléments de la pièce – les canapés en velours côtelé, les DVD pour enfants disséminés un peu partout, l'épais tapis devant la cheminée dont les motifs, des carrés et des rectangles, déclinaient différents tons de brun – contribuaient à créer une atmosphère chaleureuse. La femme était allongée par terre, sur le dos ; Xander avait dû la tirer jusque-là. Sa culotte bleu clair, tachée de sang, traînait à côté d'elle. Elle était encore vivante, constata Paulie : ses lèvres remuaient, sans toutefois produire le moindre son. La question de savoir ce qu'il deviendrait si Xander l'abandonnait lui traversa soudain l'esprit, le plongeant dans un effroi semblable à celui suscité par le rêve de raz-de-marée qu'il faisait souvent enfant : il mangeait une glace sur une promenade en bois éclairée par le soleil, dos à l'océan, quand brusquement le ciel s'assombrissait ; alors il se retournait, pour découvrir un gigantesque mur d'eau sombre, parsemé de requins et d'épaves, sur le point de s'abattre sur lui. En même temps, la vue de cette femme réduite à une impuissance totale, de ses membres dénudés et privés de forces, lui procurait une merveilleuse sensation de satiété, comme si on l'avait gavé de protéines incroyablement nourrissantes.

— J'ai cru voir quelqu'un dehors, répondit-il enfin. Mais c'était qu'un cerf. En attendant, je me suis bousillé le genou. Va falloir que je trouve un truc pour le maintenir.

— Un cerf, hein ?

De fait, Paulie en avait réellement aperçu un à travers les arbres alors qu'il peinait pour rentrer.

— N'empêche, t'aurais pas dû la laisser sans surveillance, lui reprocha Xander.

— Elle risquait pas de se barrer !

— T'en sais rien. C'est ça, ton problème : tu réfléchis pas. Y a des nanas capables de soulever des putains de camions quand leurs gosses sont coincés dessous ! Tu réfléchis pas, je te l'ai déjà dit.

— OK, OK. Merde, vieux, tu te rends compte, si y avait vraiment eu quelqu'un dehors ? Tu serais en train de me remercier, là.

Paulie avait dû se détourner pour prononcer ces mots. Sous le feu du regard de Xander, les mensonges se consumaient. Il avait les mains

moites. La douleur dans son genou lui offrait une diversion bienvenue, parce qu'elle court-circuitait tout le reste.

— Va t'occuper de ta jambe, reprit Xander. Tu reviendras quand je t'appellerai, pas avant. Et oublie pas de fermer cette foutue porte de derrière, OK ?

Après le départ de Paulie, Xander alla se camper près de la blessée. Il avait toujours le sentiment de s'y prendre mal, de ne pas pouvoir procéder correctement faute du matériel nécessaire, mais c'était désormais négligeable au regard de la sensation de plénitude qui l'avait envahi et de la façon dont le monde s'animait autour de lui. Chaque détail du décor lui en apportait la confirmation : qu'elle qu'ait été la vie de cette femme jusqu'à présent, il en tenait l'intégralité entre ses mains. Sa capacité à maîtriser son impatience le comblait. C'était comme refréner un cheval qu'il savait appelé à gagner chaque fois, dans n'importe quelle course : la certitude de sa toute-puissance, et de la victoire, était grisante. Il y avait un moment d'équilibre à trouver entre ces deux élans opposés – retenir la force et la libérer –, et ensuite il fallait le faire durer le plus longtemps possible, parce que lâcher la bride procurait la plus grande des jouissances : une déferlante de plaisir qui se propageait dans chaque cellule de son corps jusqu'à rendre tous ses mouvements parfaits – jusqu'à le rendre lui-même parfait du bout des doigts à la pointe des cils –, et alors presque toute la fatigue s'évanouissait, le délivrant de ses dernières entraves.

— Quoi ?

Il s'accroupit près de la femme et approcha l'oreille de sa bouche.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Rowena Cooper avait alterné les phases de conscience et d'inconscience. Elle se rappelait avoir repris connaissance au pied de l'escalier, pour découvrir qu'elle était trempée et étrangement ankylosée. Puis il y avait eu la terrible révélation : c'était son propre sang qui l'alourdissait. La crosse du fusil l'avait frappée avec la force d'une météorite tombée du ciel. Elle se souvenait des dernières bribes de pensées qui lui avaient alors traversé l'esprit : ils allaient trouver Josh ; pourvu que Nell les ait entendus et se soit sauvée ; non, elle ne s'enfuirait pas, elle allait se précipiter dans la maison, voir sa mère et hurler – et ils allaient l'attraper elle aussi...

Après, le trou noir.

Elle n'avait pas entendu le coup de feu. Elle ne savait pas.

Néanmoins, lorsqu'elle avait de nouveau émergé, le silence le plus total régnait à l'étage. Elle avait compris, au plus profond de son être, que son fils était mort.

Ensuite, il y avait eu Nell, soudain toute proche, qui sentait la neige et la forêt. La vue de son petit visage avait fait à Rowena l'effet d'une brûlure au fer rouge sur le cœur. Elle n'aurait su dire comment elle avait réussi à puiser en elle l'énergie surhumaine d'ordonner à sa fille de partir. « Sauve-toi. » De la menacer de se mettre en colère si elle n'obéissait pas, alors qu'elle se rendait bien compte à son expression que Nell n'était pas dupe : la fillette avait deviné qu'il s'agissait d'une façade destinée à lui cacher quelque chose d'horrible. Elles s'étaient comprises. La force de sa fille en cet instant avait empli Rowena d'un sentiment déchirant d'amour et de fierté.

La dernière image qu'elle conservait en tête était celle du rouquin qui, après s'être remis debout, s'était élancé à la poursuite de Nell, vers la lisière sombre de la forêt.

Cours, ma chérie ! Cours, va te cacher au milieu des arbres...

Elle avait de nouveau sombré dans le néant. Cette fois, lorsqu'elle avait repris conscience, elle s'était sentie traînée dans le couloir par les chevilles. Dans le salon, la puanteur âcre de son sang se mêlait à l'odeur du sapin de Noël et à celle, cireuse, du papier cadeau. Elle avait froid et soif. (Elle se demanda quand elle s'était retrouvée allongée par terre pour la dernière fois. Quand on est gosse, le sol fait partie de la perspective sur le monde, mais plus tard on oublie cette dimension de la réalité : celle des plinthes et des espaces secrets sous le canapé, foisonnant d'objets perdus et de moutons de poussière.) D'où elle était, elle apercevait la cheminée que Josh avait garnie de bûches dans l'après-midi. Il n'allumait du feu qu'au moment de Noël ; c'était l'un des rituels qu'il avait lui-même instaurés quelques années plus tôt, affirmant ainsi une virilité timide. La première fois qu'il l'avait fait sans demander la permission, Rowena avait dû ravalier ses larmes en découvrant la flambée dans la pièce vide. Son mari Peter avait été tué dans un accident de voiture lorsque Nell n'avait que deux ans et Josh, cinq. Elle s'était alors tellement torturée à l'idée de ne pas suffire à ses enfants ! Or, par ce simple feu de cheminée, son fils essayait de la rassurer, de lui rendre ce qu'elle avait donné. Elle avait éprouvé un immense élan de tendresse et de chagrin.

La réalité de la mort s'imposait peu à peu, concrétisée par les sensations de froid et de soif, la plongeant dans un abîme de tristesse. Le temps qui lui avait été imparti touchait à son terme, les derniers grains de sable s'écoulaient au milieu du sablier. Inexorablement. Des images du passé surgirent brusquement : son enfance à Denver ; le parquet de la petite maison familiale et le jardin envahi par les mauvaises herbes ; son père en train de lui lire *Bilbo le Hobbit* quand elle était malade ; les premières années grisantes à la fac d'Austin ; la certitude d'avoir trouvé l'homme de sa vie lorsqu'elle avait rencontré Peter, leur frénésie de galipettes cette première année, leur détermination à profiter de l'amour et du plaisir comme d'une fortune inattendue dont ils auraient hérité ; l'exaltation qu'elle avait ressentie en lui apprenant qu'elle était enceinte et en comprenant qu'il désirait ce bébé autant qu'elle, que leur vie était en train de prendre forme ; la naissance de Josh, et ensuite de Nell, les joies ordinaires, chaotiques et négligées de la vie de famille. Puis l'accident, un monde qui s'écroule, la résignation progressive. La triste obligation des formalités à accomplir pour toucher l'assurance, et le retour dans le Colorado. La

dernière maison au bout de la route. Un coin paisible pour élever des enfants et panser ses plaies.

Les perspectives d'avenir qui s'étaient jusque-là déployées devant elle se dissolvaient peu à peu dans le néant, perdaient leur sens, l'affligeant au-delà de toute mesure : Josh et Nell qui grandissaient, l'université, leurs histoires d'amour, leurs projets immobiliers et leurs enfants, leurs coups de téléphone, la douleur de leur absence et le bonheur de les prendre dans ses bras à leur retour à la maison ; toutes ces choses auxquelles elle-même aspirait encore (un homme, peut-être ; son corps lui avait signifié, récemment, qu'il était temps de se ressaisir, après tout elle n'avait que quarante et un ans) ; ainsi que, en filigrane, sa relation avec le monde physique, considérée jusque-là comme allant de soi, à travers des sensations telles que la caresse du soleil, la beauté d'un tapis de feuilles rouges dans une forêt, la première bouffée enivrante d'air iodé au bord de l'océan... Elle eut soudain la vision vacillante de la chambre de Nell à moitié repeinte. Sa fille dormait avec elle depuis le début des travaux. La pièce ne serait jamais terminée. Ç'avait été un tel bonheur d'être si proche de la fillette toutes ces nuits ! Elle aurait voulu pouvoir dire adieu à ses enfants. Par-dessus tout, elle aurait voulu les voir, les entendre et les serrer contre elle une dernière fois... Alors même que ces pensées défilaient dans sa tête, et que les ténèbres la revendiquaient par intermittence, elle se demandait aussi, vaguement : y avait-il quelque chose de l'autre côté ? Et, si tel était le cas, finirait-elle par retrouver Peter, après tous ces moments d'horreur et de chagrin ?

— Quoi ? demanda l'homme, le visage proche du sien. Qu'est-ce que tu dis ?

Pour toute réponse, une bulle de sang se forma et éclata entre les lèvres de Rowena. Les yeux fixés sur le plafonnier décoré de guirlandes dorées scintillantes, elle sentit le froid en elle céder la place à la chaleur tandis que s'imposait à son esprit l'image de Nell courant dans la neige parmi les ombres du crépuscule.

Valerie Hart, trente-huit ans, inspecteur à la Criminelle de San Francisco, savait qu'elle avait encore commis une erreur – la dernière de toute une série qui avait commencé au moment où elle avait souri à un inconnu dans la lumière tamisée de ce lounge-bar moins de deux heures auparavant. Sourire qu'il lui avait rendu aussitôt, teinté néanmoins d'une suffisance qui, elle l'avait compris tout de suite, n'augurait rien de bon.

Les choses ne s'étaient pas améliorées durant leur brève conversation : il travaillait « dans la banque, mais ne parlons pas de ça, c'est vraiment pas sexy ». Pas plus que dans le taxi, où il avait ignoré un appel qui selon toute vraisemblance émanait d'une autre femme, ni quand, après avoir refermé la porte de son appartement derrière eux, il l'avait regardée faire quelques pas dans la pièce avant de lancer : « Bon sang, t'as un cul d'enfer ! » Valerie se doutait bien qu'il l'avait dit à d'innombrables reprises. Et que, dans son cas, il ne le pensait pas. Elle savait exactement ce qu'elle représentait à ses yeux : un coup d'un soir, « faute de mieux ». Une femme mûre qui ne lui opposerait aucune résistance au lit, parce qu'elle était trop contente qu'il l'y ait attirée.

L'appartement n'avait fait que confirmer l'erreur de départ. Situé dans la résidence Ashton, près de Candlestick Park, il offrait une vue magnifique sur l'océan à travers ses grandes baies vitrées. Valerie connaissait ces immeubles, où un trois-pièces allait chercher dans les quatre millions de dollars. Sans surprise, tout dans la décoration – sans doute le fruit de la vision personnelle qu'un architecte d'intérieur engagé pour l'occasion avait du minimalisme (verre et acier) et de la fantaisie (tapis peau de vache) – proclamait : « Ici vit un crétin prétentieux plein aux as. »

Et pourtant, elle était là. Par sa seule faute.

— Arrête, dit-elle, sitôt qu'il daigna ôter la langue de sa bouche le temps de reprendre son souffle.

Ils étaient sur le lit, et il pesait sur elle de tout son poids. Il lui avait déboutonné son chemisier et baissé maladroitement son soutien-gorge sous les seins. Il inclina la tête, lui lécha le mamelon gauche et entreprit de le mordiller.

— Arrête, répéta Valerie.

Il l'ignore.

C'est comme ça que ça arrive, songea-t-elle. C'est une des innombrables façons dont ça arrive.

— Arrête, dit-elle pour la troisième fois, plus fort.

— Et merde ! Quoi ? Qu'est-ce que t'as ?

Il ne cherchait pas à dissimuler son impatience, qui ne tarderait sans doute pas à se muer en exaspération, puis en colère.

Elle le sentit lui agripper la nuque de la main gauche, tandis que la droite baissait la braguette de son pantalon et s'insinuait dans l'ouverture pour la caresser à travers son slip. A son grand dam, elle se rendit compte qu'elle était excitée. Elle mouillait.

Certes, une petite partie d'elle avait souhaité en arriver là lorsqu'il l'avait abordée, même si elle ne se faisait aucune illusion sur lui. Ou plutôt, parce qu'elle ne se faisait aucune illusion sur lui, justement. Aujourd'hui – depuis Blasko –, quand elle décidait de coucher avec un homme, c'en était forcément un qui ne suscitait rien d'autre en elle que du désir physique. Aujourd'hui – depuis qu'elle avait fait une croix sur l'amour –, elle ne choisissait que des partenaires qu'elle n'appréciait pas.

Mais son envie d'aller jusqu'au bout n'était plus assez forte. A présent, c'était surtout de la tristesse qu'elle éprouvait – un sentiment qui lui faisait l'effet d'une douche froide.

Elle lui posa sa paume sur le thorax pour le repousser doucement, lui signifier un refus civilisé.

— Lâche-moi.

— Tsss, n'importe quoi... C'est moi qui ai besoin de me lâcher !

Il plaqua sa main entre les jambes de Valerie.

— Mais si tu veux jouer à ce petit jeu, pas de problème, poursuivit-il en lui serrant plus fort la nuque. Evite juste de faire couler le sang.

— Non, c'est pas ça, répliqua-t-elle en le poussant plus fort. Je voudrais que tu me laisses tranquille.

— C'est pas ce que me dit ta chatte.

La ruse ou la force. C'étaient les deux options qui s'offraient à elle ; essayer de le raisonner ne servirait à rien. Mais il devait peser dans les quatre-vingts kilos et fréquenter le club de gym trois ou quatre fois par semaine pour entretenir son apparence. De son côté, les entraînements à l'école de police n'étaient plus qu'un lointain souvenir, et elle négligeait de faire du sport depuis des mois. Pourtant, la perspective d'avoir à trouver un prétexte pour se dégager l'épuisait d'avance. « Eh, j'ai un peu de coke dans mon sac. On se fait quelques lignes ? » Il ne la croirait pas ; il devinerait qu'elle avait changé d'avis. A l'école de police, toutes les séances de « Compétences policières pratiques » étaient rythmées par le mantra de leur instructeur : « Vous allez vous en sortir. Vous allez vous en sortir. Vous allez vous en sortir. »

L'œil de Leah qui pendait fourchette baudruche boucherie entre les jambes de Sally le corps de Yun-seo des traces de terre il a commencé seul mais une tombe de fortune au bord de la rivière stop...

Stop. Stop !

Son sac à main se trouvait à cinq mètres, à l'endroit où elle l'avait posé : sur le bras du canapé en cuir crème installé dans la chambre.

Troisième option : la ruse et la force.

Elle se détendit sous lui. Elle avait un rhume depuis deux semaines, et ses sinus étaient à vif.

— Oui, c'est mieux, approuva-t-il.

Il s'appuya sur sa main gauche pour se redresser et, sans la quitter des yeux, glissa la droite sous l'élastique de son slip.

— Oui, c'est ça, sois gentille.

Elle replia le genou droit, enfonça son talon dans le matelas (elle portait toujours ses chaussures) puis, de toutes ses forces, lui balança son poing dans la gorge.

La stupeur, plus que la douleur, lui causa un tel choc que Valerie n'eut pas besoin de le pousser trop fort avec sa jambe droite pour se débarrasser de lui. Quoi qu'il en soit, elle n'était pas en état de faire des calculs stratégiques. Trois secondes plus tard, elle avait bondi hors du lit et récupéré son sac.

« Attention, leur avait recommandé leur instructeur. Un coup à la gorge peut tuer le connard en face de vous. »

En l'occurrence, le connard n'était pas mort. A genoux sur le lit, les mains pressées sur sa pomme d'Adam, il déglutissait, encore et encore.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fous ? hoqueta-t-il, les yeux rivés sur le Glock qu'elle avait saisi. Qu'est-ce que tu fous ?

Valerie se sentait à la fois galvanisée par l'adrénaline et vidée. Elle remonta sa braguette et rajusta son soutien-gorge.

— Oh, merde... T'es...

Nouvel effort pour déglutir.

— T'es flic, c'est ça ?

Elle reboutonna son chemisier. Sa veste avait atterri par terre près du canapé.

— Ferme-la, OK ? Tu la fermes et tu bouges pas, ordonna-t-elle posément.

Ses joues la brûlaient. La fatigue accumulée depuis des jours, des semaines et même des mois chassait déjà l'adrénaline, n'attendant que le moment de s'abattre sur ses épaules avec la violence d'une déferlante.

— Une minute, t'emballe pas, dit-il.

Il leva une main, paume vers le haut, dans une tentative pour se composer une façade d'innocence.

— On était juste en train de... Je voulais pas...

— Vaut mieux que tu te taises, je t'assure, l'interrompt Valerie en ramassant sa veste.

Le son de sa propre voix l'emplissait de dégoût. C'était la preuve qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve, mais d'un beau merdier bien réel dans lequel elle s'était elle-même fourrée.

Une fois prête, elle fit deux pas en direction du lit en visant l'homme à genoux.

— Eh ! protesta-t-il faiblement, en tremblant. Déconne pas, hein ?

Il avala avec peine.

— Je suis désolé, d'accord ? Alors, déconne pas. Je t'ai rien fait. Rien du tout, merde !

— Alors pourquoi tu t'excuses ?

Il secoua la tête. Incrédule. L'air de se demander comment un truc pareil avait pu lui arriver. Lui arrivait.

Elle aurait eu beaucoup à dire sur la question. Il n'y avait pas si longtemps, Laura Flynn, une de ses collègues, avait déclaré : « Suffirait de filer un flingue et une plaque à toutes les femmes pour voir chuter le pourcentage de viols. » Plus que tout, Valerie aurait voulu dire à cet homme sur le lit : « C'est comme ça que ça se passe. »

Mais les mots ne franchirent pas ses lèvres. Elle n'aspirait qu'à une chose : rentrer chez elle.

L'arme toujours braquée sur lui, elle sortit de la chambre à reculons, puis se retourna et quitta l'appartement, dont elle tira la porte derrière elle.

Elle fut réveillée à quatre heures et demie du matin, après une heure trente-cinq d'un sommeil infesté de mauvais rêves, par une voix qui récitait de la poésie. C'était voulu : depuis quelque temps, Valerie avait pris l'habitude de régler son radioréveil sur une station qui diffusait de la poésie en continu toute la nuit. Si la poésie n'avait pas de logique à ses yeux, elle avait néanmoins certaines choses à offrir. Cela faisait partie du petit nombre de vérités qu'elle avait découvertes – un nombre pitoyable, tel celui des dernières pièces de monnaie au fond des poches d'un clochard dans un monde qui exige de disposer d'au moins mille dollars par jour pour le rendre tolérable.

« Il doit devenir la totalité de l'ennui, disait la douce voix masculine à la radio. Sujet aux complications communes, comme l'amour, juste parmi les Justes, pouilleux parmi les Pouilleux. Et, s'il en est capable, il doit endurer dans sa propre faiblesse tous les torts de l'Homme. »

Valerie éteignit la radio. « Tous les torts de l'Homme », « dans sa propre faiblesse », « Pouilleux », « juste parmi les Justes »... Les mots s'attardaient dans sa tête, lui ménageant ainsi quelques précieuses secondes avant que l'Affaire ne prenne le dessus : *camping-car réfrigéré abricot objets insérés dans les corps intestins découpés au couteau de pêche quel genre de couteau de pêche en nombre limité peut-être un pêcheur trop d'enregistrements de la Sécurité routière fourchette dans le vagin il connaissait Katrina forcément sinon pourquoi l'aurait-elle suivi non pourquoi les aurait-elle suivis ils sont deux maintenant mais tout a commencé avec un seul je ne sais pas comment je le sais le Kansas est au centre il faut que je rappelle Cartwright ils ne prennent pas ça au sérieux il faut que il faut que...*

Contrairement à celle de la radio, cette voix-là ne pouvait pas être interrompue. L'Affaire était toujours présente dans la tête de Valerie,

quand elle dormait, quand elle se réveillait, et durant toute la journée. Comme une sorte d'acouphène classé X. Une création du diable. Lorsqu'elle était petite, son grand-père (le dernier catholique pratiquant de la famille) lui avait dit : « Le Diable commence par te faire savoir qu'il existe des choses terribles. Ensuite, il t'indique dans quelle pièce elles se trouvent. Puis il t'invite à aller y jeter un coup d'œil et, avant même que t'aies compris ce qui t'arrivait, tu ne peux plus ressortir. Avant même que t'aies compris ce qui t'arrivait, tu es devenue l'une de ces choses terribles. »

Elle se leva pour se rendre à la salle de bains.

Un résultat positif est indiqué par un trait bleu. Chaque nouveau matin était un rappel de celui qu'elle avait vécu trois ans plus tôt. Comme si sa modeste salle de bains ne pouvait pas oublier. Elle, en tout cas, ne pouvait pas. Ce matin-là, elle s'était assise par terre, drapée dans une épaisse serviette blanche, pour attendre.

Un test de grossesse détecte la présence d'une hormone appelée hormone chorionique gonadotrope humaine, ou hCG, dans le sang ou dans l'urine. Produite dans le placenta peu après que l'embryon s'est attaché à la paroi utérine, elle se développe rapidement dans l'organisme.

Le langage de la biologie impersonnelle : Gonadropine humaine. Placenta. Paroi utérine. Embryon.

Par contraste avec le langage personnel : Bébé. Enfant. Mère. Père.

Blasko lui avait dit un jour, dans la période faste de leur vie commune – bien avant que l'affaire Suzie Fallon ne la pousse à tout détruire : « Le plus terrible et le plus génial quand on est flic, c'est qu'il devient plus facile de dire la vérité. » Ils étaient au lit à ce moment-là, alanguis dans la torpeur post-coïtale d'ébats matinaux qu'ils avaient amorcés encore à moitié endormis et prolongés avec le sentiment délicieux de se vautrer dans la luxure. Ils s'accordaient volontiers des parenthèses de ce genre, qu'ils considéraient comme un dû. Après, Valerie aimait se rendormir au son de sa voix. « C'est plus facile, avait-il ajouté, parce que tu te retrouves chaque jour confronté à l'absurdité du mensonge. »

Elle s'était souvenue des paroles de Blasko ce matin-là, trois ans plus tôt, alors qu'elle attendait assise par terre que la ligne sur le test

se colore en bleu.

Enceinte. De cinq à six semaines.

Elle s'était alors demandé, les genoux remontés contre la poitrine, les épaules nues, pourquoi on ne fabriquait pas deux sortes de tests de grossesse – un pour les femmes qui essayaient de concevoir, sur lequel en cas de résultat positif un message afficherait : « Félicitations ! Vous êtes enceinte ! », l'autre pour celles qui redoutaient cette éventualité, où le même résultat s'accompagnerait d'un : « Ah, merde. Désolé ! Vous êtes enceinte. »

Mais elle savait bien que les industriels avaient fait des recherches. La neutralité avant tout. Rien qui puisse traduire des attentes ni un jugement quelconque. Juste des faits. Enceinte. De cinq à six semaines.

Sa première pensée avait été de téléphoner à Deerholt en disant qu'elle était malade. La perspective de rester enfermée des heures toute seule dans son appartement l'avait cependant arrêtée. Car, à ce moment-là, quelques semaines seulement après l'affaire Suzie Fallon et la mort de l'amour, elle était seule.

Alors elle s'était forcée à se relever. A s'habiller. A partir au travail. A passer la journée à se comporter normalement alors qu'elle était laminée intérieurement par le chagrin, l'affolement et tous les dégâts dont elle était déjà responsable.

Le soir même, immergée jusqu'au cou dans son bain, elle s'était dit : T'es pas obligée de prendre une décision maintenant. T'as le temps. Ça peut attendre.

C'est ce qu'elle avait fait : elle avait attendu, ressassant pendant des jours les mêmes interrogations, se heurtant aux mêmes inconnues. Entrevoyant différentes possibilités d'avenir en conflit les unes avec les autres. Elle attendait toujours.

Jusqu'au moment où le pouvoir de décision lui avait été retiré.

Elle aurait dû sombrer dans la dépression, mais ça n'avait pas été le cas. Au lieu de quoi, après l'affaire Suzie Fallon, après la mort de l'amour, après tout ce dont on l'avait privée, elle avait simplement repris le cours de son existence. Sauf qu'elle n'était plus la même. Elle avait abordé son travail avec une lucidité nouvelle, comme avivée par la souffrance, une sorte d'énergie mécanique inépuisable. Elle était devenue un meilleur flic. Tout le monde l'avait remarqué. Personne n'avait rien dit.

Trois ans s'étaient écoulés depuis, certes. Mais pour elle, ce matin-là dans la salle de bains ne remontait qu'à quelques heures seulement. Il ne remonterait toujours qu'à quelques heures seulement. La dimension imaginaire ne respectait pas la chronologie. Ni, surtout, le passé.

Son rhume empirait. Elle avait les narines en feu et des douleurs dans tout le corps. L'alcool avait insidieusement gagné du terrain dans sa vie au cours de ces trois années. La veille encore, son sac de recyclage contenait pour moitié des cadavres de Smirnoff. En l'occurrence, à cette heure matinale où le reste du monde buvait du café, elle-même se serait volontiers accommodée d'un verre. C'était néanmoins un désir qu'elle avait appris à ignorer.

Quand elle était petite, elle détestait aller à l'école. Le matin, sa mère lui répétait souvent : « Je sais bien que t'as envie de te terroriser sous la couette, ma chérie, mais brosse-toi les dents et tu te sentiras mieux. » Elle avait raison : en général, une fois lavée et habillée, Valerie devait bien admettre que la vie lui paraissait plus supportable.

Elle s'approcha du lavabo et chercha sa brosse à dents. Ses mains tremblaient.

Le message de Blasko figurait toujours sur le mur près de l'armoire à pharmacie, à l'endroit où il l'avait punaisé trois ans plus tôt. Deux mots inscrits au feutre noir indélébile sur une feuille vierge arrachée à un bloc-notes : PAS AUJOURD'HUI.

Sous-entendu, tu peux quitter la police quand tu veux, mais pas aujourd'hui. C'était la seule trace de lui qu'elle avait conservée dans l'appartement – pas une chaussette solitaire, ni une brosse à dents, ni même un crayon à papier fourni par le service. Et à qui la faute...

Un des yeux de Leah pendait et elle avait avalé quatre dents les pneus sont des Goodyear G647RSS il y en a trop beaucoup trop Lisbeth la stalactite de glace lacérations dans l'anus et le vagin je ne peux pas faire ça AUJOURD'HUI OUI AUJOURD'HUI OUI AUJOURD'HUI...

Lave-toi les dents, bordel ! Tu te sentiras mieux après.

En plein brossage, elle se pencha pour vomir dans le lavabo.

Quatre-vingts minutes plus tard (dont un long moment passé sous le jet presque brûlant de la douche, et un autre à regarder par la fenêtre de son appartement l'activité naissante au petit jour dans le quartier de Mission – camions de livraison, joggeurs, promeneurs de chiens et derniers noctambules toujours éméchés), Valerie était assise dans la salle de brigade, au poste de police, où elle ressassait la pensée qui occupait son esprit depuis si longtemps qu'elle ne se rappelait même plus à quoi ressemblait l'existence sans elle : ils n'étaient pas plus avancés dans leur traque du coupable (ou des coupables, selon toute probabilité) que le jour où ils avaient découvert le premier corps, trois ans plus tôt.

Katrina Mulvaney, trente et un ans. Agent d'accueil au zoo de San Francisco. Sa disparition avait été signalée le 3 juin 2010, et son corps retrouvé trois semaines plus tard dans une tombe peu profonde à un kilomètre et demi de la Route 1, à mi-chemin entre San Francisco et Santa Cruz. Elle habitait dans Castro un appartement au cinquième étage sans ascenseur. Si elles ne s'étaient jamais rencontrées, Valerie et elle avaient été pratiquement voisines.

Parmi les photos que le petit ami de la victime avait fournies à la police (celles d'« avant »), il y en avait une que Valerie avait souvent contemplée. A la voir sur ce cliché, il était évident que Katrina ne s'attendait pas à être photographiée. Son petit ami avait dû lui crier « Eh ! » et elle s'était retournée. Pour Valerie les images de ce genre étaient révélatrices de la personnalité du sujet, d'une certaine conception de l'existence ; on ne les obtenait qu'avec des gens pris sur le vif, à l'improviste. L'expression de Katrina traduisait un espoir prudent. Cet air-là révélait qu'elle n'avait rien d'une idiote : elle savait que la vie peut brusquement vous jouer un sale tour. Mais il indiquait également d'autres choses : elle avait été entourée d'amour enfant, elle

était toujours émue par la beauté, elle avait conscience de ses défauts et de ses faiblesses sans pour autant se considérer comme quelqu'un de mauvais, et elle avait compris depuis peu qu'elle était amoureuse. Ce dernier point expliquait sans doute la peur qui subsistait dans son regard – celle que cette histoire d'amour tourne mal, d'une façon ou d'une autre.

Ce n'était pas leur histoire d'amour qui avait mal tourné.

Ce qui avait mal tourné, c'était une rencontre – une rencontre avec quelqu'un l'avait enlevée, violée, mutilée et assassinée.

Cette personne (ou ces personnes) avait ensuite enlevé, violé, mutilé et assassiné Sarah Keller, vingt-quatre ans. Puis Angelica Martinez, Shyla Lee-Johnson, Yun-seo Hahn, Leah Halberstam et Lisbeth Cole. Sept femmes, âgées de vingt-quatre à quarante ans. Et il avait fallu près de trois ans aux autorités pour se rendre compte que tout ce que les victimes avaient en commun, c'était leur(s) meurtrier(s).

Valerie imagina la stupeur des millions d'accros aux séries policières : Trois ans ? Ils sont bouchés, ces flics, ou quoi ?

Chaque fois qu'elle envisageait de répondre à cette question, elle se sentait envahie par la lassitude, comme si elle était confrontée à un obstacle infranchissable. Les scènes de crime télévisées qui regorgeaient d'indices, les pistes qui menaient toujours quelque part, le champ d'investigation qui se réduisait peu à peu grâce à des coups de téléphone productifs et à des déductions brillantes... La façon dont les enquêteurs multipliaient les requêtes du style « Donnez-moi la liste de tous les endroits qui vendent des rouleaux bitumés et de toutes leurs transactions au cours des quatre dernières années », et obtenaient les informations souhaitées en quelques minutes seulement. L'industrie des séries policières s'était donné pour mission de vendre le conte de fées nécessaire à la vie en société : on ne peut pas s'en sortir quand on a commis des actes terribles. Tôt ou tard, on en paie le prix.

Alors que...

Elle s'imagina partir à la rencontre du Dieu de son grand-père, pour lui rappeler que les pécheurs étaient censés être punis. Pour toute réponse, Il se contentait de sourire, de hausser ses sourcils de père Noël et de dire : « Alors que... »

— Cappuccino ? proposa Will. J'y vais.

Il y avait trois autres enquêteurs dans la salle basse de plafond, éclairée par des rampes au néon : Will Fraser (son coéquipier), Laura Flynn et Ed Perez. Le groupe des insomniaques, de ceux qui doutaient de tout, des obsédés, des candidats au burn-out. D'ici à deux heures, le reste de l'équipe se rassemblerait, et l'atmosphère dans la pièce vibrerait de leur énergie collective, mélange d'efforts déployés, de frustration, d'épuisement et d'ennui. Malgré tout, Valerie le savait, il lui faudrait mobiliser ses ressources afin de briefer le nouvel agent de liaison du FBI. Elle songea à Callum la veille, lui lançant : « T'as un cul d'enfer », et à la distance qu'elle avait prise avec son corps depuis Blasko. Depuis l'amour. Il lui avait dit, dans les premières semaines de leur relation : « T'es plus jolie qu'un hippocampe. » Ses compliments étaient en général énoncés sur un ton objectif, comme une conclusion scientifique. Ils l'emplissaient d'une fierté timide. « Certains hommes cherchent toujours dans une pièce la blonde glaciale aux seins surgonflés. Pour d'autres – une minorité, je te l'accorde –, tu seras la seule femme de la pièce. J'en fais partie, alors penses-y quand t'envisageras de me laisser tomber. »

— Oui, je veux bien, merci, dit-elle à Will sans lever les yeux de son écran d'ordinateur.

Il y avait eu une époque où elle aurait eu plus de répartie. Où elle aurait répondu quelque chose du style : « Avec deux sucres. Et remue-le dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, tête de nœud. » Mais elle avait perdu le goût de plaisanter. Will l'avait toujours, lui. C'était quelqu'un de bien, essentiellement en ce qu'il avait parfaitement cerné ses limites et savait les gérer.

— C'est quoi, ta note du jour ? s'enquit-il.

Cette fois, elle le regarda. Will, quarante-deux ans, était grand et mince, avec un teint couleur d'acajou clair, de longs cils et un air mutin empreint de sensualité.

— Cinq, mentit Valerie. Et la tienne ?

La « note du jour » se situait sur une échelle de un à dix. Le un, c'était la certitude qu'on était en bonne voie de résoudre l'affaire et de s'assurer une victoire sur les Puissances de l'ombre ; le dix, c'était l'aveu d'échec ultime, la démission, le renoncement à exercer le métier de flic. Voire, la possibilité de rejoindre les Puissances de l'ombre.

PAS AUJOURD'HUI.

— Huit, répondit Will. Marion m'a dit ce matin qu'elle n'était pas

sûre d'avoir encore envie de moi. En plus, j'ai un énorme furoncle sur la fesse. Il est possible que les deux soient liés.

Quand il fut parti chercher les cafés, Valerie écouta Laura Flynn pianoter à une vitesse hallucinante sur son clavier d'ordinateur. Elle savait que, dans un moment, elle serait obligée de se lever, de traverser la pièce et de s'approcher de la carte des meurtres afin d'essayer, peut-être pour la dix millième fois, de la faire parler. Or, la carte des meurtres ne voulait pas parler ; elle prétendait qu'elle n'avait rien de nouveau à dire. Sauf que ce n'était pas vrai, la carte des meurtres mentait. Il fallait essayer de s'en convaincre, encore et encore : tous les éléments dont ils disposaient mentaient, s'obstinaient désespérément à leur cacher quelque chose, mais ils finiraient par leur soutirer leurs secrets. Ils réussiraient à résoudre l'Affaire avant que celle-ci n'ait leur peau. Ou avant qu'elle ne les force à briser le cœur de l'être aimé.

— Vous n'êtes pas sans ignorer, commença le capitaine Deerholt lorsque le groupe de travail se fut réuni, que l'agent spécial Myskow est en arrêt maladie. Alors, à partir d'aujourd'hui, l'agent spécial York nous prêtera main-forte. Elle s'entretiendra avec chacun de vous individuellement un peu plus tard dans la journée ; je sais que vous avez du boulot par-dessus la tête, mais tâchez quand même de vous rendre disponibles pour elle dans les prochaines vingt-quatre heures. En attendant, je voudrais lui offrir une vue d'ensemble pendant que vous êtes tous là. Inspecteur Hart ?

Valerie, qui se tenait près de la carte des meurtres, n'avait pas besoin de consulter ses notes pour se rafraîchir la mémoire : la plupart du temps, il n'y avait rien d'autre dans sa mémoire. (A part Blasko, l'affaire Suzie Fallon et la mort de l'amour.) L'agent spécial Carla York avait une trentaine d'années. Elle était petite, mais manifestement en excellente condition physique. Yeux noisette, maquillage discret. Cheveux châtain clair, rassemblés en une queue-de-cheval courte. Tailleur-pantalon bleu marine. Bottes noires à talons plats. Pas d'alliance, et pas de bijoux non plus, pour autant que Valerie puisse en juger. La pensée de la rencontrer l'avait minée toute la matinée, car l'arrivée d'un nouvel élément dans l'équipe signifiait énoncer une fois de plus le seul fait significatif : « On ne l'a pas encore arrêté. »

Elle montra sur la carte la photo « avant » de Katrina.

— Première victime, Katrina Mulvaney, blanche, trente et un ans, déclara-t-elle. Agent d'accueil au zoo de San Francisco. Domiciliée à Bay Area, retrouvée dans la zone de Bay Area. Deuxième victime, Sarah Keller, blanche, vingt-quatre ans, prostituée. Domiciliée à Saint Louis, Missouri, retrouvée près de Richfield, dans l'Utah. Troisième victime, Angelica Martinez, hispanique, vingt-huit ans, institutrice, domiciliée à Lubbock, au Texas, retrouvée près de Laramie, dans le

Wyoming. Quatrième victime, Shyla Lee-Johnson, blanche, trente-quatre ans, prostituée, droguée, domiciliée à Lincoln, dans le Nebraska, retrouvée près d'Elk City, dans l'Oklahoma. Cinquième victime, Yun-seo Hahn, américano-coréenne, vingt-cinq ans, étudiante à Berkeley, domiciliée à Bay Area, retrouvée à Bay Area. Sixième victime, Leah Halberstam, blanche, quarante ans, femme au foyer, domiciliée à Plano, au Texas, retrouvée près de Salina, au Kansas. Enfin, la dernière victime, Lisbeth Cole, blanche, trente-quatre ans, prostituée, domiciliée à Omaha, dans le Nebraska, retrouvée près d'Algona, dans l'Iowa. Je ne les ai pas citées dans l'ordre où elles ont été découvertes, mais selon une chronologie basée sur l'estimation de la date du décès.

Valerie marqua une pause. Elle regrettait qu'il n'y ait pas de fenêtres dans la pièce, ce qui lui aurait permis à ce stade de contempler quelques instants le ciel gris de la mi-décembre à San Francisco. De leurs limbes, les sept mortes lui avaient accordé leur attention, elle le sentait. Sans impatience ni attentes particulières, juste avec une sorte de tristesse résignée, parce qu'elles savaient que Valerie Hart n'éprouvait rien pour elles.

— Toutes les victimes ont été mutilées, vraisemblablement avant d'être tuées, reprit-elle. Le ou les meurtriers ont utilisé des couteaux et divers outils. Trois d'entre elles – Katrina, Yun-seo et Lisbeth – ont été violées. Toutes portent sur elles les empreintes digitales et des traces d'ADN du même individu, mais celles d'un second agresseur apparaissent aussi sur le corps des trois dernières – Yun-seo, Leah et Lisbeth. Difficile de dire s'ils étaient deux dès le départ, ou si le second a été recruté en cours de route. Quoi qu'il en soit, aucun n'est fiché dans les bases de données.

Il régnait dans la pièce un mélange d'impatience et d'ennui presque palpable. D'un point de vue stratégique, cette réunion était redondante : Carla York obtiendrait de toute façon les informations nécessaires auprès des huit enquêteurs affectés à l'affaire – dont Valerie, qui s'entretiendrait avec elle plus tard dans l'après-midi. Si Deerholt les avait tous réunis, c'était en réalité pour une autre raison : il s'inquiétait du sentiment grandissant de lassitude parmi les membres de l'équipe. Il voulait remonter le moral de ses troupes, leur faire passer un message : « On est tous ensemble dans cette galère, on va y arriver, ne vous laissez pas décourager. On forme une famille, on se

serre les coudes. »

— Je ne vois pas comment on aurait pu faire le rapprochement plus tôt, poursuit Valerie. Compte tenu de la longueur de la période concernée, de la dispersion géographique et de l'absence de caractéristiques communes entre les victimes, trois ans, ce n'est pas si mal. Sans la signature et l'ADN, on n'aurait vraisemblablement pas établi de lien autre qu'entre celui des deux femmes de Bay Area.

Pour elle, ces dernières étaient à la fois une bénédiction et une malédiction. Comme il s'agissait du seul site où avait eu lieu plus d'un meurtre – les autres étaient disséminés au centre de l'Amérique –, les enquêteurs étaient partis du principe (surtout par désespoir, reconnaissait Valerie en privé) que l'assassin de Katrina était originaire de cette zone ou qu'il y avait des attaches particulières. De fait, Valerie était convaincue que, s'il avait connu au moins une des victimes, c'était Katrina Mulvaney. « Commencez par ce que vous connaissez bien », répétait toujours son professeur dans un atelier d'écriture auquel elle avait participé adolescente. Et aujourd'hui, elle appliquait ce principe à la logique des meurtriers. Pourquoi pas, après tout ? La vie ne se lasse jamais d'établir des liens incongrus. A première vue, pourtant, le profil de Yun-seo ne cadrerait pas avec cette approche, dans la mesure où les tueurs en série – Jodie Foster en avait fait une véritable parole d'évangile cinématographique – avaient tendance à traquer leurs proies dans leur propre groupe ethnique et social. Mais puisqu'il n'y avait rien d'autre à exploiter que le facteur géographique, il avait été décidé de constituer un groupe de travail à l'endroit où l'on pensait que les tueurs avaient habité, habitaient peut-être encore, et avaient eu l'occasion d'approcher la première victime, voire aussi la cinquième. Ceci expliquait en partie le choix de San Francisco en tant que base stratégique ; le fait que les services de police de la ville disposent d'un budget et de moyens plus importants que ceux des autres Etats impliqués avait également joué un rôle non négligeable.

— En ce qui concerne la signature, enchaîna Valerie, je n'ai sans doute pas besoin de revenir sur ce point mais, pour mémoire, les meurtriers laissent des objets dans les dépouilles. A ce stade, nous n'avons pas pu déterminer s'ils étaient pris au hasard ou s'ils avaient une signification spéciale à leurs yeux. Il ne s'agit malheureusement pas d'espèces rares de papillons diurnes ou nocturnes ; aucun ne nous

a fourni la moindre piste. Ils ont été placés dans le vagin, la bouche ou l'anus des victimes, sauf dans les cas de Yun-seo et de Leah, où ils étaient logés dans l'abdomen ouvert, probablement parce qu'ils étaient trop gros pour les orifices privilégiés par les assassins.

Valerie avait passé des heures hypnotiques à étudier les photos des corps (les clichés « après » dans le processus de relooking fatal). L'image des entrailles exposées de Yun-seo, avec le fer de hache coincé entre le gros intestin et l'intestin grêle... La vision peut-être encore plus terrible, et plus surréaliste – parce que la hache comportait au moins une dimension intrinsèque de violence en rapport avec l'acte –, de la grenouille en terre cuite vernissée, affreusement gaie, que ses tortionnaires avaient insérée dans le cadavre de Leah Halberstam. Comme elle était plus grosse que l'animal réel, ils avaient dû sortir la moitié des organes internes pour lui faire de la place. D'après le rapport de la Scientifique, l'éviscération avait été pratiquée à l'aide d'un couteau de pêche cranté. Dans les films, le bibelot aurait comporté la marque du fabricant, ou aurait été identifié comme une antiquité, ce qui aurait limité le nombre de personnes susceptibles d'en posséder un ou qui savaient où se le procurer. Malheureusement, il n'en allait pas ainsi dans la réalité : la grenouille avait été produite en série dans les années 1970. Il y en avait, ou plutôt il y en avait eu, des dizaines, peut-être même des centaines vendues dans tout le pays. Pour en acheter une aujourd'hui, il fallait écumer les vide-greniers, les brocantes ou les boutiques d'articles vintage kitsch destinés à une clientèle possédant plus d'argent que de goût. C'était tout à fait le genre d'objet susceptible de figurer sur le site Web d'un adolescent adepte du style « emo », intitulé lestrucsdemesparentsquimefontflipper.com, ou quelque chose d'approchant.

— Katrina Mulvaney avait un abricot dans le vagin, récapitula Valerie. Sarah Keller, une baudruche dégonflée au fond de la gorge. Angelica Martinez, une brochure froissée dans l'anus, concernant une exposition sur les dinosaures organisée au musée d'histoire naturelle de Los Angeles. Shyla Lee-Johnson, une fourchette également dans le vagin. Lisbeth Cole, un segment de cristal transparent d'environ cinq centimètres de long – de l'avis général, il pourrait représenter la corne d'une licorne, ou peut-être une stalactite de glace – dans l'anus. S'il s'agit là d'un message codé...

Valerie jeta un coup d'œil à Carla York, non pour solliciter son opinion, juste pour lui signifier qu'elle n'attendait pas de sa part une confirmation de cette hypothèse.

— ... on ignore encore lequel, acheva-t-elle.

Elle avait conscience de l'indifférence générale dans la pièce à l'égard des mortes – et aussi de la sienne. C'était un principe de survie à la Criminelle auquel elle avait adhéré tardivement : pour avoir une chance de résoudre une enquête, il fallait impérativement faire abstraction de la dimension humaine de la victime. La priver de son statut de personne, la réduire à celui d'énigme de chair et de sang. Seule l'arrestation du meurtrier vous autorisait à la considérer de nouveau comme une personne. Le problème, souvent, c'était qu'une fois le meurtrier arrêté (dans le meilleur des cas), on était tellement vidé qu'on n'en avait plus rien à foutre de la personne en question. On n'avait plus qu'une envie : se bourrer la gueule et s'abrutir devant le sport à la télé, ou sortir et baiser un inconnu – tout pour repousser la réalité, à savoir que le lendemain il y aurait un autre corps, une autre énigme de chair et de sang, un autre témoignage à charge dans le procès contre le monde comme espace d'espoir, de lumière et d'amour. Surtout si on les avait soi-même délibérément détruits dans sa vie. C'était le prix à payer pour survivre, et cette leçon-là Valerie l'avait apprise à la dure : avant l'affaire Suzie Fallon, trois ans plus tôt, elle ne pouvait s'empêcher de considérer les victimes comme des êtres humains, ce qui constituait sa plus grande faiblesse de flic. C'était plus fort qu'elle : parce qu'elle avait connu l'amour, elle pensait sans cesse à celui que les victimes avaient reçu. Puis, avec l'aide de l'affaire Suzie Fallon, elle avait fait une croix sur les sentiments. Désormais, les victimes n'étaient plus pour elle que des mystères sordides à élucider. Elle savait bien que cette approche la rendait meilleure dans son boulot. Mais elle voyait aussi, à la façon dont les gens la regardaient parfois, qu'ils se demandaient : « Comment se fait-il que vous soyez si froide, si clinique, si foutrement insensible ? »

— Nous devons prendre en compte la possibilité que ces objets ne nous mènent nulle part, ajouta-t-elle à l'intention de Carla York. A vrai dire, il n'y a que deux façons d'aborder la question : soit ils ont une signification – auquel cas, elle nous permettra peut-être d'identifier les auteurs des crimes –, soit ils ne sont là que pour brouiller les pistes, nous faire savoir que ces types ont vu les films eux

aussi, et qu'ils appliquent les principes du *Guide pratique à l'usage du serial killer*.

Dans l'équipe, elle le savait, tout le monde était écoeuré par ces objets. Sur la carte des meurtres, les photos « avant » et « après » de chaque victime comportaient toutes une étiquette précisant lequel avait été retrouvé dans son corps. C'était minant de voir jour après jour le mot « baudruche » ou « grenouille » associé à l'image d'une femme mutilée. Tout à fait le genre de truc capable de faire bander un tordu.

— En résumé : les meurtriers enlèvent une femme dans un Etat, font ce qu'ils ont à faire, puis abandonnent la dépouille dans un autre. Donc, ou ils ont un boulot qui les amène à se déplacer, ou ils ne travaillent pas. Ils pourraient aussi bénéficier d'une certaine indépendance financière, mais d'après l'Unité des sciences comportementales, ça ne correspond pas au profil.

Elle s'interrompt, consciente du silence de Carla York. Cette dernière n'avait formulé aucune objection, du moins jusque-là. A ce stade, Myskow aurait certainement fait remarquer à la nouvelle venue qu'il y avait, à tout le moins, de sérieux doutes dans l'équipe quant à l'utilité du profilage. « Laissez-moi deviner, avait dit Ed Perez, plus que sceptique à l'égard de cette méthode, avant même que Myskow n'ait commencé son exposé. On cherche un Blanc entre vingt-cinq et quarante ans, tendance mégalomanie, ayant souffert de maltraitance dans sa jeunesse. Capacité d'empathie réduite, voire inexistante. Affligé d'un bec-de-lièvre, peut-être, ou d'un défaut d'élocution. Est-ce que j'ai oublié quelque chose ? » Ce n'était pas juste, Valerie le savait ; les sciences du comportement avaient depuis longtemps abandonné le profil du psychopathe standard. En 2005, pendant le symposium que le FBI avait tenu à San Antonio sur les meurtres en série, les intervenants avaient passé beaucoup de temps et d'énergie à dénoncer les « mythes au sujet des tueurs en série », dont beaucoup, ils l'admettaient, avaient été engendrés par l'optimisme réducteur qui prévalait dans les débuts de cette discipline. Le problème, c'était que plus ils insistaient sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'une science exacte, moins elle paraissait crédible aux enquêteurs.

— Quoi qu'il en soit, leur mobilité est évidente, dit Valerie. La bonne nouvelle, c'est que Leah Halberstam et Lisbeth Cole ont été découvertes moins de soixante-douze heures après leur mort, et que

les moulages de plâtre réalisés sur des traces de pneus relevées à un peu plus d'un kilomètre de chaque lieu de sépulture correspondent à celles d'un camping-car de classe B. Pour ce qui est de la marque et du modèle, on n'a hélas que l'embarras du choix, dans la mesure où plus de huit millions d'Américains en possèdent un. De plus, on ne peut pas exclure la possibilité que les meurtriers se servent de plusieurs véhicules. La Sécurité routière nous a fait parvenir les enregistrements de vidéosurveillance, ce qui ne nous avancera cependant à rien si nos tuteurs ont évité les principaux axes routiers.

Elle s'interrompt le temps d'interroger Deerholt du regard. C'est suffisant, non ? On perd du temps, là. Le capitaine marqua son approbation d'un léger hochement de tête qui signifiait : OK, concluez. De toute façon, tout le monde a le moral à zéro.

— Bref, moyennant toutes les précautions d'usage concernant ce genre d'hypothèse, on recherche deux Blancs : un brun aux yeux bruns et, selon toute vraisemblance, un roux. Au moins l'un des deux a des attaches à Bay Area. Ils chaussent respectivement du quarante-trois et du quarante et un. Leurs empreintes nous mènent tout droit aux bottes de travail vendues en supermarché, alors on peut oublier cette piste. La Sérologie nous a fait parvenir tout ce qu'on pouvait espérer obtenir et, comme je l'ai dit, ces types n'ont pas peur de laisser des traces d'ADN partout. Malheureusement, elles ne nous servent à rien si on ne peut pas les rattacher à un suspect. Nous travaillons sur cette affaire depuis sept mois. A ce jour, nous avons procédé à plus de deux cent cinquante interrogatoires et interpellé six suspects, qui ont tous été écartés. Nous sommes en liaison permanente avec les services de police dans les neuf Etats concernés, sans parler du Bureau, et pourtant tout le monde piétine. Le sentiment général, c'est qu'on n'a rien sur eux. La seule chose dont on est sûr aujourd'hui, c'est qu'ils accélèrent le rythme. Il s'est écoulé environ huit mois entre le premier et le deuxième meurtre. Depuis, les intervalles se sont réduits. Sept semaines seulement séparent la mort des deux dernières victimes. La précipitation augmente les risques d'erreur. Ils vont finir par en commettre une, c'est certain. Ne l'oublions pas.

Elle avait prononcé ces derniers mots pour le bénéfice de Deerholt, qui le savait : c'était le cri de ralliement adressé aux troupes par la responsable de l'enquête.

Sauf que les troupes n'y croyaient pas.

Et Valerie non plus.

— Ça va, inspecteur ? demanda Carla York, assise à côté de Valerie.

Celle-ci, au volant de sa Taurus, l'emmenait chez les parents de Katrina à Union City. De minuscules flocons dansaient dans l'air au gré des tourbillons de vent, trop épars cependant pour tenir au sol. Will Fraser était sur une piste – du moins, ce que lui appelait une « piste » : il enquêtait auprès des fournisseurs de véhicules réfrigérés à Bay Area (et au-delà, mais seule Valerie le savait), persuadé que si les meurtriers transportaient des cadavres sur des centaines de kilomètres, ils préféreraient sûrement les conserver au froid. « Les congélateurs dans les camping-cars ne sont pas assez grands pour qu'on puisse y loger un corps, avait-il affirmé. A moins qu'on le découpe, bien sûr, ce qui n'est pas dans les habitudes de nos deux lascars. Et s'ils tombaient en panne ? S'ils étaient arrêtés par la police de la route à cause d'un feu arrière cassé ? A leur place, j'installerais une unité réfrigérée avec un double fond, garnie en surface de gaufres et de steaks congelés. »

Valerie regrettait d'autant plus l'absence de son coéquipier qu'elle devait endurer la compagnie de Carla York. Or, non seulement cette dernière ignorait tout d'elle, mais elle lui avait fait perdre une bonne heure à la questionner comme si elle la soumettait à un examen de passage. « Pourquoi n'allez-vous pas vous-même lire tous nos putains de rapports ? » avait-elle failli lui lancer à plusieurs reprises. La prudence, ou peut-être la paranoïa, l'avait cependant retenue : le calme que reflétait le regard de Carla ne lui disait rien qui vaille. Après tout, le FBI avait très bien pu lui donner des consignes du genre : « On a quelques inquiétudes au sujet de la responsable de l'enquête. Elle manifeste des signes de stress. Le bruit circule qu'elle aurait un sérieux problème avec l'alcool. Allez donc voir sur place ce qu'il en est. »

Et à présent, sur les instructions de Deerholt, Valerie ferait équipe avec elle jusqu'à nouvel ordre.

— Oui, oui, ça va, répondit-elle. C'est juste que j'arrive pas à me débarrasser de ce foutu rhume.

Des paroles qu'elle regretta aussitôt. Tous les enquêteurs avaient été obligés à un moment ou à un autre d'assister au séminaire organisé par le service sur l'évaluation du degré de stress. Le premier module en était : « Signes physiques d'alerte et symptômes de stress ». Les rhumes fréquents figuraient en bonne place, de même que les douleurs inexplicables, les nausées, les étourdissements, les élancements dans la poitrine et l'accélération du rythme cardiaque. Et sans doute aussi l'envie de vomir brusquement alors qu'on se brosse les dents.

Elle s'empressa d'ajouter :

— Même si ça n'a plus beaucoup d'importance à ce stade, est-ce que ces hommes sont des psychopathes ?

Reprends le contrôle. Amène-la à répondre à certaines questions.

— Le tueur de type alpha, peut-être, dit Carla. Mais je ne parierais pas sur les deux. Il est plus probable que l'autre soit de type bêta, un suiveur sous la coupe du dominant, même si la Sérologie nous révèle qu'il prend son pied avec les cadavres. Comme un charognard. Je ne pense pas que l'alpha le laisse intervenir quand les femmes sont encore vivantes.

Valerie lui jeta un bref coup d'œil. Carla regardait droit devant elle à travers le pare-brise. Elle avait tellement tiré ses cheveux en arrière que c'en était douloureux à voir. Visage fin et délicat (elle ressemblait vaguement à un écureuil, songea Valerie), traits réguliers, petite bouche irréprochable. Jolie ? Sans doute pas pour les hommes attirés par le glamour superficiel. Mais elle possédait une silhouette musclée, sans une once de graisse superflue, et une peau parfaite. « L'avantage de vieillir, quand on est un homme, lui avait dit un jour Blasko, c'est que plus les années passent, mieux on perçoit la beauté chez les femmes. Ou, sinon la beauté, du moins la sensualité, la personnalité... sexuelle. »

— Si nous avons affaire à un alpha classique, reprit Carla, il a besoin d'exercer un contrôle absolu. Ce qui ne l'empêchera pas de blâmer le bêta pour tout, y compris pour les meurtres eux-mêmes. Je pencherais pour ce genre de dynamique entre eux. Et l'alpha finira sûrement par le tuer lorsqu'il aura terminé le travail. Ce qui n'arrivera

jamais, parce qu'on va l'arrêter avant, ce fils de pute.

La grossièreté surprit Valerie, car jusque-là Carla York aurait pu tout aussi bien s'adresser à des étudiants dans un amphi. Son côté cynique lui souffla : « Elle procède par mimétisme : elle t'a entendue jurer, alors elle jure. C'est ce qu'on conseille de faire aux losers dans les jeux télévisés où des couples sont censés se former. C'est ce que les psychopathes apprennent à faire. »

Officiellement, Valerie voulait voir les Mulvaney parce que la mère de Katrina, Adele, avait appelé le service pour dire qu'elle avait trouvé quelque chose, et que c'était peut-être important. En réalité, cette visite avait pour but de leur faire savoir qu'on ne les oubliait pas. Qu'on n'oubliait pas leur fille. Il y avait, bien sûr, des officiers de liaison chargés des relations avec les familles, mais Valerie avait passé beaucoup de temps avec les Mulvaney au début de l'enquête. Trop, d'après Will, qui l'avait mise en garde contre le danger d'une identification avec la victime. Ce n'était cependant pas pour elle qu'il s'inquiétait (son coéquipier faisait partie de ceux qui la regardaient avec une certaine tristesse) ; c'était pour les parents.

— J'ai remonté ça de la cave, déclara Adele Mulvaney en tendant à Valerie une boîte à chaussures toute simple en carton noir. Katrina ne l'a pas emportée quand elle a déménagé ses affaires parce qu'elle était cachée sous un tas de vieilleries appartenant à Dale. J'ai pensé que vous voudriez y jeter un coup d'œil.

Dale, le père de Katrina, n'était pas là. Valerie savait par l'officier de liaison qu'il buvait de plus en plus, ce qui n'avait rien d'étonnant : un meurtre détruit toujours plus d'une vie. Adele avait soigné sa tenue, et ses cheveux grisonnants encadraient son visage en un carré élégant, mais ses yeux noisette révélaient toute l'ampleur de la dévastation, la fracture irrémédiable, la perte dont elle ne pourrait jamais se remettre. Si quelques décorations de Noël égayaient la maison (le frère aîné de Katrina avait des enfants, et toute la famille se réunirait pour les fêtes), on sentait qu'il en avait coûté aux Mulvaney de les sortir. Malgré ses guirlandes, même le sapin paraissait guindé et mélancolique.

— Ce ne sont que des bricoles, précisa Adele. Des souches de billets, des crayons, des bijoux dont elle s'était lassée... Mais il y a aussi des photos, alors je me suis dit que, comme vous avez passé du

temps à examiner celles sur son téléphone et sur son ordinateur, vous... Enfin, je ne sais pas.

— Vous avez bien fait d'appeler, la rassura Valerie. Vous permettez qu'on examine le contenu de cette boîte au poste ? Je vous la rendrai dès que possible.

Carla et elle restèrent une demi-heure. Burent dûment le café proposé. Firent de leur mieux pour convaincre Adele Mulvaney que l'énergie déployée par les enquêteurs ne faiblissait pas.

Dale Mulvaney s'engageait d'un pas mal assuré sous la véranda quand les deux femmes partirent. Il sentait le bourbon à plein nez, et Valerie eut de nouveau envie d'un verre – une réaction qui l'emplit de dégoût envers elle-même.

— On en est à combien ? attaquait-il.

— Dale, chéri...

— Alors, combien ?

— Sept, répondit Valerie. Je vous présente l'agent spécial York, monsieur Mulvaney. Je me rends compte que ça doit paraître...

— Agent spécial ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

— Dale, s'il te plaît.

— Vous nous avez dit et redit que vous l'arrêteriez, gronda Dale Mulvaney. Sauf que maintenant ils sont deux. Vous étiez au même endroit où vous vous tenez à présent, et vous nous avez dit que vous l'arrêteriez. Maintenant, sept femmes sont mortes. Qu'est-ce que vous foutez, hein ? Qu'est-ce que vous foutez ?

— Vous feriez mieux de partir, leur conseilla Adele. C'est préférable. Dale, rentre, s'il te plaît.

Dale Mulvaney s'adossa à l'un des poteaux de la véranda, puis se laissa glisser au sol.

— C'est une question de pure forme, bien sûr, soupira-t-il. Je sais bien que vous foutez rien. Rien du tout. Que dalle...

Dans la voiture, sur le trajet du retour, Carla York déclara soudain :

— Ne vous laissez pas atteindre.

— Pardon ?

— Par ce qu'a dit le père.

Valerie se hérissa. L'agent York semblait la croire affectée par la situation. Durant un instant, elle en fut si contrariée qu'elle ne put répondre. Puis elle répliqua posément :

— Je ne me laisse pas atteindre.

Elle avait failli répondre : « Ça ne m'atteint pas », mais elle s'était ravisée à la dernière seconde, et elle se demanda quelle version correspondait à la réalité.

— C'est la partie brutale du boulot, hélas, reprit Carla.

De nouveau, Valerie hésita. Tout ce qui sortait de la bouche de Carla semblait faire partie d'une stratégie élaborée d'infiltration mentale – autant de remarques innocentes conçues pour susciter une réaction de culpabilité. C'était sans doute dû à sa parfaite maîtrise d'elle-même. A sa façon de l'observer sans la regarder. A son apparence physique irréprochable, qui lui donnait l'impression d'être une souillon en comparaison. Carla York sentait les vêtements lavés de frais et le shampoing légèrement citronné.

— Ce qui est brutal, c'est d'apprendre que sa fille a été violée et massacrée, rétorqua-t-elle, avant de songer que ce n'était peut-être pas non plus la chose à dire.

Mais Carla se borna à hocher la tête.

— Vous avez raison.

Pendant que Carla allait chercher un sandwich, Valerie s'installa à son bureau pour examiner le contenu de la boîte à chaussures : une demi-douzaine de barrettes et de chouchous, une brosse à dents de voyage, un badge de surveillante à la cantine, des souches de billets de concerts – Radiohead, The White Stripes, Nick Cave –, un ridicule dentier mécanique à remontoir, un mouchoir blanc immaculé, un demi-tube de fond de teint L'Oréal, quelques magnets My Little Pony et quatorze photos, dont toutes sauf une montraient des amis ou des membres de la famille que Valerie était sûre d'avoir déjà interrogés.

L'exception était un Polaroid de Katrina qui semblait avoir été pris lorsqu'elle avait dix ou onze ans. En jean coupé aux genoux (laissant juste entrevoir la marque de naissance en forme de croissant sur sa jambe gauche) et tee-shirt jaune vif marqué « Hoppercreek Camp », elle se tenait devant une sorte d'arbre déformé : il avait apparemment deux troncs, l'un vertical, et l'autre qui avait poussé selon un angle d'environ trente degrés avant de rejoindre le premier à un mètre cinquante du sol. Une main posée sur sa hanche en une parodie d'attitude sexy, les yeux plissés sous le soleil, elle souriait, donnant déjà l'impression d'un optimisme prudent, à peine tempéré par une

gaucherie juvénile.

Valerie replaça tous les objets dans la boîte, en se disant qu'elle demanderait à un collaborateur de vérifier une nouvelle fois s'il n'y avait pas quelqu'un sur ces clichés avec qui ils ne se seraient pas encore entretenus. C'était peu probable ; le contenu de ce petit carton fourni par Adele Mulvaney n'illustrait que le désespoir d'une mère.

Son téléphone portable sonna. C'était Will.

— Un coup pour rien, dit-il. J'ai bien identifié un type à Santa Cruz qui avait fait installer une grosse unité réfrigérée dans son Freelander il y a quatre ans, mais il s'agit d'un taxidermiste de soixante-quatre ans qui souffre d'un sérieux problème de dégénérescence maculaire, au point de se déplacer partout avec un chien d'aveugle. Il ne conduit plus depuis deux ans, et il a renoncé à empailler les bestioles.

— Pas de pot, observa Valerie. Bah, ça valait quand même la peine de se renseigner.

— On en est où avec les enregistrements de la Sécurité routière ?

— Même en les limitant aux quatre jours qui ont précédé la découverte des corps de Leah et de Lisbeth, ça fait encore plus de cent cinquante camping-cars de classe B à identifier sur les différentes autoroutes inter-Etats. On avance, mais ça prend du temps.

— Et miss Quantico ?

— Je crois qu'on est évalués. Ou du moins, que je le suis. Alors, évite d'arriver bourré.

— Dommage, je venais juste d'ouvrir une bouteille de Cuervo.

— Oublie.

La pensée d'un verre de tequila la fit saliver. Or il n'était que midi passé de quelques minutes.

— Tant pis, déclara Will. Bon, je serai là dans une heure.

Valerie coupa la communication et son téléphone tomba. Quand elle se pencha pour le ramasser, un élanement fulgurant se propagea du bas de sa colonne jusqu'à un point entre ses omoplates. Elle se figea quelques secondes, les yeux fermés.

Lorsqu'elle les rouvrit en se redressant lentement, ce fut pour découvrir Blasko devant son bureau, les mains dans les poches.

— Salut, Skirt, dit-il. Ça faisait longtemps. Bon sang, t'as vraiment une sale tête !

Xander King – qui ne s’était pas toujours appelé ainsi, les événements de ce genre ne manquaient jamais de le lui rappeler – n’arrivait pas à le croire. Comment était-il possible qu’il n’y ait pas de journal dans cette baraque ? Il avait fouillé en vain toutes les pièces. Juste une putain de feuille de chou... Non, il n’y en avait nulle part. S’il avait trouvé ce qu’il cherchait, il aurait au moins pu essayer de rectifier cette erreur, survenue par la faute de Paulie. Oh, pas de la corriger, bien sûr, mais en tout cas de rendre les choses plus conformes à ce qu’on attendait de lui. La pensée d’avoir ainsi dévié de son objectif constituait pour lui une source d’irritation terrible, comme si des cafards couraient sous sa peau. Mama Jean apparaissait sans cesse à la périphérie de son champ de vision, tout sourire devant l’étendue des dégâts. Mais c’était la faute de Paulie, bordel ! « Laisse-moi m’en faire une, pour une fois. » En fin de compte, Xander avait dit oui. Qu’est-ce qu’il lui était passé par la tête ? Si encore Paulie avait fini le travail, ce ne serait désormais plus son problème. Sauf que, bien sûr, ce dégonflé minable avait flippé au dernier moment, si bien qu’il avait dû lui-même se charger du boulot. Et donc, en assumer la responsabilité. Autrement dit, il fallait absolument un journal.

— J’ai le droit d’y aller, insista Paulie.

Assis par terre dans la cuisine, il agrippait à deux mains son genou blessé. Son visage luisait de sueur. Xander – qui, en désespoir de cause, s’était juché sur un des plans de travail et passait la main sur le haut des placards au cas où, pour une raison ou pour une autre, un journal y aurait été placé – l’ignorait.

— Xander ?

Toujours pas de réponse.

— Eh, je te disais...

— Ferme-la, le coupa Xander.

Et d'ajouter, un instant plus tard :

— T'as compris ?

Durant quelques secondes, l'autre fut réduit au silence. Puis il finit par marmonner :

— C'est pas juste.

Xander se logea une écharde dans la paume. La légère piqure propagea en lui une onde de chaleur, et il descendit de son perchoir. Impossible de mettre la main sur un journal, et donc d'arranger les choses. L'impression diffuse de bien-être qu'il avait éprouvée à s'occuper de la salope dans le salon avait déjà reflué, et tous les nœuds étaient revenus, plus serrés que jamais. Il aurait voulu ignorer le sentiment persistant d'avoir été dupé, mais c'était comme si la journée tout entière se moquait de lui.

— Va chercher le camping-car, ordonna-t-il.

— C'est pas juste.

— Va chercher le camping-car. Ça fait déjà deux fois que je te le dis. Tu vas encore m'obliger à le répéter ?

Paulie détourna les yeux, tandis que Xander examinait l'écharde dans sa main. Il ne lui restait plus qu'à se mettre en quête d'une pince à épiler. Les cafards grouillaient toujours sous sa peau.

— Je peux pas marcher, merde ! protesta Paulie.

— C'est pas loin, t'y arriveras sans problème.

Durant quelques instants, Paulie ne bougea pas. Puis il déclara :

— Quand on l'aura chargée à l'intérieur, alors.

Xander se demanda s'il ne vaudrait pas mieux l'éliminer tout de suite. Mais la situation était déjà suffisamment partie en vrille comme ça. Sans compter qu'il se sentait vidé.

— OK, concéda-t-il. Quand on l'aura chargée.

Paulie se redressa laborieusement en grimaçant de douleur.

Xander ne voyait pas l'intérêt de préciser que la femme ne serait pas chargée dans le camping-car. Ni qu'il n'y avait aucun moyen de rattraper le coup, puisqu'ils n'avaient pas réussi à trouver de journal, et qu'ils allaient juste se tirer en laissant sur place les corps de la mère et du fils. Inutile de lui en parler tant que Paulie n'aurait pas ramené le véhicule. De toute façon, ce n'était plus la peine de lui dire grand-chose, vu qu'il serait bientôt mort.

Nell ne savait pas si elle était éveillée ou si elle dormait, si elle était vivante ou morte. Elle n'avait aucune certitude, sinon celle d'être traînée dans la neige. Quand elle était petite, Josh adorait lui faire peur en lui parlant de l'Abominable Homme des Neiges. Elle se représentait alors un monstre gigantesque, couvert de longs poils blancs, avec deux trous noirs à la place des yeux et une bouche sanguinolente, qui surgissait soudain du cœur du blizzard et se... se jetait sur vous. (Nell éprouvait cependant des sentiments contradictoires à l'égard de cette créature, tellement laide et solitaire qu'on aurait presque pu la plaindre si elle n'avait eu cette fâcheuse manie de vous emporter jusqu'à sa grotte, où elle vous saisisait la tête entre ses énormes pattes blanches, vous l'arrachait et la broyait d'un coup de dents.) Alors qu'on la tirait dans la neige, elle songeait : C'est lui, c'est le monstre. Cette pensée ne l'affolait cependant pas ; elle lui traversait l'esprit par intermittence, sans vraiment l'inquiéter, s'imposant à elle parmi toutes sortes d'images surgies soudain de l'obscurité : des flocons qui tombaient d'un ciel d'encre ; un vieux poêle à l'ancienne, dont la forme évoquait un nain ventru ; des mains qui se posaient sur son visage ; un vieil homme s'avançant vers elle à quatre pattes, les traits déformés par une grimace... Elle n'était pas montée au paradis, finalement. En même temps, l'endroit ne lui évoquait pas non plus l'enfer. Avait-elle de la fièvre ? Dans quelques instants, sa mère se pencherait vers elle : « Ma pauvre petite Nellie, tu es brûlante. » Et la voix de Josh s'élèverait : « Comment elle va ? » L'Abominable Homme des Neiges se confondrait dans sa tête avec des crampes abdominales. Sa mère en avait parfois.

Des mains la déshabillaient.

Prisonnière du noir total, elle ne les voyait pas.

Elle éprouva un vague sentiment de honte lorsqu'on lui retira son

jean.

Elle tenta d'émerger des ténèbres pour s'assurer qu'il s'agissait bien de sa mère, mais les ténèbres ne voulaient pas la laisser s'échapper. Elles la retenaient prisonnière de leur étreinte toute de douceur, comme de l'eau tiède.

Les mains – non, ce n'étaient pas celles de sa mère ; Nell n'en reconnaissait ni l'odeur ni le toucher – lui enlevèrent ensuite sa culotte, et elle entendit les crépitements d'un feu de cheminée. Peut-être le Diable commençait-il par déshabiller les nouveaux venus avant de les précipiter dans les flammes ? Josh lui avait montré un jour une illustration de l'enfer qui représentait des tas de personnages nus, embrochés ou écartelés sur des grandes roues, ou encore aigüillonnés et brûlés par de minuscules démons armés de fourches. Le plus étrange, c'était que tous ces personnages nus paraissaient indifférents, comme s'ils n'avaient pas conscience de ce qu'il leur arrivait. De fait, elle-même se sentait relativement détachée. Les mains qui lui enlevaient ses vêtements n'étaient qu'un désagrément irritant qui l'empêchait de sombrer dans le sommeil. Or elle était très fatiguée, et l'obscurité réconfortante lui promettait un repos réparateur. Elle voulut parler, dire : « Arrêtez. Laissez-moi tranquille », mais les mots refusèrent de franchir ses lèvres.

Elle refit surface quelques instants et vit le même vieillard, toujours grimaçant (il avait l'air de pleurer ; des larmes roulaient sur ses joues), s'éloigner d'elle à quatre pattes sur un plancher inconnu.

Puis les eaux noires et chaudes l'engloutirent. Elle songea encore qu'elle ne voulait surtout pas rêver, parce que le dernier rêve qu'elle avait fait était un horrible cauchemar où sa mère, baignant dans son sang au pied de l'escalier, lui ordonnait de se sauver.

L'ironie est décidément éternelle, songea Angelo Greer, tiré de l'inconscience par une douleur fulgurante alors qu'il rêvait d'un tremblement de terre, pour découvrir qu'il s'était évanoui sur le plancher moisi du chalet. Ou, sinon éternelle, du moins appelée à survivre à l'homme. Quand arriverait la fin du monde, l'ultime vestige de la présence humaine sur terre serait certainement un parfum d'ironie, semblable à l'odeur de poudre qui subsiste dans l'air après un feu d'artifice.

Les deux années et demie écoulées depuis la mort de sa femme Sylvia n'avaient fait que lui démontrer, jour après jour, la nature fallacieuse du chagrin. Pourquoi « fallacieuse » ? Parce qu'il passe. Après la disparition d'un être aimé, on souffre le martyre, on sombre jusqu'à toucher le fond, on se confronte à soi-même au plus noir de la nuit, et pour finir (parce que l'instinct de survie l'emporte sur tout le reste), on s'aperçoit que cette confrontation avec soi-même suffit. Alors, lentement, on relève la tête. On recommence à regarder le monde autour de soi. On voit que ce monde – à travers, entre autres, la formation des nuages ou les étiquettes de produits – se fraye de nouveau un chemin en nous. On comprend qu'il a encore quelque chose à nous apporter, que la volonté de vivre est une force qui a recours à la ruse à des fins salutaires. Et, peu à peu, on se remet. On est devenu quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus ouvert, de plus profond, et on finit par accepter les termes du nouveau contrat : on continuerait d'aller de l'avant car, malgré ce qu'elle avait laissé supposer au début, l'épreuve n'avait pas été fatale.

C'était ça, la grande supercherie ; il en était lui-même la preuve vivante.

Il avait arrêté d'écrire, bien sûr, parce qu'un romancier se doit d'être irrationnellement amoureux de la vie – de tous les aspects de la

vie, même de la mort –, et qu'il ne l'était pas. Ou plutôt, qu'il ne l'était plus. Il avait cru pendant longtemps que l'art avait pour mission d'embrasser le monde, de trouver une place pour tout. Mais le deuil qui l'avait frappé n'avait laissé de place dans son univers que pour l'absence de sa femme et sa propre présence obstinée.

Ils étaient mariés depuis trente ans quand le diagnostic était tombé : astrocytome de grade 4. Inopérable. Il y avait eu la radiothérapie, puis la chimiothérapie, jusqu'au moment où elle avait décrété : « Ça suffit. » Elle était morte en fin d'après-midi, dans le lit de leur appartement de la 23^e Rue baigné d'un rectangle de soleil. Angelo, allongé contre elle, en cuillère, la tenait dans ses bras. Il s'était endormi une vingtaine de minutes, et lorsqu'il s'était réveillé, Sylvia avait rendu l'âme. Les yeux fermés, le visage détourné – détourné de lui. Déjà partie vers un ailleurs qui était peut-être l'endroit où vont les morts, ou peut-être nulle part. Elle avait cinquante-six ans, soit un an de moins que lui.

Depuis, il n'avait plus de repères. Le monde s'effondre, comme dit le poème. Il ne parvenait plus à réfléchir. Il ne savait même plus qui il était. Il avait fait toutes sortes de choses qui ne lui ressemblaient pas : contempler le plafond pendant des heures, couché par terre ; baiser une prostituée hispanique de vingt-quatre ans ; sillonner Manhattan sous une chaleur écrasante, alourdi par le poids de sa propre sueur... Il avait conscience de la présence des autres dans sa vie (il n'avait plus de parents proches, mais il y avait les amis, les confrères), qui au début le ménageaient, puis l'avaient poussé à se ressaisir, avant de perdre patience et de commencer à se dire qu'il n'avait peut-être plus toute sa tête. Au fond, Angelo les comprenait : ils devaient penser que sa vie lui avait fourni les ressources nécessaires pour surmonter la perte de sa femme. C'était un écrivain à succès. Il avait reçu des prix. Son œuvre avait été traduite en vingt-cinq langues. Il allait déjeuner longuement avec des éditeurs dans des restaurants où les convives avaient droit à des verres étincelants et à d'épaisses serviettes blanches. Il était invité dans le monde entier. Mais ce qu'ils ignoraient, tous ces amis, tous ces confrères, c'est que son existence avait toujours tourné autour de Sylvia ; elle seule parvenait à la rendre supportable, parce qu'elle ne le prenait pas au sérieux. Ce qu'ils ignoraient, c'était que les seuls moments où il se sentait réellement en paix avec lui-même, c'était en sa compagnie. Ils ignoraient que leur amour était de

ceux que l'on croyait d'un autre âge.

Sans elle, la dimension dérisoire de tout le reste lui avait été révélée avec une acuité poignante. Il ne pouvait plus rien relier à rien. Comme le dit un autre poème.

Il était venu à la cabane sans objectif précis, mais avec la vague intuition qu'il n'en repartirait pas. Il n'avait pas poussé son raisonnement plus loin. La maison, qui avait appartenu à son père, était laissée à l'abandon depuis plus de vingt ans. Angelo y avait souvent séjourné enfant et, au plus fort de son chagrin, il s'en était souvenu. Le ravin qui s'ouvrait dans la terre comme un sourire creusé dans une citrouille d'Halloween, les forêts denses de conifères... Il y avait quelque chose dans ce paysage qui lui manquait, sans qu'il sache quoi. Alors il avait pris le volant pour quitter New York, et il avait roulé pendant deux jours. Les premières chutes de neige lui avaient procuré un certain apaisement. Il s'était arrêté à Ellinson pour acheter quelques provisions. Il ne savait pas trop ce qu'il faisait, juste qu'il aspirait aux conditions de vie spartiates que lui promettait cet endroit calme et immuable.

Six jours s'étaient écoulés depuis. Il n'avait pas apporté de livres. L'envie de lire avait disparu en même temps que celle d'écrire. La lecture et l'écriture sont les preuves qu'on s'intéresse encore au monde, qu'on éprouve encore de la curiosité, qu'on a encore envie de s'impliquer. Au lieu de quoi, il regardait la neige tomber. S'allongeait sur le canapé. Se limitait à des actes simples : couper du bois ; ouvrir des boîtes de conserve ; alimenter le poêle. Son esprit n'assurait plus qu'un service minimum.

Et puis, la veille au soir, l'ironie s'était manifestée, sous la forme d'une banale crise de sciatique.

La sciatique ! Il avait fait sa connaissance quatre ans plus tôt. Il avait subi une intervention visant à soulager la pression exercée sur le nerf par un disque de sa colonne (celui qui se trouvait entre L5 et S1, avait-il appris), fait ses exercices de rééducation avec une sorte de fascination hébétée, accepté le léger boitillement qui lui était resté, ainsi que le recours à une canne, et menait depuis une vie exempte de douleurs physiques.

Jusqu'à la veille au soir où, sans aucun signe avant-coureur, la sciatique était revenue.

Il avait oublié ce qu'on ressentait alors – à quel point la douleur était terrible et débilitante. Avant de perdre connaissance, il avait passé deux heures à quatre pattes sur le sol, incapable de bouger. Les élancements lui avaient tiré des larmes, lui qui ne pleurait plus depuis des mois, parce que son chagrin avait asséché ses yeux et trouvé d'autres moyens de s'exprimer. Dans son malheur, il avait cependant eu une chance : il était tombé à proximité d'une bouteille de pur malt, cadeau de son éditeur lors d'un déjeuner inutile un an plus tôt, à l'époque où les autres attendaient encore de lui qu'il surmonte l'épreuve. Depuis, le whisky – un Macallan de vingt-cinq ans d'âge – traînait sur le siège passager de sa voiture, et il l'avait machinalement ajouté au carton de provisions achetées à Ellinson lors de son arrivée. En l'absence de médicaments (l'éventualité de la douleur physique avait depuis longtemps cessé de faire partie de ses préoccupations), l'alcool s'était présenté comme le seul antalgique disponible, et Angelo avait vidé les trois quarts de la bouteille. Résultat, en plus d'avoir horriblement mal à la jambe, il souffrait d'une gueule de bois carabinée qui lui mettait le cerveau en marmelade. Il avait besoin d'eau. Il mourait de soif.

Si le feu s'était éteint dans le poêle, celui-ci diffusait néanmoins toujours un peu de chaleur. Angelo n'avait pas encore les pieds complètement gelés, mais son corps entier tremblait de façon incontrôlable. (Sylvia se serait occupée de lui si elle avait été là, et aurait allégé l'atmosphère par son humour. Un jour qu'ils assistaient à une réception pour la publication du livre d'un ami, il avait été pris d'une crise de diarrhée aiguë qui les avait obligés à rentrer précipitamment chez eux en taxi. Angelo s'était fait dessus avant même d'atteindre la salle de bains. Sylvia, en robe de soirée noire rehaussée par un gros collier en or, s'était postée sur le seuil pour lui lire des critiques relevées dans la presse – « ... doué d'une honnêteté sans faille et d'une imagination incroyablement ambiguë... », « ... l'un de nos meilleurs écrivains... », « ... alors que des romanciers de moindre envergure se satisfont d'œuvres de divertissement, Greer est toujours en quête de l'essentiel... » –, tandis qu'il se contorsionnait par terre pour essayer de se débarrasser de ses vêtements souillés. Tous deux riaient tels des gamins. Ils avaient déjà tout vu de l'autre, le meilleur comme le pire. Il n'y avait rien en eux qui n'ait pas sa place dans leur amour.)

Toute la question était maintenant de savoir s'il parviendrait à atteindre l'évier. Il n'avait cependant pas le choix : il fallait qu'il se désaltère. Ensuite, d'une façon ou d'une autre, il tenterait de rejoindre sa voiture, de trouver un téléphone, de prévenir un médecin. Mais son corps lui signifiait obstinément que ce ne serait pas possible – que ce serait déjà un miracle s'il parvenait à atteindre l'évier.

Les efforts requis manquèrent le tuer. Il dut ramper sur la courte distance qui le séparait de son objectif et, quand il voulut se redresser, les nerfs de sa jambe droite le mirent au supplice. Appuyé de tout son poids sur ses bras, il approcha sa bouche desséchée du jet glacé qui coulait du robinet (de l'eau de source en principe, à la saveur fraîche et légèrement minérale) et sentit le liquide répandre ses bienfaits à chaque gorgée. Il n'aurait su dire combien de temps il resta ainsi, à étancher sa soif. Des heures, lui sembla-t-il.

Après, il ne put cependant pas faire plus de trois pas, même courbé, même aidé de sa canne. Alors, ce fut à quatre pattes, centimètre par centimètre, les dents serrées et les yeux de nouveau larmoyants, qu'il entreprit d'aller remettre du bois dans le poêle pour rallumer un feu. Il s'écoula encore une demi-heure avant qu'il parvienne à enfiler sa polaire et son bonnet, animé par l'espoir insensé qu'une fois chaudement vêtu il serait capable de marcher.

Ce ne fut pas le cas.

Quelle blague ! La voiture était garée de l'autre côté du pont, lequel se trouvait à dix bonnes minutes à pied pour une personne valide. Or, le seul antalgique dont il disposait était le dernier quart de scotch, et Angelo savait bien que, malgré toute sa détermination, son estomac ne le conserverait pas. Il en vint à se demander s'il ne ferait pas mieux d'essayer de s'étourdir pour ne plus rien ressentir – de se taper le menton contre le bord de l'évier, ou de se donner des coups de poêle à frire sur le crâne. Il se trouvait dans un tel état qu'il ne mesurait même pas à quel point l'idée était ridicule. Il ne pouvait penser qu'à une chose : il s'y prendrait mal, se briserait la mâchoire et se casserait des dents. Sylvia, bien sûr, aurait éclaté de rire. En cet instant, il la sentait plus proche de lui que jamais. Il avait l'impression de la voir sourire devant l'absurdité de la situation : le drame existentiel de son âme réduit à une farce par la défaillance de son corps. Elle avait toujours été sensible à l'ironie.

Il décida de ramper jusqu'à la porte pour évaluer l'épaisseur de la

couche de neige au-dehors.

Mais, lorsqu'il eut enfin réussi à ouvrir le battant, il lui fallut quelques secondes pour comprendre ce qu'il avait sous les yeux.

Il contemplait le corps d'une petite fille.

Elle était à plat ventre devant la véranda, où il y avait moins de neige, une jambe pliée, les bras inertes, le visage tourné vers lui. Elle avait les yeux fermés, et la capuche de son anorak rouge laissait voir ses cheveux bruns en bataille. Du sang s'était accumulé au coin de ses lèvres. Derrière elle, la neige avait remodelé le paysage en blanc, et les flocons tombaient toujours dru dans l'obscurité. Le ravin se trouvait à une vingtaine de mètres. De l'autre côté, la forêt recouvrait entièrement le versant occidental – une multitude de conifères, comme un trop-plein de sapins de Noël. La lumière venue de la cabane éclairait les empreintes de pas laissées par la fillette – ou plutôt, les traces de ses jambes, car elle s'était enfoncée dans la poudreuse au moins jusqu'aux tibias.

Morte.

Le sang près de sa bouche.

Sa posture suggérant un abandon total, comme si elle s'était allongée sur une plage au soleil pour faire une petite sieste.

Un enfant mort. Ici. Maintenant.

Durant quelques secondes, l'afflux d'adrénaline empêcha Angelo de ressentir la douleur lorsqu'il se traîna jusqu'au corps, mais à peine s'était-il agenouillé qu'elle resurgit en lui. Des bribes de pensées se bousculaient dans son esprit :

Cherche son pouls...

Ne la bouge pas...

Tu risques de...

Trop tard pour...

Pas de téléphone, rien pour...

Parce que...

D'Ellinson, d'une des maisons...

Respire, s'il te plaît, respire...

Les gens vont penser que j'ai...

Mû seulement par l'instinct, Angelo approcha son oreille le plus près possible de la bouche ouverte de la fillette.

Et attendit. Longtemps. Une éternité, lui sembla-t-il.

Jusqu'au moment où, enfin, il perçut un souffle. Faible, et légèrement plus chaud que l'air du dehors. Elle respirait.

Si elle souffrait de fractures, il pourrait être dangereux de la déplacer. Mais s'il la laissait exposée au froid, elle mourrait. Sans le moindre doute.

Sauf qu'il pouvait à peine bouger. De toute façon, même s'il parvenait à la soulever, il risquait ensuite de tomber, ou de la lâcher. Et comment pourrait-il à la fois la tenir et s'appuyer d'une main sur sa canne ? Il n'avait pas le choix : il allait devoir la traîner tout doucement à l'intérieur.

Angelo savait déjà, alors qu'il rassemblait ses forces, ce qu'il allait lui en coûter. Il n'y avait cependant pas d'autre solution. Toujours à genoux, il baissa la fermeture éclair de l'anorak pour dégager le cou de la fillette puis, avec précaution, la retourna. Le matelas de neige lui facilita la manœuvre. Il attrapa ensuite la capuche dans sa main gauche, agrippa fermement sa canne dans la droite et entreprit de se redresser.

Il faillit s'effondrer aussitôt, tant la douleur dans sa colonne fut violente. Tout son corps l'implorait de se remettre à quatre pattes. Un gémissement lui échappa, qui se répéta à chaque pas jusqu'au moment où, enfin, il parvint à allonger la fillette près du poêle. Il se laissa alors choir sur le sol sans pouvoir retenir ses larmes. La porte d'entrée avait beau être restée ouverte sur un merveilleux paysage hivernal, il était incapable ne serait-ce que d'envisager d'aller la fermer.

L'enfant ne remuait pas. Était-elle dans le coma ? Son anorak l'avait protégée de l'humidité, mais son jean était trempé et à moitié gelé. S'il n'avait jamais été confronté à une situation de ce genre, Angelo savait néanmoins qu'il ne fallait pas laisser l'enfant dans ses vêtements mouillés ; en s'évaporant, l'eau abaisserait la température du corps. Il se demanda comment réagirait la petite si elle revenait à elle et le découvrait en train de la déshabiller. Sans doute paniquerait-elle... Tant pis, il n'avait pas le choix. Pour autant qu'il puisse en juger, elle était au dernier stade de l'hypothermie. Il se rappelait avoir lu quelque part que dans les cas extrêmes d'hypothermie, le symptôme

le plus évident – les tremblements – disparaît complètement. Or, la fillette ne tremblait même pas.

« Dépêche-toi ! » lui ordonna le fantôme de Sylvia. Il sentait sa femme toute proche, et déterminée à l'aider. (Jamais, en tant qu'adulte, il n'aurait admis croire aux fantômes. De fait, son côté rationnel refusait toujours d'y croire – sauf que, depuis la mort de Sylvia, son côté rationnel s'était échoué sur la plage du passé, en même temps qu'une bonne partie de tout ce qui le définissait. Aujourd'hui, il ne se connaissait plus, et sa vie ressemblait à un rêve qu'il ne remettait même pas en question. Il imaginait vaguement, depuis qu'il avait commencé à sentir la présence de Sylvia – dans sa tête, sinon dans l'air autour de lui –, ce que son côté rationnel aurait dit : elle n'était rien d'autre que le produit du pouvoir créatif de sa mémoire obsessionnelle. Mais pour lui, cela ne changeait rien. Sylvia se manifestait parfois, point final. C'était devenu sa raison de vivre, la seule chose qui lui paraissait réelle dans le rêve.) « Il n'y a pas une minute à perdre, insista-t-elle. D'abord, va fermer la porte. Rampe s'il le faut. Ensuite, va chercher le sac de couchage. Et quelque chose à lui glisser sous la tête. Depuis combien de temps était-elle dehors ? »

Il accomplit toutes ces tâches à quatre pattes, terrassé par la douleur. Après avoir débarrassé la fillette de ses habits humides (il comprit tout de suite en lui enlevant sa botte droite, et en découvrant sa cheville violacée et enflée, qu'elle avait probablement une fracture), il les drapa sur le poêle afin qu'elle puisse les voir dès qu'elle ouvrirait les yeux. Il étala ensuite le sac de couchage sur le tapis isolant Karimor, la fit doucement rouler dessus, puis le referma pour l'en envelopper. Enfin, il lui glissa sous la tête son propre oreiller, avant d'aller rajouter du bois dans le poêle. Lorsqu'il eut terminé, il était en nage.

Quel âge pouvait-elle avoir ? se demanda Angelo. Neuf ans ? Dix ? Il y avait des aiguilles de pin dans ses cheveux, et son visage était couvert de minuscules griffures.

De toute évidence, elle avait couru à travers bois.

Pourquoi ? Que fuyait-elle ?

Où étaient ses poursuivants ?

Et, s'ils surgissaient maintenant, comment pourrait-il se défendre, handicapé comme il l'était ?

Sylvia, toujours très concentrée, continuait de lui donner des instructions aussi concises que pratiques : « Maintiens-la au chaud. Fais-la boire. »

Il n'y avait pas le téléphone dans la cabane, il ne possédait pas de portable – de toute façon, il n'y avait pas de réseau –, et il était bien incapable de rejoindre sa voiture. Le simple fait d'aller jusqu'à la véranda et d'en revenir avait déjà bien failli avoir raison de lui. Il imagina un instant se traîner à quatre pattes dans la neige jusqu'au pont. Non, impossible... Quel que soit l'angle sous lequel il abordait le problème, la conclusion était la même : il était condamné à rester dans la cabane jusqu'à ce que sa L5 se lasse de le torturer et relâche la pression sur sa S1, ou jusqu'à ce qu'un proche de la fillette vienne s'enquérir d'elle. Quelqu'un finirait tôt ou tard par se manifester, il n'en doutait pas ; on s'était forcément aperçu de sa disparition. Mais que lui était-il arrivé ? Et si elle mourait dans l'intervalle ?

A qui avait-elle essayé d'échapper ? Il consulta Sylvia, et il eut l'impression de la sentir secouer la tête, de voir une lueur énigmatique briller dans ses yeux bruns.

Quand il avait déshabillé la gamine, il avait eu l'intention de le faire au plus vite, par souci de préserver sa pudeur. Mais la vue de sa cheville enflée l'avait obligé à procéder lentement et délicatement

(comment savoir si elle n'avait pas d'autres fractures ?), sans compter qu'il s'était senti presque paralysé par la vision poignante de ses petites jambes pâles et de sa vulve imberbe. Elle lui avait paru si démunie, ainsi dénudée ! Sitôt sa culotte sèche, il la lui avait remise.

Partout dans le monde, des choses horribles arrivent aux enfants. Sylvia et lui n'en avaient pas eu. Elle avait fait une fausse couche à dix-huit ans qui lui avait laissé des séquelles ; quant à lui, ses spermatozoïdes étaient si peu motiles qu'ils auraient pu tout aussi bien être morts. Ils avaient pourtant essayé, au cours des premières années de leur mariage : il y avait eu cinq tentatives de FIV, qui n'avaient rien donné. Peu à peu, ils s'étaient rendu compte que la répétition de ces cycles d'espoir et de déception menaçait de les consumer. Alors ils avaient eu la sagesse de renoncer. Cette décision avait créé une certaine tristesse entre eux, mais elle avait aussi eu le mérite de les confronter à une question cruciale : en l'absence d'un enfant à aimer, qu'advient-il de notre couple ? Nous suffirons-nous l'un à l'autre ? Et la réponse qui s'était imposée à chacun d'eux était : oui. La situation les avait rapprochés. Elle avait renforcé leur lien.

Tandis qu'il contemplait l'enfant devant lui, Angelo fut de nouveau frappé par sa vulnérabilité : les poignets menus, la gorge fragile, les yeux clos, pareils à deux bourgeons. Dès que son jean serait sec, il le lui renfilerait.

Il lui tâta le front. Sa peau n'était plus glacée, mais la petite fille ne bougeait toujours pas. Cette immobilité était horrible. Si elle frissonnait, au moins, ou si elle délirait, ce serait déjà ça – le signe qu'elle était toujours là. En l'occurrence, il imaginait son esprit errant entre ce monde et l'autre, égaré, désorienté, seul. « Non, elle n'est pas de mon côté, affirma Sylvia. Elle est encore là, avec toi. »

En attendant, il avait d'autres difficultés à résoudre. Même s'il continuait d'alimenter le poêle, il allait souffrir du froid sans son sac de couchage. Pour toute protection, il ne pouvait compter que sur une vieille couverture mangée aux mites rangée dans la commode de la chambre (qui ne comportait pas de lit), et deux serviettes de toilette qu'il avait fait sécher la veille. Il avait jusque-là dormi par terre, sur le tapis Karimor, mais la gosse en avait besoin aussi, alors il ne lui restait plus qu'à coucher sur le canapé défoncé, ce qui ne ferait qu'aggraver les douleurs dans son dos, si c'était possible. Et il lui faudrait superposer les couches de vêtements. Autrement dit, il allait devoir se

déplacer encore une fois, et inciter sa L5 à se rappeler au bon souvenir de sa S1.

A qui la petite avait-elle essayé d'échapper ?

Dans quelques minutes, décida-t-il, lorsqu'il aurait rassemblé ses forces, il fouillerait la cabane de fond en comble à la recherche de tout ce qui pourrait lui servir d'arme, même si cela se révélait inutile.

Le choc lui avait embrouillé les idées. Il passa un temps fou à explorer la cabane à quatre pattes en s'efforçant d'ignorer la douleur, et finit par dénicher une lime rouillée, une scie cassée et un balai déplumé – avant d'être obligé de conclure que la seule arme potentielle dont il disposait, c'était le tisonnier à manche de cuivre, qui ne mesurait même pas trente centimètres de long.

Mais, soudain, il se rappela la hache. Comment avait-il pu l'oublier ?

Sauf que, bien sûr, elle se trouvait dans la minuscule réserve accolée à la cabane.

Laisse tomber...

Ses recherches laborieuses l'avaient épuisé. Il ne lui restait plus de forces.

Il ne parvenait cependant pas à chasser de son esprit l'image de la fillette terrorisée s'enfuyant dans les bois. Ni la vision bouleversante de ses jambes nues et de l'extrême vulnérabilité à laquelle elle avait été réduite.

Je n'y arriverai pas.

« Essaie, au moins. »

Il tenta de persuader Sylvia que ce projet était voué à l'échec. Même s'il récupérait la hache, comment pourrait-il s'en servir ? Dans l'état où il était, pensait-elle sérieusement qu'il serait capable d'affronter un assaillant ? Autant l'agonir d'injures... Et d'abord, pourquoi imaginer une agression ? La gamine s'était peut-être tout simplement blessée en... Ah oui ? En faisant quoi ? En jouant à cache-cache ? En tombant d'un arbre ? En s'échappant d'un asile ?

C'était terrible, ce besoin impérieux qu'il éprouvait de la protéger. Il ne le rendait que plus conscient de sa faiblesse – ce dont il se serait bien passé.

En même temps, il sentait vibrer autour de lui l'énergie débordante de Sylvia : « Il n'y a que quinze pas jusqu'à la réserve. Ce n'est pas loin, tu peux crapahuter dans la neige. Allez, enfile tes gants ! »

Le choc l'avait dégrisé, apparemment. Le reste de scotch dans la bouteille semblait lui faire de l'œil, tentateur en diable.

« Non, ne t'abrutis pas. »

D'accord, d'accord.

« Vas-y, bouge-toi ! »

Au retour de son expédition – il avait réussi à avancer de cinq pas courbé sur sa canne, avant d'être obligé par sa L5 triomphante d'effectuer le reste du parcours à quatre pattes –, il était au moins certain d'une chose : si un intrus malintentionné enfonçait la porte à coups de pied, lui-même ne pourrait offrir aucune résistance.

Il dissimula l'outil sous le poêle. Il ne voulait surtout pas l'avoir en main lorsque la petite ouvrirait les yeux.

Elle frissonnait, à présent, ce qui ne lui parut pas de bon augure. Et elle était trempée de sueur. Il lui posa une main sur le front ; il était brûlant. La fièvre... Il fallait absolument lui donner à boire.

Lui-même tremblant et en nage, Angelo se traîna jusqu'à l'évier, où il remplit d'eau un gobelet en fer-blanc. Puis il mobilisa de nouveau ses dernières forces pour retourner auprès d'elle.

Il lui souleva la tête et la cala sur son bras gauche.

— Allez, bois. Ça te fera du bien. Un petit effort, s'il te plaît. Avale au moins une gorgée. Allez...

Mais elle ne réagit pas, au grand dam d'Angelo. Il avait misé sur un réflexe de réhydratation ancré au plus profond d'elle, en espérant que, où que soit partie son âme, son corps saurait qu'il avait besoin d'eau, et qu'au contact du gobelet ses lèvres s'ouvriraient d'elles-mêmes...

Ce ne fut hélas pas le cas. Le liquide dégoulina sur le menton de la fillette.

« Tu ne peux plus rien pour le moment, lui souffla Sylvia. Repose-toi. »

Tout doucement, il replaça la tête de l'enfant sur l'oreiller.

— Je suis rentré depuis plusieurs semaines, en fait, déclara Nick Blaskovitch. Mon père est mort, et ma mère n'est pas en état de rester seule. Quant à Serena, elle ne peut pas s'installer avec elle, elle a sa vie.

Tandis que moi, je n'en ai plus depuis que ton départ m'a brisé le cœur, compléta Valerie in petto.

Elle posa ses mains sur la table pour tenter d'en maîtriser les tremblements.

Trois ans.

Trois années qui s'étaient effacées à la minute même où ils s'étaient retrouvés dans la même pièce – en l'occurrence, une pièce vibrant de l'énergie collective des flics au travail. Mais l'amour ne se soucie pas de ce genre de détail. L'amour n'a pas d'intention malveillante. Il possède sa logique propre.

— Je suis désolée, dit-elle.

Désolée... Le terme, lourd de sens entre eux, prit une résonance particulière. Elle s'empressa d'ajouter :

— Pour ton père, je veux dire. Je suis vraiment désolée, Blasko. Comment c'est arrivé ?

— Le cancer. Horrible, mais rapide.

— Ah. Je suis vraiment désolée.

Trois « Désolée » en cinq secondes. Jamais elle ne le répéterait assez.

— Je sais.

Ils se regardèrent. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Et comment ne pas comprendre, alors, que c'était encore là ? Tout ce qu'ils avaient partagé, tout ce qu'elle avait saccagé...

Il s'en rendait compte lui aussi. Ils avaient toujours été transparents l'un pour l'autre, fondamentalement sur la même

longueur d'onde. Lorsqu'ils étaient ensemble, le monde leur apparaissait comme une sorte de farce macabre, à la fois fascinante et repoussante. Parfois, c'était à hurler de rire, parfois aussi c'était désespérant, mais au moins, quand on avait rencontré l'âme sœur, on n'avait plus à en faire l'expérience en solitaire.

Sauf qu'il y a quelque chose que je ne t'ai jamais dit, Nick. Tu as cru me haïr ? Attends donc de connaître la vérité.

— Tu reviens bosser ici ? demanda-t-elle.

— J'en ai bien peur.

Le croiser tous les jours. Voir ce visage calme et ténébreux, qui respirait l'intelligence teintée de lassitude. Sentir son odeur familière. Entendre le son de sa voix. En un éclair, Valerie s'imagina faire ses valises pour aller s'établir dans quelque pays chaud où personne ne saurait rien d'elle. Une cahute en adobe. De la poussière rouge. Les pieds nus au soleil. L'alcool. La solitude.

— Toujours aux Mœurs ?

— Non. Investigations informatiques. Avant tout, c'est du travail de bureau. J'ai changé de cap, suivi une formation sur les nouvelles technologies. T'as déjà entendu parler d'un *hardware write blocker* ? Non ? Eh bien, moi si.

— Sérieux ?

— Sérieux. Alors, si ton disque dur plante, appelle-moi.

Appelle-moi.

Il ne portait pas d'alliance, mais ça ne voulait rien dire. Alors, Valerie chercha dans son regard une lueur révélatrice de la présence d'une autre femme. Ce fut plus fort qu'elle, et cette réaction instinctive lui causa un choc. De son côté, il avait compris. Son expression lui disait clairement qu'il n'y avait personne. Et aussi : « N'en tire pas de conclusions trop rapides. T'as bien failli me tuer. Tu pourrais recommencer. »

— Tu bosses sur l'affaire des deux tueurs en série ? lança-t-il en regardant la boîte à chaussures. Ça avance ?

Elle secoua la tête. Détourna les yeux. Elle ne voulait pas en parler. C'était trop proche du passé. Trop proche des sujets intimes, de l'affaire Suzie Fallon, de l'amour et de sa propre obstination à le détruire.

« T'es persuadée que tu ne mérites pas d'être heureuse, et c'est ce qui te pousse à faire ça, lui avait-il dit trois ans plus tôt, des semaines

avant la salle de bains, le test de grossesse, le langage de la biologie impersonnelle. Tu crois vraiment que gâcher une belle histoire va ramener Suzie Fallon ? Ça ne ramènera jamais personne, Valerie. » Il avait raison.

— Non mais je rêve ! s'exclama Laura Flynn. Merde, c'est bien toi ?

Elle venait d'entrer, un gobelet Starbucks dans une main, un sandwich à moitié dévoré dans l'autre, et trois gros dossiers logés sous le bras.

Blasko lui sourit. Deux des dossiers glissèrent, et éparpillèrent leur contenu sur le sol. Elle manqua aussi lâcher le café.

— Eh, on se calme ! lança Blasko en riant. Pas de panique.

— Quelle poisse, marmonna Laura Flynn. C'est ta faute, tiens !

Elle s'empressa néanmoins de poser ses affaires sur une table proche pour pouvoir l'enlacer. C'était une petite brune aux yeux bleus et au tempérament fougueux, capable de battre au moins la moitié de ses collègues au bras de fer.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? demanda-t-elle.

Quand il l'étreignit à son tour, elle en profita pour jeter discrètement à Valerie un coup d'œil éloquent, genre : « Alors là, j'en reviens pas. Ça va ? Qu'est-ce que ça signifie ? Vous allez vous remettre ensemble ? »

Dans le regard qu'elle lui retourna, Valerie s'efforça de faire passer le message : « Non. J'en sais rien. C'est pas possible. Il ne voudra jamais. J'en sais rien. »

Et maintenant, je vais être obligée de tout lui dire. Toute la vérité.

Tard dans la nuit, chez elle, Valerie visionnait sur son ordinateur les vidéos de surveillance du zoo de San Francisco. Ou plutôt, elle regardait les images défiler sans pouvoir se concentrer sur aucune d'entre elles. Elle avait déjà vidé la moitié d'une bouteille de Smirnoff, et son cendrier débordait de mégots de Marlboro. Quelqu'un lui avait dit un jour, une éternité plus tôt : « A partir du moment où t'acceptes de la laisser te tuer à petit feu, la clope t'abandonnera jamais. Elle sera toujours là pour toi. » A la neige qui tombait mollement avait succédé la pluie dont Valerie entendait le crépitement sur les vitres. Ses yeux la piquaient, et elle se sentait courbatue.

Blasko.

Nick.

Elle ne l'appelait Nick qu'au lit. Au lit, ils n'existaient que l'un pour l'autre. Partout ailleurs, ils étaient flics. Partout ailleurs, ils existaient pour la ville, pour les victimes violées, battues, enlevées, maltraitées, mortes. Le lit, c'était leur refuge, la parenthèse qui rendait le reste plus supportable.

Jusqu'au moment où le reste de cette réalité avait exigé davantage de Valerie et décidé de la rendre folle en assassinant Suzie Fallon.

« Méfie-toi de celle qui deviendra l'Affaire, lui avait dit son grand-père quand elle avait intégré la Criminelle. Il y en a toujours une qui t'atteint de plein fouet. Tous les flics en passent par là, sans qu'on puisse l'expliquer. Tous, sans exception. Tu ne la verras pas arriver, mais tu la reconnaîtras quand tu seras aux prises avec elle. Crois-moi, je suis bien placé pour le savoir. » Lorsqu'il avait prononcé ces mots, il avait déjà les cheveux blancs, ses yeux verts étaient voilés de tristesse et de profonds sillons creusaient son visage. Il avait lui-même travaillé à la Criminelle pendant vingt ans. Valerie lui avait évidemment demandé quelle avait été l'Affaire pour lui. « Je n'en parle pas, avait-il

répondu. De toute façon, ça ne t'avancerait à rien si je te le disais. » Elle avait cependant compris que c'était cette expérience qui avait transformé les convictions religieuses du vieil homme : elle avait anéanti sa croyance en Dieu, mais l'avait plus que jamais convaincu de la puissance du Diable.

« Tu ne la verras pas arriver. » De fait, elle n'avait rien vu venir. Certes, le corps de Suzie Fallon était dans un état épouvantable, mais au départ elle l'avait considéré comme tous les autres cadavres : une énigme de chair et de sang, un nouveau défi à relever. Quand on appartient à la Criminelle, le monde n'est qu'horreur après horreur, et pose toujours les mêmes questions :

1. Est-ce que tu es capable d'affronter ça ?
2. Est-ce que tu peux arrêter le coupable ?

Les réponses de Valerie ne variaient jamais :

1. Oui.
2. Je peux au moins essayer.

Suzie Fallon, dix-sept ans, avait été enlevée un samedi soir en rentrant d'une fête à Presidio. Ou, plus exactement, peu après l'avoir quittée. Elle avait pris du LSD avec deux de ses amis en couple, Nina Madden et Aiden Delaney, et à un certain moment dans la soirée tous trois s'étaient retrouvés à déambuler dans les rues. D'après Nina et Aiden, ils avaient dans l'idée d'aller au parc, mais Suzie avait paniqué et décidé de retourner à la fête. A part son meurtrier, les deux adolescents étaient les dernières personnes à avoir vu la jeune fille vivante. Son corps avait été découvert deux semaines plus tard, abandonné entre la 580 et la réserve de Brushy Peak. Il était à peine reconnaissable. L'autopsie avait révélé qu'elle n'était pas morte depuis plus de quatre jours. Elle en avait passé dix en captivité, durant lesquels elle avait été violée et torturée à maintes reprises, entre autres avec une lampe à acétylène et de l'acide sulfurique. Il avait fallu se référer à son dossier dentaire pour pouvoir confirmer son identité.

L'enquête avait duré six mois. Valerie aurait été bien en peine de dire à quel moment la transition s'était opérée entre la conscience professionnelle et l'obsession personnelle. Ou à quel moment elle avait perdu sa capacité à bloquer les images des dix derniers jours de Suzie Fallon et commencé à vivre en permanence dans la « pièce des choses terribles » dont lui avait parlé son grand-père, à se détester et à tout

faire pour détruire l'amour. Elle savait juste que ça s'était produit, qu'elle avait eu conscience d'agir ainsi, mais que rien n'aurait pu l'arrêter.

Plus elle s'emportait contre Blasko, moins il se rebellait. Alors elle s'était fixé pour mission de mettre sa résistance à l'épreuve, afin de voir jusqu'où il pourrait le supporter. Elle lui en voulait de continuer à l'aimer. L'amour était devenu pour elle une sorte d'obscénité, une monstruosité qu'elle rapprochait de celles infligées à Suzie Fallon. La seule chose qui lui procurait un certain soulagement, c'était son obstination à torturer jusqu'à la mort ce qu'il y avait entre eux. Rien ne lui paraissait plus logique, plus inévitable.

Pour finir, désespérée par l'indulgence de Blasko à son égard, elle avait jeté son dévolu sur l'agent du FBI qui collaborait avec eux – Carter, un connard de première. Elle l'avait ramené chez elle et s'était envoyée en l'air avec lui, encore et encore, jusqu'au moment où, ainsi qu'elle l'avait prévu, Blasko était rentré et les avait surpris.

Deux jours plus tard, comme si le monde avait décidé de lui accorder un répit, elle arrêta le meurtrier de Suzie Fallon.

Mais, entre-temps, le monde avait aussi prélevé son tribut : Nick Blaskovitch avait obtenu son transfert et quitté San Francisco. Elle ne l'avait pas revu.

Jusqu'à aujourd'hui.

Au moment où tout pouvait recommencer.

Il était déjà parti quand elle avait découvert qu'elle était enceinte.

Tu n'es pas obligée de prendre une décision maintenant. Tu as le temps. Tu peux te permettre d'attendre.

Sauf que, dans sa huitième semaine, elle avait été réveillée une nuit par des douleurs intolérables, accompagnées de saignements importants. Elle avait étalé une serviette sur le siège de sa voiture et pris le volant malgré la souffrance (*tu mérites ce qu'il t'arrive*) pour se rendre aux urgences où, alors qu'elle tentait d'expliquer le problème, un élancement plus violent que les autres l'avait mise à genoux. Elle avait passé ce qui lui avait semblé une éternité allongée sur une civière dans une salle brillamment éclairée, avant qu'on l'examine enfin. Le médecin de garde était une jeune femme aux traits tirés qui avait rassemblé en queue-de-cheval sa longue chevelure brune bouclée. La grosse lampe ronde braquée sur Valerie dispensait une

douce chaleur sur ses jambes et sur son ventre dénudés, lui rappelant la fois où Nick et elle, alors en vacances au Brésil, avaient fait du bronzage intégral sur une petite plage isolée, exaltés par la délicieuse impression de transgression, le sentiment d'être Adam et Eve avant la Chute. Au bout d'un certain temps, le médecin avait déclaré : « Malheureusement, vous l'avez perdu. Désolée. Vous voulez le voir ? » Valerie s'était demandé ce qu'elle pourrait bien voir à huit semaines, mais elle avait regardé quand même. Et ajouté l'image à toutes celles qui s'accumulaient déjà dans sa mémoire. Le minuscule crâne sillonné de vaisseaux sanguins. L'œil en devenir, pareil à une petite tache d'encre. L'ébauche d'un nez.

Ils l'avaient gardée dans le service pour la nuit. Le lendemain matin, elle était rentrée chez elle. Par une belle journée, toute de soleil et de ciel bleu. Il y avait des voitures partout. Des gens. De la vie.

J'attendais un bébé, Nick, mais je ne sais pas si c'était le tien. De toute façon, je l'ai perdu.

Valerie vida d'un trait son verre de vodka à moitié plein, alluma une autre Marlboro et se força à reporter son attention sur l'écran. *Il va falloir que tu réfléchisses, que tu lui dises. Mais pas maintenant. Pas tout de suite.*

Elle ne se faisait guère d'illusions sur l'utilité de visionner les enregistrements de vidéosurveillance du zoo, pourtant elle conservait l'espoir que les caméras auraient filmé Katrina en conversation avec quelqu'un qu'ils n'avaient pas encore interrogé, qu'il y aurait quelque chose de bizarre dans leur échange, un détail que l'œil exercé d'un flic serait à même de repérer. Myskow, le prédécesseur de Carla York, avait placé le meurtrier dans la catégorie des « tueurs organisés », de ceux qui planifient et préparent soigneusement leurs actes, et prennent le temps de suivre leur cible pour se familiariser avec ses habitudes (évidemment, comme pour toutes les autres caractéristiques du profil, il s'agissait seulement d'une hypothèse à ce stade ; rien ne permettait d'affirmer qu'un tel prédateur ne finissait pas par renoncer à son mode opératoire à mesure que la liste de ses victimes s'allongeait). Mais jusqu'où fallait-il remonter au juste ? Aux images datant d'une semaine avant le crime ? D'un mois ? D'un an ? Aujourd'hui, seule Valerie s'y intéressait encore. Et si elle s'y était de nouveau plongée ce soir-là, c'était surtout pour ne plus penser à Nick Blaskovitch.

En général, elle considérait chaque affaire comme une succession de cercles concentriques semblables à ceux d'une cible de tir à l'arc. Quand on trouvait ce dont on avait besoin au centre – grâce aux indices matériels et aux interrogatoires, alors que tout était encore frais dans les mémoires –, il y avait de bonnes chances pour que l'enquête soit bouclée en quelques heures ou en quelques jours, voire en deux ou trois semaines tout au plus. Mais quand on faisait chou blanc à ce niveau, il fallait passer aux cercles suivants : ceux des suspects moins probables, des interrogatoires plus larges, des preuves indirectes. Les semaines se transformaient alors en mois. La probabilité de découvrir des éléments probants avait beau se restreindre à chaque nouveau cercle, la seule solution consistait à progresser de l'un à l'autre. Et ils se succédaient à l'infini.

Le cercle dans lequel elle opérait désormais se situait très loin du centre. Les nouvelles vidéos envoyées par le zoo couvraient six mois de surveillance et, contrairement aux précédentes, ne se limitaient pas à des vues de Katrina filmée par différentes caméras. Valerie les avait en sa possession depuis maintenant quatre semaines, et elle passait du temps chaque soir à les étudier. C'était devenu une sorte de rituel, une obligation qu'elle s'imposait durant les quelques heures déprimantes entre le moment où elle rentrait chez elle et celui où elle se couchait, afin de conserver l'impression de faire quelque chose pour avancer, même si cela ne devait s'avérer qu'un coup d'épée dans l'eau.

Elle s'était limitée aux images de l'entrée du zoo, en excluant (dans un premier temps) les femmes, les familles et les personnes âgées. Elle cherchait un homme seul, ou deux hommes ensemble. (« Deux hommes ensemble ? avait raillé sa petite voix intérieure. On est à San Francisco, bordel ! ») Le problème des couples gay mis à part, ce n'était pas une idée si farfelue que ça. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour découvrir que les visiteurs masculins solitaires étaient en minorité. Bien sûr, il était toujours possible qu'ils aient rendez-vous avec quelqu'un à l'intérieur, mais pour le vérifier il aurait fallu visionner l'ensemble des bandes de surveillance du zoo. Ce serait le cercle suivant, se disait-elle, une étape de plus dans le désespoir. En attendant, si l'idée n'était pas complètement dingue, il y avait peu de chances pour qu'elle lui livre un résultat quelconque. Valerie avait opté pour une méthode simple : chaque fois qu'un homme seul dans la tranche d'âge concernée arrivait au zoo, elle figeait l'image, faisait une

capture d'écran et la classait dans un dossier. Elle disposait ainsi d'une galerie de plus en plus étendue de « suspects potentiels » – même si, à ce stade, l'expression prêtait à rire. Toutes ses recherches se fondaient sur l'hypothèse optimiste que le meurtrier avait repéré et filé Katrina sur son lieu de travail.

Elle scruta son écran pendant encore deux heures, jusqu'à ne plus trop savoir ce qu'elle avait sous les yeux. Convaincue de perdre son temps, lasse au point d'en avoir la nausée, elle reprit l'examen des vues de Katrina, allant de l'une à l'autre au hasard. Mais il n'y avait rien à en tirer. Elle avait déjà tout décortiqué. Combien de fois avait-elle regardé les groupes qui déambulaient autour des kiosques, les familles absorbées par leur vie, les enfants qui riaient dans la maison des singes, le frisson collectif de la foule devant les grands fauves ?

La présence des sept mortes se faisait sentir autour d'elle.

Elle s'obligea à revenir aux enregistrements de l'entrée du zoo. Passa encore une heure à zoomer, à revenir en arrière, à faire des captures d'images et du classement, tandis que dans son esprit se télescopaient des souvenirs de moments avec Blasko, des images de lions en train de bâiller et des pensées décousues – « pouilleux parmi les Pouilleux », la longue liste des blessures de Katrina, et encore un verre, encore une cigarette, et *l'Affaire et le Kansas au centre de tout grenouille fourchette baudruche ils accélèrent le rythme on ne sait même pas s'ils ont un travail et Dale n'y survivra pas...*

Timecode : 15.36.14... 15... 16... 17...

Elle se pencha en avant, croisa les bras sur son bureau et y appuya sa tête. *Ne t'endors pas maintenant. Ou alors, va te coucher.* Ne pas dormir dans son lit quand on en a la possibilité, c'est comme s'abstenir de boire à un point d'eau quand on est perdu dans le désert.

Ses paupières lourdes se fermèrent toutes seules. C'était si agréable de rendre les armes, de mettre son esprit au repos... Comme dans l'enfance.

Elle se réveilla en sursaut, alors qu'elle chutait dans le vide en rêve.

Bon Dieu.

Le compteur indiquait désormais : 37.11.06... 07... 08...

Autrement dit, elle avait dormi vingt-deux minutes.

Quand elle s'étira, ses vertèbres craquèrent. Elle avait l'intention

de faire un retour en arrière jusqu'au moment où elle avait piqué du nez, puis d'éteindre l'ordinateur et de tout reprendre le lendemain soir.

Mais, pour une raison inexplicable – peut-être, au-delà de la honte de s'être endormie, à cause du sentiment frustrant et irrationnel qu'on lui avait volé vingt-deux minutes –, elle pressa la touche Play une fois revenue à l'endroit désiré et laissa les images défiler.

15.36.14... 15... 16... 17... 18... 19...

Elle arrêta soudain l'enregistrement.

Avait-elle déjà vu cet homme ?

Des centaines de visages se côtoyaient dans sa tête.

C'était un de ces moments où, si elle avait cru en Dieu, elle l'aurait remercié de lui avoir adressé un signe.

Elle en eut des fourmillements dans la nuque. La tristesse des mortes rassemblées autour d'elle devenait presque palpable.

Blanc, environ un mètre quatre-vingts pour quatre-vingt-dix kilos, cheveux brun foncé, yeux bruns, la trentaine. Treillis kaki, tee-shirt bleu marine des Raiders, pas de montre, aucun bijou visible.

Dans son esprit se pressait une foule d'hommes solitaires. Elle avait l'impression de chercher le visage familier d'un proche au milieu de la cohue dans une gare, en ayant peur de le rater tant il y avait de monde...

Le tee-shirt l'obsédait.

Aucun doute, elle avait déjà vu cet homme. Un autre jour. A une heure différente. Il était déjà allé au zoo. Dans la même tenue. Ce détail-là, la même tenue, était crucial.

Calme-toi.

Elle afficha en miniatures les clichés qu'elle avait classés. Il y en avait plus de trois cents, mais son cerveau, qui était parvenu à chasser les brumes de l'alcool et du rêve, fonctionnait à plein régime, comme galvanisé.

Des visages, encore et toujours.

Au bout d'une demi-heure, elle se figea brusquement.

Oui, c'était lui. Dans la même tenue.

Trois jours plus tôt.

Il était seul. Les deux fois, il s'était présenté seul à l'entrée. Le regard à la fois intense et détaché.

Elle écrasa sa cigarette. Agrandit les deux photos, puis chercha les

enregistrements de Katrina correspondant aux dates des visites de l'inconnu. Si nécessaire, elle les étudierait plan par plan, mais dans un premier temps elle les visionna en accéléré, persuadée que le tee-shirt des Raiders lui sauterait aux yeux. Ses paupières la picotaient. Sur l'écran, les pixels se brouillaient, comme doués d'une vie propre. Valerie était partagée entre la certitude et le découragement. Tous les autres flics avaient renoncé à exploiter les images du zoo. Quant à elle, elle n'y voyait qu'une sorte de thérapie personnelle, une forme d'hypnose, le moyen d'apaiser pour un temps sa conscience perpétuellement insatisfaite.

Tout en parcourant les images, elle s'efforçait de refréner son excitation. Aucune loi n'interdisait à un Blanc de se rendre seul au zoo, tous les jours de la semaine s'il le voulait.

Pourtant, elle était convaincue d'avoir mis le doigt sur quelque chose. Elle avait suffisamment d'expérience pour sentir que ce n'était pas rien.

Cinq minutes. Dix. Vingt.

Là ! Stop.

Oh, bon sang.

Le tee-shirt des Raiders.

Elle dut repasser ce qu'elle venait de regarder. Katrina se trouvait au milieu d'un groupe d'adultes et d'enfants près de l'enclos des tigres de Sumatra. Ce jour-là, le soleil était tour à tour éclatant et voilé. La jeune femme portait l'un des tee-shirts du zoo, noir à logo jaune, un short de randonnée (elle avait fini par accepter sa marque de naissance en forme de croissant, avait précisé Adele), des chaussettes blanches et des Nike de même couleur. Elle était, comme toujours, en train de parler avec animation, manifestant la joie toute simple de quelqu'un qui aime son travail. Tous les membres du groupe paraissaient captivés par les fauves.

Sauf le brun en tee-shirt des Raiders qui se tenait légèrement à l'écart.

Il ne quittait pas Katrina des yeux.

Calme-toi, se répéta Valerie. D'accord, ce n'est pas rien, mais ce n'est pas grand-chose non plus.

Son intuition de flic lui affirmait pourtant le contraire. L'immobilité de cet homme. Son indifférence à tout ce qui n'était pas Katrina. Le fait qu'il soit venu seul au zoo. Deux fois. Au moins deux

fois. Dès le lendemain, elle demanderait à un membre de l'équipe de revoir d'autres enregistrements. Elle savait qu'il apparaîtrait encore. Rien ne justifiait une telle certitude, pourtant elle n'en doutait pas un seul instant.

Il était un peu plus de cinq heures du matin. Elle appela le poste. Ce fut Ed Perez qui décrocha.

— Note ça, dit-elle en lui donnant la description de l'inconnu.

— C'est bon, j'ai tout.

Il avait l'air stressé, et Valerie se demanda si cette affaire serait celle qui foutrait en l'air la vie d'Ed Perez. Elle avait l'impression de le voir : avachi sur son bureau, les joues envahies par une barbe naissante, un pan de chemise blanche sorti de son pantalon, la bedaine libérée.

— Je t'envoie les clichés et les enregistrements, reprit-elle. Transmets-les à tous les services concernés.

— A la presse aussi ?

— Quand j'aurai obtenu l'autorisation. Dis aux techniciens de la Vidéo de reprendre les enregistrements originaux et tâche d'obtenir des infos au guichet à l'entrée du zoo. A mon avis, il n'est pas assez idiot pour avoir payé avec une carte de crédit, mais on ne sait jamais. Pareil pour les bandes de surveillance du parking. S'il est arrivé en voiture, on aura un numéro d'immatriculation. Je serai au bureau dans une heure.

L'excitation l'emportait à présent sur l'épuisement, même si l'alcool n'avait pas encore complètement reflué dans son organisme. Merde, pourquoi avait-il fallu qu'elle boive autant ? (*Parce que tu bois comme un trou depuis déjà un bon moment, ma grande...*) Elle allait prendre une douche, avaler un demi-litre de café noir et tout ce qui contenait des glucides dans le frigo.

Vingt minutes plus tard, elle était douchée, habillée et dopée à la caféine. Les yeux irrités, les sinus à vif, elle se sentait faible mais alerte.

Elle marchait vers la porte quand son téléphone sonna. C'était Carla York.

— On a peut-être une nouvelle victime, annonça-t-elle.

Valerie mobilisa toute sa concentration.

— Dans le Nevada, à environ vingt kilomètres au sud de Reno, poursuivit Carla. Vu l'état de décomposition, le corps était là depuis

au moins plusieurs mois. Peut-être même un an. Vous pouvez être au poste dans une heure ?

— Je me mets en route.

— Je vais réquisitionner un hélico. On devrait aller voir sur place.

« On en est à combien ? » avait demandé Dale Mulvaney. Sept. Oh, mon Dieu, faites qu'il n'y en ait pas huit. Mais Valerie savait déjà sa prière vaine ; c'était en quelque sorte la revanche du tueur sur la piste livrée par les enregistrements du zoo. C'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait s'empêcher de poser ce genre d'équation troublante. En même temps, s'il y avait vraiment un tel principe à l'œuvre, alors l'homme filmé par la caméra était bien l'assassin.

— Qu'est-ce qui leur fait penser que c'est lui ? interrogea-t-elle.

Elle entendit un léger bruissement à l'autre bout de la ligne, comme si son interlocutrice avait coincé le combiné contre son épaule pour pouvoir continuer de parler tout en faisant autre chose. Valerie ne comprit pas la réponse.

— Vous pouvez répéter ?

— J'ai dit : « Il y a un réveil de voyage enfoncé dans la bouche du cadavre », déclara Carla.

Xander King ne dormait pas, il était retourné chez Mama Jean. A un certain niveau de conscience, il percevait le clignotement de la lumière intérieure du camping-car, et il entendait Paulie lui parler, lui demander pourquoi ils s'étaient arrêtés, mais ce n'était qu'une réalité lointaine, sans consistance, à laquelle il ne pouvait accéder. Il savait que ce qu'il lui arrivait était lié à la femme et au gosse de la veille, qui n'avaient pas trouvé leur place dans l'ordre établi. Si encore il avait pu mettre la main sur un journal, il aurait pu tout arranger... Impossible cependant de dénicher ce foutu truc. Et maintenant, à cause de cette défaillance, il était de nouveau chez Mama Jean. Voilà ce qui se passe quand on ne s'y prend pas de la bonne manière. « On va continuer jusqu'à ce que tu t'y prennes bien », répétait toujours Mama Jean. Or, il ne s'y était jamais bien pris. Ses yeux, qu'il avait gardés ouverts trop longtemps, commençaient à le piquer. Chez Mama Jean, pourtant, il pouvait ciller sans problème.

Il se trouvait dans le salon, où certaines choses étaient douées de vie : l'horloge murale en forme de soleil, la cheminée noire, le canapé vert et le cabinet à liqueurs garni de bouteilles semblables à des bijoux scintillants, vivantes elles aussi. C'étaient de jolies choses, mais elles appartenaient à Mama Jean plus que toutes les autres dans la maison, sauf peut-être le téléviseur. Aucune ne s'adressait à lui. Elles se contentaient d'assister aux événements.

Le téléviseur, allumé, montrait des personnes de nationalités différentes, en maillot et short de couleurs vives, qui faisaient du sport. Et aussi une piste d'athlétisme orange, sur laquelle étaient tracées des lignes blanches apaisantes. Ainsi qu'un champ vert foncé.

Leon aurait aimé y aller.

Il était Leon, alors, chez Mama Jean. Il avait été Leon bien avant de devenir Xander King. Bien avant de toucher le pactole.

Il aurait aimé s'asseoir au bord de la piste orange, devant tous les spectateurs installés sur les gradins, et éprouver un frémissement d'exaltation au passage des coureurs. Juste avant la coupure publicitaire, l'image de cinq cercles entrelacés apparaissait sur l'écran – trois sur la première rangée, deux sur la seconde. Leon avait appris les couleurs : bleu, noir, rouge, jaune, vert. La vue des cercles évoquait pour lui celle d'un monde extrêmement lointain.

« Tu veux de la glace ? » disait Mama Jean.

Leon redressait la tête pour la regarder, avec l'impression d'avoir un poids énorme sur la nuque.

« Tu as droit à une boule de chocolat et à une de vanille. Ça te tente ? »

Il sentait ses joues le brûler, ses mains enfler, et il avait brusquement envie de faire pipi. Pourtant, ils étaient déjà montés dans la chambre ce jour-là, un peu plus tôt. Il n'y avait pas si longtemps, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, ça n'avait pas fonctionné. Le démon du cerveau était toujours là, en lui, avait dit Mama Jean après coup. Dans sa tête, pareil à une main faite de fumée noire. S'il commençait l'école ainsi, toutes les filles se moqueraient de lui. Était-ce vraiment ce qu'il voulait ?

Sans un mot, Leon se levait et suivait Mama Jean à la cuisine. Les plans de travail, récurés avec soin, brillaient, et les fenêtres étaient inondées de soleil. Dehors, les feuilles sur les arbres frissonnaient.

Il en était à la moitié de sa glace quand il décelait le changement chez Mama Jean.

Comme chaque fois qu'elle se mettait dans cet état, il émanait d'elle une impression étrange, faite d'immobilité, de chaleur et de calme. Leon ne manquait jamais de la percevoir. En même temps, tous les objets de la maison devenaient plus durs et impénétrables, parce qu'ils savaient, eux aussi. Il aurait voulu recracher la cuillerée de crème glacée qu'il venait de glisser dans sa bouche. L'odeur du jean large de Mama Jean, de sa laque et de ses cigarettes emplissait peu à peu la cuisine.

Leon faisait quelques pas vers la porte de derrière en tenant délicatement à deux mains le bol rouge en plastique qui contenait la glace.

Au moment où il atteignait le seuil, Mama Jean lançait : « Où tu crois aller comme ça, bon Dieu ? »

Pour Paulie, le long trajet en camping-car avec son genou blessé n'avait pas été une partie de plaisir, mais ce n'était pas drôle non plus d'être arrêté en plein milieu de nulle part en compagnie d'un Xander au regard fixe, comme en transe. Ils venaient de franchir la frontière de l'Utah et se dirigeaient vers l'est sur la 15, lorsqu'il avait été tiré de son engourdissement par une brusque embardée du véhicule. Xander s'était apparemment endormi au volant, et lui-même avait failli se chier dessus dans sa lutte pour lui dégager le pied de l'accélérateur et se garer sur le bas-côté. Il était encore tôt – pas tout à fait dix heures du matin.

— Eh ! dit-il en secouant de nouveau l'épaule de son compagnon. Eh...

Ce n'était pas la première fois que ça se produisait. Et c'était de plus en plus fréquent, depuis quelque temps. Or ces soudaines absences terrifiaient Paulie, parce qu'elles lui faisaient entrevoir à quel point il serait seul au monde sans Xander.

Il n'arrivait toujours pas à croire qu'il n'ait pas eu la possibilité de prendre son pied avec cette femme. Il en avait conçu un mélange de frustration et de désespoir fébriles, comme si sa colère était un infirme en fauteuil roulant. Durant quelques instants, il avait même envisagé de quitter Xander. Mais, si elle n'avait fait que l'effleurer, cette possibilité avait ouvert devant lui un gouffre obscur insondable qui lui avait donné la nausée.

Enfin, l'autre tourna lentement la tête pour le regarder.

— Oh, putain ! lâcha Paulie. Ça va ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Xander cligna des yeux. Fit jouer les muscles de son visage.

— J'ai soif, murmura-t-il. Donne-moi de l'eau.

— Merde, vieux, t'as...

— Depuis combien de temps on est là ?

— Je sais pas... Peut-être une demi-heure.

— Va me chercher à boire.

Paulie lui rapporta une bouteille en plastique de deVine qu'il avait prise dans la glacière à l'arrière du camping-car. Puis il regarda Xander la vider à longs traits, fasciné par les mouvements de sa pomme d'Adam. Quand le souvenir de la gamine courant devant lui dans la forêt lui traversa l'esprit, il songea qu'il aurait dû en parler à son compagnon. Pourquoi ne lui avait-il rien dit ? C'était de la folie de lui avoir caché la vérité : « La gosse m'a échappé. » La honte l'avait retenu. La honte et la peur. *N'y pense pas. De toute façon, c'est pas possible de retourner là-bas. Merde.*

— Demain, faut absolument qu'on achète un journal, déclara soudain Xander.

— Hein ?

— J'ai besoin d'un journal. Et de piles.

— Pourquoi des piles ?

— Je voudrais me raser.

— OK. En attendant, vaudrait mieux reprendre la route, tu crois pas ?

Durant quelques instants, Xander demeura immobile, à contempler derrière le pare-brise le ruban clair de la route qui décrivait une courbe dans le paysage désert. Paulie se sentait tendu comme un arc, et comme suspendu à la réaction de Xander. Il avait du mal à le supporter quand l'attention de son partenaire, qui en général restait fixée sur lui comme la lumière d'un projecteur, se concentrait sur quelque chose d'autre.

Mais lorsque Xander tourna de nouveau la tête, ce fut cette fois pour poser sur lui un regard vide, impossible à déchiffrer, qui le mit au supplice. Il faillit bel et bien débiter sur-le-champ toute l'histoire de la gamine.

— Retourne derrière, ordonna Xander. Va faire du café.

Paulie se força à rire.

— Bon sang, vieux, quand t'es dans les vapes comme ça, je... je sais pas si je dois... Tu comprends ce que je veux dire ?

— Va faire du café, répéta Xander, qui enclencha la position Drive.

Paulie, qui se forçait toujours à rire, voulut lui donner une petite bourrade sur l'épaule. Mais, pour une raison inexplicable, il se ravisa au dernier moment. Xander fit rugir le moteur. Soutenant d'une main

son genou blessé, Paulie se fraya un passage entre les sièges en priant pour qu'ils ne soient pas, comme il le craignait, à court de café.

Le « corps » – qu’il paraissait incongru de qualifier de tel alors qu’il en restait si peu de chose – avait été découvert par des randonneurs de nuit partis de Reno pour rejoindre Carson City en traversant les parcs nationaux qui bordent le lac Washoe. « C’est la nouveauté du moment, apparemment, de marcher la nuit », avait déclaré Carla York dans l’hélicoptère. Elle ne paraissait pas surprise ; dans la police, personne ne s’étonne plus de rien. La scène de crime se trouvait à moins de quatre cents mètres de la grève, au beau milieu d’un bosquet dépouillé de feuillage.

Le cadavre avait été enseveli, mais les animaux sauvages l’avaient déterré et ramené à la surface. Tous les organes et tissus mous avaient disparu. Seuls des fragments de cartilage parcheminés s’accrochaient encore aux os. La mâchoire inférieure était déboîtée, soit sous l’effet d’un processus naturel, soit parce qu’elle avait été brisée pour pouvoir insérer le réveil. Celui-ci, qui mesurait environ sept centimètres de diamètre, se présentait comme un boîtier en plastique de couleur cuivrée, comportant un cadran noir sur lequel les chiffres blancs étaient entourés de points lumineux. C’était le genre d’objet qu’on pouvait acheter un peu partout pour moins de dix dollars, préservé de l’obsolescence par la nostalgie.

Trois techniciens de scène de crime appartenant à la police du Nevada étaient encore là, occupés à prendre des photos. Tous les relevés avaient déjà été effectués. Un périmètre de sécurité avait été établi et la fosse elle-même était protégée par une tente. Valerie repéra deux inspecteurs de la Criminelle de Reno, le légiste et une demi-douzaine d’agents du RPD¹. Tous portaient une combinaison de protection qui, en d’autres circonstances, aurait pu paraître ridicule. C’était une matinée grise, et l’absence de luminosité rendait l’atmosphère sinistre sous les arbres. Une odeur d’humidité et d’humus

flottait dans l'air.

— Au moins, ils ont lu les mémos, glissa Will à Valerie.

Il était défait. Ils avaient atterri à Reno, avant d'être conduits sur le site dans une voiture de patrouille. Sur les trois membres de l'équipe, seule Carla York semblait avoir réussi à dormir. Ou alors, elle en était au stade où elle n'avait carrément plus besoin de dormir.

— Mouais, marmonna Valerie en se disant qu'il y avait eu une époque où l'un d'eux n'aurait pas manqué de lancer une blague.

« Ils ont lu les mémos »... Vous avez trouvé des objets sur un cadavre ? Dans la bouche ? Dans le vagin ? Dans l'anus ? Appelez vite les flics de San Francisco, ils en font collection. Au lieu de chercher les types qui les ont placés là.

— Inspecteur Hart ?

Valerie se retourna.

— Sam Derne, déclara l'homme en la rejoignant. Criminelle de Reno.

— Bonjour.

Petit, trapu, les cheveux gris coupés en brosse et les yeux verts brillants, Derne ne devait pas avoir loin de la cinquantaine. Il tenait un gros appareil photo numérique.

— D'après le légiste, on ne pourra estimer précisément la date du décès qu'avec l'aide de l'entomologie médico-légale, expliqua-t-il. Et encore, ce n'est pas garanti. Quoi qu'il en soit, la mort remonte à plusieurs mois, voire à plus d'un an. On a laissé le réveil en place pour vous le montrer, mais on a enlevé ça.

Il lui tendit l'appareil photo.

— Regardez sur l'écran, dit-il. Près de la main droite de la victime. Les techniciens l'ont mis sous scellés.

L'image montrait un lambeau de tissu bleu marine – de la toile ou du denim, devina Valerie –, sur lequel apparaissaient des lettres brodées : peut-être le bas d'un R, entremêlé à la courbe d'un U ou d'un J. La couleur du fil était impossible à distinguer tant l'étoffe était souillée.

— On dirait un morceau arraché à la poche de poitrine d'une chemise de bowling, observa Valerie en passant l'appareil à Will. Sauf que le tissu est trop épais. Ça pourrait venir d'une tenue de travail, non ?

Déjà, elle passait mentalement en revue différentes professions :

chauffeurs de bus, de train ou de camion, mécaniciens, employés des compagnies de gaz ou d'électricité, ouvriers des usines automobiles, livreurs, techniciens de maintenance...

Derne hocha la tête.

— En attendant, c'est déjà quelque chose.

— La victime est une femme, je suppose ? s'enquit Valerie.

— Il va falloir attendre le rapport d'autopsie, évidemment, mais au premier coup d'œil je dirais que oui, répondit Derne. Cheveux, taille des os, de la mâchoire, forme de la cavité pelvienne... Le légiste penche dans ce sens.

Combien ? songea Valerie. Sept. Non, huit.

— Tu crois que c'est délibéré ? interrogea Will en indiquant l'image de la poche déchirée.

— Alors ça, Dieu seul le sait, déclara Valerie. Peut-être que la victime s'est défendue, et qu'elle a arraché ce bout de tissu à son agresseur. Mais s'il s'agit bien de notre tandem, la scène primaire est ailleurs, et la femme a conservé le fragment dans sa main pendant le transport.

— Ils ne l'auraient pas remarqué, c'est ça ?

— Quelle est l'autoroute la plus proche ? demanda Valerie à Derne. La 580 ?

— Oui, confirma-t-il. Mais je ne sais pas combien de temps la Sécurité routière conserve les vidéos de surveillance, sans compter que ce ne sont pas les camping-cars qui manquent dans le coin. Le lac Tahoe est tout proche. Si le crime a été commis en été...

A ce stade, Valerie s'écarta pour appeler Ed Perez et le prier d'envoyer à la police de Reno les images du suspect du zoo.

Après avoir raccroché, elle s'adressa à Will, qui étudiait toujours la photo de la poche déchirée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien... J'ai trop de conneries dans la tête, c'est tout.

Ils étaient sur la scène de crime depuis deux heures lorsque Valerie eut un malaise.

— Je prends cinq minutes, dit-elle à Will.

Elle se baissa pour passer sous le cordon de sécurité puis s'éloigna entre les arbres. Elle se sentait fiévreuse, et toutes ses articulations étaient douloureuses. Sans compter qu'elle avait une conscience aiguë

de son squelette, soudain – du fait que, sous la peau, elle était en tout point semblable à cette femme qu'ils avaient découverte. Dans son esprit défilèrent en accéléré les différents stades de la décomposition, et elle imagina l'arrivée des mouches, la masse grouillante de vers, la disparition de la chair, les os blanchâtres mis à nu...

Elle dut s'arrêter et s'appuyer contre un tronc tant elle tremblait. Saisie de vertige, elle tomba à quatre pattes.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi. Puis cinq autres. Elle perdit ensuite le compte.

Enfin, elle se redressa en grelottant.

Elle avait fait peut-être dix pas quand elle entendit une branche se briser devant elle. Elle s'immobilisa, persuadée d'avoir été observée.

Par Carla York.

1. Reno Police Department : police de Reno (*N.d.T.*).

Ce fut la douleur qui réveilla Nell. Quand elle ouvrit les yeux, ce fut pour découvrir un plafond bas en bois et des poutres couvertes de toiles d'araignée. Elle-même, couchée par terre, était enveloppée d'un épais sac de couchage bleu marine. Elle mourait de soif. Et ne reconnaissait rien.

Son instinct lui soufflait de ne pas faire de bruit, aussi s'efforça-t-elle de demeurer immobile. Son pied droit la brûlait comme s'il était transformé en boule de feu, mais elle avait l'impression qu'on lui avait appliqué un masque froid sur le visage. Elle perçut soudain une sorte de chuintement sur sa gauche, accompagné d'une sensation de chaleur.

Elle fit tout doucement pivoter sa tête.

Un poêle.

Vieux. Massif. En fonte.

C'était celui qu'elle avait déjà vu. Ses bottes étaient posées à côté, lacets défaits.

Elle souleva sa nuque et regarda autour d'elle.

Elle se trouvait dans une petite pièce aux cloisons en bois, baignée par la lumière jaunâtre de deux lampes à pétrole : l'une sur une table près de la fenêtre (la neige tombait toujours, le ciel n'était pas encore tout à fait noir), l'autre sur une petite étagère au-dessus d'un large évier blanc. Il y avait aussi une porte d'entrée à laquelle était fixé un crochet retenant un vieux sac à dos moisi.

Elle prit appui sur ses coudes pour se redresser.

En face d'elle trônait un fauteuil vert clair, à oreilles, comme on en voit souvent chez les personnes âgées. Un peu plus loin que l'évier s'ouvrait un autre seuil, sans porte. Elle en aperçut un troisième derrière, qui lui révéla le coin d'une baignoire tachée de brun.

Elle se retourna avec précaution. Derrière elle, il y avait un canapé

défoncé, vert lui aussi, mais d'une nuance différente de celle du fauteuil, et dont la mousse s'échappait par des déchirures dans le revêtement. Au-dessus, un tableau accroché de travers au mur montrait trois chevaux blancs se désaltérant au bord d'un cours d'eau, avec une forêt à l'arrière-plan.

« Eh, salope. »

Le souvenir de ces mots terribles. Du rêve.

Ce n'était qu'un mauvais rêve.

Non, ce n'en était pas un.

L'espace d'un instant, le monde se figea, comme en cette ultime seconde qui précède la descente vertigineuse sur le grand huit.

Puis ce fut la chute. Et toute l'horreur de la réalité s'abattit sur elle.

En même temps, elle l'emplit d'un vide immense, oppressant, menaçant de la faire éclater de l'intérieur. Ensuite, il ne resterait plus rien d'elle. Rien du tout.

Maman.

« Sauve-toi. »

« Ça va aller, mais toi, il faut que tu te sauves... Tout de suite ! »

Maman.

Oh mon Dieu, je vous en prie je vous en prie je vous en prie...

La porte d'entrée s'ouvrit à la volée, puis claqua contre le mur.

Un vieil homme à quatre pattes. Des cheveux gris trop longs, une barbe, des yeux verts brillants, larmoyants, dans un visage ridé. Il traînait quelque chose.

Il s'effondra sur le seuil, pantelant. Une bouffée d'air froid s'engouffra à l'intérieur, apportant l'odeur de la neige.

Surprise, Nell avait reculé vivement et s'était cogné la tête contre le canapé. Ce seul mouvement avait suffi à raviver la douleur dans sa jambe.

Durant ce qui lui parut une éternité, elle demeura pétrifiée, à regarder l'homme toujours affalé par terre. Elle avait conscience des craquements qui s'élevaient du poêle, de l'odeur de renfermé dégagée par le canapé. Par la porte ouverte, elle voyait une véranda en bois, de gros flocons de neige, la forêt sombre de l'autre côté du ravin. Maman. Josh. Elle devait rentrer. Elle...

Le vieillard redressa soudain la tête.

— Oh..., hoqueta-t-il. Tu es...

Incapable de recouvrer son souffle, il appuya son front sur le sol. Prit une inspiration sifflante et leva une main, comme pour lui dire d'attendre... Attends. Nell s'imagina franchir d'un bond l'obstacle qu'il constituait, sortir sous la véranda et s'enfuir dans la neige. Mais quand elle voulut se lever, les élancements dans sa jambe l'arrêtèrent net. Impossible de lutter. Elle ne pouvait rien faire.

Le vieil homme renouvela sa tentative pour se redresser.

— Tu es réveillée, dit-il.

Etait-ce lui qui l'avait déshabillée ? se demanda Nell en se rappelant les mains de son rêve.

Pourtant, elle portait tous ses vêtements. Elle les sentait sur elle, à la fois raides et chauds.

— N'aie pas peur, dit-il encore. Tu es en sécurité ici. Je t'ai trouvée dehors. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Où habites-tu ?

Nell se borna à le dévisager, la bouche ouverte.

— Ecoute, reprit le vieil homme, j'ai juste besoin d'un peu de temps pour... pour récupérer. Je te le répète, tu es en sécurité. Je ne te ferai aucun mal. Comment tu te sens ? Est-ce que ça va ?

Elle ne répondit pas.

— Je sais que ça peut te paraître étrange. Je... j'ai un problème avec mes jambes et, pour le moment, je ne peux plus marcher. Toi, tu ne devrais pas bouger. Je crois que tu t'es cassé la cheville. Bon, je vais essayer de fermer la porte, d'accord ?

Toujours silencieuse, Nell le regarda se remettre laborieusement à quatre pattes, puis haler un sac de bûches à l'intérieur avant de se retourner pour repousser le battant. Il lui sembla qu'un long moment s'écoulait.

— Bon, tu veux bien me raconter ce qui s'est passé ?

Le vieil homme s'était traîné jusqu'à une chaise pliante, sur laquelle il se hissa tant bien que mal. Il avait le visage inondé de sueur.

L'image du sang qui s'échappait du corps de sa mère traversa l'esprit de Nell. Depuis combien de temps l'avait-elle quittée ? « Ils sont toujours là. » Autrement dit, ils étaient plusieurs. Ce vieillard était-il avec eux ? Josh devait la chercher partout. Josh était-il... ? Lorsqu'elle pensa à son frère, elle ne rencontra que les ténèbres dans son cœur, où était la place de Dieu. Le désir de prendre sa mère dans ses bras resurgit avec force, au point de lui faire mal à la poitrine. Sa

mère, qui ouvrait et refermait lentement les yeux... Le sang en travers de sa bouche, comme un trait de rouge à lèvres...

Maman est...

Non.

— Tout va bien, déclara le vieil homme. Tu n'es pas obligée de parler. Tout va bien. Ça va s'arranger.

Le silence dans la pièce semblait animé d'une énergie vibrante, comme de l'eau en ébullition.

— Et si tu répondais à mes questions en remuant la tête de haut en bas pour « oui » et de gauche à droite pour « non » ? Je sais que tu as peur, mais je t'assure que tu n'as rien à craindre. Tout ce que je veux, c'est t'aider et te ramener chez tes parents.

Tes parents... Nell se rappela son père lui disant, alors qu'il préparait des œufs brouillés et des gaufres le matin : « J'espère que tu apprécies le talent consommé avec lequel je cuisine, m'amzelle. » *Consommé*. Il faisait exprès d'utiliser des grands mots dont il savait qu'elle ne comprendrait pas le sens, pour l'obliger à lui demander des explications. Elle se souvint aussi de ce jour où elle avait découvert sa mère accroupie dans la cabine de douche, la tête sous le jet puissant, avec sur le visage une expression qu'elle ne lui avait jamais vue. D'abord incapable de parler, elle avait fini par se ressaisir et par murmurer : « Chut, ma puce, tout va bien. Je suis désolée, tout va bien. »

— Est-ce que tu habites près d'ici ? interrogea le vieil homme. Fais-moi juste un signe.

Devait-elle lui répondre ? Etait-il avec les autres ?

Et puis, brusquement, elle eut une révélation : c'était sûrement le Vieux Bonhomme Mystère. Par conséquent, elle se trouvait dans la cabane ; il n'y avait rien d'autre de ce côté-ci du pont. Elle n'eut cependant pas le temps de se demander si, pour autant, elle pouvait lui faire confiance : déjà, les mots jaillissaient de sa bouche.

— Ma maman est blessée.

Le son de sa voix lui causa un choc, parce qu'il ancrerait la situation dans le concret : la cabane, le vieillard... Elle eut soudain l'impression d'être rattrapée par la réalité.

L'homme parut surpris de l'entendre : il haussa les sourcils.

— D'accord, ta maman est blessée. Est-ce qu'elle a eu un accident ? Où est-elle ?

Nell sentit sa gorge se nouer.

— Chez nous, répondit-elle. A Ellinson. Il faut que vous appeliez une ambulance.

Une ambulance, des docteurs, des médicaments... Mais elle revoyait sans cesse le rouquin dans le couloir, dont le visage exprimait un mélange de calme et d'excitation. « Eh, salope, tu tiens le choc ? »

Les larmes lui montèrent aux yeux puis coulèrent, chaudes sur ses joues. Tout un pan de son univers avait volé en éclats quand elle avait découvert sa mère allongée par terre. Quelque chose s'était brisé, et désormais le monde vacillait dangereusement.

— Non, non, dit le vieil homme en levant une main. Ça va aller, ne pleure pas. Ça va aller. On va trouver une solution. Ne pleure pas.

— Il faut que vous appeliez une ambulance, répéta Nell d'une toute petite voix qu'elle-même jugea détestable.

Des pensées idiotes se succédaient dans sa tête, impossibles à arrêter : le Vieux Bonhomme ressemblait au chanteur en photo sur l'un des CD de sa mère. Kris Kristofferson. Le matin, elle mettait parfois « Me and Bobby McGee ». Nell aimait bien cette chanson. « *Feelin' good was easy, Lord, when Bobby sang the blues...* »

— Il n'y a pas le téléphone ici, déclara-t-il.

Il regarda pourtant autour de lui comme s'il en cherchait un.

— Je ne... Est-ce que ta mère... Est-ce qu'il y a quelqu'un avec elle ?

Les pensées continuaient d'affluer, décousues et inutiles : Bobby McGee ; la jupe de sa mère relevée trop haut ; ses jambes nues, sur lesquelles tombaient les dernières lueurs du jour filtrant à travers la vitre dépolie de la porte d'entrée.

— Josh, chuchota-t-elle. Mon frère...

— Est-ce qu'il est blessé lui aussi ?

— J'en sais rien.

« Il n'y a pas le téléphone ici ». Et le sang coule toujours... Des images de séries télévisées hospitalières dansaient devant les yeux de Nell. Le mot « hémorragie » s'imposa à son esprit. Comment était-il possible qu'il n'y ait pas le téléphone dans la maison ? Cet homme mentait, forcément. Elle s'était trompée sur son compte.

— Appelez une ambulance, s'obstina-t-elle.

— Je suis désolé, je ne peux pas : il n'y a pas l'électricité dans la cabane. Je ne te raconte pas d'histoires, je t'assure. Et toi, tu n'as pas

un téléphone portable ? Comme celui de ta maman, peut-être ?

Nell secoua la tête. Sur l'écran d'accueil de l'iPhone de sa mère, il y avait une photo d'elle et de son frère, souriants tous les deux. Josh la remplaçait tout le temps par celle de ses groupes de rock préférés, jusqu'au moment où leur mère avait mis un code d'accès.

— Moi non plus, je n'en ai pas, avoua le vieil homme.

Quand il balaya de nouveau la pièce du regard, Nell le vit frémir. Le silence, seulement troublé par le murmure du poêle, lui semblait terrible, parce que le temps passait et que sa mère saignait. Le monde continuait de tourner, indifférent, ignorant tout du drame.

— Il faut que vous fassiez quelque chose ! gémit-elle.

Elle tenta de se redresser et poussa un cri lorsque sa jambe se déroba.

— Doucement, dit-il. Ne force pas, tu vas te faire mal si tu t'appuies dessus. Allez, calme-toi. On va trouver une idée.

Mais durant quelques instants, le désespoir submergea Nell, et elle sanglota sans retenue, les mains sur le visage. Elle songea à sa grand-mère, qui vivait dans une résidence pour seniors avec une grande piscine bleu turquoise pareille à un carreau de mosaïque géant. En Floride. A l'autre bout du pays.

— Bon, et si je te parlais un peu de moi ? suggéra le vieil homme. Tu dois te poser des questions. D'abord, je m'appelle Angelo. Cette cabane appartenait à mon père, et aujourd'hui elle est à moi. Je suis venu ici pour... disons, pour passer des vacances. Hier – non, avant-hier, en fait –, je t'ai découverte dans la neige dehors. Tu étais évanouie. J'ai bien vu que tu étais blessée, alors je t'ai ramenée à l'intérieur et j'ai fait du feu pour te réchauffer. Tu avais de la fièvre. D'ailleurs, maintenant que j'y pense... tu as sûrement soif.

Nell laissa retomber ses mains avant de s'adosser de nouveau au canapé. Angelo se traîna à travers la pièce puis se redressa en prenant appui sur l'évier. Tout son corps tremblait sous l'effort.

— J'ai un gros problème, dit-il en remplissant un gobelet de fer-blanc au robinet. Quelque chose s'est détraqué dans mon dos et mes jambes ne répondent plus bien. C'est pour ça que...

Il se baissa en grimaçant jusqu'à se remettre à genoux avant de revenir vers elle.

— ... c'est pour ça que je n'arrive pas à marcher. Tiens, vas-y. C'est de l'eau du robinet. Ne bois pas trop vite.

Sauf que Nell était incapable de boire. Elle se vit prendre le gobelet, mais sa gorge était trop nouée et ses larmes coulaient toujours. Des spasmes lui contractaient l'estomac et son envie de vomir grandissait, sans qu'elle puisse cependant rien expulser.

— D'accord, tu en prendras une gorgée quand tu te sentiras prête, dit Angelo en retournant vers sa chaise, sur laquelle il se jucha péniblement. Je t'assure, ça te fera du bien.

Nell regarda le liquide. L'odeur du fer-blanc et la senteur minérale de l'eau lui rappelaient toutes ces fois où ils étaient partis camper en famille. Elle ne parvenait plus à contrôler ses pensées qui, toujours plus nombreuses, se bousculaient dans son esprit.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il.

Elle se força à avaler sa salive. Ne pas parler était pire que tout, parce que le silence la rendait encore plus sensible au bouleversement intervenu dans le monde – un monde devenu gigantesque, laid et effrayant. Elle eut la brève vision de villes sombres, grouillant de voitures et de millions d'inconnus.

— Nell Cooper, répondit-elle.

— Nell Cooper. Bien, c'est un début. Et tu habites de l'autre côté du ravin, à Ellinson, c'est ça ?

Elle confirma d'un signe de tête. Elle ne savait pas si c'était prudent, mais avait-elle le choix ?

— Avec ta maman, ton papa et ton frère Josh ?

Ravaler ses larmes se révéla douloureux. Cela lui remettait en mémoire toutes les fois où elle avait pleuré, et où sa mère la consolait : « Chut, ma Nellie. Tout va bien, tout va bien... »

— Non, juste avec ma maman et Josh.

Angelo marqua une pause.

— D'accord, dit-il. Et ta maman est blessée, et peut-être que Josh l'est aussi, alors il faut qu'on trouve un moyen d'alerter les secours.

Nouvelle pause.

— Nell ? Tu me racontes ce qui s'est passé ?

— Il... il y avait un homme, commença-t-elle. Il est entré chez nous, et il a fait du mal à ma maman. Quand je suis arrivée, elle m'a dit qu'ils étaient encore là, dans la maison, et après elle m'a dit de me sauver. Je voulais pas partir. Je voulais pas, j'aurais dû rester avec elle mais elle m'a dit de me sauver.

D'autres larmes, que cette fois elle ne put retenir. Impossible.

Pourtant, au prix d'un immense effort, elle y parvint. Sa mère avait fait semblant d'être en colère. Elle avait fait semblant, parce que...

— En tout cas, je suis sûr d'une chose, déclara Angelo. Si ta maman t'a dit de te sauver, c'est qu'elle avait ses raisons, et tu as été bien avisée de l'écouter. C'était la seule solution. Maintenant, tâchons de réfléchir. Tu crois que Josh s'est sauvé lui aussi ? Qu'il aurait pu aller chez un voisin ?

Nell tenta de se représenter la scène : Josh qui courait jusque chez Jenny, Jenny qui appelait la police, l'ambulance qui traversait les rues d'Ellinson, toutes sirènes hurlantes, et s'arrêtait devant chez eux...

Non, elle n'y croyait pas.

Elle secoua la tête.

Angelo ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, avant de se raviser et de regarder une nouvelle fois autour de lui. Ses mains tremblaient. Il garda le silence quelques instants, puis parut prendre une décision.

— Ecoute, Nell, voilà ce que je vais faire. Je vais mettre tous les habits que j'ai, et ensuite j'essaierai de traverser le pont pour récupérer ma voiture, que j'ai laissée de l'autre côté. Comme ça, je pourrai aller jusque chez toi. Ou au moins jusqu'à un téléphone. Je ne sais pas si je réussirai, mais je peux toujours tenter le coup. Toi, avec ta cheville, il va falloir que tu restes ici. Je remettrai du bois pour alimenter le feu et...

— Non, c'est pas possible, l'interrompt Nell.

— Hein ?

Elle sentit les mots se bloquer dans sa gorge tandis qu'une nouvelle vague de désespoir la submergeait.

— Vous pourrez pas traverser, dit-elle. Le pont s'est écroulé. Il faut passer sur l'arbre.

« Reste proche de tes amis, mais plus encore de tes ennemis. » Ou quelque chose dans ce goût-là. C'était une phrase que Valerie avait entendue ou lue quelque part. De retour au poste, elle attendit que Carla ait rassemblé ses affaires. Il était un peu plus de vingt et une heures.

— Je n'ai rien avalé de la journée, déclara-t-elle soudain. Ça vous dirait de venir manger un morceau ?

Carla marqua un temps d'hésitation des plus brefs, durant lequel Valerie la devina en train de rapidement reconsidérer et réorganiser les données de la situation. Aucun doute, l'agent spécial York avait un plan en tête. Un ordre du jour officieux, qui l'obligeait à louvoyer, à jouer les équilibristes. Autrement dit, sa parfaite maîtrise d'elle-même n'était qu'une façade, le résultat d'une tension intérieure si extrême qu'elle se manifestait par un calme apparent. Valerie en conçut une certaine satisfaction, nuancée toutefois d'appréhension.

— Oh, volontiers, répondit Carla, feignant d'être agréablement surprise par la proposition.

Elle rouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose, changea d'avis et la referma. Puis elle demanda :

— Vous pensiez à un endroit en particulier ?

Elles se rendirent dans un bar à tapas quelques rues plus loin. Pour Valerie, c'était un choix stratégique : elle n'avait pas faim, et les tapas lui donneraient la possibilité de picorer. Le restaurant se composait d'une petite salle à l'éclairage tamisé, comptant moins d'une dizaine de tables en mosaïque, et d'un bar tentateur au fond, derrière lequel chatoyaient des bouteilles alignées. Boire ou ne pas boire ? Telle était la question. De son côté, Carla commanda d'emblée un verre de shiraz sans que cela semble lui poser le moindre problème. Dans ces conditions, il pourrait paraître suspect de s'abstenir, songea Valerie.

Bluff et double bluff. Et merde.

— Une vodka-tonic, dit-elle au serveur.

A cet instant seulement, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas réfléchi à la façon de mener cet entretien. Pour sa part, maintenant qu'elle avait pris la décision de jouer le jeu, Carla semblait détendue. Et même fatiguée, ce qui amena Valerie à douter de son jugement. Peut-être Carla York faisait-elle juste partie de ces personnes redoutables d'efficacité, qui ne révèlent rien de leurs problèmes personnels ?

— A Sacramento, répondit-elle à la question de Valerie sur la ville où elle avait grandi. Mes parents ont déménagé à Phoenix en 2002, mais à l'époque j'étais déjà à Quantico. Mon père était agent fédéral. Il a pris sa retraite il y a quelques années.

— Vous avez toujours voulu suivre ses traces ?

— Je crois, oui. Lui y était opposé, en fait. Ma mère aussi. Essentiellement pour m'embêter, d'ailleurs : elle ne m'a jamais pardonné d'avoir laissé tomber la danse classique à neuf ans.

Une pointe d'humour ? Carla York n'était donc pas qu'un robot parfaitement huilé, comme le suggérait son attitude professionnelle ? Valerie s'accorda une longue gorgée d'alcool.

— Je ne sais pas pour vous, reprit Carla, mais moi j'ai eu envie de m'engager dans cette voie dès que j'ai compris de quoi il s'agissait.

— D'arrêter les méchants, vous voulez dire ?

— C'est ça. Vous avez le virus ou vous ne l'avez pas.

— Oui, je connais.

Et le virus vous tue ou ne vous tue pas.

Carla défit sa queue-de-cheval, et durant quelques instants ses cheveux coupés au carré retombèrent souplement autour de son visage, qu'ils métamorphosèrent, révélant la jeune femme audacieuse et déterminée qu'elle avait dû être. Puis elle les rattacha, et l'adulte à l'expression dure et fermée reparut.

— Dommage que ça ne laisse pas beaucoup de place pour autre chose, ajouta Valerie.

Au même moment, le serveur, un vieil Hispanique haut comme trois pommes, arborant une moustache disproportionnée par rapport à son visage, leur apporta leurs assiettes.

— Vous n'avez personne dans votre vie ? s'enquit Carla sans la regarder directement, quand l'homme se fut éloigné.

Durant une fraction de seconde déstabilisante, Valerie se demanda

si l'agent York était lesbienne. Auquel cas, il lui faudrait revoir complètement son analyse de la situation. Bon sang, elle n'avait pas envisagé un seul instant cette hypothèse.

— Non, répondit-elle. Et vous ?

Carla piocha une olive verte dénoyautée dans une coupelle, l'examina brièvement, puis répondit avant de la croquer :

— Non. Depuis longtemps.

Cette réponse les mena droit dans une impasse, ce dont elles eurent bien conscience toutes les deux. Sans réfléchir, Valerie lança :

— Bon, vous êtes là pour m'évaluer ?

Carla cessa de mastiquer. Baissa les yeux vers la table. Se remit à mastiquer. Reporta son attention sur Valerie.

— Quoi ?

— Est-ce que le Bureau pense que je ne suis pas à la hauteur ?

La stupeur de Carla ne paraissait pas feinte.

— Mais non, voyons ! Pourquoi dites-vous ça ?

Sa perplexité était si manifeste que Valerie se sentit ridicule et décida de faire marche arrière.

— Bah, sans doute parce que ces fils de pute sont toujours en liberté, alors que je suis responsable de l'enquête. Dans ces conditions, si vous êtes venue m'observer à la loupe, je préférerais le savoir, c'est tout.

Carla garda le silence quelques instants, comme si elle décortiquait lentement les mots dans sa tête.

— Non, pas du tout, déclara-t-elle enfin.

Et d'ajouter, après une brève pause :

— Personne n'ignore que vous vous défoncez sur cette affaire.

Ce qui fit renaître le doute dans l'esprit de Valerie : était-elle en pleine crise de paranoïa ?

— Vous vous inquiétez pour rien, lui assura Carla.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Je comprends ce que vous ressentez : on a beau se donner à fond, ça ne sert à rien s'ils sont toujours en cavale. Mais on n'a pas d'autre solution que de continuer jusqu'à les arrêter.

— On ne les arrête pas tous, hélas. Et peut-être qu'on n'arrêtera jamais ces deux-là.

— Ce genre de raisonnement n'est pas productif, Valerie. Vous devez vous concentrer sur vos succès. Vous seule avez réussi à arrêter

le meurtrier de Suzie Fallon.

Trois ans après les faits, le seul énoncé du nom suffisait toujours à la tétaniser. A lui rappeler tout ce que lui avait coûté l’Affaire. Tout ce qui avait fait d’elle ce qu’elle était aujourd’hui.

— Vous êtes au courant ? s’étonna-t-elle.

— Je suivais l’enquête, à l’époque. C’est pour ça que j’ai sauté sur cette occasion de bosser avec vous.

La flatterie, maintenant ? Pourtant, Carla ne s’était pas exprimée sur un ton obséquieux, mais plutôt comme si elle rapportait un fait. Valerie en conçut néanmoins de l’embarras, et se sentit rougir malgré elle. Elle aurait aussi voulu trouver Carla York sympathique, sauf que quelque chose en elle résistait. Sa part animale, sans doute. Quand Blasko et elle s’étaient rencontrés, leurs parts animales s’étaient reconnues immédiatement. Ils en avaient plaisanté plus tard – de cette malédiction des phéromones qui pèse toujours sur les humains. En l’occurrence, c’était tout l’opposé avec Carla, une réaction instinctive de recul, sans raison apparente.

Elle parvint toutefois à faire bonne figure jusqu’à la fin du repas. Une fois posée, sa question directe – qui, bien sûr, en avait révélé plus sur elle qu’elle ne l’aurait voulu – avait de nouveau rendu la conversation malaisée, les obligeant à s’en tenir à des sujets sans risque : les prix de l’immobilier ; la cause de l’arrêt maladie de Myskow (un ulcère duodénal) ; la série *Mad Men* ; la folie du moment consistant à faire des régimes pauvres en glucides. Sans qu’elle puisse se l’expliquer, Valerie restait persuadée que son interlocutrice lui cachait quelque chose. Chaque fois que leurs yeux se croisaient, elle avait l’impression que Carla l’observait à travers un miroir sans tain.

Alors qu’elles rassemblaient leurs affaires après avoir payé l’addition, le téléphone de Valerie sonna. C’était Laura Flynn, à qui elle avait demandé de passer en revue d’autres enregistrements de Katrina au zoo. Le fan des Raiders y apparaissait trois fois, lui apprit-elle. Toujours à l’écart de la foule, toujours concentré sur la jeune femme.

Carla ne cherchait pas à dissimuler sa curiosité.

— Ne vous emballez pas, lui dit Valerie après avoir raccroché, mais il semblerait qu’on ait un suspect.

« Tu veux savoir ce que je pense, Claudia ? lui avait lancé sa sœur aînée lors de leur dernière conversation téléphonique, une semaine plus tôt. Tu fais n'importe quoi, ma pauvre fille. T'es trop vieille pour ce genre de conneries. T'as plus dix-huit ans, bon sang ! »

Claudia Grey, qui en avait vingt-six, était dotée de longs cheveux noirs coupés au carré et d'une vive intelligence qui, lorsque l'humeur était à l'orage, pouvait causer de sérieux dégâts. Ce jour-là, assise près de la fenêtre du deux-pièces qu'elle partageait avec une amie (une sous-location située dans la partie la moins minable de Beach Flats), elle savourait malgré le sermon de sa sœur la caresse du pâle soleil de Santa Cruz sur ses pieds nus, dont elle venait de vernir les ongles dans la nuance Cleopatra Gold. Elle s'était représenté Alison dans son appartement londonien, séparée d'elle par neuf mille kilomètres et huit heures de décalage horaire, en train de débarrasser la table du dîner, le combiné coincé contre le menton, tandis que la pluie dégoulinait le long des fenêtres sombres. Des années plus tôt, quand elles étaient toutes les deux adolescentes, Alison lui avait dit : « Tu sais ce que t'es, Einstein, avec tes idées sur tout ? T'es antipathique ! » Claudia s'était sentie à la fois blessée et confortée dans ses positions. Elle était restée silencieuse un moment, mâchoire crispée, avant de rétorquer : « Ben, je préfère avoir raison qu'être populaire. Ah, et au fait, Alison, cette robe est hypermoche. »

« Je veux dire, ça va durer encore longtemps ? » avait ajouté Alison de l'autre côté de l'Atlantique, en entrechoquant des assiettes.

Claudia avait songé combien tout devait être différent, là-bas, à quelques jours de Noël : le crépuscule à quatre heures de l'après-midi ; le froid du petit matin ; peut-être même la neige...

« Quoi, Alison ? Qu'est-ce qui va durer encore longtemps ?

— Tout ça, miss Kerouac. Tes vagabondages en Amérique.

— Je ne vagabonde pas, j'ai entamé une carrière de serveuse. J'ai aussi un appartement. Et un petit ami. Je suis l'incarnation même de la légitimité statique. Je pourrais tout aussi bien vivre à Bournemouth, en fait.

— Tu te rends compte à quel point les autres s'inquiètent pour toi, au moins ?

— Peuh, ils sont jaloux, tout simplement », avait répliqué Claudia.

Mais seule une petite partie d'elle – la plus obstinée – y croyait. Au fond, elle savait bien que si la plupart des gens dans son ancienne vie ne s'inquiétaient pas pour elle, c'était parce qu'ils la considéraient comme une dingue et l'avaient exclue de leurs cercles. Trois ans plus tôt, après avoir compris qu'elle ne voulait pas faire carrière dans le milieu universitaire, au risque d'y laisser sa peau, elle avait abandonné sa thèse de doctorat (« Faculté de négativité et la dimension égocentrique du sublime : une étude comparative de George Eliot et de Charles Dickens ») à Oxford, puis enchaîné à Londres toute une série de petits boulots aussi inintéressants que peu lucratifs – serveuse, barmaid, tâches dites « administratives » limitées à la préparation du thé –, tout en menant une existence chaotique : elle vivait au-dessus de ses moyens, passait son temps à sortir, à se défoncer, à coucher avec des pseudo-artistes sans avenir et, plus généralement, à entretenir le conflit en elle entre la certitude de sa grande valeur potentielle et la peur panique de n'être qu'une autre de ces filles trop brillantes qui finissent par péter un plomb.

Puis sa grand-mère était morte en lui léguant (ainsi qu'à Alison) de l'argent. Oh, pas une somme propre à changer de vie, comme le disaient les invités des jeux télévisés, mais de quoi financer une escapade temporaire. Pendant un an, Claudia avait sillonné le monde en veillant à la dépense. Amitiés rapides, couchers de soleil, odeurs exotiques, crasse, conversations surprenantes, épuisement... Il y avait eu des heures prosaïques dans des trains poussifs, bien sûr, des hôtels minables, des maux de tête causés par l'incapacité à parler la langue – autant de désagréments largement compensés par un sentiment de liberté et de nouveauté permanente, par l'excitation de ne pas savoir ce que réserverait le lendemain et de voir son reflet dans les miroirs de chambres inconnues. Elle avait découvert le plaisir de boire une tasse de café seule à une table en terrasse, pendant qu'autour d'elle l'animation du lundi matin en France, en Espagne, en Italie ou en

Grèce battait son plein. L'image tenait peut-être du cliché de l'expatrié ; n'empêche, c'était agréable : le café corsé, la caresse de l'air chaud sur ses chevilles et aussi le regard brillant de convoitise que les Méditerranéens posaient sur elle – des hommes souvent lourds, avec qui elle couchait quand même et dont elle appréciait parfois la compagnie.

Il lui arrivait néanmoins d'avoir l'impression d'être ridicule, parce qu'elle se croyait obligée de mener une vie aventureuse extraordinairement riche, remplie d'amour, de désir, d'idées, de sensations et de grandes réalisations, susceptible de lui ouvrir l'esprit, d'embellir son âme, de libérer sa libido, d'approfondir sa perception des choses et, à long terme, de la préparer (implicitement, s'entend) à une belle mort. Elle savait à quel point tout cela pouvait paraître absurde. Mais elle savait aussi que les autres la jugeaient ainsi parce qu'ils étaient eux-mêmes trop faibles, trop abîmés, effrayés et timorés pour admettre que c'était ça, le sens de la vie, s'il devait y en avoir un. Mieux vaut rire de sa propre exubérance que s'apitoyer sur sa médiocrité.

La Californie devait être sa dernière étape. Une fois arrivée à San Francisco, avec moins de mille dollars sur son compte, elle avait décidé, avec une force de conviction inexplicable, de ne pas rentrer en Angleterre – une résolution qui l'avait ramenée à une vie de petits boulots alimentaires, la dimension clandestine en plus. Dans un premier temps, elle s'était débrouillée pour échapper aux radars de l'Immigration en travaillant pour tous ceux (bars, restaurants, parents à la recherche d'une baby-sitter pas trop chère) qui étaient prêts à enfreindre la loi en la payant au noir. Plus récemment, grâce à un incroyable coup de chance, elle avait été embauchée comme serveuse par Carlos Diaz, propriétaire du Whole Food Feast à Santa Cruz. Lui-même fils d'immigrants clandestins, il lui manifestait une tendresse toute paternelle (et inoffensive, estimait-elle), était intrigué par son accent et son QI, et ne paraissait que trop heureux de faire un pied de nez à l'INS. Elle avait pris son poste quatre mois plus tôt, sans autre projet en tête que la nécessité de se poser un moment quelque part et de gagner sa croûte.

Mais Santa Cruz la séduisait. Elle aimait bien sa colocataire, Stephanie, serveuse elle aussi ; de trois ans sa cadette, c'était une fille joyeuse, inculte, imprévisible et bordélique, trop heureuse de ne pas

avoir d'autre ambition dans la vie que passer ses journées à la plage, regarder HBO, garnir le frigo de vin blanc et fréquenter un beau gosse. Claudia appréciait aussi Carlos, et le boulot ne lui déplaisait pas. Elle s'était également liée d'amitié avec une sculptrice locale misanthrope avec qui elle pouvait parler livres, art et misanthropie. Plus excitant encore, elle avait rencontré un garçon qui n'avait rien d'un idiot : Ryan Wells, directeur d'une petite société d'édition numérique en ville. Elle était déjà sortie avec lui deux ou trois fois, avait pris plaisir à l'embrasser et se sentait prête, sauf catastrophe majeure, à coucher avec lui.

Plus que prête, même. Elle abordait son sixième mois de célibat depuis sa dernière aventure, à San Francisco, et elle commençait à éprouver une certaine frustration. Dans l'immédiat, si elle ne pouvait pas encore qualifier Ryan Wells de « petit ami » – elle ne l'avait fait que pour moucher Alison –, il lui semblait néanmoins que c'était un candidat prometteur. Leur relation se terminerait vraisemblablement par un fiasco mais, dans la mesure où Ryan était presque aussi cultivé qu'elle, possédait un goût stimulant pour l'absurde et un potentiel érotique indéniable, l'expérience pourrait se révéler intense, exaltante et délicieusement tumultueuse. Quand il avait posé les mains sur ses hanches, la première fois qu'il l'avait embrassée, elle avait bien failli fondre sur-le-champ.

Elle était invitée à un barbecue chez lui le soir même. La perspective de manger des grillades à trois jours de Noël avait beau mettre à mal son horloge interne, peu importait.

— Eh, t'as sorti le grand jeu ! s'exclama Carlos.

Après avoir terminé son service au Feast, Claudia avait passé vingt minutes à se préparer dans les toilettes. Maquillage léger, Levi's propre, petit haut bleu, veste en daim dénichée dans une friperie et sandales que la douceur des températures (environ 16 degrés en cette soirée de décembre) autorisait encore. Plus quelques affaires de première nécessité pour la soirée, et la nuit (oh, la dévergondée !) dans un sac à main argenté à paillettes. Ryan habitait de l'autre côté de la rivière, près de Graham Hill Road, et, comme elle arrêta de travailler à vingt heures, cela ne lui laissait pas vraiment le temps de retourner se changer à Beach Flats. Quand il avait proposé de venir la chercher, elle avait préféré décliner l'offre. Elle s'était dit qu'elle voulait se ménager la possibilité de changer d'avis – Tu parles ! –,

jusqu'au moment où elle arriverait devant la porte d'entrée. Mais c'était aussi un sursaut d'orgueil qui lui avait dicté sa décision : Ryan avait de l'argent et, même s'il n'était pas Crésus, elle n'avait pas envie de passer pour la pauvre Anglaise sans le sou, petit génie d'Oxford ou pas. Il y avait un bus qui la déposerait à moins de dix minutes de chez lui.

— Non, ça, c'est juste pour prendre le bus, expliqua-t-elle à Carlos. J'emporte des talons et une robe à enfiler quand je serai là-bas.

— Comment ça, des talons ?

— Des talons hauts, idiot ! Des escarpins, quoi. Ah, je te jure, c'est pas facile de se mettre au diapason des pays en voie de développement...

— Quoi qu'il en soit, tâche d'être sage. J'en ai entendu de belles sur vous autres, les Anglaises. C'est une maladie, chez vous, parce que vous souffrez d'une carence en vitamine D.

— C'est ça ! Allez, à lundi.

— *Buenas noches, chiquita*. Amuse-toi bien.

Elle descendit du bus à l'arrêt Graham Hill Road and Tanner Heights. Alors qu'elle gravissait la pente en se félicitant d'avoir choisi les sandales, elle se sentit pour la énième fois – et ce, en dépit de ses convictions les plus profondes – apaisée par la propreté immaculée de la banlieue américaine. Cèdres indolents et asphalte impeccable. Silence. Pas de détritrus. L'esprit d'Updike flottant au-dessus des pelouses parfaitement entretenues et des voitures en sommeil. C'était typique de sa nature, elle le savait : charmée par les choses dont elle se défiait le plus. Elle inspira à fond le parfum de l'opulence domestique. Elle avait arrêté de fumer quand elle était arrivée à Santa Cruz, et en de tels moments elle ne pouvait que s'en réjouir. Pour autant, cette initiative n'avait pas ramené le calme dans son esprit : c'était toujours un cocktail pétillant de pensées abstraites et d'impulsions concrètes qui la maintenait en perpétuelle effervescence. Elle était toujours mariée à la Littérature, aux Idées, à la Vie de l'esprit – toujours mariée, certes, mais déjà engagée dans la voie difficile d'une procédure de séparation. Lorsqu'elle repensait à sa chambre à Oxford, aux étagères croulant sous les livres dont le dos craquelé témoignait de la ténacité de son engagement, et à l'acuité avec laquelle elle avait perçu l'ampleur de l'implication requise – à ce qu'exigeait une vie de lecture (à savoir, continuer de chercher une

justification à tout ce qui faisait l'humanité, que ce soit beau, laid ou insolite) –, il lui semblait avoir tourné le dos à son enfant. Parce qu'elle avait peur. Peur de ne pas être à la hauteur. Peur que la Littérature lui rappelle sans cesse qu'elle n'était pas de taille à se mesurer à Elle. Auquel cas, comment pourrait-elle envisager de se mesurer à la Vie ? Il y avait bien une autre explication, peut-être plus accessible, qu'elle avait trouvée pour justifier sa décision de tout quitter – à savoir, elle avait compris le danger, pour quelqu'un comme elle, de vivre par procuration à travers les livres, et elle s'était insurgée à juste titre contre cette idée –, mais elle n'était qu'à moitié convaincue. C'était, se disait-elle, une fausse explication soufflée par le diable. Et, pendant ce temps, Dieu attendait, triste et patient, qu'elle Lui revienne.

Oh, bon sang ! songea-t-elle en bouclant une fois de plus la même boucle mentale. Si tout ça n'est pas un argument en faveur d'une bonne séance de baise, je me demande bien ce que c'est !

A une vingtaine de mètres devant elle, juste avant le virage bordé d'arbres qui, d'après l'application Waze sur son téléphone, l'amènerait tout près de la maison de Ryan, un brun mal rasé resserrait les écrous de la roue arrière de son camping-car.

Drôle d'endroit pour garer un camping-car, pensa-t-elle.

Mais elle vivait maintenant dans ce pays depuis suffisamment longtemps pour ne plus s'étonner de rien.

— Fait chier ! gronda Xander. On a un pneu crevé.

— Je vais le changer, si tu veux, dit Paulie.

Ils roulaient depuis deux jours, car le fiasco du Colorado avait poussé Xander à se remettre en mouvement. La vue de la route l'apaisait, même si les panneaux indicateurs restaient pour lui aussi impénétrables que des rouleaux de fil barbelé quand il essayait de les déchiffrer. Le camping-car était équipé d'un GPS qui diffusait ses indications d'une voix masculine de synthèse à l'accent sophistiqué. C'était étrange de l'entendre parler dans le véhicule – comme si on était accompagné d'une présence amie qui, bien qu'aveugle, pouvait tout voir.

Durant un moment, Xander demeura immobile, les mains sur le volant, les yeux fermés. Puis il souleva les paupières.

— Toi ? railla-t-il. Sûrement pas, ça va durer des plombes.

Paulie ouvrit la bouche pour protester, puis la referma. Ils étaient désormais dans une phase où il lui fallait soigneusement réfléchir à ce qu'il devait dire et à quel moment. La volonté de Xander, qui pendant si longtemps l'avait enveloppé étroitement tel un costume protecteur, ne lui faisait plus du tout le même effet. Elle l'enveloppait toujours, mais la chaleur, la lourdeur et la pression de son étreinte devenaient de plus en plus étouffantes. Elle lui évoquait un tableau qu'il avait vu un jour enfant, qui représentait un instrument de torture de l'ancien temps : une sorte de gros sarcophage tapissé de pointes. Quand on le refermait sur le malheureux à l'intérieur, les pointes s'enfonçaient dans sa chair. Paulie se souvenait encore du nom : « Iron Maiden », la dame de fer. C'était sans doute ce supplice qui avait inspiré le groupe de rock du même nom... Les rapprochements de ce genre qu'établissait son esprit ne laissaient pas de le perturber. Le monde entier fonctionnait-il sur le même principe ? Est-ce que, d'une façon

ou d'une autre, tout était relié à tout ? Il eut soudain la vision de la planète recouverte d'une espèce de toile d'araignée gigantesque, d'un réseau de fils tendus entre des choses aussi minuscules que des mégots de cigarette ou des fourmis et des présidents ou la navette spatiale. Cette vision lui donna la nausée, comme s'il s'apercevait subitement qu'il se tenait au bord d'un gouffre sans fond.

Xander n'avait pas bougé. Enfin, il tourna la tête et regarda son acolyte. Il avait toujours trouvé agréable de le persécuter, mais depuis quelque temps c'était devenu une nécessité. Le mépris que lui inspirait la vue du visage de Paulie transformé en une grosse masse animée, foisonnant de détails répugnants, avait sur lui le même effet qu'une drogue cheap mais néanmoins satisfaisante. Et plus il était obligé de différer ce qu'il avait à faire, plus sa dépendance augmentait. Il y avait trop longtemps maintenant qu'il patientait. Or, s'il tardait trop, il le savait par expérience, cela déclencherait un son, des murmures à peine audibles au début, aussi insidieux que la fièvre quand il était chez Mama Jean, qui augmenteraient régulièrement, moment après moment, jour après jour, jusqu'à devenir assourdissants, comme si sa tête – et tout son corps – grouillait d'abeilles déchaînées. Ce n'était qu'en se conformant à ce qu'on attendait de lui qu'il pourrait les réduire au silence. Au moins pendant un temps. Ce qui s'était passé dans le Colorado, deux jours plus tôt, ne comptait pas : il n'avait pas fait ce qu'il fallait (le journal le tourmentait toujours), ce qui se révélait en définitive plus terrible encore que de ne rien faire du tout.

— Tu te rends compte, au moins, à quel point t'es un boulet ? dit-il à Paulie.

Celui-ci détourna les yeux, contempla d'abord ses genoux, puis le paysage derrière la vitre. La lumière du couchant inondait l'habitable. Alors que les mots résonnaient dans le silence entre eux, Xander sentit se relâcher légèrement la tension dans les muscles de sa nuque. Il devinait Paulie impatient de sortir, sans doute dans l'espoir que le grand air lui permettrait de soulager un peu la pression à laquelle lui-même le soumettait.

— Tu t'imagines servir à quelque chose, c'est ça ? reprit-il. Ben non, t'es qu'un poids mort. C'est moi qui suis obligé de tout faire. Toi, quand tu prends le relais, elles le sentent même pas. Parce qu'elles sont plus là.

— Faudra qu'on s'arrête pour acheter de l'eau, avança Paulie en

débouclant sa ceinture de sécurité.

— Tu sais bien c'est que la vérité, hein ? insista Xander, tout sourire.

Paulie ne répondit pas. Il avait chaud, soudain.

— Elles te flanquent la trouille, en fait. Comment t'arrives à vivre avec ça ? De quoi t'as peur, au juste ?

Toujours silencieux, Paulie refusait obstinément de se tourner vers lui. Il avait l'impression d'être pris au piège d'un filet invisible.

— C'est comme si je devais te trimballer sur mon dos, poursuivit Xander, qui déboucla à son tour sa ceinture.

Quand Paulie baissa la tête, Xander perçut son odeur : toile humide, chaussettes sales et sueur âcre. Il ne se lavait pas assez souvent, pensa-t-il une fois de plus.

Les yeux rivés sur le tableau de bord, Paulie déclara :

— Je disais juste qu'on a besoin d'eau. En plus, j'ai la dalle. Y avait un McDonald's là-bas, sur la 17.

— Comme si je devais te trimballer sur mon dos, répéta Xander. Tu piges ?

— Ouais, sûr.

— Tu piges ?

Paulie hocha la tête.

— J'ai dit, sûr.

Xander le maintint prisonnier du filet invisible encore un moment, tout en le regardant respirer fort par le nez. Puis il ouvrit sa portière et sauta sur la route.

Claudia fit encore une demi-douzaine de pas avant de se dire que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de feindre d'être au téléphone quand elle croiserait l'inconnu. Non parce qu'elle le croyait dangereux, plutôt parce qu'elle le sentait prêt à initier un échange qu'elle ne voulait pas avoir. (Il n'était pas tout à fait exact qu'elle ne le croyait pas dangereux – elle avait bien conscience d'être seule sur une portion de route rendue invisible des résidences par la bordure d'arbres –, mais elle tenait délibérément cette pensée à l'écart. Elle se rappelait aussi toutes les fois où, à la suite de l'agression, du viol ou du meurtre d'une femme dans un endroit isolé, elle avait entendu dans la discussion l'argument exaspérant, formulé sur un ton raisonnable, détaché et insidieusement sentencieux, selon lequel il était bien imprudent pour une femme de s'aventurer seule en un tel lieu. La victime s'était exposée à des risques, non ? Au fond, est-ce qu'elle ne l'avait pas cherché ? La moitié du temps, c'étaient les femmes elles-mêmes qui tenaient ce genre de raisonnement. Elles ne semblaient pas comprendre qu'en adoptant une telle position, elles ne défendaient pas le droit de leurs semblables à se déplacer aussi librement que les hommes, mais celui des meurtriers et des violeurs à commettre leurs actes à condition qu'il n'y ait pas de témoins.) Son portable à la main, elle passait déjà en revue ses contacts pour trouver le numéro de Ryan (« Salut, c'est moi. Je ne suis plus qu'à deux minutes de chez toi. Tu me prépares un gin-tonic ? »), quand le type du camping-car – à moins de quinze pas maintenant – resserra le dernier écrou à l'aide de sa clé en croix, puis se redressa, s'étira en cambrant le dos et lança :

— Excusez-moi, mademoiselle, vous ne sauriez pas par hasard si je suis dans la bonne direction pour Paradise Park ?

Une petite décharge d'adrénaline, malgré elle. Ses jambes lui transpirent le message irrationnel qu'elles étaient prêtes à détalier.

Mais les conventions sociales s'en mêlaient aussi : on ne peut pas se détourner de quelqu'un simplement parce qu'il vous demande son chemin. Ce à quoi une autre voix répliqua : « Combien de femmes ont fini assassinées parce qu'elles ne l'ont pas fait, justement ? » Elle imagina Alison assistant à la scène sur un écran de l'autre côté du monde. Songea combien elle aimait sa sœur, en dépit de toutes les blessures qu'elles s'étaient infligées. S'attendrit en repensant à cette habitude qu'avait Alison de souffler sur sa frange pour la dégager de ses yeux.

Quelle distance la séparait de la maison la plus proche ? Elle fit encore trois pas. Accéléra l'allure. Prit un air décidé. Surtout, ne pas manifester de peur. Montrer qu'elle était pressée, qu'elle avait un but. Exprimer l'assurance dans son regard, genre, gare aux conséquences si tu m'emmerdes, connard.

— Non, désolée.

Continue à marcher. Affiche une mine avenante, mais déterminée.

Paradise Park se situait au nord-ouest de Graham Hill Road, elle ne l'ignorait pas. Sauf que, pour le renseigner, elle serait obligée de s'arrêter, de prendre le risque de l'entendre lui demander : « Vous n'avez pas un plan sur votre téléphone ? Vous permettez que je jette un coup d'œil ? »

— Je sais que c'est quelque part dans le coin, reprit-il.

Il ouvrit la portière du camping-car, côté conducteur, et lança sa clé en croix à l'intérieur.

— J'ai une carte routière quelque part, mais impossible de mettre la main dessus.

Encore cinq pas, et elle arriverait à sa hauteur. Tout allait bien. Il lui avait tourné le dos, sans doute pour chercher son plan. Et il avait lâché l'outil. Elle avait eu peur pour rien, finalement. Une réaction paranoïaque excusable. *Continue à marcher.*

L'inconnu ne portait pas des vêtements en rapport avec le prix du camping-car. L'avait-il loué ?

C'est bon, arrête de t'inquiéter.

Mais, au moment où elle le croisait, l'homme se retourna en un éclair.

Un démonte-pneu dans la main droite.

Pour Claudia, le temps se scinda brusquement.

Une ligne blanche éblouissante apparut entre son passé d'un côté et son avenir de l'autre – un trou noir. Elle demeura un instant paralysée car, si sa raison lui dictait un ordre simple – COURS ! –, le démonte-pneu s'abattait déjà vers elle, et le réflexe de se protéger la tête contrariait celui de prendre la fuite.

Alors que le monde basculait, elle fut frappée par une foule de détails : le bitume brillant ; le vert foncé des cèdres ; les relents de caoutchouc, d'huile de moteur et de sueur dégagés par l'inconnu ; les taches de rouille sur l'outil ; le visage surpris et luisant de transpiration d'un second individu qui venait d'apparaître côté conducteur, les pointes de ses longs cheveux carotte effleurant la barbe sur sa mâchoire.

Elle se couvrit le crâne de ses bras au moment où le démonte-pneu l'atteignait au ventre, lui coupant brutalement le souffle, et elle eut la certitude qu'elle ne pourrait plus jamais respirer. Puis ses genoux heurtèrent une surface dure, et elle se rendit compte qu'elle était tombée et que son agresseur avait posé les mains sur elle. Une pression intense fut soudain exercée sur sa gorge. Elle se sentit soulevée, ses pieds chaussés de sandales balayèrent l'air. Une seconde plus tard, ce fut l'impact. Son dos fut violemment plaqué contre le flanc du camping-car, tandis qu'une voix disait : « Oh, putain, Xander ! Oh, putain ! » sur fond de chants d'oiseaux toujours audibles. Claudia eut la vision des traits d'Alison déformés par l'horreur. Elle comprit confusément qu'elle allait rejoindre l'interminable cohorte de femmes à qui c'était arrivé depuis le début des temps – les millions de victimes, vivantes et mortes, réunies en une assemblée d'affligées qui ne pouvait rien faire d'autre que la regarder, ni rien lui offrir sinon l'assurance qu'elle allait à son tour prendre sa place dans la longue

histoire du viol et du meurtre. En cet instant, elle vit défiler son enfance, son adolescence, sa vie d'adulte, ses expériences – les conversations, les baisers, les rires, les pensées – et toutes ces choses qu'elle avait considérées jusque-là comme allant de soi, parce qu'elle n'avait jamais imaginé que le monde puisse être bouleversé à ce point. Détruit. Anéanti par un événement qui allait ouvrir un gouffre entre ce qu'elle avait été un jour et ce qu'elle serait forcée de devenir après. Si elle survivait.

Si elle survivait.

Dans le chaos de mouvements et de sensations qui s'ensuivit – elle fut de nouveau soulevée, son coude gauche se cogna contre la portière, ses talons se brisèrent contre un objet indéterminé, tandis que tout son être se révoltait au contact des mains puissantes de l'homme, et que l'assaillait l'odeur écœurante d'un espace étroit, mélange de vinyle, d'essence, de sueur rance –, elle songea malgré la panique déferlant en elle : Je veux vivre. Je veux vivre. Je veux vivre. Tous ses projets, chacune de ses particularités, avaient été réduits en quelques secondes à un seul impératif : Survivre. *Quoi qu'il arrive, tu dois rester en vie. Tu dois rester en vie.*

Elle ne distinguait pas bien ce qui l'entourait. Son combat pour respirer la maintenait dans les ténèbres, occultant presque tout le reste. Elle avait conscience de l'inutilité de ses membres. Vision fugitive d'un pare-brise au-dessus d'elle, puis d'un tableau de bord parsemé de détritiques, de gobelets en polystyrène, des boîtes de doughnuts écrasées... La voix du brun, ordonnant : « Les entraves, va chercher ces putains d'entraves ! » La certitude qu'ils allaient la ligoter, accompagnée d'une soudaine faiblesse dans ses poignets, ses coudes, ses chevilles, ses genoux. Il lui semblait qu'elle n'avait toujours pas repris son souffle depuis que l'homme l'avait frappée, qu'elle n'avait pas émis le moindre son. Ses bras et ses jambes étaient comme coupés d'elle, pourtant elle avait vaguement conscience qu'ils tentaient de lui résister. A lui, son agresseur. Cette idée la glaçait, la rendait malade – qu'il soit une personne réelle, avec une voix, un visage, une odeur, une histoire et une volonté qui l'avait conduit jusqu'ici, jusqu'à elle. Elle, la gamine qui prenait son petit déjeuner dans la cuisine ensoleillée de Bournemouth, balançant ses jambes nues sous sa chaise –, et lui, ici, maintenant. Tous ces moments, pour en arriver là. Tous ces moments, et la mort au bout.

Une moto passa.

Regardez par ici. Je vous en prie, regardez par ici.

Mais le deux-roues s'éloignait déjà. Aucun changement dans le régime du moteur. Aucun signe que le motard ait remarqué quelque chose. Aucun espoir. Mais qu'aurait-il vu de toute façon ? La portière côté conducteur était fermée. Il n'y avait rien à voir, juste un camping-car stationné sur le bas-côté.

— Merde ! lâcha soudain le second individu. C'est elle.

— Hein ?

— C'est la fille du restau.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Elle était dans ce foutu restau où on s'est arrêtés cet après-midi.

— De quoi tu me parles, bordel ?

Claudia sentit la main autour de sa gorge resserrer sa prise.

— Merde, Xander, tu te rappelles pas que je suis allé te chercher un café cet après-midi ? Dans ce putain de Whole Food Machin-truc. C'est une des serveuses.

Claudia avait à peine entraperçu le rouquin, et elle ne l'avait pas reconnu. S'il était entré au Feast, elle ne l'avait pas remarqué.

Mais le monde est plein de femmes qui ne remarquent pas les hommes qui les remarquent.

Le brun pesait désormais sur elle de tout son poids pour la maintenir plaquée entre les deux sièges avant, l'écrasant contre le levier de vitesse dont le pommeau s'enfonçait dans son dos. Elle avait le poignet gauche coincé sous le frein à main. Peu à peu, sa conscience la désertait. Ce serait bientôt l'obscurité totale, une éclipse, si elle restait privée d'oxygène. L'homme lui serrait toujours la gorge. De son autre main, il lui clouait le bras droit sous les fesses.

— Tu vas m'apporter les entraves, oui ou merde ? lança-t-il, avant de jeter un coup d'œil dehors par le pare-brise.

Sans doute pour s'assurer que le motard ne revenait pas, songea Claudia, qu'il n'y avait aucun témoin dans les parages... Elle-même savait bien que personne, absolument personne, ne la voyait. Elle était seule au bord de cette route décrivant une courbe qu'en d'autres moments des tas de gamins devaient dévaler à vélo. Pour l'heure, il n'y avait que des cèdres majestueux, des pins fournis et des oiseaux qui chantaient dans la lumière dorée du couchant californien. Le reste du monde était totalement indifférent à ce qu'il lui arrivait. Il n'en

avait même pas conscience. Il ne lui était d'aucun secours. Toute sa vie, elle avait cultivé une sorte d'anthropomorphisme divertissant. N'importe quoi... On n'est rien pour le reste du monde. Le monde ne se pose pas de questions.

Soudain, la pression sur sa gorge se relâcha. Comme elle ne pouvait toujours pas inhaler, elle avala péniblement une grande goulée d'air, qui lui donna aussitôt envie de vomir.

Ce qu'elle aurait peut-être fait, si l'homme ne l'avait pas attrapée par les cheveux pour lui cogner la tête contre le tableau de bord.

— Skirt, attends ! appela Blasko.

Valerie, qui s'apprêtait à sortir du poste de police – il était un peu plus de vingt heures –, sentit tout son corps réagir au son de cette voix. Elle avait rêvé de l'entendre. Elle l'espérait, et en même temps elle la redoutait. Elle n'était pas en position d'exiger quoi que ce soit de la part de Blasko, pourtant c'était plus fort qu'elle : le sentiment d'avoir encore le droit à son attention, comme s'il s'agissait d'une revendication légitime. Elle n'y pouvait rien. Elle s'arrêta, en proie à un mélange d'excitation, de tristesse et de peur.

— On laisse tomber la conversation qui n'avance à rien, d'accord ? suggéra-t-il.

— Laquelle ?

— Celle qui consiste à ignorer ce qui se passe.

— Et qu'est-ce qui se passe au juste ?

Il n'eut pas besoin de répondre, dans la mesure où ils se regardaient. Les objections habituelles se pressaient déjà dans la tête de Valerie. Elles seraient bientôt légion, à énoncer d'une seule voix une seule exigence : Tu lui dis tout, ou tu lui fous la paix. Et si elle lui disait tout, est-ce que ça changerait quelque chose ?

— On va boire un verre ? suggéra-t-elle.

A peine avait-elle formulé cette proposition, à laquelle elle n'avait pas réfléchi, qu'elle se sentit profondément exaltée à l'idée de lâcher du lest, de faire ce qu'il ne fallait pas. Quelques secondes plus tard, elle se retrouvait à marcher à côté de lui. Elle allait quelque part avec lui. Elle était avec lui.

Ils prirent la voiture de Blasko. « Je viendrai récupérer la mienne après », déclara-t-elle – ce qui, en soi, était une façon de laisser ouvertes les possibilités de la nuit. Il se contenta de hocher la tête. Message reçu. Forcément, ils s'étaient toujours compris, pour leur plus

grand bonheur. Et, bien sûr, pour leur plus grand malheur aussi.

Après le service, autrefois, ils se rendaient souvent au Juanita, un bar à tequila dans Divisadero Street, qu'ils préférèrent éviter ce soir-là. Ils optèrent donc pour le Pelican Bar, dans Folsom Street, un établissement qui, apparemment, venait d'ouvrir. Intérieur sombre, comptoir en vinyle noir, bordé d'un tube fluorescent rouge, qui courait sur toute la longueur de la salle, où l'on avait sorti les décorations de rigueur : une guirlande dorée ici et là, des paillettes argentées... Moins d'une dizaine de clients, petites tables, musique en sourdine grâce à l'iPhone que le barman avait connecté à la chaîne Bose. Valerie reconnut la voix de Tom Waits quand ils furent attablés devant leurs verres, mais aucun des morceaux suivants. Quand elle était adolescente, la vie sans musique était inconcevable. Aujourd'hui, elle n'en écoutait plus du tout.

— Ça te mine, c'est évident, commença Blasko.

« Ça », c'était l'Affaire, Valerie n'en doutait pas. Elle jeta un coup d'œil à la petite bougie qui brûlait dans un verre rouge foncé sur leur table d'angle, et elle eut une image d'elle-même avachie devant son bureau, seule dans la salle de brigade, environnée par les photos des mortes disposées partout tels des objets de culte.

— T'as le droit de dire que je suis pas belle à voir, répliqua-t-elle. Je sais que c'est vrai.

Il la gratifia d'un regard éloquent – « T'es toujours belle à mes yeux » –, avant de se concentrer de nouveau sur sa boisson. Il restait marqué par les blessures qu'elle lui avait infligées : lui aussi savait que ce n'était pas la chose à faire. Mais la tristesse était l'ennemie de ce moment, quel qu'il soit. Entre tristesse et folie, il faut choisir, songea-t-elle.

— Ça fait longtemps que ça dure, ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce que t'as appris à Reno ?

— C'est eux, j'en suis sûre. Le rapport du légiste n'est qu'une formalité : la victime avait un réveil enfoncé dans la bouche.

Le caractère hideux de ces mots les réduisit au silence quelques instants. Evoquer l'Affaire n'était pas le moyen pour eux de dévier des sujets personnels ; au contraire, en parler, c'était parler d'eux. Après tout, c'était une Affaire qui avait anéanti leur relation, l'amenant à lui briser le cœur et à faire une fausse couche. Qu'est-ce qui avait changé depuis ? Pas grand-chose, sinon qu'elle était devenue un meilleur flic.

Un flic qui ne croyait en rien et n'avait aucun scrupule à ne pas considérer les victimes comme des êtres humains. Un flic vidé de toute émotion, à part la fascination pour la logique à l'œuvre dans la résolution d'énigmes de chair et de sang. Jusqu'à aujourd'hui. Soudain, Valerie regretta l'élan qui l'avait poussée à solliciter ce tête-à-tête. Elle faillit se lever et partir.

— Faut que je te raconte, enchaîna Blasko – qui, ayant perçu le malaise, changeait de tactique afin de les ramener tous les deux en terrain sûr. La dernière fois que j'étais chez ma sœur, on était tous assis à table après le déjeuner, et les gosses se disputaient dans la pièce voisine. Jenny a neuf ans, maintenant, tu sais, et Walt en aura bientôt six.

C'était un don chez lui, cette capacité à lui rappeler que la vie n'était pas seulement une accumulation d'horreurs, qu'elle recelait aussi des pépites. Valerie n'avait aucune idée de ce qu'il allait lui dire, mais son intonation s'était adoucie et elle sentait son corps se détendre. L'amour. Toujours l'amour. Ou, du moins, ce qu'il en restait. Des braises encore chaudes, qu'un souffle de tendresse suffirait à ranimer... (Jusqu'à ce qu'elle lui dise tout. L'embrasement qui s'ensuivrait ne serait hélas pas celui escompté. Elle chassa résolument cette pensée.) Un souffle de tendresse, et elle redeviendrait un moins bon flic. Ne serait-ce pas le prix de l'amour – la même transaction, trois ans plus tard, mais à l'envers ?

— Donc, les mêmes s'engueulent, reprit Blasko, et ça commence à chauffer sérieusement. Alors, Serena lève les yeux au ciel, prête à intervenir, quand Walt déboule à la salle à manger, l'air scandalisé et vexé, en disant que Jenny l'a traité de « nain gras ».

Valerie sourit, et mesura à quel point la sensation lui était devenue étrangère. La dernière fois qu'elle avait vu Walt, il portait encore des couches. Quant à sa sœur, c'était une gamine au caractère bien trempé, inséparable de sa peluche, un singe nommé, de manière inexplicable, Earl. (Un jour qu'elle se lavait les dents pendant que Blasko prenait sa douche, il lui avait dit : « Si on a un bébé, ce sera une fille et on l'appellera Daisy. » C'était la seule fois où ils en avaient parlé, conscients tous les deux d'avoir encore le temps de plaisanter sur le sujet avant d'avoir LA conversation. Jusqu'à Nick, Valerie n'avait jamais imaginé avoir un enfant. Puis l'amour s'était imposé à elle, et avec lui l'intuition qu'elle pouvait donner une autre dimension

à sa vie : la maternité. Faire un bébé avec Nick... L'idée la terrifiait et la comblait.)

— Là-dessus, poursuivit-il, Jenny entre à son tour, rouge de honte, mais manifestement contente d'elle-même. Serena se tourne vers elle et lui demande d'un ton grave : « C'est vrai que tu as traité ton frère de nain gras ? » Et là, Jenny s'écroule de rire, alors qu'elle risque gros. Serena essaie de la sermonner, mais rien n'y fait. Même Walt paraît fasciné par la réaction de sa sœur. Et puis, Jen nous sort : « Non, d'ingrat ! Je lui ai dit que c'était qu'un ingrat. Ce qu'il peut être bête, celui-là ! »

Valerie se fendit d'un petit rire. Blasko sourit, avala une gorgée de scotch.

— Pauvre Walt. C'était le seul à garder son sérieux. Il avait l'air complètement dépassé. Pour finir, voyant qu'il était en minorité, il s'est joint à l'hilarité générale.

C'était trop facile. Trop doux.

Tu m'as manqué. Tu me manques. Au présent.

Mais le mal qu'elle leur avait fait était toujours là, dans tous les espaces que le rire ne couvrait pas. Et quand le rire s'éteignit, ils se retrouvèrent au point de départ. Assis l'un en face de l'autre à se regarder, avec entre eux, tel un mauvais génie, les faits incontournables de leur histoire. Trois ans. Et aujourd'hui, de nouveau, la certitude de ne pas être seule au monde. C'était merveilleux. C'était terrible. Parce qu'elle avait parfaitement conscience de l'absence du fait central : l'histoire qu'elle n'avait pas racontée.

— Tu fréquentes quelqu'un ? demanda-t-il.

Oh. D'accord, autant aller droit au but.

Valerie eut l'impression que le bar ouvrait soudain sur un vortex – cet univers où, pour elle, il n'existait ni Dieu ni sens, juste diverses forces naturelles régies par le hasard, qui parfois peuvent vous faire croire à la possibilité d'un grand dessein.

Elle secoua la tête.

— Et toi ?

— A ton avis ?

Elle connaissait la réponse. Sinon, pourquoi seraient-ils là ?

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

Pose-moi une question plus facile, pensa Valerie. Elle se rappela la

façon dont il l'avait regardée quand il l'avait surprise avec Carter. Il n'y avait pas de colère dans son expression. Seulement de la résignation. Il capitulait, cette fois, parce qu'il comprenait qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible. En cet instant, elle avait vu les traits de Blasko s'altérer, comme s'il était frappé par l'idée que tout, dans sa vie, l'avait mené à cette immense trahison. En dépit des circonstances, une petite partie d'elle, détachée, presque désintéressée, avait été fascinée par son changement de physionomie, par la vue de la fracture en lui – cette même partie capable de considérer froidement certaines réalités : les cœurs qu'elle avait brisés ; les meurtriers qu'elle avait arrêtés ; les cadavres mutilés au point d'être méconnaissables ; un fœtus de la taille d'une crevette dans la main gantée d'un médecin. Des années plus tôt, alors qu'elle venait de sortir de l'école de police, un inspecteur chevronné lui avait dit : « Vous voulez travailler à la Criminelle ? Alors débarrassez-vous de votre cœur. Il ne vous aidera pas. Arrachez-le et remplacez-le par un gros œil sans paupières. Un truc qui ne ressent rien et qui voit tout. » Elle l'avait écouté.

— Je sais surtout ce que je ne veux pas, répondit-elle enfin. Je ne veux pas que quelqu'un souffre à cause de moi.

Les yeux rivés sur elle, il s'adossa à sa chaise.

— Et surtout pas toi, enchaîna-t-elle. Je...

— D'accord. Je me considère comme averti.

Ce qui les réduisit de nouveau au silence. C'était une impasse, se dit Valerie. Il pensait peut-être qu'il ne lui en voulait plus – il avait peut-être même réussi à se persuader qu'il ne la détestait pas –, mais il se leurrerait. Malgré sa désinvolture affichée, il n'était pas encore remis. Tu ne peux pas continuer comme ça, songea-t-elle. Ce n'est pas la solution. Autant lui parler maintenant, te débarrasser une bonne fois pour toutes de ce fardeau.

Pourtant, au souvenir de ce qu'ils avaient partagé, elle sentait l'excitation renaître – la vie revenir dans sa vie.

— Tu ne m'as pas encore dit sur quoi tu bossais, reprit-elle, dans une tentative pour retarder encore l'inéluctable.

De l'index, il remua les glaçons dans son verre. Sans doute se demandait-il s'il devait accepter de la laisser s'écarter de la question qu'ils se posaient tous les deux, à savoir ce qu'ils allaient faire. De toute évidence, il était venu ici sans avoir déterminé ce qu'il voulait. A

part coucher avec elle. Sur ce point, rien n'avait changé : en dépit de tout ce qui s'était passé entre eux, le seul fait de se retrouver l'un à côté de l'autre suffisait à ranimer leur besoin impérieux de sexe. Même maintenant (dès qu'elle autorisait son esprit à s'engager dans cette voie), elle n'avait qu'à penser à ses mains sur elle ou imaginer le chevaucher pour éprouver une délicieuse sensation de brûlure au creux de son ventre. C'était tellement grisant, cette assurance du désir entre eux... Elle se rappela s'être dit un jour, allongée près de lui après la quatrième, dixième ou vingtième fois qu'ils avaient fait l'amour : C'est ça, la vraie richesse. On est millionnaires. Ce à quoi la réaliste obstinée en elle avait répliqué : « OK, mais il faudra en payer le prix un jour ou l'autre. »

Et ils l'avaient payé.

— Inutile de plomber l'ambiance, déclara-t-il.

Elle comprenait. Les investigations informatiques portaient essentiellement sur les malversations financières ou la pornographie infantine. Elle-même avait eu l'occasion de voir des images. Autrefois, il fallait être physiquement présent sur une scène de crime pour prendre la mesure de la part d'ombre existant chez certains ; aujourd'hui, on pouvait la contempler sur son ordinateur portable, tout en buvant une bière ou en parlant à sa mère au téléphone. En avait-il été affecté ? se demanda Valerie. L'était-il toujours ? L'œil désintéressé en elle était intrigué. Je n'aurais pas dû devenir flic, songea-t-elle. J'aurais dû devenir scientifique.

— Tu veux savoir ce que ça m'a fait quand j'ai appris que je reviendrais ici ? lança-t-il.

— Je t'écoute.

— Je me suis dit que c'était inévitable.

Il marqua une pause.

— Comme un verdict de culpabilité.

Son téléphone sonna.

— Et merde, marmonna-t-il après avoir raccroché.

— Il faut que tu y ailles ?

— Oui.

Sauvée par le gong. Temporairement, du moins.

Valerie aurait préféré rester où elle était et le laisser rentrer au poste sans elle, mais elle avait besoin de sa voiture. Et, de toute façon, quel intérêt de s'attarder ? Pour finir au lit avec un autre Callum ? Elle

en était au stade où toute activité consciente qui n'était pas vouée à l'Affaire lui paraissait immorale. Elle songea à toutes les heures qu'elle avait passées à examiner les dossiers et les photos. A l'expression risible : « Je ne suis pas en service ». Combien d'heures à travailler alors qu'elle n'était « pas en service » l'attendaient encore ?

Ils effectuèrent le trajet du retour en silence, les lumières de la ville glissant sur la voiture, dans une atmosphère lourde de désir et de peur. Valerie avait bien conscience que le seul moyen pour elle de savoir comment elle réagirait à ses baisers, c'était qu'il l'embrasse. Une partie d'elle le voulait, aspirait à laisser son corps prendre la décision pour elle.

Non, n'importe quoi. Elle savait pertinemment ce que son corps déciderait. Le problème, c'est qu'elle n'avait aucune idée de ce que sa tête déciderait après.

Arrivés dans le parking du poste, Blasko coupa le moteur, et tous deux demeurèrent immobiles un moment, à regarder devant eux à travers le pare-brise. En cours de route, il avait mis son téléphone en mode silencieux. Elle l'entendait vibrer dans sa poche.

— Alors ? dit-il.

— Je ne sais pas...

— Mais tu sais au moins à quoi je pensais tout à l'heure, dans ce bar.

— Oui.

Une brève pause.

— J'y ai pensé aussi, avoua-t-elle.

Ainsi qu'à bien d'autres choses.

— Je passerai te voir plus tard, déclara-t-il.

Et d'ajouter, au moment où elle ouvrait la bouche :

— Non, ne dis rien. N'ouvre la porte que si tu en as envie.

Oh, Seigneur.

Elle secoua la tête sans souffler mot. C'était terrible de constater qu'une simple étincelle de désir avait suffi à lui faire sentir tout le poids de ces trois années de solitude, et que le fait d'être avec Blasko s'imposait tout naturellement. Le cœur humain est une pièce abritant bien des choses terribles.

Il ne l'embrassa pas. Le téléphone qui vibrait, entre autres, leur disait : « Ce n'est pas le moment. » Au lieu de quoi, lorsqu'ils sortirent de voiture, Blasko lui prit brièvement la main. Ils étaient tellement

transparentes l'un pour l'autre que c'en était presque choquant. Puis il se détourna et s'engouffra dans le bâtiment. Valerie, partagée entre l'euphorie et la consternation suscitée par ses propres réactions, se dirigea vers sa Taurus.

Elle venait d'y monter et de boucler sa ceinture quand elle remarqua la jeep Cherokee noire de Carla York garée un peu plus loin, en sens inverse. Avec Carla à l'intérieur. Assise au volant, la tête appuyée contre la vitre, elle avait le regard perdu dans le vague. A en juger par sa posture, elle ne se savait pas observée, ou elle s'en fichait. Sa bouche était légèrement entrouverte et son expression d'ordinaire si lisse paraissait étrangement altérée.

Durant quelques instants, Valerie se borna à l'observer. Il lui semblait bizarre que la jeune femme ne l'ait pas remarquée. Elle avait pourtant bien dû entendre claquer la portière, non ? Dans ce cas-là, est-ce qu'on ne lève pas machinalement les yeux ?

Soudain, elle la vit porter à son nez un mouchoir en papier froissé et se moucher.

Carla York pleurait ? Incroyable.

En même temps, ce n'était pas parce qu'elle travaillait au FBI qu'elle n'avait pas le droit de craquer dans l'intimité, comme tout le monde. Valerie n'en était pas moins stupéfaite de voir cette belle façade voler en éclats. C'était à la fois poignant et atterrant.

Par curiosité plus que par compassion (inutile de se mentir), elle descendit de voiture et s'avança vers la Cherokee. Elle était à mi-parcours lorsque, enfin, Carla redressa la tête et s'aperçut de sa présence. Valerie s'attendait à une manifestation de surprise ou d'embarras, à une tentative précipitée pour se redonner une contenance. Mais la jeune femme se contenta de la regarder approcher d'un air impassible. Puis elle baissa sa vitre, révélant son nez rougi. Sur un visage tel que le sien, les larmes avaient un effet dévastateur.

— Salut, dit Valerie. Ça va ?

Carla sourit, comme pour minimiser la nature de ce qui l'avait bouleversée.

— Oui, oui, ça va. Ce n'est pas mon jour, c'est tout.

— Un problème ?

— Non, rien. C'est juste que...

Elle ne termina pas sa phrase. Au lieu de quoi, elle secoua la tête et se força à rire, avant de saisir le sac posé sur ses genoux. Elle le

flanqua sur le siège passager, à côté de son imperméable, de quelques documents, d'un exemplaire du *Chronicle*, et de deux ou trois enveloppes. Le reste de l'habitable était impeccable.

— Je vais bien, je vous assure.

Et d'ajouter, avec une légèreté que Valerie savait feinte :

— C'est la mauvaise période du mois.

Sous-entendu : « Je n'ai pas envie d'en parler. »

— Je comprends, dit Valerie.

Carla renifla, changea de position sur son siège, puis posa la main gauche sur le volant.

— Au fait, reprit-elle, c'était sacrément bien vu, pour les enregistrements du zoo. Je voulais déjà vous le dire tout à l'heure. D'après ce que j'ai compris, plus personne n'espérait en tirer quelque chose.

— Je ne l'espérais pas non plus. Mais c'était ça ou compter les moutons.

Carla hocha la tête.

— Peut-être. N'empêche, c'est du bon boulot.

Le silence se prolongea entre elles un moment – suffisamment longtemps pour que Valerie en vienne à s'interroger une nouvelle fois sur son incapacité à la trouver sympathique. Même après l'avoir vue flancher, quelque chose en elle résistait.

— Bon, eh bien, si vous n'avez pas besoin de moi..., commença-t-elle.

Carla saisit sa ceinture de sécurité.

— Non, ça va. Merci. A demain.

De retour dans sa voiture, Valerie s'obligea à ne pas regarder tout de suite en direction de la Cherokee. Celle-ci n'avait toujours pas bougé quand elle démarra. Carla York, qui parlait au téléphone, lui fit au revoir de la main sans interrompre sa conversation.

Xander ne se sentait pas bien. A vrai dire, il se sentait de plus en plus mal depuis qu'ils avaient franchi la frontière de la Californie. La nécessité de remédier au fiasco dans le Colorado (la morte sans le journal ; comment avait-il pu laisser Paulie l'entraîner dans cette galère, bon Dieu ?) lui pourrissait le cerveau telle une tumeur, mais à présent elle poussait aussi son corps à se rebeller, malgré la présence de la petite traînée qu'il venait d'embarquer. Juste parce qu'elle était là. Un cadeau du ciel. Il ne lui avait fallu que quelques secondes pour agir – une manœuvre rapide, propre, facilitée par une absence totale de doute. L'impulsion lui venait parfois ainsi, avec un délicieux sentiment d'urgence, comme s'il s'agissait de réitérer une expérience familière à laquelle il se serait déjà livré dans une vie antérieure ou dans un rêve particulièrement réaliste, et non de faire quelque chose de nouveau. La route déserte, les arbres, la gorge nue de la fille, sur laquelle jouait la lumière du soleil... La certitude avait pris le contrôle de ses membres, de ses mains, chacun de ses mouvements avait atteint la perfection et tout s'était déroulé dans les règles. Rien à voir avec le foutoir du Colorado. Etendu sur la couchette du camping-car, la tête en feu, il tremblait légèrement. Des douleurs irradiaient un peu partout en lui. Il avait entendu dire que si on change trop souvent de fuseaux horaires ou de climat, on peut tomber malade. Jusque-là, il n'y avait jamais vraiment cru, mais après tout ce n'était peut-être pas faux. De la neige dans le Colorado. Du soleil en Californie. Son corps se remettait mal des différentes conditions climatiques qu'ils avaient subies au fil des jours, des semaines et des mois écoulés. Il savait que Paulie aurait voulu lui céder le volant à cause de son genou blessé. Tant pis pour lui ! Ce crétin n'aurait qu'à serrer ses putains de dents.

Il fallait qu'il dorme. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi ? Il l'ignorait. Trop longtemps. Il y avait bien les autres

moments, sauf qu'ils ne ressemblaient pas au sommeil, et qu'il ne se sentait jamais reposé après – toutes ces fois où il redevenait Leon, où les murs de la maison de Mama Jean se resserraient autour de lui, où l'air se chargeait d'électricité. Ces plongées dans le passé étaient encore plus épuisantes que les phases de veille dans le monde normal. Quand il aurait terminé la tâche à accomplir, tout s'arrêterait. Ne serait-ce pas fantastique ? Le monde resterait juste le monde, la maison de Mama Jean ne l'emprisonnerait pas, Mama Jean elle-même n'aurait plus rien à dire. Il serait alors capable de tout faire sans être interrompu : regarder la télé, rester vautré sur le canapé à boire de la bière, nager dans l'océan, manger son repas...

Toujours tremblant, il se tourna sur le côté et remonta ses genoux vers sa poitrine.

De retour au labo informatique, Nick Blaskovitch essaya pendant une heure de travailler sur les derniers éléments obtenus dans l'affaire Lawson, mais il avait du mal à se concentrer.

Valerie.

Il ne lui avait pas menti. Son retour lui avait paru « inévitable ». Lorsqu'il était devenu évident pour lui que son père ne guérirait pas, et que les interrogations sur l'avenir avaient commencé à s'accumuler, sa vie intérieure s'était dédoublée : à la surface, tout un choix de projets et d'options ; dessous, la certitude qu'il rentrerait à San Francisco, que Valerie serait toujours là-bas et qu'il ne se laisserait arrêter par aucun obstacle. C'était à peine s'il envisageait la possibilité qu'elle ait pu rencontrer quelqu'un d'autre. De toute façon, même quand il l'envisageait, elle ne suffisait pas à le décourager : il réussirait à reprendre Valerie à son éventuel rival car, quelle que soit la nature de la relation qu'ils entretenaient, elle ne serait pas à la hauteur de ce qu'il y avait eu entre eux.

Ce qu'il y avait eu entre eux... Cette impression de se reconnaître au premier regard – instantanée, irrationnelle. De l'attirance, sans aucun doute : il avait le don, rare chez la gent masculine, de sentir que certaines femmes le trouvaient très séduisant (il n'était pas vaniteux, mais il possédait une sorte d'aisance naturelle dont il connaissait le pouvoir d'attraction), et Valerie se distinguait par cette sensualité sous-jacente que tous les hommes sensés rêvent de révéler. En attendant, le sentiment d'inéluctabilité les avait merveilleusement pris de court tous les deux. Une demi-douzaine de conversations. Un verre après le boulot. La chaleur qu'elle dégageait, assise au bar à côté de lui. A aucun moment ils n'avaient évoqué la suite de la soirée ; ils étaient juste montés dans un taxi et, vingt minutes plus tard, ils étaient chez elle, à s'embrasser. Le premier contact, quand il l'avait

enlacée par la taille, leur avait fait l'effet de délicieuses retrouvailles. Après l'amour, ils étaient restés un long moment allongés sur le lit comme des étoiles de mer. En proie à une irrépressible envie de rire, tant leurs ébats les avaient comblés. Ils ne s'étaient même pas félicités. Ils avaient accepté l'idée d'avoir reçu un héritage aussi précieux qu'immérité.

Si un homme lui racontait une histoire semblable dans un bar – celle de sa rencontre avec le Grand Amour de Sa Vie –, Nick ne doutait pas qu'il ricanerait intérieurement, qu'il aurait un peu pitié de lui. Il savait à quel point il était ridicule. Sans compter que le mal qu'elle lui avait fait le consumait encore. Quand il l'avait surprise avec Carter en rentrant ce soir-là, elle était assise sur lui, qui lui agrippait les fesses, et il avait vu la sueur dégouliner le long de son dos ravissant tandis qu'elle consacrait toute son énergie à saborder leur couple. Comme pétrifié, il les avait regardés durant ce qui lui avait paru un long moment, conscient que son univers s'écroulait. Lorsqu'on imagine une scène de ce genre, on se voit forcément exploser : violence, rage, chagrin, folie... Lui était resté planté là, cantonné au rôle de spectateur de sa propre crucifixion. C'était presque un soulagement pour le pessimiste en lui de constater que le monde était bel et bien aussi pourri, vide et traître qu'il l'avait supposé. Cela le dispensait d'avoir à espérer.

Cet épisode aurait dû l'amener à la chasser définitivement de sa vie.

Ça n'avait pas été le cas.

Le problème, c'est qu'il comprenait très bien pourquoi elle avait agi ainsi. Quand elle avait tourné la tête vers lui, son expression de détresse l'avait frappé ; elle ressemblait à un hurlement silencieux. Alors, même en cet instant, il avait compris qu'il finirait par lui pardonner. Cette faculté de comprendre l'autre était un cadeau empoisonné que l'amour vous faisait. Au moment où il se détournait pour quitter l'appartement, il avait pensé : « Tu réussiras à surmonter ça. La haine s'éteindra d'elle-même. Ce sera toujours elle. Toujours Valerie. »

Trois ans plus tard, c'était toujours elle.

Les événements et les décisions qui l'avaient ramené à San Francisco s'étaient agencés comme les pas d'une chorégraphie bien réglée. Il avait pris les dispositions nécessaires avec une sorte de

résignation, accompagnée cependant d'une excitation de plus en plus grande. Maintenant que c'était fait, qu'il était rentré, il se sentait à la fois vidé (sans surprise, après l'exaltation suscitée par les préparatifs) et conforté dans ses certitudes : ça n'avait pas changé pour elle non plus. Il en avait eu la confirmation à l'instant où, assise à son bureau, elle avait levé les yeux vers lui.

Il écarta sa chaise de son propre bureau encombré, se redressa, puis s'étira. Il était vingt-deux heures dix. Encore une heure de travail, ensuite il passerait chez lui se doucher et se changer, puis se rendrait chez Valerie. Il sonnerait à l'interphone. Si elle répondait, tant mieux. Si elle ne répondait pas...

Inutile de gamberger. Elle répondrait, forcément. C'était inscrit en elle quand ils s'étaient dit au revoir sur le parking. Dans ses gestes. Dans ses yeux. Et même dans l'espace entre eux où circulait le courant de la vie.

Il fit un saut aux toilettes et, à son retour, trouva une enveloppe kraft scellée, posée sur sa table de travail.

Son nom y figurait, tracé au feutre en petites majuscules nettes :
NICHOLAS BLASKOVITCH.

Il l'ouvrit.

La photocopie d'un formulaire complété. Il remarqua le mot « clinique ».

Mais son regard fut aussitôt attiré par le Post-it jaune vif collé dans l'angle supérieur droit de la feuille. Les mêmes majuscules nettes, plus petites :

INFANTICIDE, disait le mot. REGARDEZ BIEN LA DATE.

Ses réflexes de flic se déclenchaient déjà. Une partie de lui pensait : gants en latex, empreintes, prudence... Quelqu'un avait profité de sa brève absence pour entrer dans la pièce et laisser cette enveloppe à son intention. Qui ? Tout en s'interrogeant, il parcourut le contenu des cases remplies :

FICHE PATIENT

NOM : HART

PRÉNOM : VALERIE

DATE DU RENDEZ-VOUS : 23.06.10

MÉDECIN : DR PAIGE

TYPE D'INTERVENTION : IVG PAR ASPIRATION

La date du rendez-vous et le type d'intervention avaient été surlignés en rose. Le regard de Nick se posa de nouveau sur le Post-it.

« Infanticide ».

Clinique Bryte. 2303 Fell Street, San Francisco, CA 94118.

Ça ne lui disait rien.

Il tapa machinalement « IVG par aspiration » dans Google. Ce qu'il lut n'eut cependant rien d'une révélation.

L'avortement par aspiration est la méthode la plus souvent utilisée jusqu'à la 12^e semaine de grossesse. Elle consiste à retirer le fœtus, ou embryon, le placenta et les tissus à l'aide d'une canule reliée à un appareil d'aspiration. Jusqu'à la 10^e semaine, il est possible de pratiquer une aspiration par succion, ou « extraction menstruelle », ne requérant qu'une légère dilatation du col.

« Regardez bien la date. »

23.06.10.

Trois ans plus tôt. Moins de deux mois après qu'il l'avait quittée.

Lorsque Claudia reprit connaissance, au bout d'un temps indéterminé, elle était allongée sur le dos, dans une obscurité totale.

Sa première sensation fut le besoin désespéré d'uriner.

Trois ou quatre légers mouvements lui permirent de se rendre compte de la situation. Dans toute son horreur.

Elle était ligotée et bâillonnée.

Et emprisonnée dans une boîte.

Enterrée vivante.

S'ensuivirent trois, quatre, cinq secondes de déni absolu, occultant tout le reste, lui coupant le souffle.

Puis ce fut l'explosion de panique, ses membres entravés qui tentaient en vain de se libérer, ses genoux, ses coudes et sa tête qui se cognaient contre les parois du cercueil, sa vessie qui se vidait et le désespoir qui l'envahissait – non, non, mon Dieu, je vous en prie, pas ça –, et la réalité comme un démon enfermé avec elle, lui répétant : « Oh si, c'est bien ce que tu crois, c'est en train d'arriver... »

Son esprit n'était plus qu'un cri assourdissant. Mais celui qui monta de sa gorge ne rendit qu'un son éraillé, étouffé par le bâillon.

Enterrée vivante. Enterrée vivante. Enterrée...

Un brusque cahot.

Et la perception de ce que le choc et la panique lui avaient caché jusque-là : le vrombissement d'un moteur.

Du mouvement.

Elle se trouvait dans un véhicule. Le camping-car.

Autrement dit, elle n'était pas sous terre. Cette pensée la soulagea d'un poids immense. Merci, mon Dieu. Oh merci...

Le soulagement reflua. Elle n'était *pas encore* sous terre.

Une autre explosion de panique, d'autres contorsions frénétiques, le cœur battant à se rompre, le sang lui montant à la tête. Elle

suffoquait, comme s'il y avait un cadavre étalé sur elle, qui la recouvrait entièrement – yeux, nez, oreilles, bouche... Il fallait qu'elle sorte de là. A tout prix. Peu importait ce qu'elle risquait de découvrir. Elle hurla de nouveau.

Le véhicule ralentit. S'arrêta.

Oh mon Dieu oh mon Dieu oh mon Dieu...

Il y avait une dizaine de points lumineux près de ses pieds.

Des trous d'aération.

Ils ne voulaient pas qu'elle meure.

Pas encore.

Quelqu'un remuait. Des pas faisaient vibrer le plancher. Bruit de serrures qu'on déverrouillait. Le couvercle du cercueil s'entrebâilla, et la lumière l'éblouit.

— Tu m'as réveillé, déclara posément le brun.

Il s'appelait Xander, se rappelait-elle.

— J'en peux plus de conduire, lança l'autre d'une voix plaintive, quelque part derrière lui. Non, sérieux, ma guibole me fait un mal de chien.

Claudia ne s'était pas rendu compte jusque-là qu'elle sanglotait. Elle renifla et prit soudain conscience de la source de chaleur entre ses jambes, à l'endroit où elle avait uriné – un petit détail absurde.

— Tu t'es pissé dessus, observa Xander. J'en déduis qu'il est trop tard pour te proposer une pause-pipi.

Le cri de Claudia fut une nouvelle fois étouffé par le bâillon. Sa gorge la brûlait.

— OK, dit Xander. T'as intérêt à bien m'écouter. Tu m'écoutes ?

Le bâillon avait un goût âcre. Malgré sa terreur, Claudia sentait les premiers effets douloureux de la déshydratation. Les liens autour de ses poignets et de ses chevilles auraient tout aussi bien pu être faits de fil de fer coupant tant ils lui cisaillaient la peau. Calculs frénétiques : depuis combien de temps était-elle là ? Ryan avait dû essayer de la joindre. Des heures ? Des jours ? Portée disparue. La police attend vingt-quatre heures. Ou peut-être quarante-huit. Mais elle attend, non ? Carlos. Il ne s'inquiéterait pas avant lundi. Stephanie. Non, elle supposerait qu'elle était restée chez Ryan. Son téléphone. L'avait-elle lâché pendant la lutte ? Quelqu'un pourrait le trouver. Quelqu'un pourrait...

— T'as besoin de faire autre chose ? demanda Xander en indiquant

la tache humide sur son jean. Hoche la tête si c'est le cas. J'ai pas envie que tu dégueulasses tout.

Tu sors de là, tu te débrouilles pour les convaincre de te détacher les jambes, et après tu fonces. Quoi qu'il arrive, tu te tires.

Elle hocha la tête.

— D'accord, ma belle, peut-être que c'est vrai. Mais si t'as dans l'idée d'essayer de prendre la tangente, je te conseille d'oublier tout de suite.

Il passa le bras derrière lui. Quand il ramena sa main, il tenait un pistolet qu'il lui brandit sous le nez. Il le dirigea ensuite vers son entrejambe, puis l'y appuya. Instinctivement, Claudia remonta les genoux vers sa poitrine. Elle tenta de se dégager – en vain. Il se pencha pour glisser l'avant-bras sous ses jambes, tout en accentuant la pression de l'arme.

— Tiens-toi tranquille, ordonna-t-il. T'as compris ? Tu te tiens tranquille.

Elle était incapable de déglutir. Le pistolet s'enfonçait douloureusement dans sa chair. Elle dut mobiliser toute sa volonté pour ne plus bouger, et il lui sembla que cet effort lui déchirait le cœur.

— Voilà, c'est mieux. Crois-moi, ça t'avancera à rien de te tortiller. A rien du tout.

Elle sanglotait de nouveau, sans toutefois en avoir vraiment conscience, plutôt comme si elle assistait au spectacle de la détresse de quelqu'un d'autre. Derrière la tête de Xander, elle voyait les équipements domestiques du camping-car : une bouilloire électrique, un four à micro-ondes...

Ce sont les dernières choses que tu vois.

A sa panique vinrent s'ajouter des regrets spécifiques : elle ne boirait plus jamais de thé, ne grignoterait plus jamais de toasts beurrés avec Alison dans la cuisine familiale. Elle n'entendrait plus jamais le froissement caractéristique des pages du journal que son père tournait presque rageusement, comme s'il était déterminé à leur faire cracher la vérité.

— Bien, dit Xander en plaçant de nouveau le pistolet sur ses reins, derrière la ceinture de son jean. Maintenant, on va te mettre debout.

La manœuvre requise força l'intimité entre eux. Chaque fois qu'il la touchait – quand il la souleva, quand il l'aida à se redresser, quand

il posa les mains sur ses hanches, sur sa gorge et sur sa taille –, elle avait l'impression qu'il laissait sa marque sur elle, imprimée au fer rouge. La boîte où elle avait été enfermée se révéla être le caisson d'une des couchettes du véhicule. Les coussins orange vif étaient éparpillés derrière lui.

— Redresse-toi.

L'afflux de sang dans ses jambes la fit chanceler. Tout son corps lui transmettait une foule de sensations – des sensations qu'elle ne voulait pas éprouver, avivées par l'imminence de sa mort. Chaque seconde de sa vie lui en rappelait le caractère inexorable.

Il ouvrit un des tiroirs de la cuisine et en sortit un grand couteau à lame crantée. Avec un gros manche en caoutchouc noir. Il ressemblait à une arme militaire. Par-dessus l'épaule de Xander, Claudia vit le rouquin tourné vers eux sur le siège du conducteur. Il les observait, la bouche ouverte ; son visage étroit, inondé de sueur, reflétait la tension. A travers le pare-brise derrière lui, elle aperçut une étendue broussailleuse éclairée par les phares, qui se perdait dans l'obscurité. Pas de route. Pas d'autres bruits de moteur non plus. Ils étaient arrêtés au beau milieu de nulle part. Elle mourrait au milieu de nulle part. Elle se souvint d'Alison lui disant un jour : « Peu importe la façon dont je mourrai, du moment que je ne meurs pas toute seule. »

Xander se pencha et coupa les liens qui lui entravaient les chevilles. Ils étaient en plastique, comme ceux que les policiers utilisent parfois à la place des menottes métalliques. Des fourmillements parcoururent ses pieds engourdis.

— Avance, ordonna-t-il.

Quatre pas la séparaient de la minuscule salle de bains : un réduit exigü, dépourvu de fenêtres, éclairé par un plafonnier fluorescent rond. La lumière vacillait et, malgré les circonstances, cette vision évoqua pour Claudia la façon dont la paupière tressaille quand on manque de sommeil. Puis Xander l'attrapa par les poignets et trancha les entraves.

Elle était désormais libre de ses mouvements.

Sans que cela change quoi que ce soit.

— T'as deux minutes, dit-il. Te fatigue pas à faire du raffut. Y a personne ici pour t'entendre. Enlève ce bâillon, et je te coupe la langue.

Elle fut surprise qu'il ferme la porte derrière elle. Il n'y avait pas

de verrou à l'intérieur, évidemment... Elle demeura figée sur place, tremblante, suffoquée par les larmes. Heureuse de pouvoir remuer les bras et les jambes. Désespérée par son impuissance. Le désir de fuir la submergeait, mais elle n'avait nulle part où aller. Elle eut beau examiner chaque centimètre carré du petit espace, elle ne repéra rien dont elle pourrait se servir. Plastique blanc moulé, néon insomniaque, W-C chimiques, pommeau de douche, un lavabo à peine assez grand pour y plonger les deux mains... Aucune issue. Pas d'armes. Rien du tout. Les secondes s'égrénaient implacablement. Le besoin d'ôter le bâillon était presque irrépressible, pourtant elle résista. « Je te coupe la langue. » Xander pensait sûrement qu'elle allait utiliser les toilettes. Mais la seule idée de baisser son jean la paralysait ; il lui semblait de nouveau sentir sur elle ses grosses mains calleuses. Il y avait un petit miroir au-dessus du lavabo. Quand elle se regarda, son image lui fit mal : joues sillonnées de larmes et de morve ; œil gauche tuméfié ; sang séché sous chaque narine ; et, au centre, la présence répugnante du bâillon. Elle songea à l'amour de sa famille – de sa mère, de son père, d'Alison, à des milliers de kilomètres – et à ce qui était en train de lui arriver, ici, maintenant. Se représenta la douleur de ses proches. Son père brisé, le doux visage de sa mère enlaidi par le chagrin, Alison recroquevillée sur son lit, gémissant comme un animal blessé. Ne plus jamais les voir. Jamais...

La porte s'ouvrit. A cet instant seulement, elle se rendit compte qu'une partie d'elle avait envisagé de briser le miroir, de s'emparer d'un éclat. Mais ce n'était que du plastique réfléchissant, pas du verre, et Xander l'aurait entendue, et de toute façon il était trop tard pour agir puisqu'il se tenait là, devant elle.

— Que t'aies fini ou pas, tu sors, déclara-t-il. On a encore de la route à faire.

Le jour n'était pas levé lorsque les deux hommes s'arrêtèrent et délivrèrent Claudia de la boîte.

— Va ouvrir, ordonna Xander à son complice.

Il la souleva encore une fois pour la traîner hors du camping-car. Elle sentit les mains de son ravisseur se glisser sous ses aisselles, puis ses propres talons frapper les marches du véhicule avant de racler le sol quand il la tira vers la maison.

Elle distingua un paysage noyé dans la pénombre, un champ en friche, un pan de ciel constellé d'étoiles. Une cour de terre battue. Trois bâtiments bas et deux vieilles guimbardes, dont l'une était privée de roues, posées sur des parpaings. Le silence total ne pouvait signifier qu'une chose : pas de voisins. S'agissait-il d'une ferme ? L'odeur ne ressemblait pas à celle de la Californie : l'air était froid, sec et minéral. Il fit courir un frisson sur sa peau mouillée de sueur. Si la vue du monde extérieur lui parut merveilleuse, elle la confronta de nouveau à la perspective de sa mort, imminente et effrayante. Ici même. Elle sentit son cœur se serrer à la pensée de ses proches qui, séparés d'elle par plusieurs heures et des milliers de kilomètres, poursuivaient leur vie sans avoir la moindre idée de ce qui se passait.

Xander lui fit franchir le seuil d'un des bâtiments décrépits, où il y avait cependant l'électricité. Dans la faible lumière d'une ampoule nue au plafond, Claudia découvrit une vaste cuisine. Carrelage sale et équipements archaïques. Une porte de placard ouverte, révélant à l'intérieur des boîtes de conserve et des bouteilles d'eau minérale. Un grand évier Belfast crasseux et ébréché, dans lequel gouttait un robinet. Murs tachés d'humidité. Deux portes donnaient sur la pièce, dont l'une était fermée et l'autre laissait voir un couloir sombre.

— Ça fait du bien de rentrer à la maison ! lança le rouquin.

Dans le couloir, Xander ouvrit une porte. Derrière, un escalier en

bois, qui descendait.

Ils allaient l’emmener sous terre... La panique assaillit de nouveau Claudia.

— Paulie ! Attrape-lui les pieds, bordel !

Elle se débattait avec la dernière énergie. Impossible de maîtriser ses mouvements.

Xander la relâcha brusquement, et Claudia se cogna le crâne sur l’arête pointue d’une marche d’escalier. Un instant plus tard, le couteau s’appuyait sur sa gorge.

— Continue comme ça, et je te plante, gronda Xander. Tu veux que je te plante ?

Claudia sentit la lame lui fendre la peau, traçant un chemin de feu sur sa gorge. Un liquide chaud. Du sang. Son sang... Elle se rappela soudain l’affiche plastifiée dans la salle de biologie à l’école, autrefois, montrant un homme réduit à son système circulatoire : capillaires, veines, artères. Les élèves le surnommaient Jim l’Ecorché. Elle s’obligea à ne plus bouger. Le couteau était la seule réalité à prendre en compte, la seule chose qui avait un sens. S’il s’enfonçait en elle, le sang coulerait. Rien, absolument rien, ne devait la détourner de ce fait.

— C’est mieux, approuva Xander. Mais je te préviens, c’est le dernier avertissement. La prochaine fois que tu déconnes, je te coupe en deux. Compris ?

Ils la portèrent jusqu’au bas de l’escalier. Le sous-sol était vaste, bas de plafond, éclairé par trois ampoules nues. Malgré le choc de sa blessure au cou, Claudia remarqua des caisses brisées, une chaudière, un fauteuil défoncé d’où s’échappait de la bourre évoquant un ectoplasme, des bouteilles de bière vides. Certaines lattes du plancher avaient disparu. Aucune fenêtre nulle part. Murs envahis par des plaques de salpêtre brunâtre. Tout son être aspirait à retrouver les grands espaces entrevus durant quelques secondes cruelles sur le trajet entre le camping-car et la maison. Elle qui ne les avait pourtant jamais appréciés ne rêvait plus que de s’y élancer. De foncer dans l’obscurité protectrice et l’air pur de la nuit, loin de ce cauchemar. Malheureusement, la cave était un environnement neutre qui disait simplement : « C’était la dernière bouffée d’air pur que tu as respirée. A partir de maintenant, et durant les minutes, les heures ou les jours qu’il te reste avant de mourir, tu ne connaîtras plus que ce lieu, ces

murs nus, ce plafond bas. »

Les deux hommes la conduisirent jusqu'à une alcôve près de la chaudière et, à sa grande surprise, tranchèrent les liens autour de ses poignets et de ses chevilles, avant de lui arracher son bâillon. Pendant quelques instants, elle ne put prononcer un mot. Elle porta une main à sa gorge, sentit le sang sous ses doigts, mais constata que la coupure n'était pas profonde.

Le dénommé Paulie alla chercher dans un coin un seau et une grande bouteille d'eau minérale. Il les posa à côté d'elle. Puis les deux complices reculèrent en la regardant.

— Je... je vous en prie, hoqueta-t-elle. Laissez-moi partir. Si vous me laissez partir, je ne dirai rien. Je vous jure que je ne dirai rien. Laissez-moi partir, c'est tout.

Le son de sa voix lui fit un effet terrible. Il confirmait que tout était réel : elle était vraiment là, c'était vraiment en train de lui arriver.

Sans un mot, le rouquin sourit. Sortit de sa poche un Zippo cuivré pour allumer une cigarette, tandis que Xander levait la main vers l'extrémité d'un câble en acier qui pendait du plafond. Il l'attrapa et tira.

Une grille de sécurité métallique flexible, semblable au rideau de fer de certains magasins, descendit dans un cliquetis. Fermée par un cadenas fixé à un gros anneau boulonné au sol.

Claudia se retrouva isolée du reste de la pièce.

Prisonnière d'une cage.

« Je passerai te voir plus tard... Non, ne dis rien. N'ouvre la porte que si tu en as envie. »

De retour dans son appartement, Valerie tenta d'imaginer qu'elle n'ouvrirait pas, qu'elle entendait la sonnerie de l'interphone mais l'ignorait, qu'elle était obligée de patienter peut-être plusieurs minutes avant d'avoir la certitude que Blasko avait renoncé et quitté les lieux. Elle tenta d'imaginer la volonté requise pour résister à la tentation en sachant que, si elle appuyait sur le bouton afin de le laisser entrer dans l'immeuble puis ouvrait sa porte, il serait là quelques instants plus tard, devant elle, et il l'enlacerait, leurs corps mêleraient leur chaleur, ils s'embrasseraient – et ils seraient alors emportés dans un tourbillon de frénésie qui les amènerait à se déshabiller l'un l'autre (grisés par le frottement des tissus sur la peau, les grésillements d'électricité statique, la surprenante douceur du premier effleurement, chair contre chair), et à tituber jusqu'à la chambre et jusqu'au lit où ils s'abandonneraient, tout au plaisir de se retrouver, de baiser de nouveau, certains qu'il n'existait rien de meilleur au monde que l'amour. Elle tenta d'imaginer ce qu'elle ressentirait si, alors que la possibilité pour elle de revivre enfin lui était offerte, elle la refusait. Mais elle eut beau faire, elle n'y parvint pas. Cet échec même avait un goût délicieux.

Sous la douche, cependant (alors que son corps, dont elle ne tenait plus compte depuis si longtemps, réaffirmait sa sexualité à travers ses seins, son ventre, sa gorge et la sensation intense qui se réveillait entre ses cuisses), d'autres vérités s'insinuèrent dans sa rêverie, la confrontant à la réalité. Elle aurait dû tout lui dire, avant qu'il se passe quelque chose entre eux. Et si elle lui disait tout maintenant, il était presque certain qu'il ne se passerait rien.

J'étais enceinte, Nick. Je ne sais pas si le bébé était de toi. Et je ne t'en

ai jamais parlé.

Je ne veux plus faire souffrir personne.

Trop tard. Elle lui avait déjà fait du mal. Elle lui faisait encore du mal, avec ces préparations érotiques.

Cette pensée ne l'arrêta pas car, qu'elle le veuille ou non, une force vitale, toute-puissante, était à l'œuvre en elle. Elle se rasa les jambes et les aisselles, se lava les cheveux, se brossa les dents. Enfila une jupe pour la première fois depuis des années. Pas de parfum. Blasko n'avait jamais aimé qu'elle se parfume ; il répétait souvent qu'il préférerait l'odeur de sa peau. Et elle l'avait cru, ce qui pour elle avait été une révélation inattendue des effets de l'amour. S'ils avaient prévu de sortir, il la regardait se préparer. Quand elle se maquillait, à moitié nue dans la salle de bains, elle le surprenait à l'observer dans la glace. « T'as rien de mieux à faire ? » avait-elle demandé la première fois où c'était arrivé. Ce à quoi il avait répondu : « Non. » Et parce qu'elle le savait sincère, elle en avait retiré un plaisir narcissique purement innocent. C'était la première fois de sa vie qu'elle s'était sentie désirée et aimée pour ce qu'elle était réellement.

Une fois prête, elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Un peu plus de vingt-trois heures. Elle se prépara une vodka-tonic. Rien qu'une. Une grande, d'accord, mais il n'y en aurait pas d'autre. Elle vida lentement son verre, pour se donner du courage.

Une heure s'écoula.

Puis deux.

La tension grandissante dans l'appartement commençait à lui souffler qu'il ne viendrait pas.

Et la vodka dans son organisme d'ajouter : « Parce qu'il s'est ravisé. Parce qu'il sait que tu lui caches quelque chose. Parce qu'il ne t'aimera jamais comme avant. De toute façon, même si c'était possible, que ferais-tu de cet amour ? Qu'en as-tu fait la dernière fois ? »

Elle s'en servit une seconde.

A une heure du matin, elle n'était pas ivre, mais l'alcool avait adopté une approche plus directe.

« Rien n'a changé. Il ne viendra pas, parce que t'avais raison dès le début : tu ne le mérites pas. Huit femmes sont mortes (ainsi qu'un bébé), et toi t'es là dans ta jupe ridicule, à attendre un retour de flamme. De quel droit ? De quel droit, hein ? »

Elle avala une troisième vodka.

« T'avais son amour et t'as chié dessus. C'est ce que t'as fait, et c'est ce que tu feras encore. Il le sait. Il n'a rien d'un idiot. »

En proie à une satisfaction amère, elle alla s'asseoir à son bureau.

« T'as raison. Ta vie, c'est le boulot, pas l'amour. Alors, bosse. »

Elle parcourut chaque dossier, encore et encore, jusqu'à ce que les faits dont elle ne pouvait toujours rien tirer se mélangent dans sa tête, associés à des images de restes humains et d'objets obstinément dépourvus de sens. Les objets... Il y avait eu une phase, au début de l'enquête, où elle avait cherché du côté de leur éventuelle signification symbolique. Cette voie ne l'avait menée nulle part, notamment parce qu'il n'existait pas de consensus sur la symbolique de chacun d'eux. Internet l'avait plongée dans un dédale de contradictions. La hache était aussi bien un moyen de défense que de protection, une représentation de la croix ou encore celle d'un cycle de mort et de renaissance. Les abricots, associés à Vénus, étaient le symbole de l'attraction sexuelle de la femme sur l'homme, de la beauté (quand Blasko l'avait enlacée par-derrière en lui disant : « Tu es belle », elle l'avait cru), de la sensualité et de la joie de vivre... Mais toutes ces explications ne lui avaient été d'aucune utilité. Interroger Internet, c'était comme interroger Dieu : la réponse ne pouvait qu'être contradictoire et interminable. Et que dire de la grenouille en terre cuite ? La grenouille, symbole de la purification et de la renaissance, de la fertilité et de l'abondance... Valerie avait fini par renoncer. Putain de chasse au dahu. Comme l'amour. (« Eh, au fait ? – Oui, quoi ? – Je t'aime. »)

Elle déroula la carte des meurtres (la photocopie de celle punaisée dans la salle de brigade), afin d'essayer une nouvelle fois de trouver quelque chose, n'importe quoi, qui pourrait permettre de déterminer un schéma géographique ou d'établir une logique. Elle ne trouva rien. Les lignes rouges s'entrecroisaient comme les fils d'une toile d'araignée. Durant un moment, elle revint sur l'idée d'un groupe, d'une sorte de cabale de tueurs agissant ensemble. Ce n'était pas impossible, sauf que cela ne faisait qu'aggraver la situation. Pour établir des liens entre des suspects, il fallait d'abord les avoir identifiés ; or, ils n'en avaient aucun. La demi-douzaine d'individus qu'ils avaient appréhendés au fil du temps ne se connaissaient pas – comme l'avaient révélé les divers outils de communication qu'on leur avait confisqués –, et les alibis qui avaient permis de les mettre hors

de cause tenaient toujours. Les enquêteurs avaient également examiné en détail la correspondance des serial killers déjà incarcérés, souscrivant ainsi pour un temps à l'hypothèse souvent utilisée par le cinéma hollywoodien que l'un d'eux puisse guider un complice ou un fan-club de derrière les barreaux. Là encore, cette piste avait débouché sur une impasse. (Ils avaient découvert une quantité déprimante de lettres entre des détenus et des femmes tombées amoureuses d'eux, qui voulaient les épouser, s'envoyer en l'air avec eux, les sauver ou porter leurs enfants. « Si on a un gosse, parfois on veillera tard le soir sans raison. Une ou deux fois par an, on ira dans son école, on prétextera une urgence, on le sortira de sa classe et on ira tous les trois se promener toute la journée au parc. »)

Valerie passa ensuite une heure à appeler tous les services de police des Etats qui avaient reçu les enregistrements du zoo. Sans résultat, à part une dizaine d'appels de témoins ayant prétendument vu quelque chose, et qui s'étaient révélés inexploitable. Elle téléphona aussi à Reno pour savoir si on avait identifié la victime au réveil, mais bien sûr le processus venait de commencer. Il allait falloir recenser toutes les personnes disparues dans le Nevada depuis... combien de temps au juste ? Deux, trois, quatre ans ? Contacter les familles, obtenir les dossiers dentaires... A supposer toutefois que la disparition de la victime ait été signalée, qu'elle ait des proches susceptibles de se préoccuper de son sort. Et s'il s'agissait d'une prostituée de bas étage ? Ou d'une droguée ? Beaucoup de femmes dans l'une ou l'autre de ces catégories (voire les deux) vivaient seules, sans personne pour s'inquiéter de leur absence. Ni même la remarquer. De toute façon, si c'était bien un crime commis par leur duo de tueurs, il y avait toutes les chances pour que la victime ne soit même pas originaire du Nevada. Les yeux fixés sur la carte, Valerie eut l'impression de voir le pays se transformer en tourbillons liquides charriant des particules qui dérivait d'un Etat à un autre – intraquables, insaisissables, défiant toute cohérence. (Cette virée jusqu'au Mexique durant leur première année ensemble, le soleil derrière le pare-brise qui chauffait ses jambes nues, la main de Nick qui s'y égarait, cette impression partagée de faire l'école buissonnière, ce délicieux sentiment de propriété quand, en sortant des toilettes d'une station-service, elle l'avait vu parler au pompiste... L'amour se révèle parfois dans les situations les plus anodines, vous prend au

dépourvu, s'impose dans la réalité du quotidien.)

En désespoir de cause, elle s'absorba encore une heure dans le visionnage des enregistrements de surveillance transmis par la Sécurité routière. Des camping-cars, encore des camping-cars, toujours des camping-cars... Qu'espérait-elle découvrir ? Un conducteur portant un tee-shirt marqué « MEURTRIER » ? De temps à autre, elle retournait aux enregistrements du zoo, aux images du brun en tee-shirt des Raiders qui observait Katrina. Elle était sûre que c'était lui. En même temps, cette certitude intuitive lui était insupportable, car cela voulait dire qu'elle avait sous les yeux l'homme qui, peut-être en ce moment même, faisait sa neuvième, dixième ou, pour autant qu'elle le sache, quinzième victime. D'une certaine manière, son impuissance la rendait complice, comme si, en le regardant ainsi, elle l'autorisait – l'encourageait, même – à poursuivre son œuvre macabre.

Il était quatre heures et demie du matin quand elle posa la tête sur son bureau et ferma les yeux. Elle avait une bonne migraine, déclenchée par des heures de concentration inutile, sans aucun doute, mais aussi par la vodka et les cigarettes qui lui avaient tenu compagnie pendant la nuit. Les symptômes de son rhume, que dans sa fiébrilité elle avait oubliés, se manifestaient de plus belle.

Blasko avait changé d'avis. Il s'était ressaisi. Il s'était rappelé qui elle était, ce dont elle était capable, ce qu'elle avait fait. Bien sûr. Il avait pris la bonne décision.

Valerie se redressa et, par curiosité, leva ses mains devant son visage. Elles tremblaient. Elles tremblaient tout le temps, désormais. Il fallait qu'elle se surveille. Attention à les maintenir occupées, surtout en présence de Carla York.

Deux heures après s'être traînée jusqu'à son lit (seule, désespérément seule) et débarrassée de sa jupe avec un sentiment amer d'autodérision, elle fut tirée d'un sommeil lourd par la sonnerie de son portable.

Et par l'information qui allait tout changer.

Angelo avait déjà compris, alors même qu'il bataillait pour superposer les couches de vêtements, qu'il n'atteindrait pas l'arbre tombé en travers du ravin. « C'est pas trop loin, je crois, avait dit Nell. Un peu plus d'un kilomètre, peut-être... » Plus d'un kilomètre... quand le simple fait d'enfiler des habits supplémentaires avait bien failli lui être fatal ! Mais avait-il le choix ? Il devait essayer, ne serait-ce que pour permettre à la petite de garder espoir.

Il réussit à faire dix pas avec sa canne, avant de s'effondrer. Autour de lui, tout n'était que beauté indifférente : paysage d'un blanc éblouissant sous un ciel d'un bleu limpide. Angelo se releva tant bien que mal. Pour parcourir un kilomètre, il lui faudrait au moins... trois heures ?

« Continue, l'encouragea Sylvia. Allez, du nerf ! Rappelle-toi ce film, *La Mort suspendue*... » Ils l'avaient regardé ensemble. C'était l'histoire d'un alpiniste redescendu de la montagne avec une jambe cassée. Il y parvient en se donnant des objectifs – un rocher en particulier ou une butte enneigée – à quelques mètres devant lui, et en se mettant au défi de les rallier. Il progresse ainsi, de repère en repère, jusqu'au moment où, exténué, il arrive enfin à rejoindre le camp de base.

Angelo tenta d'appliquer le même principe. Encore cinq pas. Encore six. Encore trois.

Mais, à moins de trente pas de la cabane, il en fut réduit à ramper dans la neige.

Il n'avait pas le mental requis. L'alpiniste du film, quoique stupéfiant de ténacité, lui était toujours apparu comme un psychopathe, ou un individu souffrant d'une forme d'autisme qui le privait de chaleur humaine et de réalisme. Sylvia voulait bien l'admettre elle aussi, à présent.

« Tu saurais tellement mieux te débrouiller que moi », lui dit-il alors qu'il luttait contre la douleur. Sylvia avait toujours été plus forte et courageuse que lui. Elle avait toujours eu plus de qualités que lui. L'intégrité. L'honnêteté. L'empathie. La profondeur. C'est elle qui aurait dû être romancière. Sauf que, s'il y avait bien une chose qu'elle n'avait pas, c'était le désir d'accéder à la notoriété, d'être reconnue par ses pairs, de recevoir des éloges. Contrairement à lui. Contrairement à lui, elle possédait la force tranquille de ceux qui se suffisent à eux-mêmes et la capacité de se contenter d'une vie sans flatteries ni encouragements superficiels. Ainsi que celle d'aimer et d'être aimée. Elle l'avait d'ailleurs admis aussi quand il s'était écroulé sur le flanc, un peu plus tôt, de la même façon qu'elle admettait tous ses mérites : sans arrogance, juste avec un sourire et un haussement d'épaules. La vérité était la vérité, alors inutile de nier.

« D'accord, mon amour, déclara-t-elle, alors qu'il rassemblait ses forces pour retourner à la cabane. D'accord, au moins tu auras essayé. »

Le pire, ce fut que Nell ne parut pas surprise de le voir revenir.

« Je suis désolé, lâcha-t-il, le visage en sueur. Tellement désolé... »

Quel que soit l'angle sous lequel il la considérait, la situation n'avait pas changé : ils étaient coincés dans cette cabane – Nell, à cause de sa cheville cassée (il en venait aussi à soupçonner une fracture de la hanche et, compte tenu de ses difficultés à respirer, au moins une côte fêlée) ; lui, à la merci de sa L5 et de sa S1. Deux estropiés, pas de médicaments, pas de téléphone, pas de moyens de transport. « Il a fait du mal à ma maman. » Chaque minute passée leur apportait la preuve que la mère de Nell n'avait pas encore été découverte.

Plus il glanait d'informations, plus il était certain que cette femme était morte. Assassinée. Il avait dû formuler ses questions avec tact, car le moindre détail replongeait la fillette dans un drame effroyable qui la dépassait. Le sang. Elle n'arrêtait pas de répéter que sa mère saignait. Chaque fois qu'elle le prononçait, le mot semblait briser quelque chose en elle. Son visage se décomposait. Elle revivait le choc. Angelo, qui devait sans cesse s'interrompre pour l'épargner, avait fini par renoncer à essayer de reconstituer la trame des événements. De toute façon, à quoi cela les avancerait-il ? Que cette femme soit morte

ou pas, ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre. Si le frère de Nell avait réussi à s'échapper, s'il avait survécu, il aurait déjà alerté les secours. D'après la fillette, ils avaient une ligne de téléphone fixe chez eux et ils recevaient un signal cellulaire. Leurs voisins habitaient à un peu plus d'un kilomètre. Alors, dans la mesure où personne ne s'était manifesté, une seule conclusion s'imposait.

Il lui avait fabriqué une attelle de fortune : deux morceaux de bois plats dénichés parmi les bûches, fixés avec des bandes déchirées dans une serviette de toilette. Il ne savait pas trop si ce serait efficace, mais il lui semblait nécessaire de maintenir la cheville blessée.

Il était en permanence épuisé. La sciatique ne lui laissait pas de répit. Il tentait sans relâche de la surmonter, pour arriver chaque fois au même résultat consternant : N'essaie plus de bouger. Aller remplir d'eau un gobelet était une épreuve exténuante ; réalimenter le poêle, une odyssée qui le laissait en nage, tremblant et nauséeux. Sa seule consolation, c'était de voir que, dans son état, il offrait un spectacle grotesque capable d'accaparer l'attention de la fillette au moins un petit moment. Il se rendait bien compte qu'elle percevait sa souffrance et tentait de ranimer la compassion en elle. Mais tous ses circuits internes étaient bloqués par le souvenir du drame inconcevable qu'elle avait vécu – un souvenir impossible à chasser, qui régnait désormais en tyran sur son nouvel univers. Un drame dont il ne pouvait lui-même que supposer toute l'ampleur : une mère ne disait pas à sa petite fille de s'enfuir, sauf si elle se savait incapable de la protéger.

Sylvia allait et venait. Quand elle était là, c'était supportable.

« Je ne peux pas rester là tout le temps. »

Angelo se doutait que les morts n'avaient qu'un accès limité au monde des vivants. C'était une monnaie précieuse, à dépenser avec parcimonie.

— Je t'assure, il faut que tu manges quelque chose, Nell. Même si tu n'en as pas envie. Tu dois être morte de faim.

Il était tard dans la soirée. La fillette était allongée sur le côté droit dans son sac de couchage, dos au poêle. Elle devait composer avec ses douleurs, il le savait : si elle se mettait sur le flanc, elle avait moins de mal à respirer, mais sa cheville la faisait plus souffrir ; se coucher sur le dos soulageait sa cheville mais transformait chaque inspiration en coup de poignard.

— Nell ?

Elle fit non de la tête. Angelo sentait que le moindre échange requerrait de sa part un immense effort. L'horreur dévorait en permanence sa conscience, et elle était condamnée à rejouer ce qu'elle avait vu, encore et encore. Jusqu'à la fin de ses jours, une partie d'elle serait toujours occupée à rejouer la scène, dût-elle vivre cent ans. C'était son héritage, à présent.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes, dit-elle soudain.

Angelo avait déjà pensé à cette éventualité. Il la redoutait.

— D'accord. Pas de problème. Je vais te porter sur mon dos.

Elle demeura pensive quelques instants.

— Je peux prendre votre canne ? suggéra-t-elle.

Si elle tombait... si elle tombait... oh mon Dieu.

— Bien sûr. Fais très, très attention.

Elle s'absorba de nouveau dans ses réflexions. La manœuvre impliquait de ramener sous elle sa jambe valide et de se traîner jusqu'à l'évier, où elle tenterait de se redresser à la force des bras.

Son cri leur révéla à tous les deux ce qu'ils avaient besoin de savoir : ce serait impossible. Elle était parvenue à se mettre debout mais, même si la canne lui permettait de ne pas s'appuyer sur sa cheville blessée, elle était incapable d'avancer : ses côtes faisaient de chaque pas un supplice. Elle n'y arriverait jamais.

Elle se rallongea, trempée de sueur et en larmes.

— Eh, dit-il. Eh, non, ne pleure pas. On va trouver une solution. Tiens bon. Donne-moi juste le temps de réfléchir. Avant, je passais pour un type plutôt futé. Je suis sûr que je vais avoir une idée.

Au bout de quelques instants, il lança :

— Si je t'emmène jusqu'à la salle de bains, tu crois que tu seras capable de t'asseoir toute seule ?

Durant quelques instants, cependant, elle fut inconsolable, sans doute parce que la honte et la faiblesse venaient s'ajouter à tout le reste. Il en vint à craindre qu'elle ne fasse pipi sur elle. (Au mieux ; il n'avait pas le courage de lui demander si elle avait seulement besoin d'uriner.)

— D'accord, Nell. Voilà ce que je te propose : on te débarrasse du sac de couchage, et ensuite je te tire avec le tapis. Pour le reste, on verra quand on y sera. Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Il leur fallut longtemps, mais ils finirent par atteindre la salle de

bains. Angelo lui-même avait les larmes aux yeux lorsqu'ils y parvinrent. Il demeura allongé sur le flanc un moment, à bout de souffle, la jambe en feu.

— Je peux le faire, dit-elle d'une toute petite voix. Je peux y arriver toute seule.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Laissez-moi, maintenant.

— Compris. Je serai de l'autre côté de la porte. Crie si tu as besoin de moi, OK ?

Il détourna pudiquement les yeux, même s'il redoutait qu'elle ne chute. Elle sanglotait toujours, en proie à un chagrin inextinguible. Il imaginait son petit visage crispé pour lutter contre la douleur, les contorsions auxquelles elle devait se livrer pour baisser son pantalon et grimper sur la cuvette. Ce fut un immense soulagement pour lui d'entendre la chasse d'eau. Il se demanda combien de temps il lui avait fallu pour rassembler le courage de lui avouer qu'elle voulait aller aux toilettes – un courage colossal.

Lorsqu'ils furent de retour près du poêle, tous deux étaient éreintés. Ils s'effondrèrent à moins de deux mètres l'un de l'autre. Angelo percevait la gêne de Nell, qui émanait d'elle comme une aura de détresse.

— Bon, au risque de tomber dans les pommes, je vais essayer de nous faire réchauffer quelque chose, tu veux bien ? Je vais voir ce qu'il y a en réserve.

Avant de se retrouver brutalement condamné à l'immobilité, Angelo avait traversé le pont à pied avec quelques cartons de provisions, par nécessité autant que pour narguer le shérif. (Le shérif... Que n'aurait-il donné pour le voir arriver, celui-là !) Les deux minuscules placards de la cabane contenaient suffisamment de denrées pour tenir peut-être dix jours, à condition de se rationner. A part une douzaine d'œufs et une miche de pain blanc rassise, il n'y avait aucun produit frais, juste des conserves. Au moins, c'était une chance pour eux que les robinets crachent de l'eau potable, même s'il supposait qu'il serait toujours possible de faire fondre de la neige sur le poêle au besoin. Combien de temps peut-on survivre sans nourriture ? Il préféra arrêter de se poser des questions.

— Alors..., dit-il, toujours tremblant après son périple jusqu'aux placards. On a de la soupe, des pâtes et plein de conserves : tomates,

pêches au sirop, jambon, haricots, maïs... Ah, et des biscuits à la figue, va savoir pourquoi. Je ne les aime même pas. On a aussi de l'huile d'olive, du riz, des piments séchés, deux têtes d'ail... Aïe, je dois bien admettre que rien de tout ça ne me met l'eau à la bouche.

Il poursuivit son exploration.

— Eh, attends une seconde. C'est quoi, ça ? Du coq au vin. En boîte. Hum... Allez, je vais nous le préparer. Avec des pâtes. Tu as déjà mangé du coq au vin, Nell ?

Comme elle ne répondait pas, il tourna la tête vers elle. Elle pleurait toujours. Sans bruit.

Il revit ses jambes pâles et son buste menu quand il l'avait déshabillée. Il avait alors imaginé sa mère l'enveloppant dans une grande serviette moelleuse après un bain – une serviette dont la douceur et l'odeur la réconfortaient, évoquant pour elle son foyer, la sécurité et l'amour. Il se doutait bien que, par contraste, l'image qu'il lui offrait n'avait rien de rassurant : celle d'un vieil estropié à moitié fou vivant dans une mesure. Il avait passé la moitié de sa vie à chercher ce qu'il pensait être les mots justes, avait-il déclaré à d'innombrables reprises dans des interviews. Ceux qui permettaient de saisir au mieux la réalité. En l'occurrence, il ne voyait pas comment l'exprimer ; rien de ce qu'il pourrait dire n'arrangerait les choses.

Angelo regarda la fillette un long moment, appuyé sur sa canne ridicule, la boîte de conserve dans sa main lui apparaissant comme une sinistre farce.

Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je dois faire, bon sang ?

« Il n'y a rien que tu puisses faire, répondit Sylvia. A part essayer de la maintenir en vie. T'occuper d'elle de ton mieux. »

Sans rien dire, il se tourna vers le poêle. Il n'avait aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver l'ouvre-boîte.

Le temps n'existait pas dans le sous-sol. Il ne s'écoulait pas. Claudia se retrouvait enfermée dans l'éternel présent des ampoules nues au plafond et des exhalaisons de la chaudière. C'était déjà quelque chose, de ne pas avoir froid. Elle s'était assise dos à la chaleur. Le réconfort qu'elle en retirait était trompeur : il ne faisait qu'attester la réalité de son corps, de son incarcération, de l'impossibilité de fuir le danger. Et cette réalité avivait en elle la peur de la souffrance. Elle avait lu quelque part qu'on ne croit pas à l'existence de l'âme tant qu'on ne la sent pas lutter pour échapper au corps. Dieu sait qu'elle aurait volontiers accepté de libérer son esprit ou son essence ! Ainsi, elle aurait pu s'envoler tel un filet de fumée au-dessus de l'océan Atlantique jusqu'à la maison de ses parents à Bournemouth, et passer ses jours désincarnés à évoluer parmi les siens comme un chat autour des jambes de ses maîtres.

Elle était là depuis des heures, sans doute. Une fois le rideau de fer baissé, ses deux ravisseurs étaient remontés à l'étage. Après leur départ, elle s'était forcée à sécher ses larmes (elle n'avait jamais eu trop de mal à s'arrêter de pleurer ; c'était l'une des raisons, supposait-elle, pour lesquelles on ne l'aimait pas), et au début elle n'avait ressenti que de la terreur. Une terreur infinie. Celle que chaque son soit celui qui indiquerait leur retour. Tout son être était tendu, aux aguets. Il n'y avait de place pour rien d'autre.

Mais elle était humaine. Au bout d'un moment, certains pans de sa conscience s'étaient concentrés sur d'autres objectifs : essayer de voir si elle pouvait soulever la grille ; fouiller ses poches en espérant y dénicher un objet quelconque qui lui permettrait de forcer le cadenas (même si la réaliste en elle lui soufflait que ce n'était possible que dans les films) ; explorer la cage à la recherche de quelque chose, n'importe quoi, dont elle pourrait se servir pour se défendre ou

s'échapper... Ses efforts s'étaient révélés infructueux : elle n'avait que quelques pièces de monnaie dans les poches de son jean. Quant à son téléphone portable et à son sac, ils avaient disparu. Les deux hommes avaient dû les lui prendre avant de l'enfermer dans le coffre sous la couchette. C'était sûrement le cas pour son sac... Y avait-il cependant une chance pour qu'elle ait lâché son téléphone dans sa lutte et que ses agresseurs ne l'aient pas remarqué ? Elle se raccrocha désespérément à cette éventualité. Imagina que quelqu'un trouvait le mobile, que Ryan l'appelait, que l'hypothèse de sa disparition se mettait en place. Sauf que, même si elle l'avait fait tomber (la réaliste en elle, encore), quelle était la probabilité pour que quelqu'un circule à pied dans ce coin ? Elle-même était arrivée là-bas en début de soirée, et elle n'avait croisé aucun piéton. C'était l'Amérique : les routes étaient faites pour qu'on y roule. Marcher, c'était bon pour le tiers monde ou, à la rigueur, pour ceux qui partaient en pleine nature, équipés d'un sac à dos et d'une casquette, afin de brûler des calories.

Ils allaient la violer.

Seulement la violer.

C'était obscène d'en arriver à penser une chose pareille, à l'espérer. D'autant que, ce faisant, elle se retrouvait ainsi confrontée à ce qu'il y avait au-delà du viol, en plus du viol. Quand le viol n'était qu'un début. Il y avait la mort au bout, oui. Mais aussi un territoire affolant entre les deux : la torture. Un voyage conçu pour paraître interminable. Un voyage – des images effroyables se bousculaient dans sa tête – si atroce et éreintant qu'il amenait forcément la victime à souhaiter la mort, à la désirer plus que tout, à l'implorer comme une faveur. Une faveur qu'on lui refuserait. Ne pas donner la mort, c'était tout l'intérêt de la torture.

Ainsi allaient ses réflexions. Son esprit était devenu son ennemi.

Elle fit courir ses doigts sur le mur derrière son dos. Des joints en ciment qui s'effritaient. Une brique branlante. Peut-être y en avait-il d'autres... Elle envisagea un trou. Une issue. La liberté.

Mais le ciment ne cédait pas. Elle s'écorcha.

Les lattes du parquet, alors ? Des clous ? Pourquoi pas un clou rouillé dépassant d'une planche, qu'elle pourrait arracher et enfoncer dans l'œil du rouquin, le plus petit des deux ?

Malheureusement, elle ne vit de clous nulle part, rouillés ou non.

— Tu sais que t'as du pot, toi ? lança Paulie en apparaissant dans

l'escalier.

Claudia sursauta. Plaqua involontairement le dos contre le mur, les coudes collés aux côtes, les poings serrés. Distracte par son exploration, elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir en haut des marches. Maintenant, il était là, et elle sentait sa raison vaciller.

— Mouais, t'as un pot d'enfer, reprit-il. Il est malade.

Claudia eut l'impression que des ondes malveillantes se propageaient jusqu'à elle dans le sous-sol. Le rouquin tenait son iPad dans sa main droite, et elle se le représenta dans une boutique Apple, en train de parler à un vendeur. Des magasins, des gens, de la vie... Tout ce qu'elle ne reverrait plus.

Il descendit les dernières marches.

— Il a chopé la grippe, précisa-t-il.

Claudia ne voulait pas le regarder, affolée à l'idée de ce qu'elle risquait de voir. Le couteau, le pistolet ou d'autres objets d'apparence anodine, dont les deux hommes se serviraient pour faire ce qu'ils avaient à faire. Contre elle.

Il était désormais devant la grille, et elle aurait voulu disparaître dans le mur derrière elle. La chaudière ronronnait.

— C'est moi qui ai filmé, dit-il en effleurant l'écran de la tablette. Il a tendance à l'oublier. Il comprend pas. Sans moi, comment il aurait toutes ces images, hein ?

Un sourire rêveur s'était formé sur ses lèvres, comme s'il s'apprêtait à passer en revue des photos de vacances. Puis il immobilisa son doigt sur l'iPad, et son sourire se mua en grimace lubrique, révélant de petites dents tachées de nicotine.

— Ah oui ! Je m'en souviens bien, de celle-là... C'était top !

Il toucha l'écran.

Un son hideux s'éleva soudain. Des cris de femme, à moitié étranglés.

Lentement, il tourna la tablette vers Claudia.

Elle était incapable de bouger. En cet instant, le monde se réduisait à ses efforts inutiles pour ne pas regarder.

L'image était instable, sans doute parce que Paulie devait avoir du mal à contenir son excitation. Une femme brune dénudée, bâillonnée, le visage ravagé par les larmes et le sang, les bras écartés, les poignets entravés. L'ombre des hommes sur sa chair exposée. L'épaule de Xander. Ses mains. La lame crantée. Leur silence, plus assourdissant

que les cris de leur victime.

Claudia n'eut pas conscience d'avoir fermé les yeux – juste de sombrer dans un néant obscur.

Pourtant, elle refit surface malgré elle. Vit la scène sans la voir. Y crut sans y croire. Sut et refusa de savoir.

Les cris étouffés s'échappaient toujours de l'iPad. Allant crescendo.

Puis plus rien. Xander à genoux près du corps, s'activant d'un air concentré. La voix off de Paulie, disant posément :

« C'est trop gros, vieux. Ça rentrera pas. »

Xander assis sur ses talons, respirant par le nez.

Le trou dans le ventre de la femme.

Quelque chose à l'intérieur, à la place des entrailles.

Une forme grotesque, verte, dure, brillante.

— Tu vois ce machin ? lança Paulie. C'est quoi, à ton avis ?

Il jeta un rapide coup d'œil à la tablette comme pour s'assurer que c'était la bonne image.

— Une grenouille ! s'exclama-t-il, avant d'éclater de rire. Une putain de... Je veux dire, merde, où il va chercher des trucs pareils ?

Le plan s'élargit.

Claudia reconnut l'environnement.

C'était ce même sous-sol.

Elle tomba à genoux. Ecrasée par un poids immense.

— Je les ai toutes là-dessus, reprit Paulie en passant son doigt sur l'écran. Tiens, viens voir. Allez, approche !

Claudia resta où elle était. Elle n'avait même plus la force de ramener ses bras sur son ventre. Toute une vie – sa mère, son père, Alison, sa décision de s'isoler, tous les moments merveilleux – pour en arriver là... Elle aurait voulu mourir sur-le-champ, s'enfoncer à jamais dans les ténèbres. S'en aller, disparaître. Elle était prête à accepter la mort du moment qu'elle était immédiate, qu'elle lui épargnait les sévices que ses ravisseurs avaient en tête.

Mais les instants se succédaient, et elle était toujours vivante. Les faits – l'endroit où elle se trouvait, ce qui lui était arrivé et ce qui allait lui arriver – n'avaient pas changé. Rien ne pouvait changer. Les faits étaient les faits. Quand on vous donne un coup de couteau, la lame s'enfonce dans le corps. Le couteau n'a pas le choix, le corps non plus. C'est juste une relation de cause à effet. La morale n'y a pas sa place.

— Et celle-là ? continua Paulie, comme pour lui-même. Je te dis même pas ce qu'elle a pu gigoter ! Une vraie anguille. Viens, t'es en train de rater quelque chose.

Tremblante, Claudia rampa jusqu'à la chaudière. Dos à la chaleur, elle remonta ses genoux contre elle, détourna le visage et parvint enfin à s'envelopper de ses bras, un geste qui ramena à sa mémoire des souvenirs d'enfance – petits drames, chaleur intime des larmes sur ses joues, moments d'autoapitoiement.

— Tu veux pas jouer ?

Elle ne répondit pas. Une minuscule partie d'elle-même pensait à la femme de la vidéo. A la personne qu'elle avait été, à la vie qu'elle avait pu mener, à sa famille... Au désespoir et à l'horreur qui avaient dû s'emparer d'elle quand elle s'était vue réduite à cet état. Entre deux spasmes de nausée, Claudia imagina la rencontrer dans une autre vie, un ailleurs neutre pareil à une sorte d'immense antichambre anonyme. Elles se reconnaîtraient. Sauraient ce qu'elles avaient partagé.

— Bah, ça fait rien, dit Paulie. On n'est pas pressés.

Il gloussa.

— Mouais. On a tout le temps de s'amuser.

Il y avait une éternité que Xander n'était pas tombé malade. A part un rhume ou une toux de temps en temps. Et cet ongle incarné qui s'était infecté, lui faisant l'effet d'un minuscule volcan en éruption dans sa chaussure. Parfois aussi une bonne diarrhée après avoir acheté des plats à emporter. Mais il ne s'était pas senti aussi mal depuis l'époque où il était Leon, chez Mama Jean.

Allongé sur le lit dans la grande chambre humide à l'étage, il frissonnait. Son visage le brûlait. Sa tête menaçait d'exploser. Dehors, le jour se levait.

Les objets tournoyaient et se télescopaient dans son esprit : baudruche, grenouille, abricot, hache, cadran, fourchette... journal. Foutu journal. Dans le Colorado, Paulie lui avait dit : « Je veux m'en faire une. Laisse-moi m'en faire une, pour une fois. » Et lui, comme un idiot, il avait accepté. Sauf que, bien sûr, Paulie s'était dégonflé au dernier moment. Alors il avait dû se charger lui-même du boulot. Pourquoi l'avait-il laissé essayer, nom de Dieu ? Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Pas étonnant qu'il soit malade. Il ne fallait surtout pas que ça se reproduise. Si on commençait à lâcher du lest, ensuite tout... on était juste... tout partait à la dérive.

Une vague de chaleur le submergea, qui lui fit penser à la façon dont l'air ondoie dans le désert et projette un voile brillant sur la route. Sa veste, qu'il avait jetée sur le miroir de la penderie, était tombée par terre. Or, même s'il ne le regardait pas, la pensée de son image constituait une autre source de douleur. Il n'avait jamais aimé les miroirs. Une partie de lui refusait de croire qu'il s'agissait seulement de son reflet et restait convaincue que les mouvements de la personne en face de lui ne correspondaient pas tout à fait aux siens – comme s'il avait un sosie dans le monde de l'autre côté, qui l'observait.

Autrefois, sa mère couvrait toujours les miroirs.

Il était tout jeune quand elle était partie, pourtant il se souvenait d'elle. Ou plutôt, il se souvenait de ses absences. De ces longs après-midi chauds où, en proie à un étrange sentiment d'irréalité, il déambulait seul dans leur deux-pièces empuanti par des odeurs d'égout et de détritrus. Peu à peu, la lumière du jour déclinait, mais il était trop petit pour atteindre les interrupteurs. La nuit, les monstres prenaient possession de l'endroit, et il filait se réfugier dans le placard sous l'évier jusqu'à ce qu'il entende sa mère rentrer (toujours avec un homme différent). A ce moment-là, en général, il s'était fait dessus, et il savait qu'elle allait le punir. C'était comme un accident de voiture dans sa tête, quand il la voyait arriver, parce qu'elle était d'une beauté éblouissante. Ses yeux étaient du même vert que le sapin de Noël, ses cheveux ressemblaient à une masse fascinante de guirlandes dorées. C'était le mélange de beauté et de colère en elle qui provoquait la collision des voitures dans la tête de Leon. Il lui semblait impossible que les deux puissent coexister en une même personne, pourtant c'était le cas. Si sa mère et l'inconnu s'étaient déjà injecté leur dose, il avait des chances de ne pas se retrouver enfermé dans sa chambre. S'ils ne l'avaient pas encore fait, alors tout était possible. S'ils ne l'avaient pas encore fait, même les monstres dans l'appartement allaient se cacher pour épier la scène.

Le dernier souvenir net qu'il gardait de sa mère remontait à ce fameux jour à la fête foraine. Il s'agissait d'une époque étrange, car l'un des hommes qu'elle avait ramenés, Jimmy, était souvent à la maison. Il adressait à peine la parole à Leon, qui gardait prudemment ses distances, mais ils s'étaient bel et bien retrouvés tous les trois à la fête foraine ce soir-là, et Leon s'était senti transporté par les lumières, les manèges, les odeurs de barbe à papa et de hot-dogs. Le ciel crépusculaire se déployait au-dessus des néons, bleu foncé, sillonné de lambeaux de nuages noirs. Leon rêvait de monter sur les chevaux de bois aux yeux exorbités et aux selles de couleurs vives. Certains avaient une tête effrayante, ce qui n'empêchait pas les gosses assis dessus de rire, d'agiter la main et même de lâcher les rênes parfois, se bornant à serrer les cuisses pour ne pas tomber. C'était un univers à part pour lui, tous ces chevaux et leurs cavaliers. Or, comme par un tour de magie stupéfiant, il pourrait en faire partie. S'il montait là-haut, il deviendrait lui aussi l'un de ces cavaliers. Ils ne se parleraient

pas ni rien ; il leur suffirait de se regarder pour se reconnaître.

« T'es trop petit, avait décrété sa mère. Va falloir que j'y aille avec toi. Oh, bon sang, attends qu'ils s'arrêtent, OK ? »

Jimmy et elle buvaient de la bière dans des gobelets en plastique. Elle avait coiffé ses cheveux en arrière, ce qui faisait paraître son visage plus petit et dur.

« Quand ça s'arrêtera, je te dis. Lâche-moi un peu, merde ! »

Mais quand le manège s'était arrêté, elle avait accompagné Jimmy jusqu'à un stand où il avait pris une carabine pour viser des cartes à jouer punaisées à un tableau.

Le cœur serré, Leon avait vu les gamins descendre, et d'autres monter. Il y avait un cheval en particulier qui l'attirait, blanc avec une crinière dorée et une selle verte. Dans une minute, quelqu'un d'autre l'enfourcherait, le manège redémarrerait et il serait lui-même une nouvelle fois exclu du monde magique... Il s'était approché de sa mère et l'avait tirée par la main – pas fort, mais elle vacillait sur ses talons hauts, et elle avait failli tomber. Elle avait renversé un peu de bière en heurtant Jimmy, qui avait manqué sa cible.

La gifle de Jimmy n'avait pas envoyé Leon mordre la poussière, mais il avait senti tout le côté de sa tête chauffer sous la violence du coup.

Sa mère avait secoué ses doigts mouillés de bière, faisant cliqueter ses bracelets, et juré entre ses dents.

Leon avait reporté son attention sur le manège, qui s'était remis à tourner. Son cheval n'avait toujours pas de cavalier. Son envie de sauter sur la selle verte, d'entrer dans le monde des joyeux cavaliers, avait grandi au point de devenir irrésistible.

Il s'était baissé pour passer sous le garde-fou. Les chevaux défilaient devant lui, montaient et descendaient. Chaque fois que le blanc arrivait à sa hauteur, il semblait l'inviter du regard à le rejoindre.

Il s'était rapproché. Deux pas. Encore un, et il grimperait sur le plancher du manège.

Quelqu'un avait crié : « Eh, gamin, arrête ! »

Mais Leon avait l'impression d'être poussé en avant par des mains invisibles. Les sons du manège s'étaient atténués. Le cheval blanc l'avait de nouveau croisé en disant : « La prochaine fois. Au prochain tour. » Leon exultait d'avance.

Il avait encore fait un pas. Il pouvait y arriver, il le savait.

La fille portait des chaussettes blanches et des sandales à boucle. De sa jambe tendue, elle lui avait cogné la tempe avec plus de force que Jimmy quelques minutes plus tôt.

Il ne se rappelait plus grand-chose après. Juste les sons de la fête foraine qui déferlaient sur lui comme des vagues, les cris, l'odeur de la peinture écaillée du plancher et le dessous des sabots s'abaissant vers son visage – par centaines, lui semblait-il, pendant des heures ou des jours –, jusqu'au moment où quelqu'un l'avait attrapé par les chevilles et tiré en arrière si fort que sa chemise était remontée et que les planches lui avaient écorché le dos. Il gardait en mémoire la vision d'une grosse femme en robe rose derrière le garde-fou qui, un cornet de glace à la main, le visage éclairé par les néons, le regardait la bouche ouverte.

Et aussi d'autres images et impressions plus confuses, perçues à travers une sorte de brouillard chaud : la puanteur des sièges en vinyle dans la voiture de Jimmy ; les lumières le long de la route ; sa mère l'obligeant à manger des chips ; Mama Jean à l'entrée de sa maison, qui fumait une cigarette en hochant la tête.

C'était chez elle que les leçons avaient débuté.

En frissonnant, il roula jusqu'au bord du lit et passa la main en dessous.

A la recherche de la seule chose qu'il avait conservée après son séjour chez Mama Jean.

Tirée brusquement du sommeil, Valerie dut se concentrer pour lire le nom de l'appelant sur l'écran de son téléphone : Liza Terrill.

— Liza ? croassa-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Salut, Val. Tu dormais ?

Valerie jeta un coup d'œil à sa montre. Six heures et demie. Elle aurait dû être debout depuis une heure. Elle avait oublié de régler le radio-réveil. Pas de poésie ce matin-là.

— Non, je suis debout, prétendit-elle. Un problème ?

Liza travaillait à la brigade criminelle de Santa Cruz. Valerie et elle étaient amies depuis l'école de police. Ces temps-ci, elles se voyaient au mieux trois fois par an mais, lorsqu'elles se retrouvaient, c'était toujours avec l'impression de s'être quittées la veille.

— Non, ça va, affirma Liza. Bon, j'ai peut-être quelque chose pour toi. Tu m'as bien dit que tu ne voulais négliger aucune piste ?

— Je t'écoute.

— Une fille a disparu. Du moins, à ce stade, elle a probablement disparu. Ça ne fait que vingt-quatre heures, et le type qui a signalé son absence n'est même pas vraiment son petit ami. Mais tu m'avais demandé de te prévenir à la moindre alerte de ce style, alors voilà, je le fais.

— Tu penses qu'il y a plus, sinon tu ne m'aurais pas appelée, souligna Valerie.

Il y eut une pause à l'autre bout de la ligne.

— Oui, admit Liza. J'aimerais autant que ce ne soit pas le cas, mais la foutue Machine s'est mise en route depuis que j'ai eu l'info.

Valerie avait saisi : la Machine, à savoir l'intuition du flic, la certitude inexplicable. C'était à la fois terrifiant et exaltant. Même par téléphone, elle percevait ces émotions chez Liza.

— Attends, je vais chercher un stylo, répliqua-t-elle.

Déjà, elle se précipitait vers son bureau, tandis que les rouages de son cerveau s'activaient.

— OK, dit-elle quand elle fut assise devant son bloc-notes. Vas-y, je t'écoute.

Claudia Grey. Citoyenne britannique. Vingt-six ans. Vivant et travaillant illégalement à Santa Cruz.

Deux photos. La première, celle de son passeport, prise quand elle avait tout juste dix-huit ans. La seconde, récupérée dans le téléphone de sa colocataire, prise seulement quelques semaines plus tôt : Claudia tenant un verre de vin et regardant droit vers l'objectif d'un air légèrement exaspéré. Des cheveux noirs coupés en un carré mi-long. Un regard qui exprimait la chaleur, l'humour et l'intelligence.

Valerie sentit sa propre Machine s'emballer dès qu'elle posa les yeux sur le cliché.

Cet après-midi-là, à Santa Cruz, elle procéda à quatre interrogatoires directs : ceux de Carlos Diaz (l'employeur), de Wayne Bauer (chauffeur de bus), de Ryan Wells (le petit ami), et de Stephanie Argyle (la colocataire). Carlos Diaz confirma que Claudia avait quitté le Whole Food Feast à vingt heures ; Wayne Bauer (ainsi que la caméra du bus), qu'elle était montée dans le car à 20 h 17 et descendue à l'arrêt Graham Hill Road à 20 h 38 ; Ryan Wells, qu'elle n'était jamais arrivée chez lui ; et Stephanie Argyle, qu'elle n'était pas rentrée. Elle s'était volatilisée quelque part entre l'arrêt de bus et la maison de Ryan Wells.

Valerie montra la photo du suspect du zoo aux quatre personnes interrogées, ainsi qu'à tous les employés du restaurant. Sans résultat. S'il avait filé Claudia, personne dans l'entourage de la jeune femme ne l'avait remarqué. Elle transmet les enregistrements des caméras du restaurant à Liza au SCPD¹, qui les ferait passer à l'équipe de San Francisco. Valerie avait espéré tirer quelque chose des images du parking, sauf que l'angle de vue n'était que partiel ; au moins un tiers des baies vitrées étaient hors-champ. Aucun des employés du Feast ne se souvenait d'un camping-car garé près de l'établissement, mais il pouvait très bien y en avoir eu un quand même.

Elle s'intéressa ensuite aux invités du barbecue, qui s'y étaient tous rendus en voiture, à l'exception du frère de Ryan Wells et de sa belle-sœur, en vacances chez lui. Alors qu'elle s'entretenait au téléphone

avec le huitième invité sur quatorze, elle eut enfin un coup de chance.

Damien Court était arrivé à la soirée sur sa Harley.

— Oui, répondit-il, après qu'elle lui eut demandé s'il avait aperçu un camping-car sur le trajet. Y en avait un arrêté au bord de la route sur la colline – juste avant le virage, ce qui était plutôt dangereux.

— Je voudrais que vous me montriez l'endroit. Dans combien de temps pourriez-vous être disponible ?

— Disons, deux heures ? Je viens de commander du plat-de-côte.

— Non. Tout de suite. Donnez-moi le nom du restaurant, je viens vous chercher.

Damien Court, responsable du service numérique dans la société de Ryan Wells, était un trentenaire élané, brun aux yeux bruns, arborant une courte queue-de-cheval et un bouc. Il était aussi, au moment où Valerie le rencontra, dans cet état de fébrilité propre aux personnes qui sont soudain placées en position de « témoins », quand le « crime » cesse d'être une fiction télévisée et prend une dimension réelle dans leur existence. Elle percevait son excitation dans la voiture, à ses yeux légèrement arrondis, à cette appréhension manifeste qui saisit les innocents lorsqu'ils ont affaire à la police car, dans ce monde complètement dingue, l'innocence n'est pas une garantie – sans compter que, après tout, eux-mêmes ne sont pas aussi innocents qu'ils voudraient bien le croire. L'une des premières choses, et aussi l'une des plus rapidement lassantes, que découvre un flic, c'est que chacun réagit en sa présence comme s'il avait quelque chose à cacher. « Parce que tout le monde a quelque chose à cacher, Valerie, lui avait dit son grand-père. Ce n'est peut-être qu'une addiction au sucre ou un fantasme olé olé, mais il suffit qu'un flic se pointe, et c'est comme si les gens se retrouvaient sous l'œil de Dieu. A force, c'est déprimant. »

— Je dirais, à une centaine de mètres d'ici, déclara Damien Court dans Graham Hill Road, alors qu'ils étaient à mi-parcours. Mais c'est de l'à-peu-près...

— C'est mieux que rien, l'encouragea Valerie.

Elle ne voulait pas s'approcher trop du site, au risque de rouler sur d'éventuelles traces. Elle avait appelé Liza pour lui dire qu'elle aurait peut-être besoin d'une équipe de techniciens de la Scientifique.

— Vous croyez que vous pourrez voir quelque chose ? demanda Court.

A la tombée du soir, il faisait déjà presque noir sous les cèdres. Sans répondre, Valerie se gara, puis alla prendre sa torche électrique dans le coffre de la Taurus. Gants, sachets de mise sous scellés, pince à épiler, deux paires de surchaussures.

— Mettez ça, dit-elle. Marchez derrière moi.

Elle était elle aussi gagnée par l'excitation, inutile de le nier. Galvanisée par la pensée que, cette fois – Mon Dieu, je vous en prie –, il s'agissait d'une victime vivante. Pas d'un cadavre. Pas de la répétition d'un même constat : On arrive trop tard, ils s'en sont encore tirés. Claudia Grey était – *je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie* – toujours de ce monde. Autrement dit, sa vie était désormais entre les mains de l'inspecteur Valerie Hart. Un cœur qui bat, un compte à rebours qui s'égrène... Valerie sentait un remous parcourir tous les éléments de l'Affaire : la montagne de détails et de rapports, les transcriptions d'interrogatoires, les données de la Scientifique, la carte des meurtres, la sinistre galerie d'objets et surtout les mortes. Mais, derrière l'effervescence, elle percevait aussi l'ampleur de son épuisement, le risque de s'effondrer à tout moment. Il lui faudrait pourtant puiser dans ses dernières réserves d'énergie. Elle devait tenir, coûte que coûte.

— Peut-être encore vingt pas, intervint Damien Court.

— D'accord. Arrêtez-vous là. Ne bougez plus.

Après avoir allumé la torche électrique, elle avança lentement, en faisant aller et venir le faisceau entre le bitume et le bas-côté herbeux. Si elle ne procédait pas avec toute la méticulosité de la Scientifique, elle était cependant mue par les battements du cœur de Claudia Grey et par le rythme du compte à rebours, désormais inscrits en elle. Chaque seconde qui passait rapprochait Claudia de la mort. Il lui semblait presque l'entendre respirer.

Elle s'immobilisa soudain.

Des traces de pneus.

Nettes, même dans la faible clarté de sa lampe. Visibles sur la fine bande de terre entre l'herbe et la route, qui ne devait guère faire plus de quinze centimètres de large. De toute évidence, un véhicule s'était garé à cet endroit. Goodyear G647RSS. Le moulage de plâtre lui était devenu tellement familier qu'il suscitait en elle une réaction immédiate, semblable à un réflexe. Elle laisserait aux techniciens du SCPD le soin de confirmer, mais il n'y avait aucun doute dans son

esprit. Outre la distance entre les pneus avant et les pneus arrière, qui correspondait à la longueur d'un camping-car, c'était comme si l'atmosphère du lieu restait marquée par la soudaine irruption du cauchemar dans la vie de Claudia Grey – comme si l'air lui-même demeurait sous le choc.

Valerie établit dans sa tête un périmètre de sécurité autour du site, puis le quadrilla méthodiquement. Au second tour (elle avait conscience de la présence de Damien Court, toujours tendu et figé à l'endroit exact où elle lui avait demandé de rester – l'effet de l'autorité policière, même exercée de façon bienveillante : si elle lui avait ordonné de faire le poirier, il se serait probablement exécuté), elle repéra un minuscule objet brillant dans le faisceau de sa lampe.

Elle se baissa. Braqua la lumière devant elle.

Une paillette.

Et deux autres un peu plus loin.

Des paillettes argentées.

1. Santa Cruz Police Department, services de police de Santa Cruz. (N.d.T.)

— Comment tu veux gérer ça ? demanda Liza Terrill à Valerie.

Elles étaient de retour au poste de Santa Cruz, où elles buvaient un café trop fort. Le coup de téléphone à la famille de Claudia Grey ne pouvait pas être différé plus longtemps. En principe, il s'agissait juste de vérifier que Claudia n'avait pas décidé de tout plaquer et repris l'avion pour l'Angleterre sur un coup de tête. Mais ni Valerie ni sa collègue n'envisageaient un seul instant cette possibilité.

— Elle est portée disparue, dit Valerie. Ce sera déjà un cauchemar pour les parents. Qui est le responsable de l'enquête ?

— Larson. C'est quelqu'un de bien. Il assure.

— OK. Entre les données dans le réseau et mets la pression sur la Scientifique. Diffuse la photo du suspect du zoo le plus largement possible. Il semblerait que ces types utilisent toujours le même camping-car mais, à moins qu'ils ne soient complètement stupides, on ne peut pas exclure l'hypothèse d'un autre véhicule.

Le téléphone de Valerie sonna. C'était Carla.

— J'ai cru comprendre que vous étiez à Santa Cruz ? lança-t-elle en guise de préambule.

— Oui. Je vais bientôt rentrer. On a une autre victime.

Dans le court silence qui suivit, Valerie eut l'impression de sentir l'agent York prendre sur elle pour maîtriser son irritation.

— J'ai reçu l'appel ce matin, se justifia-t-elle, prise elle-même entre l'exaspération et la culpabilité. J'ai dû partir précipitamment.

— Je suis censée bosser avec vous sur cette affaire, souligna Carla.

A l'entendre, elle paraissait blessée. Ou plutôt, elle faisait tout son possible pour en donner l'impression.

— Ce qui ne veut pas dire qu'on est devenues inséparables, rétorqua Valerie.

Pour le regretter aussitôt.

De nouveau, un instant de silence à l'autre bout de la ligne.

— Je veux juste me rendre utile, se défendit Carla. Je ne sais pas pourquoi vous ne m'avez pas prévenue.

— Il était quatre heures du matin, mentit Valerie. On n'avait pas besoin d'y aller à deux.

Il lui semblait que Carla mettait à profit chaque pause pour préparer ses réponses. La suivante fut précédée par un soupir audible.

— D'accord, dit-elle. Alors, qu'est-ce qu'on a ?

Il fallut quelques minutes à Valerie pour lui résumer la situation, durant lesquelles elle dut fournir un gros effort pour ne pas l'envoyer promener et lui ordonner de la laisser faire son boulot. Liza l'observait d'un air compréhensif.

— Ça ne va pas nous aider que cette fille soit une clandestine, déclara-t-elle quand Valerie eut raccroché.

— Je sais. Il va falloir qu'on creuse pour obtenir des infos. C'est la première fois en trois ans qu'on a une victime encore vivante. Si on déconne, elle va mourir, quelle que soit la date d'expiration de son visa.

— L'appel à témoins n'a rien donné ?

— Au contraire, on a reçu des appels provenant d'une bonne dizaine d'Etats. Tous les services de police font de leur mieux, mais on n'a pas de nom, pas de numéro d'immatriculation, et s'il y a bien une chose dont on est sûrs, c'est que ces types sont extrêmement mobiles : « Vous croyez nous avoir vus dans le Nebraska ? Tant mieux pour vous. Demain, on sera au Texas. »

— Ils ne seraient plus ici, d'après toi ?

— Difficile à dire. S'ils n'ont pas de QG, ils sont peut-être en train de rouler dans leur abattoir sur roues. Mais c'est la troisième victime en Californie, alors ça pourrait laisser supposer qu'ils ont une base dans cet Etat. Jusque-là, la dispersion géographique semblait indiquer que le transport de la victime faisait partie du processus. Ils l'enlèvent, puis s'arrangent pour brouiller les pistes. Je ne sais pas... Mes tripes me disent qu'ils sont sur la route, et déjà loin d'ici. En même temps, le facteur côte Ouest n'est pas à négliger. Je pense que l'alpha a grandi dans la région. Qu'il y a vécu. Qu'il ne peut pas s'empêcher de revenir.

Alors qu'elle retournait à San Francisco sous une pluie battante, Valerie dut résister à la tentation absurde d'emprunter les routes

secondaires à la recherche du tandem meurtrier. Après tout, les familles des personnes disparues le font souvent. Pour lutter contre le sentiment d'impuissance. Contre la culpabilité qu'engendre rapidement toute activité autre qu'essayer de les retrouver. Dans les premiers temps de la disparition d'un être cher, les proches (qui, naturellement, redoutent le pire) n'ont plus le droit d'avoir une vie. Le simple fait de se préparer un café ou de sortir une poubelle – tout ce qui atteste une vie normale – a le pouvoir de les emplir de honte et de dégoût.

Ce sont les familles qui réagissent ainsi, se répétait-elle. Pas toi. Pas la police.

« Tu as fait ça parce que tu penses que tu ne mérites pas d'être heureuse, lui avait dit Blasko trois ans plus tôt, alors que l'absence de Suzie Fallon se prolongeait, que le compte à rebours, les battements de cœur et la certitude de tenir entre ses mains la vie de l'adolescente rendaient Valerie folle. Tu t'imagines peut-être que rejeter l'amour va la ramener ? Tu te trompes, ça ne les ramène jamais. » Bien sûr, il avait eu raison. Ça ne l'avait pas ramenée. Du moins, pas sous une forme identifiable.

A présent, il lui semblait que Blasko était sur le siège passager à côté d'elle, en train de l'observer tristement tandis qu'elle s'apprêtait à sombrer dans la même folie. Sauf que, cette fois, elle résisterait.

Mais c'était dur. Claudia Grey, telle qu'elle l'avait vue en photo, lui plaisait. L'humour perceptible dans son sourire et dans ses yeux bruns chaleureux, cette capacité à rire d'elle-même qu'on devinait dans son expression, cette lueur dans son regard laissant supposer qu'elle ne supportait pas la bêtise... « C'est une fille, genre, super intelligente, avait dit sa colocataire blonde, admirative et nerveuse en diable. Je veux dire, faudrait presque un dictionnaire pour discuter avec elle. »

Valerie fut soudain frappée par une pensée : Tu l'aimes bien, parce que tu la considères comme une personne.

Pourquoi est-ce différent avec elle ? A cause de Blasko. Parce que, en dépit de tout ce qui s'est passé et de tout ce que t'es devenue, quand l'amour revient il a le pouvoir de tout inverser. Tu crois que t'as changé ? Non, t'as pas changé. T'attendais, c'est tout.

Elle se demanda si Claudia Grey avait lu les articles sur les meurtres dans la presse, si elle avait reconnu le suspect du zoo sur les photos diffusées par les médias, si elle avait compris ce qui allait lui

arriver. Peu important, cela dit ; la seule réalité à prendre en compte, c'était qu'un homme l'avait enlevée. Qu'elle l'ait reconnu ou pas, elle avait forcément pensé à tout ce qu'il allait lui faire subir, toutes les choses terribles, horribles et définitives qui la marqueraient à jamais. Ses tortionnaires avaient probablement déjà commencé ; Claudia était sans doute déjà quelqu'un de différent.

Une telle idée ne pouvait engendrer qu'une réaction morale de colère, de révolte, se traduisant par un serment enflammé : Je la trouverai. Je le jure sur... s'il le faut... Seigneur, je ne laisserai pas celle-là mourir...

Cet élan ne durait cependant pas. Pas quand on n'était plus un bleu. Car ce n'étaient pas les serments qui permettaient d'arrêter les meurtriers, ni les promesses de sauver leurs victimes. Seule la Machine en était capable. Les heures et les heures de travail, l'obstination de l'instinct, le refus de renoncer.

Je te le promets, songea Valerie. Je te promets que je ne renoncerai pas.

Mais à peine avait-elle eu cette pensée que l'image d'une grosse paire de ciseaux se refermant sur le sein de Claudia lui traversa l'esprit, puis ce fut celle d'un fil barbelé à lames entre ses jambes, *d'un couteau de pêche hache fourchette machette...*

Arrête. Ça suffit. Arrête !

Le compteur de la Taurus frôlait les cent cinquante kilomètres/heure. La pluie tombait plus fort. Les essuie-glaces allaient et venaient à une vitesse frénétique, pourtant Valerie devait se pencher en avant pour distinguer la route à travers le pare-brise. Elle avait affreusement mal à la tête. Elle n'avait pas vu sa mère depuis un bon moment, mais elle savait que, lors de leur prochaine rencontre, celle-ci ne manquerait pas de lui demander : « Est-ce que tu prends soin de toi, au moins, ma chérie ? »

Elle ralentit un peu, redescendit à cent vingt. Alluma une Marlboro et avala une gorgée du café désormais froid qu'elle avait emporté du poste de police. Elle ne rappelait même plus la dernière fois où elle avait mangé un plat chaud servi dans une assiette, avec des couverts. Elle se rappelait à peine la dernière fois où elle avait mangé. Or, c'était important, non parce qu'elle avait faim (elle n'avait plus d'appétit), mais parce qu'elle devait se remplir l'estomac pour éviter de s'effondrer. Il fallait qu'elle mange pour pouvoir continuer de

travailler.

Tu mangeras en rentrant chez toi. (Et il y a une bouteille de Smirnoff dans le freezer.)

T'es en train de devenir alcoolique.

(Je sais.) Non, certainement pas.

Non, t'as raison. Tu ne deviens pas alcoolique, tu l'es déjà. Voilà ce que t'as à lui offrir, en plus du reste. Voilà pourquoi tu devrais le laisser tranquille.

Elle changea de file pour doubler un pick-up chargé de gravats. Une nouvelle fois, elle avait l'impression de voir les mortes l'accompagner, flottant au-dessus du toit de la Taurus – des âmes éparées qui formaient une triste constellation.

Puis ce fut le trou noir.

Ou plutôt, il se produisit un phénomène qui la plongea dans les ténèbres. Sa vision périphérique se brouilla en même temps qu'elle se nuancait des couleurs de l'arc-en-ciel – un effet semblable à celui de la lumière qui traverse un prisme –, puis convergea vers le centre comme si les murs d'un tunnel de verre biseauté se resserraient autour d'elle.

Valerie pensa, calmement : Je suis en train de mourir. Les couleurs s'assombrirent, jusqu'à se fondre en une masse obscure autour d'une petite ouverture qui allait en rétrécissant ; sa vision du pare-brise, de la route, du monde extérieur se réduisit peu à peu à un point minuscule. Ensuite, ce fut le noir total.

Et la lumière.

Celle d'un unique feu de stop.

FREINE !

La lumière lui renvoya brusquement l'image du monde. Valerie prit conscience de son pied qui écrasait la pédale de frein, du muscle de son mollet qui se contractait. En un éclair, elle songea : Je n'ai pas assez de temps. Je vais l'emboutir.

Elle ne l'emboutit pas.

Pas plus, grâce à l'ABS, qu'elle ne partit en dérapage.

Mais il y eut un bref moment suspendu dans le temps, durant lequel l'unique feu arrière de la camionnette qui s'était arrêtée devant elle parut se précipiter à sa rencontre, où elle vit à travers le pare-brise dégoulinant de pluie cet œil rouge démoniaque foncer vers elle,

comme réjouit par la perspective de lui apporter la mort.

Des coups de klaxon retentirent. Le pick-up la dépassa en trombe. Elle sentit son dos, sa nuque et ses épaules se raidir, anticipant un impact par-derrière.

Or, rien de tel ne se produisit, parce que le conducteur qui la suivait roulait en dessous de la limite de vitesse autorisée, en respectant la distance de sécurité imposée par la pluie. Contrairement à elle.

Quand on n'en tient pas compte, un stress important peut causer des réactions physiques spectaculaires, dont les pertes de connaissance.

Valerie s'imaginait décrire ce qu'elle venait de vivre à son médecin, Rachel Cole. Celle-ci, une praticienne posée et compétente de cinq ans seulement son aînée, l'écouterait sans porter de jugement, tout en prenant des notes de son écriture illisible, puis lui dirait certainement ensuite qu'elle avait besoin d'au moins deux semaines de congés.

« On sait toujours soi-même ce qu'il faudrait faire, lui avait dit son grand-père. C'est juste qu'on ne veut pas l'admettre. » Ce qu'il faudrait faire..., songea Valerie. Reconnaître qu'elle n'en pouvait plus, que son efficacité était compromise. Arrêter de travailler sur l'Affaire. Arrêter, une bonne fois pour toutes.

Cette pensée la terrifiait, parce qu'elle émanait de la raison et l'emportait sur la petite voix en elle qui tentait en vain de la convaincre qu'il ne s'était rien passé. Cela revenait à essayer de s'arrêter de grelotter simplement en se répétant qu'on a chaud.

D'accord, c'était arrivé.

C'était arrivé, mais ça n'arriverait plus. Pas assez de nourriture, pas assez de sommeil. Ça ne se reproduirait pas. Elle y veillerait.

Dans le cas contraire...

Dans le cas contraire, elle prendrait des mesures.

Elle imagina Blasko secouant la tête, un sourire triste aux lèvres, parce qu'il n'était pas dupe.

Elle imagina Carla York assise à côté d'elle, décrétant : « OK, c'est bon. Je n'ai pas besoin d'en voir plus. »

Valerie affermit sa prise sur le volant en attendant que le malaise se dissipe. Contre toute attente, elle n'avait pas lâché sa cigarette. Elle baissa sa vitre et l'expédia dehors. L'air humide rafraîchit ses joues

brûlantes. Elle savait qu'elle aurait dû mettre en route la sirène et arrêter la camionnette dont l'un des feux arrière était cassé.

Mais quand la file des véhicules bloqués devant elle s'ébranla de nouveau, elle comprit (elle avait roulé trop vite, en collant de trop près les autres voitures, et toujours sous l'effet de la vodka de la veille) qu'elle n'en ferait rien.

Et dire qu'elle était sans doute la dernière chance de Claudia Grey...

Will Fraser n'arrivait pas à dormir. Il s'était couché trois heures plus tôt, et le réveil indiquait maintenant 4 h 48. Les chiffres rouges semblaient palpiter dans l'obscurité, comme animés d'une joie mauvaise. Sa femme Marion ronflait doucement à côté de lui. En principe, il aurait dû ronfler lui aussi, puisque, par une sorte de miracle, ils avaient fait l'amour quand il était rentré, à minuit. Sauf que l'Affaire était pareille à une créature insomniaque logée dans son cerveau, qui se foutait bien de savoir s'il avait couché avec l'équipe des pom-pom girls des Raiders au grand complet. Le terme « miracle » était à peine exagéré : c'était la première fois depuis peut-être six mois. « Un miracle de Noël », avait-il été tenté de murmurer au moment de jouir. (Il s'était abstenu ; il n'était pas idiot.) Marion et lui s'aimaient, dans le sens où chacun connaissait intimement l'autre, l'agaçait avec une régularité lassante, et le plus souvent ne se donnait même pas la peine de s'engager dans une dispute, parce qu'il était trop fatigué et conscient que, de toute façon, cela ne déboucherait pas sur un grand chamboulement. Ils formaient un couple fait pour durer (leur tendresse mutuelle était en tout point égale à leur irritation), soudé par des gamins épuisants (Deborah, dix-sept ans, et Logan, quatorze ans), et à la moindre séparation de plus de deux jours chacun s'apercevait à quel point les particularités de l'autre lui manquaient. Pour Will, c'était le rire de Marion, sincère et aussi merveilleux que tout ce qui caractérisait l'Eden avant la chute. Mais ils étaient mariés depuis vingt-trois ans. Le plus souvent, le sexe entre eux était routinier et manquait de passion. Pourtant, quand le désir faisait l'une de ses rares apparitions, c'était chaque fois une vraie fontaine de jouvence. « Eh ! avait lancé Marion ce soir-là, au moment où il finissait de se brosser les dents. Je me sens d'humeur cochonne. » Elle était allongée à plat ventre dans un long tee-shirt rose et rien en dessous, et soudain

la vue de ses pieds nus et des petites veines violettes sur sa cuisse avait affolé les sens de Will, lui rappelant tous les attraits irrésistibles de son corps : la demi-douzaine de grains de beauté sur son dos, les plis derrière ses genoux, la douceur de sa bouche... Ils s'étaient aimés avec une rapacité intense, assumée, voluptueuse. Après, le visage pressé contre l'aisselle de Marion, il avait pensé : Dieu que c'était bon... Il avait déposé de petits baisers tout le long de son flanc. Puis elle avait dit : « Putain, j'en avais besoin », s'était détournée et endormie comme une masse.

Depuis, même s'il se sentait physiquement aussi comblé qu'éreinté, Will n'avait pas fermé l'œil.

C'était à cause de la poche déchirée (s'il s'agissait bien d'une poche) retrouvée sur le cadavre à Reno. Les lettres brodées (s'il s'agissait bien de lettres) l'obsédaient. Et il était flic depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il valait mieux prêter attention à ce genre d'obsession.

Il se leva, s'habilla sans bruit et traversa les chambres des enfants (Deborah s'était endormie sans ôter les écouteurs de son iPod, dans la même position que Marion quand il avait eu fini de se laver les dents ; cette vision lui transmet un message inquiétant au sujet de la féminité naissante de sa fille – tandis que Logan était couché sur le dos, la bouche ouverte, une jambe en dehors de la couette, éclairé par l'économiseur d'écran montrant Liv Tyler à cheval dans *Le Seigneur des Anneaux*), avant de descendre à la cuisine.

Il se prépara du café puis s'assit à la table en chêne pour parcourir ses notes. L'Affaire rongeaient Valerie, il le savait, mais elle ne lui laissait pas de répit non plus. Chaque nouveau cadavre découvert le renvoyait à sa propre part de responsabilité dans l'échec de l'équipe. Ils travaillaient dessus depuis si longtemps que l'Affaire était devenue la toile de fond déprimante de toutes ses pensées. « Poche déchirée, avait-il écrit dans son calepin. Arrachée à un bleu de travail ? Peut-être le bas d'un J, sûrement un R et sans doute un S. A vérifier, familial. »

Pour l'instant, il ne pouvait rien faire. Il allait devoir rassembler tous les dossiers et réexaminer la poche. Il savait néanmoins qu'il avait mis le doigt sur quelque chose, que ce sigle éveillait en lui un écho insistant mais encore trop vague – que c'était (l'expression le fit mentalement rire) un « indice ». Il imagina Marion se réveillant dans

leur chambre, se levant pour aller aux toilettes et s'apercevant qu'il n'était plus là, et il eut l'impression de voir sur ses traits un mélange d'agacement, de déception et de résignation. « Mariée à un flic ? avait-elle dit, éméchée, lors d'une soirée, des années plus tôt. Mouais, ben je pourrais tout aussi bien être mariée à un junkie. Faut s'habituer à toujours passer en deuxième position dans l'ordre des choses. Faut apprendre à se contenter des miettes. » En repensant à la façon dont elle s'était comportée avec lui un peu plus tôt, au lit – concentrée, impersonnelle, uniquement préoccupée par son propre plaisir –, il sentit son sexe durcir de nouveau, et il fut tenté de remonter, de l'enlacer, d'enfouir le visage dans la douce chaleur de sa nuque et de savourer le moment. Qui sait, si le monde était réellement devenu fou, peut-être serait-elle toujours d'humeur égrillarde quand elle se réveillerait ?

En attendant, le coup de téléphone que Valerie lui avait passé de Santa Cruz dans la soirée continuait de le hanter : « On en a une encore vivante, Will. Il faut qu'on s'active. Tout de suite. »

Avec une pointe de regret, tempérée néanmoins par un certain réalisme (les chances pour que Marion veuille se livrer à des ébats matinaux étaient minces, voire carrément nulles), il écrivit un message à sa femme et le posa sur la table. Il était 05 h 17. Le local des scellés n'ouvrirait pas avant huit heures, mais le gardien de nuit serait encore là. Et, de toute façon, si la poche elle-même n'était pas revenue du labo, ils disposaient d'un tirage de la photo prise par le type de Reno. Will avala une dernière gorgée de café – les mots « peut-être un J, sûrement un R et sans doute un S » tournant en boucle dans sa tête –, saisit ses clés de voiture et sortit dans la grisaille qui précédait le lever du jour.

— Tiens, dit Angelo. Je t'ai préparé de la soupe en sachet. Poulet et nouilles. Attention, Nell, c'est chaud.

Ils n'avaient pas reparlé de sa mère ni de Josh. Il comprenait. Le choc ne lui avait laissé que très peu de mots pour raconter ce qu'elle avait enduré, et elle avait épuisé ses réserves. Il lui était désormais impossible d'évoquer le sujet. Elle avait cette capacité d'analyse propre aux enfants. L'enfance se distingue par la richesse de l'imagination, certes, mais aussi par un don, sous-estimé, pour appréhender le réel. Les enfants sont des réalistes brutaux ; la seule alternative à l'insupportable, c'est la suppression immédiate. Ils n'ont pas les moyens de se leurrer ; il faut attendre l'âge adulte pour acquérir ce talent douteux.

Malgré tout, Angelo estimait que, grâce aux conseils occasionnels de Sylvia, il commençait à mieux se débrouiller. Il pouvait au moins aborder deux sujets de conversation sans risque : lui-même, et les soucis immédiats de leur présent commun. Aucun n'obligeait la fillette à retourner au moment du drame ou avant, ni à se projeter dans l'avenir. Aucun ne prenait en compte le passage du temps. Le passage du temps était tabou, car pour elle il ne signifiait qu'une chose : celui depuis lequel sa mère saignait. Angelo priait pour qu'elle n'ait aucune idée de la vitesse à laquelle on se vide de son sang. Il ne se faisait toutefois guère d'illusions : il voyait bien l'expression qui altérerait son regard à certains moments, les efforts qu'elle devait fournir pour repousser la vérité et continuer d'espérer. C'était terrible pour lui de ne pas pouvoir la reconforter. Il devait résister à l'envie de mentir, d'inventer une fable dans laquelle, à la suite d'une intervention imprévue, sa mère et son frère seraient sauvés. Mais elle n'était ni assez jeune ni assez crédule pour avaler de telles histoires. Heure après heure, il la regardait renaître au forceps dans un monde

nouveau et cruel. Chacune de ses inspirations était pour lui la preuve poignante qu'elle essayait de survivre, alors même que ce monde transformé semblait n'avoir pour unique objectif que de l'anéantir par sa violence, de la consumer de chagrin. De fait, elle paraissait à peine consciente de sa présence ; il n'aurait sans doute guère été plus étrange pour elle de se retrouver confiée aux bons soins d'un animal doué de la parole ou d'un extraterrestre bienveillant. Au cours de leur cohabitation forcée, la partie pragmatique de son esprit avait décidé qu'il n'était pas dangereux. C'était au moins un soulagement pour lui de constater que ce fait était établi, que le moindre de ses propos ou de ses gestes ne déclenchait pas en elle une réaction de peur.

Maintenant que se dissipaient les premiers effets du bouleversement provoqué par la découverte de la fillette, Angelo sentait se réveiller certains aspects de sa personnalité. Surtout ceux (et c'était la première pensée qui, depuis bien longtemps, lui donnait presque envie de rire) du romancier en lui. Il avait déjà une idée de la façon dont il pourrait décrire la scène. L'armature lui paraissait évidente : le vieil homme au cœur mort qui se voit offrir une chance de revenir à la vie grâce à l'innocence d'un enfant. En réaction, Sylvia lui avait adressé son sourire si caractéristique, mélange de complicité et d'espièglerie. Alors, il avait compris : s'il avait fait le voyage jusque-là, c'était pour essayer de déterminer s'il voulait vivre ou mourir. Rester ou partir. Continuer sans l'objet de son amour, ou le suivre dans le mystère. Au moment où il s'était fait cet aveu, il avait imaginé que Sylvia aurait son mot à dire sur la question. Mais, de nouveau, il n'avait eu droit qu'à son sourire empreint d'une mystérieuse sérénité. C'était l'expression qui l'avait toujours caractérisée pour lui. Celle dont elle le gratifiait lors de réceptions pendant lesquelles ils s'ennuyaient à mourir. Ou dans les moments de bonheur inattendus. Ou encore, quand elle le chevauchait pendant l'amour, et qu'elle le sentait sur le point de jouir. C'était le signe qu'elle le connaissait au moins aussi bien qu'il se connaissait lui-même, et pour Angelo c'était également ce qui avait donné un sens à sa vie. Il était venu dans cette cabane isolée pour tenter de savoir s'il pouvait envisager l'existence sans elle.

« Alors ? Tu penses que c'est possible ? »

Nell buvait sa soupe. Il ravala les encouragements qui lui venaient aux lèvres : « Oui, c'est bien, ma grande. » En les formulant, il risquait

de la tirer brusquement de sa transe animale ; elle se rendrait alors compte de ce qu'elle faisait, qu'elle était en train de se nourrir alors même que sa mère et Josh étaient peut-être, peut-être... Non. Il devait se taire, laisser les besoins vitaux en elle accaparer son esprit. S'il l'interrompait maintenant, qui sait si elle accepterait encore de manger ?

Mais, au bout de quelques gorgées seulement, elle reposa le bol. Tourna la tête et regarda dehors par la vitre. Les larmes lui montèrent aux yeux, puis coulèrent sur ses joues.

— Nell ? appela-t-il en s'efforçant de refouler l'élan qui le poussait vers elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle demeura muette. L'impossibilité pour lui d'alléger sa souffrance le ramenait aux pires moments de la maladie de Sylvia. A l'altérité de l'autre. A la dimension personnelle de la douleur. Combien de fois avait-il supplié l'univers de lui donner sa tumeur, d'échanger sa place avec elle ? Je suis prêt à accepter n'importe quel marché, du moment que vous l'en délivrez, se répétait-il dans sa tête. Faites juste qu'elle guérisse.

« Je sais, lui murmura l'esprit de Sylvia. C'est ce qui a rendu mon départ supportable : le fait de savoir que j'avais connu un tel amour dans ma vie. De savoir que j'avais eu le meilleur. »

Les larmes de Nell se tarirent aussi soudainement qu'elles étaient apparues.

— Personne viendra, dit-elle.

Valerie travaillait à son bureau depuis déjà un moment quand Nick Blaskovitch entra, peu après neuf heures et demie, et lui tendit une enveloppe de papier kraft. Elle ne lui avait pas reparlé depuis leur conversation dans le parking couvert – depuis « Je passerai te voir plus tard » et la soudaine bouffée d'espoir insensé à laquelle ces paroles avaient donné lieu (suivie d'un retour à la réalité beaucoup moins soudain.) La douche, le shampooing, la jupe... Blasko l'avait surnommée « Skirt », la Jupe, dès le début, pour parodier le chauvinisme qui régnait dans la police. Et parce que c'était lui, parce qu'elle savait qu'il l'entendait à l'inverse de n'importe quel crétin sexiste, elle avait appris à aimer ce surnom. Elle ne portait des jupes qu'en sa présence. Pour le plaisir éhonté de sentir la main de Blasko se glisser dessous, remonter le vêtement autour de sa taille, lui baisser sa culotte, et enfin venir en elle...

— Ce n'est pas ton écriture, hein ? lança-t-il. A moins que tu n'aies essayé de la déguiser...

Valerie jeta un coup d'œil à l'enveloppe. Elle était adressée à NICHOLAS BLASKOVITCH.

Non, ce n'était pas son écriture.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

Il ne la regardait pas. Il avait baissé les yeux, et la colère qui bouillonnait en lui était presque palpable. S'y mêlait aussi de la tristesse.

— Fais-moi savoir quand tu seras prête à en parler.

— Nick ?

Mais déjà, il tournait les talons.

Elle ouvrit l'enveloppe.

La clinique Bryte.

Oh, Seigneur.

Après avoir parcouru le formulaire, Valerie demeura immobile quelques instants. Puis elle glissa de nouveau la feuille dans l'enveloppe, la plia et la rangea dans son sac.

Comment ?

Non. Peu importait comment. Seul comptait le fait qu'il connaisse désormais la vérité. Ou du moins, une partie de la vérité.

Son intention, lorsqu'elle se leva, était de se rendre directement au labo de Blasko. Mais son téléphone sonna alors qu'elle se mettait en route. Liza.

— Les traces de pneus correspondent au moulage qu'on a déjà, annonça-t-elle. Apparemment, c'est votre tandem.

— Merde.

— Je sais.

— Des traces d'ADN sur les paillettes ?

— On aura les résultats dans quelques heures.

— Rappelle-moi dès que tu les recevras.

— Promis. Ça va ? T'as une voix bizarre.

— Non, ça va, prétendit Valerie. J'attends ton coup de fil.

Blasko, seul dans une pièce remplie de matériel high-tech, travaillait sur un ordinateur. Valerie le vit mettre l'écran en veille quand elle entra. Dans un coin de sa tête, elle pensait savoir pourquoi.

— Ce n'est pas ce que tu crois, commença-t-elle.

— T'étais pas enceinte ?

— Si, j'étais enceinte. Mais je n'ai pas avorté.

Il secoua la tête, comme pour demander : Quel intérêt de mentir maintenant ?

— J'ai fait une fausse couche.

Ces mots le stoppèrent net dans son élan. Etouffèrent sa colère. Cela lui fendit le cœur de le voir penser aussitôt à la souffrance qu'elle avait dû endurer – à ce qu'elle avait pu ressentir, plutôt qu'à ce qu'il ressentait, lui. Découvrir qu'il avait toujours des réflexes protecteurs à son égard la bouleversait.

— J'ai pris rendez-vous à la clinique, c'est vrai, dit-elle, elle-même choquée par la brutalité de cet aveu. Je ne savais pas quoi faire.

Les épaules de Blasko – tout son corps – se détendirent légèrement. Ne subsistait plus en lui que la tristesse.

— Mais je l'ai perdu, ajouta-t-elle en inclinant la tête. Une semaine avant la date à laquelle j'étais censée y aller.

Ils gardèrent le silence un moment. Il fut le premier à le rompre :

— Il était de moi ?

Différentes réponses défilèrent dans la tête de Valerie. Elle avait l'estomac noué au point d'en avoir mal. Elle se rappela les traits tirés du médecin, et sa main tendue, gantée de latex. Ce qu'elle contenait : le fœtus recroquevillé, semblable à un point d'interrogation. Elle devait la vérité à Blasko.

— Je ne sais pas. Je suis désolée.

Désolée. Désolée. Désolée. Ce mot était devenu une sorte d'automatisme dans leur relation. Au même titre que « amour ».

Il n'y avait pas de fenêtres dans le labo, éclairé seulement au néon. Dans un angle, un appareil de la taille d'une machine à laver émettait un léger bourdonnement.

Valerie s'assit sur un coin du bureau. Elle avait peur que ses jambes ne la soutiennent plus. Le visage en feu, elle plaqua ses mains sur ses genoux.

— J'ai tout fait de travers, reprit-elle. Ne va pas t'imaginer que je l'ignore.

Elle le sentait batailler pour tenter d'assimiler tous ces nouveaux éléments. Parce qu'il l'aimait.

Enfin, il déclara :

— Quelqu'un voulait que je lise ce document.

Malgré la douloureuse intensité du moment, ce fait ne leur avait pas échappé, ni à l'un ni à l'autre. Ils étaient flics.

— Je m'en rends compte, dit-elle.

— T'as des ennemis au poste ?

— On dirait.

— Comment ont-ils pu avoir accès à ton dossier médical ?

« Je veux juste me rendre utile », avait dit Carla. Les agents du FBI pouvaient avoir accès à ce genre d'informations, s'ils le voulaient vraiment. Cédant à la paranoïa, Valerie eut l'impression de voir l'agent York fouiller dans sa poubelle et compter les bouteilles vides, l'épier grâce à des caméras cachées dans son appartement, assister à son malaise au volant sur la 280 – monter pièce par pièce le dossier grâce auquel elle serait dessaisie de l'affaire.

Puis elle se rappela les enveloppes sur le siège passager de la Cherokee. Des enveloppes kraft.

— Aucune idée, répondit-elle, sans trop savoir pourquoi elle ne

mentionnait pas Carla York. Non, je ne vois pas.

— Il va falloir qu'on enquête, affirma Blasko. Merde, c'est grave !

« On ». Ensemble. Y avait-il eu un seul moment depuis qu'ils s'étaient rencontrés où elle n'avait pas pensé à eux deux comme à des alliés ? Nous. On. Toi et moi. Essayer d'envisager un avenir sans lui, c'était comme s'imaginer privée de chaleur jusqu'à la fin de sa vie, dans un monde ouvert aux quatre vents et parcouru de courants glacés, où la lutte quotidienne contre le froid permanent engendrerait une fatigue sans nom. Un combat qui ne la tuerait pas, mais qui l'userait peu à peu. Qui la dépouillerait de toute joie et la viderait de sa substance vitale, la transformant en une sorte de robot. Depuis le départ de Blasko, c'était ainsi qu'elle se voyait vieillir : en être amoindri, au cœur mort, sur lequel on pouvait toujours compter.

— Crois-moi, je trouverai, affirma-t-elle.

— N'empêche, tu aurais dû me parler de cette grossesse.

— Je sais.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Parce que je ne voulais pas t'obliger à revenir. Et s'il n'était pas de toi ?

— Est-ce que tu t'en serais débarrassée si ç'avait été le mien ?

Bonne question. Qu'aurait-elle décidé ? Sur le moment, elle n'avait pas voulu penser à ce rendez-vous, ni à ce qu'impliquerait une recherche de paternité. Était-il seulement possible de faire le test alors que l'enfant n'était encore qu'un fœtus ? N'aurait-il pas fallu attendre la naissance ? A l'époque, elle avait relégué toutes ces questions, et tant d'autres, dans un coin de sa tête, en se disant : Tu n'es pas obligée de décider maintenant. Tu as le temps. Tu t'es laissé un délai de réflexion.

— Je n'avais pas le droit de te demander de revenir, insista-t-elle.

— J'avais le droit de savoir si j'étais père.

— Exact.

Ils restèrent assis en silence un moment. L'appareil dans le coin continuait de bourdonner. Valerie songea qu'elle étoufferait si elle devait travailler dans cette pièce aveugle. Au moins, son bureau lui offrait une vue sur l'extérieur : essentiellement des toits sans grand intérêt, avec parfois un aperçu réjouissant du ciel de San Francisco.

— C'était une fille ou un garçon ?

— Je l'ignore.

Elle avait une conscience aiguë des efforts qu'il déployait pour intégrer toutes ces informations. Il lui semblait entendre son esprit, ou son âme, tenter de repousser ses limites afin de pouvoir être à la hauteur. *Et, s'il en est capable, il doit endurer dans sa propre faiblesse tous les torts de l'Homme.* Tous les torts... Ce tort-là. Celui qu'elle avait causé. Y avait-il une seule situation dans sa vie où ce putain de poème ne s'appliquait pas ?

— T'avais envie que je vienne te voir, hier soir ? demanda-t-il finalement.

Tout ce qu'il lui restait de dignité se mobilisa pour ordonner à Valerie de mentir.

Ce fut cependant sa faiblesse qui l'emporta.

— Bien sûr, avoua-t-elle.

Et d'ajouter, après une pause :

— Mais je comprends ce qui t'a retenu.

Elle aurait voulu poser une main sur lui. S'exprimer autrement que par des mots qui risquaient de blesser. Au lieu de quoi, elle saisit la souris sur le bureau.

— Non, dit-il. Ne fais pas ça.

Valerie l'ignore. La spirale de points multicolores affichée par l'économiseur d'écran disparut, remplacée par des rangées de photos qui, malgré leur taille réduite, ne laissaient guère de doute sur ce qu'elles représentaient.

— Crois-moi, il vaut mieux que tu ne les voies pas, reprit-il.

Pourquoi s'obstina-t-elle, malgré cet avertissement ? Sans doute parce qu'elle avait tellement envie de se jeter dans ses bras qu'il lui fallait absolument se concentrer sur autre chose. Même la part de faiblesse en elle savait que ce ne serait pas juste pour lui. Elle cliqua au hasard sur une miniature.

Elle pensait s'être préparée à ce qu'elle allait découvrir. Sauf qu'il n'en était rien. Elle s'attendait à de la pornographie, aux aberrations révoltantes de la pédophilie. Or, elle avait sous les yeux le torse balaféré d'un enfant, sillonné de coupures, dont certaines avaient cicatrisé et formaient des lignes pâles, et d'autres étaient à vif et infectées. Le gosse était trop jeune pour lui permettre de déterminer si c'était un garçon ou une fille. Elle sentit Blasko, vaincu, se voûter à côté d'elle.

— Oh, putain, murmura-t-elle.

Elle cliqua sur une autre image. Et une autre, et encore une autre.

Ce n'étaient qu'enfants victimes de mauvais traitements. De « tortures », il n'y avait pas d'autre mot. Dos, torses, jambes, bras, parties génitales... Mutilations systématiques. Infligées délibérément. C'était usant, d'imaginer le plaisir qu'avaient pu en retirer les tortionnaires.

— Ce... c'est...

— Oui, l'interrompt Blasko. C'est un marché émergent. Et tu veux que je te dise le plus beau ? Certaines de ces photos proviennent d'ordinateurs des SPE.

Les services de protection de l'enfance. Ou comment le boulot vous affecte, distille lentement son poison...

— On enquête actuellement sur quinze agences différentes, expliqua-t-il. L'Amérique va avoir du mal à avaler ça. Non que ce soit propre à l'Amérique, d'ailleurs...

Valerie ne pouvait plus s'arrêter. Elle cliquait frénétiquement, mue par un mélange d'incrédulité et de familiarité. C'était toujours la même chose, quel que soit le degré d'horreur. A la première pensée qui vous venait – Ce n'est pas possible, on ne peut pas avoir fait ça – succédait aussitôt un sentiment nauséux de déjà-vu : bien sûr que c'est possible. On a toujours fait ça. C'est un exemple parmi tant d'autres de ce qu'on est capable de faire. Toute l'histoire de l'humanité en est l'illustration. Et ceci, qu'on le veuille ou non, en est une partie intégrante. De même que la poésie, la chapelle Sixtine, les blagues, le pardon, la compassion et l'amour. *Juste parmi les Justes. Pouilleux parmi les Pouilleux...*

— T'as vraiment besoin de tout voir ? demanda posément Blasko.

A ces mots, Valerie comprit qu'il avait deviné la question implicite posée par son acte : Y a-t-il encore une place pour nous dans tout cela ? Y a-t-il encore une place pour l'amour ?

— Arrête, s'il te plaît, dit-il en posant une main sur la sienne.

Valerie détacha son regard de l'écran. Était-il possible pour eux de ne pas être contaminés par tant de violence ? De fait, cette question-là n'était qu'une version personnelle de celle qui se pose à tout flic : vous sentez-vous capable de voir ce que vous voyez tous les jours et de rester vous-même, de conserver en vous tendresse, humour et espoir ?

Poussée par un dernier élan de masochisme ou de détachement quasi scientifique, ou peut-être simplement parce que la confusion la

plus totale régnait dans son esprit, elle se tourna de nouveau vers l'ordinateur et cliqua sur une autre image, consciente de la légère pression de la main de Blasko sur la sienne.

Ce n'était pas la pire photo qu'elle avait eue sous les yeux, mais c'était indéniablement la plus bizarre. Elle montrait le dos nu d'un enfant, couvert de brûlures et de coupures – il y en avait plusieurs dizaines, peut-être une centaine – qui, à première vue, semblaient avoir été infligées de manière aléatoire. Valerie eut beau les examiner, elle ne décela aucune logique, même après qu'elle eut remarqué une sorte de « A » sur l'épaule gauche, une lettre formée selon toute vraisemblance de brûlures de cigarette. Un hasard, sûrement ; une ressemblance fortuite.

Puis elle regarda plus attentivement.

Il y avait un « F » juste au-dessus du sacrum. Un « B » à mi-hauteur de la colonne vertébrale. Un « R » profond, mal cicatrisé, sous l'omoplate droite. Quelqu'un avait imprimé au couteau ou par le feu les lettres de l'alphabet sur cette chair tendre. Certaines y étaient tracées plus d'une fois.

— Allez, ça suffit, décréta Blasko. Arrête, maintenant.

D'autorité, il s'empara de la souris, cliqua et mit l'ordinateur en veille. Durant quelques instants, ils restèrent assis en silence, sans se regarder. Minés par la tristesse, le chagrin, le souvenir de ce qu'ils avaient perdu. Mais aussi, en dépit de tout, conscients de la persistance du lien entre eux, aussi fragile qu'indéfectible.

— Je vais te le dire pour la dernière fois, Blasko. Parce que si je continue à le répéter, ça va nous empoisonner tous les deux : je suis désolée.

Quand il plaça une main sur son genou, elle savoura la chaleur de ce contact. Cette intimité lui avait tellement manqué ! Comme elle avait souffert d'être ainsi privée d'affection... Elle avait passé trois ans à se dire qu'elle ne connaîtrait plus jamais cela, et à ne pas croire ce qu'elle se racontait. Elle avait passé trois ans (c'était désormais une évidence pour elle) à attendre que leur histoire reprenne son cours.

— Ecoute, commença-t-il. Il n'y a pas de...

La porte s'ouvrit soudain, livrant passage à un technicien qui parlait dans son téléphone portable. Blasko retira promptement sa main, et Valerie se redressa. Ils échangèrent un bref coup d'œil. « Plus tard ? Oui, plus tard. »

Alors qu'elle retournait vers la salle de brigade, elle croisa Carla York dans le couloir.

— Ah, vous voilà ! lança cette dernière. Je tiens à...

Valerie fit mine de poursuivre son chemin, mais l'autre s'interposa.

— Valerie, bon sang ! Je vous parle...

— Foutez-moi la paix ! gronda celle-ci en la repoussant.

— Eh ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Vous pensez vraiment que j'ignore ce qui se passe ?

— Quoi ?

— Vous pensez que je ne sais pas ce que vous êtes venue faire ici ?

— Je ne vois pas quoi ce que vous voulez dire.

— Que ce soit bien clair : vous allez...

Valerie s'interrompit brusquement.

Carla la regardait comme si elle tombait des nues. Ou plutôt, elle s'efforçait de se composer la mine de quelqu'un qui tombe des nues – sans y parvenir tout à fait.

C'était soudain devenu secondaire pour Valerie.

Oh, Seigneur.

— Bon, reprit Carla. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous...
Eh, Valerie ?

Sans un mot, celle-ci s'éloigna dans le couloir en hâte.

Trente secondes plus tard, elle était de retour dans le labo de Blasko. Entre-temps, le technicien avait terminé sa conversation téléphonique et travaillait à son bureau, lunettes sur le nez, éclairé par les lueurs de son écran d'ordinateur. Blasko s'était approché de l'appareil bourdonnant dans le coin de la pièce. Il se retourna quand Valerie entra.

— Retrouve-moi la dernière image que j'ai vue, dit-elle tout de go.

— Quoi ?

Elle se dirigea vers la table de travail et tendit la main vers la souris.

— Ces photos que je regardais, tout à l'heure... Il me faut la dernière. Putain, j'y crois pas...

D'un clic, elle sortit du mode veille, pour tomber cette fois sur une page de *chat*. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur l'une des phrases :
« La vanille, évidemment ! Et toi ? »

— Les photos, Nick ! Grouille.

— Attends, attends. Laisse-moi faire...

Après avoir fermé la page, il retourna sur le bureau, puis entra un mot de passe que Valerie ne réussit pas à déchiffrer. Il ouvrit le dossier des miniatures.

— Qu'est-ce que tu cherches, Valerie ?

Elle saisit la souris et commença à passer en revue les images.

— Non, intervint Blasko. C'est celle-là.

Le cliché du buste de l'enfant reparut et Valerie l'étudia un petit moment en silence. De son côté, Blasko ne lui posa aucune question. C'était inutile. Il avait perçu le changement en elle, et il en connaissait la signification. Lui-même le sentait s'opérer en lui exactement de la même façon quand le boulot prenait le dessus ; dans ces moments-là, plus rien d'autre ne comptait. D'une certaine manière, il était heureux de la voir fonctionner ainsi. C'était l'autre grande force qui les unissait, cette même maladie qui les avait poussés tous les deux à s'engager dans la police des années plus tôt.

— Comment on fait pour agrandir ? demanda-t-elle.

Le logiciel ne lui était pas familier. Les menus n'avaient aucun sens pour elle.

— Ici. On double ?

— Oui.

Sous les yeux de Valerie, l'image grossit.

En un éclair, toute sa fatigue la déserta.

Le jeune corps torturé. Les lettres brutalement gravées dans sa chair. Les cicatrices. A... R... Q...

Mais ce n'était pas le message imprimé sur la peau qu'elle avait besoin de déchiffrer. C'était l'environnement dans lequel la jeune victime avait été photographiée. L'arrière-plan.

Une chambre d'enfant. Le coin d'un lit défait. Une fenêtre donnant sur un jardin où se dressait un arbre solitaire. Un pan de mur sur lequel on voyait en partie une affiche : un alphabet illustré, qui faisait correspondre à chaque lettre un dessin de couleur vive.

A comme Abricot

B comme Baudruche

C comme Cadran

D comme Dinosaur

E comme Eléphant

F comme Fourchette

G comme Grenouille

H comme Hache

La voix de la raison lui soufflait : « Calme-toi. Ne t'emballe pas. Prends un peu de recul. On trouve sans doute le même genre de poster dans des centaines de milliers de maisons et d'écoles maternelles. »

— Réduis-la, s'il te plaît. Et fais un gros plan sur la fenêtre.

Blasko s'exécuta, ramenant l'image à sa taille initiale.

Valerie se pencha vers l'écran.

Mais ce n'était pas nécessaire. Elle savait déjà.

L'arbre dans le jardin avait un double tronc, qui formait un Y à l'envers.

C'était le même arbre devant lequel Katrina Mulvaney, qui en était alors à un peu plus de la moitié de sa courte vie, avait été photographiée.

— Donnez-moi tout ce que vous avez sur cette image, dit Valerie par-dessus son épaule.

Elle avait déjà un pied hors du labo de Blasko.

— D'où elle vient, quand elle a été prise...

— Il n'y a que..., commença Blasko, mais elle filait déjà dans le couloir.

De retour à son bureau, elle tapa « arbres de forme étrange » dans Google. Cinq millions de résultats. Elle reformula sa recherche : « arbre de forme étrange Hoppercreek Camp. » Cliqua sur « Images ».

C'était le premier résultat.

« Notre curiosité locale », disait la légende. A Redding, en Californie.

Redding. A peut-être trois cents kilomètres au nord de San Francisco.

Son téléphone fixe sonna.

— Valerie ? Ecoute-moi, dit Blasko. On a déjà les distributeurs. Ils sont en taule. Cette affaire faisait partie de...

— Ce ne sont pas les distributeurs qui m'intéressent, le coupable. C'est le gosse sur la photo.

Silence. Spéculations de flic.

— Ce serait lui ? demanda-t-il.

— Tu sais qui l'a prise ?

— Non, c'est un Polaroid qui a été scanné il y a cinq ans. On n'a pas l'original. Mais je peux joindre quelqu'un qui sera peut-être capable de nous donner des infos plus précises.

— Je veux bien. Rappelle-moi après, d'accord ? Je dois raccrocher.

Elle se sentait galvanisée par l'adrénaline, et par la présence des mortes qui s'agitaient autour d'elle. Quand le déclic se produisait, c'était toujours ainsi : tous les détails de l'affaire, jusque-là assemblés

en un kaléidoscope indéchiffrable, se réorganisaient soudain pour former une image. Il fallait alors réagir vite, tout en veillant à ne pas laisser l'excitation l'emporter sur la concentration, car le risque était alors de passer à côté du seul détail qui pourrait retarder l'enquête de quelques heures, quelques minutes ou ne serait-ce que quelques secondes susceptibles de coûter la vie à quelqu'un.

Valerie s'accorda le temps de se calmer avant de téléphoner aux parents de Katrina. *Mon Dieu, faites que ce ne soit pas Dale qui réponde...*

— Allô ? fit Dale Mulvaney.

— Monsieur Mulvaney ? Valerie Hart à l'appareil.

Ils s'appelaient par leurs prénoms depuis le début des investigations, mais le souvenir de leur dernière rencontre l'incitait à adopter une approche plus formelle. Un court silence s'ensuivit, durant lequel Valerie devina ce qui se produisait chez son interlocuteur : les parcelles de désespoir éparpillées en lui qui se rassemblaient dans l'instant.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

Il n'avait pas la voix pâteuse de quelqu'un qui a bu. Elle rendait juste un son éraillé. C'était la voix d'un homme à bout de forces, à deux doigts de se brûler la cervelle.

— J'ai besoin de savoir en quelle année Katrina a fait ce camp d'été à Hoppercreek.

— Quand elle... quoi ?

— Petite, elle est partie en colonie de vacances dans un endroit appelé Hoppercreek, près de Redding. Je voudrais connaître la date exacte de ce séjour.

Une autre pause.

— Vous pensez que ce serait quelqu'un de...

La voix d'Adele s'éleva en arrière-fond :

— Dale ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu te rappelles quel âge avait Kat quand on l'a envoyée à Hoppercreek ? lança-t-il.

Valerie s'imagina la perplexité d'Adele, l'effort qu'elle devait fournir pour fouiller dans ses souvenirs malgré le chagrin, l'impatience grandissante de son mari.

— Je ne... C'était... Elle avait onze ans, je crois. Oui, c'est ça, onze ans.

Valerie fit le calcul : 1990.

— Pourquoi ? demanda Dale à Valerie. Vous avez quelque chose ?

Valerie savait ce qui allait se passer : si elle leur expliquait la situation, leur colère et leur peine resurgiraient d'un coup. Jusque-là, ils vivaient leur deuil comme une dérive, et ce début de piste allait les réveiller, leur donner un espoir auquel se raccrocher. Or, ce serait une trahison, même si elle parvenait à arrêter les meurtriers. Parce que leur fille avait été violée et assassinée. Elle était morte et le resterait. Les proches des victimes disent toujours qu'elles veulent la justice. C'est vrai, bien sûr. Mais tout ce que la justice peut leur prouver, c'est qu'elle ne suffit pas. Comment pourrait-il en être autrement, quand la seule chose susceptible de les apaiser serait de retrouver la victime en vie ? D'effacer ce qui est arrivé ?

— C'est juste une supposition, mentit Valerie. Vous n'ignorez pas que, depuis le début, on a tous le sentiment que Katrina connaissait son meurtrier – entre autres, parce que c'est difficile d'enlever quelqu'un au grand jour dans une ville comme San Francisco. Dans la mesure où aucun des interrogatoires auxquels on a procédé ne nous a livré de suspect potentiel, on est maintenant amenés à envisager la possibilité qu'elle ait pu rencontrer cet homme il y a des années. Et que ce soit lui qui ait pris la photo qu'Adele m'a remise lors de ma dernière visite. Mais, je vous en prie, n'attendez pas trop de cette piste.

Elle ne parvint cependant à raccrocher qu'au bout de quelques minutes laborieuses (des minutes cruciales pour Claudia Grey ; le temps se mesurait désormais à son échelle). Les Mulvaney voulaient tout savoir : le raisonnement, la probabilité, l'enchaînement de cause à effet... Il était difficile pour Valerie de leur répondre sans mentionner l'alphabet illustré ni le corps mutilé de l'enfant, pourtant elle fit de son mieux. Pas question de reparler des objets. L'objet pour Katrina. L'abricot enfoncé dans son vagin. Valerie ne voulait pas leur infliger ça encore une fois. A comme Abricot.

— Je vous appellerai dès que j'aurai du nouveau, conclut-elle. Maintenant, il faut vraiment que je vous laisse. Le temps presse.

La tactique fonctionna. La culpabilisation. Leur laisser entendre qu'ils ralentissaient le processus. Leur faire comprendre que, tant qu'ils la garderaient en ligne, elle ne pourrait pas traquer les meurtriers.

Ni empêcher Claudia Grey de se rapprocher de sa mort.

— Bon, bon, d'accord, dit Dale. Compris. Vous nous tiendrez au courant dès que...

— Vous serez les premiers avertis, lui assura Valerie. Je vous le promets.

Dans le meilleur des cas, le gosse de la photo, devenu aujourd'hui un adulte (et un tueur), vivait toujours dans la maison où il avait été torturé enfant. Mais, pour Valerie, c'était à peine concevable, même en théorie, parce qu'il était extrêmement rare que le « meilleur des cas » corresponde à la réalité.

L'arbre bizarre n'avait rien de secret. Bien au contraire, il s'agissait d'une attraction pittoresque qui attirait de loin les curieux disposant de trop de temps libre. Un coup de téléphone à l'office du tourisme de Redding lui permit d'obtenir l'adresse. Il poussait dans le jardin d'une habitation qui appartenait depuis 2008 à Warren et Corrine Talbot. Un second coup de fil aux Archives du comté lui révéla le nom de la propriétaire en 1990 : Jean Ghast. Elle avait acheté l'endroit en 1974.

A première vue, le fait que ce soit une femme ne cadrerait pas. Mais il y avait certainement un amant dans l'histoire, se dit Valerie. Un homme qui la tenait sous sa coupe. C'était un raffinement typique de la cruauté masculine : savoir manipuler les femmes pour les amener à livrer leurs propres enfants aux mauvais traitements.

Sans se décourager, elle surfa sur des sites, ouvrit des fenêtres, parcourut des pages, sélectionna des passages, cliqua sur des liens... Chaque fois, elle faisait l'expérience de ces quelques secondes d'attente impatiente, durant laquelle l'ordinateur charge les informations, qui avivent la conscience de l'existence. Elle songea aux années que son grand-père avait passées dans la police. Chemises cartonnées, index, copies carbone, trombones... La fragilité des archives physiques, l'odeur de l'encre, le cliquetis des machines à écrire rappelant les stridulations des insectes... Ce devait être tellement plus dur d'exercer ce métier à l'époque. Et tellement plus facile pour les assassins de ne pas se faire prendre ! Et, aujourd'hui, alors qu'elle-même n'avait même pas l'excuse d'un matériel obsolète, qu'elle bénéficiait de toute l'aide que la technologie pouvait lui apporter, elle n'avait pu empêcher la mort de huit femmes.

Quant à la neuvième, elle attendait d'être sauvée.

Elle se força à ralentir, à récapituler ce qu'elle savait. Durant l'été

1990, quelqu'un avait photographié Katrina devant un arbre à deux troncs. La maison près de laquelle il poussait contenait un alphabet illustré montrant des objets qui correspondaient à ceux retrouvés dans le corps des victimes. Un petit garçon martyrisé avait été photographié dans cette même maison. Aucune nécessité logique n'impliquait qu'il soit devenu le meurtrier de Katrina. Aucune. (Valerie se demanda brièvement si le photographe des deux sujets, le garçonnet et Katrina, était la personne qu'elle cherchait.) Sauf que l'image de ce jeune corps torturé dégageait quelque chose d'infiniment troublant : une sorte d'aura de désespoir qui semblait émaner de ses épaules balafrées telles des ailes invisibles. Son intuition de flic ne lui laissait pas de répit. La Machine non plus.

Mais le trouble qu'elle éprouvait avait aussi une autre origine : l'idée qu'un traitement ignoble ait pu produire un être ignoble. Qu'il puisse exister des circonstances atténuantes, une explication ou une cause partielle à toute cette folie. L'opinion publique ne voulait pas qu'il en soit ainsi, bien sûr. La presse à sensation préférait avoir affaire à des monstres simples : le mal à l'état pur. Pas d'excuses. Pas de passé. Pas d'empathie.

Et s'il en est capable, il doit endurer dans sa propre faiblesse tous les torts de l'Homme.

Le poème aurait pu parler d'un flic, songea-t-elle. Dans sa propre faiblesse... Dieu sait que de la faiblesse, elle en avait à revendre.

Quoi qu'il en soit, les faits demeuraient. Ce jeune garçon avait grandi. Il avait tué au moins huit femmes. Il était peut-être en train de tuer Claudia Grey en ce moment même. L'alphabet comportait vingt-six lettres ; il en restait dix-huit.

Ce fut plus long qu'elle ne l'avait escompté.

Cela coûta plus de temps à Claudia.

Mais, alors qu'elle explorait les archives de l'état civil, Valerie reçut un appel du journal local de Redding, qu'elle avait déjà contacté.

— Valerie Hart, j'écoute ?

— Inspecteur Hart ? dit une voix féminine. Je m'appelle Joy Wallace, je travaille pour le *Redding Record Searchlight*. Vous vouliez des renseignements sur Jean Ghast ?

— Oui, en effet.

— Ah.

Une pause.

— C'est à propos des meurtres en série, je suppose ?

Valerie se raidit. Le réflexe du journaliste : donnant, donnant. S'ils n'étaient pas nombreux en dehors des forces de police à savoir qu'elle était responsable de l'enquête, tous les représentants des médias le savaient. Le flic incapable d'empêcher le massacre de ces femmes. La plus célèbre incompétente à l'échelle nationale.

— C'est officieux, répondit-elle.

— Détendez-vous, inspecteur. Je ne cherche pas le scoop. Ecoutez, je vais vous envoyer un lien qui vous donnera accès aux articles, mais je peux vous résumer l'histoire dans ses grandes lignes tout de suite, si vous voulez.

— Allez-y, dit Valerie, le stylo immobilisé au-dessus de son bloc-notes.

Elle connaissait la valeur de l'information : celle-ci est pareille à un fil dépassant d'un écheveau incroyablement emmêlé qui, si on tire dessus, permet de tout dénouer. Elle savait aussi que, au moment d'obtenir une information capitale, on éprouve un sentiment de certitude absolue, comme si on ne découvrait pas quelque chose de

nouveau, mais qu'on se rappelait soudain quelque chose qu'on avait toujours su, au plus profond de soi. C'était moins une révélation qu'une confirmation.

Au début de l'été 1992, lui raconta Joy Wallace, Jean Ghast, cinquante-huit ans, avait été découverte sans vie au pied de l'escalier dans sa maison de Redding. Le rapport du légiste avait conclu à une combinaison de causes naturelles et accidentelles : Jean, qui souffrait d'une insuffisance coronarienne, avait eu une crise cardiaque. Soit elle avait fait un malaise en haut de l'escalier et était ensuite tombée, soit elle était tombée et le choc avait précipité l'attaque. Aucun signe d'effraction n'avait été relevé sur place. Rien ne manquait. Elle avait la réputation de quelqu'un de discret, qui n'avait pas d'ennemis. Elle vivait seule depuis que sa fille Amy, sérieusement perturbée, l'avait quittée (depuis qu'elle s'était enfuie, disait la rumeur) en 1979, à l'âge de seize ans. Il n'y avait pas de M. Ghast. Jean avait élevé seule son enfant.

Environ six ans après son départ, Amy s'était présentée chez sa mère. Elle était accompagnée de son fils de cinq ans et d'un homme. Ils n'étaient pas restés plus de quelques jours, mais par la suite le petit garçon passait parfois le week-end chez sa grand-mère. Il ne sortait jamais du jardin, et Jean Ghast l'emmenait rarement en ville. Les mauvaises langues affirmaient qu'il « n'avait pas toute sa tête. » De fait, il ne parlait pratiquement pas.

Deux jours après la découverte du corps de Jean, des randonneurs dans le parc naturel volcanique de Lassen avaient croisé un jeune garçon de douze ans qui errait en pleine nature, seul et « désorienté ». Quand il avait été en mesure de tenir des propos cohérents, il leur avait dit s'appeler Leon Ghast.

Il avait fallu encore deux jours (vingt-quatre heures avec la police de Redding, et vingt-quatre autres avec les services de la protection de l'enfance) pour établir qu'il s'agissait du petit-fils de Jean Ghast. Treize ans plus tôt, Amy (devenue une prostituée accro à l'héroïne sans domicile fixe) était tombée enceinte des œuvres de Lewis Crowe, originaire de Las Vegas. Trafiquant de drogue et souteneur de son état, atteint de troubles bipolaires, il s'était fait tuer un mois avant la naissance de son fils, au cours d'un deal qui avait mal tourné.

— Attendez, inspecteur, ce n'est pas tout ! dit Joy Wallace.

Leon Ghast ne venait pas rendre visite à sa grand-mère le week-

end. En réalité, il habitait avec elle depuis sept ans.

— La maison se situe à la sortie de la ville, précisa la journaliste. Elle est bordée d'un côté par Hoppercreek Camp et de l'autre par des bois. C'est seulement quand toute l'affaire a éclaté que les gens ont reconnu n'avoir jamais vu Amy déposer le gosse ou venir le rechercher.

Et quand « toute l'affaire » avait éclaté, elle avait fait grand bruit à Redding.

— Le petit était dans un état effroyable, poursuivit Joy Wallace de ce ton à la fois horrifié et blasé caractéristique du vingt et unième siècle. Jean avait épargné les bras et les jambes, pour que les sévices soient moins visibles, mais elle avait fait un carnage sur le reste du corps.

Amy Ghast était morte d'une overdose en 1989. Il n'y avait aucun parent proche désireux ou capable d'accueillir le jeune Leon.

— Alors, il a été confié à la Protection de l'enfance. Je vous laisse imaginer la suite ! Quatre années à être ballotté de famille d'accueil en famille d'accueil, à entrer dans le système ou à en ressortir... Dire qu'il avait des problèmes de comportement et des difficultés d'apprentissage est un euphémisme. Alexie aiguë, plus sept ans de brutalités ayant provoqué une véritable aversion pour l'alphabet. Il n'avait pas mis les pieds à l'école depuis des années. Entre nous, c'était déjà un miracle qu'il puisse encore parler.

Puis, en 1997, la chance avait enfin souri à Leon. Il avait été recueilli par Lloyd et Teresa Conway, un couple aisé, sans enfants, habitant Fresno et appartenant au mouvement des chrétiens de la seconde naissance. Lloyd avait fondé une société de fabrication de matériel thermique florissante – CoolServ –, spécialisée dans les congélateurs sur mesure, et il avait commencé à apprendre à Leon les rudiments du métier.

— Pour autant que je le sache, il travaille toujours à l'usine là-bas, déclara Joy Wallace.

Valerie en avait des fourmillements dans les paumes. Autour d'elle, l'atmosphère du bureau était devenue électrique. Le temps imparti à Claudia filait à toute vitesse, en produisant un sifflement assourdissant.

— Vous avez les coordonnées des parents d'accueil ? demanda-t-elle.

— Oui, mais je ne sais pas si elles sont toujours valables. On a publié un complément d'enquête un an après leur décision de prendre Leon chez eux.

Valerie nota l'information.

— Et vous avez aussi publié une photo du garçon ?

Bref silence. Joy Wallace voulait sans doute lui laisser le temps de compter les bons points qu'elle accumulait.

— Je vous l'envoie par fax ou par mail ?

— Les deux, répondit Valerie.

— Donnez-moi cinq minutes, le temps de la chercher.

— Est-ce que les Conway se souviendront de vous ? C'est vous qui avez rédigé l'article ?

— Oui.

— Pourriez-vous les appeler ? J'ai besoin de savoir où vit et travaille Leon aujourd'hui. De toute urgence.

Une pause.

— S'il vous plaît, ajouta Valerie.

— Entendu, inspecteur.

— Je vous le répète, tout cela doit rester officieux.

— C'est lui ?

— Je n'en sais rien, prétendit Valerie. Mais on ne peut pas se permettre de fuites d'informations à ce stade. Sérieux, motus et bouche cousue.

— Je ferai ce que je peux, répliqua la journaliste. En attendant, vous n'auriez pas dû vous présenter quand vous avez téléphoné. Vous ne risquez rien avec moi, mais nous sommes dans un journal. Alors, j'imagine que le compte à rebours est entamé.

Le compte à rebours.

Le mail arriva en premier. Valerie ouvrit le fichier joint.

C'était une photo de Lloyd et Teresa Conway prise dehors, sur une pelouse ensoleillée : un couple avenant, en tenue décontractée dans des tons pastel, qui souriait timidement à l'objectif. Entre eux se tenait un garçon brun de seize ans (précisait la légende), large d'épaules et plus grand que ses parents d'adoption, affichant un sourire qui ne suffisait pas à masquer sa réticence.

Valerie plaça à côté la photo du suspect du zoo.

Deux images séparées par treize années.

Mais, à moins que sa capacité à déceler les ressemblances ne lui

fasse défaut, c'était bien la même personne.

Leon Ghast.

Plus tôt ce matin-là, Will Fraser s'était préparé pour une longue plongée lugubre dans les dossiers de l'affaire. Il s'était installé à son bureau un peu avant six heures, devant un imposant gobelet de Caffè Latte acheté chez Starbucks (il refusait d'employer le mot *grande* quand il commandait ; rien que la terminologie d'importation appliquée à la taille des cafés le dissuadait de remettre les pieds dans l'un de ces établissements) et la photo de la poche déchirée, qu'il avait coincée entre son clavier et son écran.

Un seul coup d'œil à la montage de documents rassemblés suffit à faire renaître le découragement. Toutes ces informations qui ne menaient nulle part... Des individus placés brièvement en position de suspects. Adresses, numéros de téléphone, transcriptions d'interrogatoires. Des pistes débouchant sur des impasses. Une énorme masse de détails au sujet des mortes, qui refusait de livrer la moindre indication utile – semblable à des nuages noirs amoncelés dans l'attente d'un orage qui n'éclate pas.

Il passa en revue les photos des victimes, sans chercher à repousser les images de ses ébats nocturnes avec Marion que certains détails lui évoquaient : une jambe nue ; des seins ; le dessous d'un pied... Il était habitué à ces connexions immédiates, à ces juxtapositions, à ces associations. Après tant d'années, elles n'avaient plus le pouvoir de le surprendre ni de l'inquiéter. Quand on est flic, le métier vous oblige à intégrer dans votre fonctionnement mental la mort, la violence et la laideur ; elles prennent leur place dans votre cadre de référence. Il faut apprendre à ne pas s'alarmer. A faire avec. Ce n'est pas la fin du monde. Quand on est flic, on relativise beaucoup de choses. Quand on est flic, on accepte la nouvelle version de soi imposée par le métier, ou on démissionne.

Il avala une autre gorgée de son café (il avait aussi des réserves sur

l'emploi du mot *Latte*), songea – déjà ! – à sortir fumer une cigarette, résista à la tentation puis, comme c'était le dernier dossier en date ajouté sur le bureau, cliqua sur « congélateurs dans les camping-cars ».

Il avait été déçu que son hypothèse n'ait rien donné. Mais, même en l'absence de résultats, il n'avait pu se résoudre à abandonner cette piste. Il avait la vision récurrente de deux hommes dans un camping-car haut de gamme plaçant à l'intérieur d'un congélateur grand comme un cercueil un corps enveloppé d'un sac-poubelle, puis le recouvrant d'un double fond sur lequel s'entassaient steaks et pizzas congelés, ainsi que des pots de crème glacée. Birds Eye. DiGiorno. Ben & Jerry's. Des marques familières, réconfortantes, dissimulant un secret monstrueux. Valerie n'avait pas été enthousiaste quand il lui en avait parlé. Il s'inquiétait pour elle. Elle était de moins en moins elle-même. Quoi qu'il en soit, elle avait beaucoup changé depuis l'affaire Suzie Fallon. Or, aujourd'hui, Blasko était de retour, et ce qu'il y avait entre eux n'avait pas disparu, c'était évident. La moitié du service était au courant de leur rupture trois ans plus tôt, pourtant Blasko était revenu – et allait sans doute s'en prendre de nouveau plein la figure, le malheureux... Will pouvait le comprendre, cela dit : Valerie lui fournissait une sacrée bonne raison de revenir. Will s'était lui-même dangereusement entiché d'elle quand ils avaient commencé à bosser ensemble (il avait fallu longtemps à Marion pour l'apprécier, forcément), mais il aimait sa femme. C'était d'ailleurs cet amour sincère qui rendait le reste supportable. Ça, et aussi les gosses qu'ils...

Bon sang.

Il se figea.

URS.

Universal Refrigeration Services.

A Oakland, en Californie.

La troisième entreprise dans laquelle il s'était rendu.

URS.

Ce fils de pute bossait là-bas. Il n'y avait pas trace dans les archives d'une commande pour un congélateur adapté à un camping-car, parce qu'il l'avait fabriqué lui-même.

Un frisson d'excitation chassa la fatigue de Will comme un bras balayant tous les objets sur une table encombrée.

Il tapa « URS » dans Google.

Nous sommes une société spécialisée dans les solutions créatives adaptées aux problèmes de nombreuses entreprises, dont les distributeurs de boissons et de produits frais, les usines de conditionnement, les supermarchés et les magasins d'alimentation, les cavistes et les supérettes, les restaurants, les exploitations viticoles, les brasseries, les fleuristes, les usines de biotechnologie et les laboratoires. Nous développons également des études pour des projets spécifiques tels que les chambres de maturation ou les caves à bière.

Et les congélateurs permettant de transporter les cadavres dans les camping-cars.

Dans le mille !

Le problème, c'était que le logo ne correspondait pas. La photo de la poche montrait des lettres blanches sur fond bleu, en majuscules ; le site Web, des minuscules noires sur un fond rouge avec une bordure jaune. Le sigle était partout : sur les camionnettes et les camions, l'entête des courriers, l'entrepôt.

Will élargit la recherche. Peut-être existait-il deux sociétés ayant la même raison sociale ? Sa seule certitude concernant la poche était le « R ». Les autres lettres n'étaient que partielles. Le « U » pouvait très bien être un « J », ou peut-être un « W ». Le « S » pouvait... Eh bien, il ne pouvait guère être autre chose qu'un S.

Il essaya « JRS San Francisco ». Obtint toute une masse d'informations sans aucun rapport avec les congélateurs. Même chose pour « WRS San Francisco ». Un groupe religieux... une station de radio numérique... une compagnie de danse...

Merde ! Etait-il devenu dingue ?

Non, il savait qu'il avait déjà vu ce logo.

Il appela URS.

Pas de réponse. Il était trop tôt.

Il saisit la photo posée devant l'ordinateur et attrapa sa veste.

En roulant vers Oakland, Will repensa à sa première visite à l'usine. Deux unités industrielles disposées à angle droit, une cour bitumée et une flotte de camions. Il avait traversé l'entrepôt, gravi deux volées de marches et longé au moins trois couloirs pour arriver jusqu'au bureau du directeur. Le logo était le même partout, et ce n'était pas celui de la poche. Le directeur, un certain Tony Dawson, était un type bedonnant en chemise de flanelle à carreaux sur un pantalon en toile. Cheveux couleur de sable mouillé, mains épaisses,

couvertes de taches de son. Tout émoustillé (quoique méfiant) à l'idée d'être soudain mêlé à une véritable enquête, même si Will avait pris soin de ne rien laisser échapper. (La presse connaissait Valerie, le grand public aussi, mais les autres enquêteurs étaient restés anonymes, Dieu merci.) Dawson l'avait reçu dans son bureau (quelques guirlandes ici et là, un minuscule sapin artificiel dans un angle) et avait passé trente minutes à consulter les dossiers des employés aux dates concernées. Si la pièce n'était pas à proprement parler un capharnaüm, elle avait toutefois besoin d'être rangée. L'un des tiroirs de l'armoire de classement était cassé. Du sac de golf qui traînait par terre dépassait un driver ébréché. Il y avait trois ordinateurs – un nombre dont Will ne s'était pas expliqué la raison. Un carton rempli de factures roses. (Du papier ? avait-il songé. Qui utilise encore du papier ? Mais le monde était ainsi : jamais aussi avancé sur le plan technologique que dans la vision paranoïaque qu'on s'en fait.) Dans un coin...

Oui !

Les mains de Will se crispèrent sur le volant.

Tandis qu'affluaient les souvenirs, il se félicita : Putain, t'es quand même bon. La Machine fonctionne toujours... Il sourit. (Alors qu'une autre partie de lui, plus détachée, pensait : Tu souris, parce que tu viens de te rapprocher d'un pas de ce salopard qui massacre des femmes. Mais en as-tu le droit ? Est-ce que les mortes voudraient te voir sourire ? En même temps, se dit-il, si personne ne retirait de satisfaction à accomplir son travail, les mortes pourraient-elles un jour avoir leur vengeance ? Et n'était-ce pas ce qu'elles voulaient ? N'était-ce pas tout ce qu'il leur restait ?)

Dans le coin du bureau de Dawson, il y avait un personnage en carton, moitié moins grand qu'en taille réelle : un chauve souriant, à la moustache aussi noire que ses yeux étaient bleus.

Vêtu d'une combinaison avec le logo URS sur la poche.

Qui avait dû changer depuis.

Le chauve arborait le même que sur la poche retrouvée dans la main de la morte.

« Oh, lui ? avait dit Dawson en voyant Will examiner le chauve à l'air radieux. C'est Frank Ransome, mon prédécesseur. Il a reçu le titre de Manager de l'Année en 2010. J'ai voulu faire le malin en disant je ne le sortirais pas de mon bureau tant que je n'aurais pas décroché le

titre moi aussi. Mouais... Faudrait vraiment que j'apprenne à réfléchir avant d'ouvrir ma grande gueule ! »

L'équipe du matin était déjà en place quand Will se gara sur le parking d'URS, mais Dawson n'était pas encore arrivé, contrairement au manager de l'entrepôt, Royle, un quinquagénaire petit et noueux au crâne rasé et au visage dur.

— Ouais, sûr, dit-il quand Will lui eut montré la photo du suspect du zoo. Je me souviens de lui. Il était...

Il marqua une pause.

— Vous enquêtez sur quoi, déjà ?

— Un homicide.

— Merde ! Il est mort ?

— Non, il n'est pas mort. Dites-moi seulement ce que vous savez de lui. A commencer par son nom.

De toute évidence, Royle réfléchissait à l'identité de son interlocuteur et aux sombres possibilités liées à sa présence. Son expression reflétait ses interrogations.

— Vous voulez dire qu'il est suspect ?

— Pour le moment, nous avons juste besoin de nous entretenir avec lui, répliqua Will. Et c'est entre vous et moi, OK ?

Royle se passa rapidement la langue sur les lèvres pour les humecter.

— Oui, bien sûr. Je comprends.

— Et donc, il s'appelle... ?

— Xander. Xander King.

Will inscrivit le nom dans son calepin.

— Drôle de nom, observa-t-il.

— Bah, je sais bien, mais c'est comme ça... Dites, en fait, c'est à Lester que vous devriez parler. Il bossait avec lui.

— D'accord. En attendant, est-ce que vous pourriez me donner quelques informations ? Puisqu'il a été employé ici, vous avez forcément ses coordonnées dans son dossier. Il faudrait que j'y jette un coup d'œil.

Sa requête parut embarrasser le manager.

— C'est que... il était pas déclaré, vous comprenez. On le payait de la main à la main. Aujourd'hui, on n'embauche plus personne au noir, mais Ransome, lui, se gênait pas. Ça remonte à trois ans. Je sais même pas si on avait son adresse, à l'époque. Vous avez toujours la

possibilité de demander au patron de vérifier, j'imagine. Ou à Marcy, qui ne va plus tarder. Elle devrait pouvoir vous trouver ça.

— Qu'est-ce que Xander King faisait, au juste ?

— Ben, pour être honnête, c'était un peu le larbin de la boîte. On pouvait aussi bien lui demander de transporter des caisses que de nettoyer les chiottes... Il affirmait s'y connaître en congélateurs, sauf que Ransome l'a jamais pris au sérieux. Le problème, c'est que King savait ni lire ni écrire. Il était analphabète, j'avais jamais vu ça. Mais comme Ransome était lui-même dyslexique, il avait pitié de lui. Personnellement, je l'aimais pas. A vrai dire, il me foutait les jetons. Même Lester le connaissait pas vraiment. King était pas du genre bavard, vous voyez. J'ai toujours pensé qu'il était peut-être un peu, ben... attardé.

Royle s'interrompt soudain, l'air de se demander s'il avait bien fait d'utiliser ce mot. Will se borna à hocher la tête. Le politiquement correct est l'un des nombreux luxes que les flics ne peuvent pas s'offrir. Seule compte l'information.

— Bref, reprit Royle, manifestement rassuré, il se trouve que King a hérité de son beau-père, un truc comme ça. Il s'est pointé un jour en disant à tous ceux contre qui il avait une dent qu'ils pouvaient aller se faire foutre. Après, on l'a plus jamais revu. Sacrée histoire, pas vrai ?

— Ouais, sacrée histoire, confirma Will.

Une remarque de Valerie lors de leur dernière réunion lui revint à l'esprit : « Les tueurs pourraient bénéficier d'une certaine indépendance financière. »

— Vous savez combien il a touché ? demanda-t-il.

— Non, ça, personne le sait, répondit Royle. Assez pour se permettre de rendre son tablier, en tout cas.

Et assez pour financer une virée meurtrière de trois ans, songea Will.

— OK, dit-il. J'ai besoin de son adresse. Qui peut me la donner, déjà ?

— Marcy. Mais elle est pas encore arrivée. Elle devrait être là dans dix minutes, guère plus.

— Et ce Lester, qui a bossé avec King... Il travaille toujours ici ?

Le visage de Royle trahissait déjà une certaine déception à l'idée que son rôle était presque terminé. Les feux de la rampe policière allaient bientôt éclairer quelqu'un d'autre.

— Sûr, répondit-il. Je vais voir si je peux le trouver. Bon Dieu de bon Dieu ! Xander King. Si on m'avait dit...

— Allons-y, le pressa Will.

Mais le dénommé Lester avait appelé la veille pour prévenir qu'il était malade, et il n'avait pas repris son poste.

Un peu plus tard, la secrétaire de Dawson, Marcy, confirma qu'il n'y avait pas d'adresse pour Xander King, mais qu'il y en avait une, assortie d'un numéro de téléphone, pour Lester Jacobs.

Will le composa à trois reprises. Pour tomber chaque fois sur une boîte vocale.

Mauvais timing. Le capitaine Deerholt sortit de son bureau au moment où Valerie, flanquée de Laura Flynn et d'Ed Perez, longeait le couloir. La porte était ouverte, laissant voir Carla York à l'intérieur, les bras croisés.

— Veuillez entrer, Val, s'il vous plaît.

— On le tient, monsieur, objecta-t-elle. On y va tout de suite. Le temps presse.

— Quoi ?

Il fallut deux secondes à Deerholt pour enregistrer l'information, l'analyser, déterminer qu'il ne s'agissait pas d'un prétexte pour se défilier.

— D'accord, l'agent York va vous accompagner, décréta-t-il. Alors, quel que soit le contentieux entre vous, pour le moment vous oubliez. Vous avez un mandat ?

— Halloran est parti le chercher. De toute façon, on peut s'en passer pour le moment, on a un motif légitime d'intervenir. Ecoutez, capitaine, il faut vraiment qu'on y aille.

— OK, je ne vous retiens pas. Agent York ?

Les membres de l'équipe avaient perdu trente-huit minutes sur le temps imparti à Claudia Grey, mais au bout du compte ils avaient obtenu l'adresse de Leon Ghast. Ici même, à San Francisco. Il habitait dans le Tenderloin un appartement au quatrième étage d'un immeuble sans ascenseur. Si une recherche auprès du service des cartes grises n'avait pas permis d'établir de correspondance avec la photo, Joy Wallace avait eu plus de chance du côté des parents d'accueil. Lloyd Conway avait vendu sa société CoolServ afin de pouvoir prendre une retraite anticipée. Malheureusement, un cancer du pancréas lui avait laissé moins de deux ans pour en profiter. Sa mort avait dévasté sa femme, Teresa, qui depuis était soignée pour dépression grave. « Elle

n'est pas folle – pas vraiment, du moins –, en attendant je ne vois pas comment vous pourriez la citer comme témoin », avait dit la journaliste à Valerie. Il avait fallu à Joy Wallace plus d'une heure d'entretien téléphonique avec la veuve pour reconstituer toute l'histoire. Leon avait quitté le domicile des Conway à dix-neuf ans. Ils avaient eu trois années pour essayer de faire fonctionner les choses, pourtant – à ce stade, Joy lisait entre les lignes – Leon n'avait jamais trouvé ses repères. Il avait travaillé avec son père adoptif chez CoolServ et appris les rudiments du métier, mais il était parti de son côté dès qu'il avait eu quelques économies. Pendant des mois, qui s'étaient ensuite mués en années, les Conway avaient attendu en vain des nouvelles de lui. Ce silence les avait mis au supplice. En désespoir de cause, ils avaient engagé un détective privé, qui l'avait finalement retrouvé au terme d'une longue quête. Une réunion de famille avait alors été organisée, qui n'avait pas permis de resserrer les liens. Néanmoins, pour autant que Teresa Conway le sache, il n'avait pas changé d'adresse. Valerie s'apprêtait à vérifier dans les bases de données quand le bon sens – trop souvent noyé sous les difficultés des investigations quand on est flic – l'avait amenée à consulter les Pages Blanches de San Francisco. Il y figurait bel et bien ; c'était d'ailleurs le seul Leon Ghast de l'annuaire : 218 Ellis Street, Appartement 4D.

Les inspecteurs et Carla York montèrent dans la Taurus de Valerie. Quatre agents en uniforme, répartis dans deux voitures de patrouille, les talonnèrent, toutes sirènes hurlantes. Ils ne les coupèrent qu'à quelques centaines de mètres d'Ellis Street.

L'immeuble de Ghast ne comportait pas d'accès à l'arrière, seulement un escalier de secours. Au troisième étage, Ed Perez et l'un des agents en uniforme sortirent leur plaque pour se faire ouvrir un appartement habité par deux retraités hispaniques à moitié endormis, et pouvoir ainsi accéder à l'extérieur. L'appartement de Leon se situait juste au-dessus.

Devant la porte, Valerie se tourna vers le patrouilleur le plus proche, Galbraith, qu'elle connaissait.

— Restez ici, ordonna-t-elle. Que personne n'entre ni ne sorte. Si quelqu'un se présente, vous me le signalez. Mais surtout, vous ne le laissez pas partir.

— Compris.

— Pareil pour vous, dit-elle au partenaire de Galbraith – un certain

Keely, d'après son badge.

Sans être un bleu, celui-ci paraissait néanmoins assez nouveau dans le métier pour ne pas encore être blindé contre l'horreur. Et, manifestement, il ne serait que trop heureux de raconter toute l'histoire au bar après le boulot. Il hocha la tête.

Laura Flynn vérifia le chargeur de son Smith & Wesson.

Jusque-là, Valerie et Carla York n'avaient pas échangé un mot. La tension palpable entre elles ajoutait encore à l'adrénaline collective.

De la musique diffusée à faible volume leur parvenait à travers le battant. Valerie pressa la sonnette.

S'ensuivit un de ces moments dont les policiers ont l'habitude. Un de ces moments où le monde peut basculer. Les mortes étaient de nouveau là, réunies dans un silence chargé de tristesse.

Le volume de la musique baissa. Un bruit de pas.

Le judas s'obscurcit.

— Oui ?

Valerie montra sa plaque.

— Police. Veuillez ouvrir, s'il vous plaît, monsieur.

A sa grande surprise – elle s'attendait à une réaction de paranoïa, à des cris, à une certaine résistance ou au moins à des questions –, le verrou coulisssa et la porte s'écarta.

Devant elle se tenait un beau gosse qui ne pouvait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Dreadlocks blondes, yeux bleus. Un anneau dans le nez. Une chemise d'étamine blanche, style indien, sur un Levi's délavé. Des Converse violettes. Aucune odeur de hasch ne flottait autour de lui, ce qui expliquait sans doute la facilité avec laquelle il avait ouvert.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas leur suspect.

— Leon Ghist ? demanda-t-elle néanmoins, pour la forme.

Comme beaucoup de gens en pareilles circonstances, son interlocuteur s'efforçait d'offrir l'image de l'innocence la plus totale. Son visage reflétait un mélange d'appréhension et de bonne volonté citoyenne, mais Valerie était prête à parier que, comme tous ceux qui n'ont rien de bien grave à se reprocher, il passait mentalement en revue la liste de ses fautes et autres incartades à la recherche de celle qui, oubliée depuis des années, lui revenait peut-être aujourd'hui à la figure. En cet instant, la bouche ouverte tandis que son cerveau achevait de se googliser, il ressemblait à un ange fébrile.

— Euh, non, répondit-il enfin. C'est pas moi.

— Je ne suis pas chez Leon Ghast ?

Le jeune homme transféra son poids d'une jambe sur l'autre.

— Qui ?

— Leon Ghast. Est-ce qu'il habite ici ?

— Non, affirma-t-il, l'air cependant mal à l'aise.

— Pouvons-nous entrer ?

Le voyant hésiter, Valerie devina que son expérience des séries télévisées le poussait à s'enquérir d'un éventuel mandat de perquisition.

— Nous devons vous parler, monsieur, intervint Carla en lui brandissant sous le nez les initiales du FBI. C'est de la plus haute importance.

Il hésitait toujours, mais de toute évidence il était suffisamment innocent pour avoir peur de la police. C'étaient les vétérans de la culpabilité qui étaient les plus difficiles à intimider – ceux qui avaient un intérêt personnel à « connaître leurs droits ».

— Je, euh... d'accord.

Valerie gratifia Carla York d'un regard noir, genre : « Je gère. Ne vous en mêlez pas. »

Tous pénétrèrent dans un deux-pièce typique du quartier : mobilier passe-partout, stores vénitiens aux lamelles gondolées, un téléviseur qui avait bien deux générations de retard... Il y régnait cependant une propreté étonnante. Un tapis inuit impeccable réchauffait le parquet ciré. Les tableaux abstraits dans des cadres métalliques étaient accrochés droit. Valerie remarqua la présence de trois ou quatre rayonnages de livres parfaitement alignés, dont au moins un tiers de Penguin Classics. La musique qu'ils entendaient était mélodieuse, genre musique d'ambiance, sans paroles. La première chose que fit le jeune homme fut de saisir la télécommande pour l'éteindre.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, dit Valerie.

Il les avait fait entrer volontairement et il semblait mort de trouille. Pour lui laisser le temps de se ressaisir, et comme la porte de la chambre était ouverte, Valerie jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur. La pièce se caractérisait par la même ambiance minimaliste et parfaitement ordonnée, constata-t-elle. Le lit aux draps blancs était refait. Laura Flynn, qui entre-temps avait exploré la cuisine, lui indiqua d'un hochement de tête qu'il n'y avait rien à signaler. Le jeune homme, assis sur un canapé vert en vinyle qui avait connu des jours

meilleurs, paraissait tendu. L'appartement sentait la sauce *marinara* faite maison.

— Bon, commençons par le commencement, déclara Valerie. Je pourrais voir votre carte d'identité ?

— Mais qu'est-ce qui se passe, à la fin ? répliqua-t-il en forçant un rire.

— Montrez-moi vos papiers, c'est tout.

Il sortit son portefeuille de la poche arrière de son jean. Son permis de conduire était au nom de Shaun Moore. Date de naissance : 23/04/1991. Une adresse à Oakland qui n'était plus valable depuis trois ans.

— Ecoutez, monsieur Moore, nous cherchons Leon Ghast. Il est officiellement locataire de cet appartement. Vous le connaissez ?

— Je ne suis que de passage ici.

— Vous ne répondez pas à ma question, répliqua Valerie d'un ton posé.

Shaun Moore regarda les autres policiers comme s'il quêtait leur soutien. L'expression qu'ils lui retournèrent était éloquente : « Parle-lui, mon gars. On ne peut rien pour toi. »

— Alors ? Vous le connaissez ? insista Valerie.

— J'ai jamais entendu ce nom. Vous devez vous tromper d'adresse. Elle patienta quelques instants avant de reprendre la parole :

— OK, monsieur Moore, je vais être claire : on n'est pas là pour enquêter sur les locations illégales. Alors dites-nous ce qu'il en est. Quels que soient vos arrangements, ça ne nous intéresse pas.

Il ne lui fallut pas longtemps pour obtenir des explications : Shaun Moore sous-louait au sous-locataire. Celui-ci, un certain Robert Biden, avait occupé l'appartement un peu plus de deux ans. Valerie sortit la photo de Leon Ghast.

— C'est lui, Robert Biden ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain. C'est pas Rob. Je le connais depuis des années.

— A qui Rob sous-louait-il l'appartement ?

— Je... A un certain Zan.

— Zan comment ?

— Aucune idée. Je sais même pas si c'est son prénom ou son nom de famille.

— Regardez encore la photo. Est-ce Zan ?

— Honnêtement, je pourrais pas vous dire, parce que je l'ai jamais vu.

— Est-ce qu'il y a des affaires à lui, ici ?

— Quoi ?

— Est-ce qu'il y a des meubles, des vêtements ou d'autres choses qui lui appartiennent dans cet appartement ?

— A Rob ? Pour les meubles, je l'ignore. Mais toutes ses fringues sont là.

— Il y en a aussi qui sont à Zan ?

— J'en sais rien. Faudrait que vous demandiez à Rob.

Le téléphone de Valerie sonna. C'était Halloran.

— On a le mandat, annonça-t-il. Deerholt a appelé le juge.

— Où peut-on trouver Rob Biden ? demanda-t-elle à Shaun Moore après avoir raccroché.

— En Europe, expliqua-t-il. En France, je crois. Ah non, attendez. En Espagne. Ils étaient en Espagne il y a deux jours.

— Comment ça, « ils » ?

— Il est parti avec sa copine.

— Vous avez une adresse où le joindre ? Le nom d'un hôtel ?

— Non, j'ai que dalle. On s'envoie des textos, c'est tout.

— Depuis combien de temps est-il parti ?

— Ben, ça fait peut-être deux mois.

— Vous êtes bien sûr qu'il est en Europe ?

— Oui, oui. Enfin, je peux pas le prouver, mais... j'ai reçu un texto de lui y a deux jours. C'est son chat, là.

Un matou noir et blanc, avec de grands yeux et une petite tête, était apparu de l'autre côté de la fenêtre entrouverte. Il considérait les intrus d'un air à la fois surpris et indigné.

— Je le nourris, précisa Moore. C'est pour ça que je loge ici : pour m'occuper de lui.

— D'accord, dit Valerie. Bon, nous avons un mandat nous autorisant à perquisitionner à cette adresse. Des collègues viendront bientôt ici fouiller l'appartement. Inspecteur Flynn ? Vous voulez bien prévenir la Scientifique ?

— La quoi ?

Pour le coup, Shaun Moore paraissait complètement affolé.

— Vous auriez une photo de Rob ? s'enquit Valerie. Sur votre

téléphone, peut-être ?

Elle ne pensait pas qu'il s'agissait de Leon Ghast, pourtant elle tenait à vérifier, par principe. Elle se força néanmoins à refréner son impatience : il n'y avait aucune preuve pour l'instant que Leon soit le tueur, sans compter qu'ils cherchaient deux meurtriers. Une foule de questions se bousculaient dans son esprit : Shaun Moore (son instinct excluait déjà cette possibilité) pouvait-il être le bêta ? Et Leon Ghast utilisait-il son vrai nom ? Et si Zan était le bêta ? Ou alors, c'était l'alpha et Leon le bêta... Qui sait, après tout, peut-être Shaun Moore était-il l'alpha.

Mais il y avait les objets. L'alphabet. La signature était celle de Leon Ghast. Si ce jeune était un meurtrier, alors elle avait un sérieux problème avec son instinct. Quoi qu'il en soit, ils lui demanderaient de fournir un échantillon d'ADN ; dans la mesure où il semblait innocent, il accepterait sans problème. Ce ne serait qu'une formalité.

— Oui, je crois... Une minute.

Il fit glisser son index sur l'écran de son mobile jusqu'à trouver la bonne photo.

— Tenez, c'est lui. C'est Rob.

Non, ce n'était pas Leon, mais un autre beau gosse d'une vingtaine d'années. Crâne rasé, yeux verts pétillant de malice, bordés de longs cils noirs... Il souriait en prenant un air idiot, à côté d'une fille dont on ne voyait que l'épaule nue. Contemplait-elle l'un des deux tueurs ? se demanda Valerie. En supposant que Moore leur dise la vérité sur le voyage de Rob Biden, ce dernier ne pouvait pas avoir participé à l'enlèvement de Claudia. Mais peut-être l'alpha lui avait-il accordé un congé sabbatique ?

— Donnez-moi le numéro de portable de Rob, s'il vous plaît, reprit Valerie.

— Oh, bon sang ! s'exclama Shaun Moore. Qu'est-ce que ça signifie, à la fin ?

— Où étiez-vous avant-hier soir ?

— Pardon ?

— Avant-hier soir, où étiez-vous ?

— J'étais... je... Attendez, faut que je réfléchisse.

— Calmez-vous, monsieur Moore. Je vous parle d'avant-hier soir. Alors ?

— Je... j'étais dans un bar avec ma copine et deux copains.

— Quel bar ?

— Le Sundown. Dans Webster Street. On y est restés jusqu'à, je sais pas, peut-être deux heures du mat.

— Bien. Pas de problème, je vous crois. Si on appelle vos amis, ils confirmeront vos déclarations, j'imagine...

— Bien sûr ! J'y étais, je vous dis.

— Et je vous ai entendu, ne vous inquiétez pas. Vous étiez là-bas, tant mieux pour vous. Maintenant, pourriez-vous me donner le numéro de Rob, s'il vous plaît ?

Shaun Moore le nota d'une main tremblante. Valerie fit le calcul : compte tenu du décalage horaire, il devait être vingt et une heures en Espagne.

Elle tomba sur une boîte vocale. Une voix masculine jeune, quelques mots pour exprimer avec une lassitude amusée la nécessité de laisser un message : « Salut, vous êtes bien sur le répondeur de Rob. Faites ce qu'il y a à faire après le bip. »

Valerie attendit cinq secondes sans dire un mot, puis raccrocha. Les techniciens du labo seraient capables de localiser le correspondant.

— On aimerait que vous veniez au poste, monsieur Moore, déclara-t-elle. On va vous demander des précisions sur votre situation, mais je vous promets qu'il ne s'agit pas d'une enquête sur la légalité de votre location. Si Rob sous-loue, on s'en fout. C'est le locataire officiel qui nous intéresse. Vous êtes prêt à nous accompagner ?

— Maintenant ?

— Oui, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Putain, marmonna Shaun Moore.

— Inspecteur Flynn ? Pouvez-vous emmener M. Moore dans une des voitures de patrouille ? Laissez-moi Galbraith et Moyles. Il va falloir qu'on interroge les voisins. Allez me chercher Ed, d'accord ?

Même si c'était peu probable, il n'était pas impossible que quelqu'un dans l'immeuble sache où trouver Leon Ghast.

— Vous restez aussi ? glissa Valerie à Carla York, tandis que Shaun Moore rassemblait quelques affaires.

— Bien sûr, répliqua cette dernière. Ce sera plus rapide.

Valerie avait déjà frappé à la moitié des appartements du cinquième étage avec Carla, Ed Perez et Galbraith (sans que personne ait reconnu Leon sur la photo), quand sa vue lui joua de nouveau des

tours. Elle n'eut que le temps de remarquer les parois de verre biseauté à la périphérie de son champ de vision avant que le tunnel se referme sur elle, et que tout devienne noir.

La rudesse de l'impact, lorsque ses genoux heurtèrent le sol du couloir, l'empêcha vraisemblablement de perdre connaissance. Plusieurs secondes lui furent cependant nécessaires pour recouvrer ses esprits.

— Ça va, inspecteur ? s'écria Galbraith en se penchant vers elle. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Valerie avait le regard rivé sur le pantalon noir de Carla York, à quelques pas d'elle, et sur ses bottes plates. Merde, merde et merde.

— Je vais bien, oui, dit-elle.

Pourtant, lorsqu'elle essaya de ramener ses jambes sous elle, elle eut un nouvel accès de faiblesse et dut plaquer sa paume contre le mur.

— Je n'ai pas pris de petit déjeuner, se justifia-t-elle. C'est tout. Donnez-moi un moment.

Carla et Galbraith n'étaient pas les seuls témoins. Les locataires qu'ils avaient interrogés étaient sortis de chez eux pour regarder : une Noire d'une cinquantaine d'années, avec un bébé dans les bras ; un jeune Blanc obèse en survêtement gris et pantoufles, qui fumait une cigarette.

Tremblante, Valerie fit appel à toute sa volonté pour se relever sans prendre la main que Galbraith lui tendait. Carla, remarqua-t-elle, observait la scène sans parvenir à dissimuler sa satisfaction.

— Vous avez besoin d'un break, dit-elle.

— Non, je vais bien.

— Faux. Vous n'allez pas bien.

— Ecoutez..., commença Valerie.

Elle fut interrompue par la sonnerie de son téléphone.

C'était Will Fraser.

— On a quelque chose, annonça-t-il.

— Vas-y, je t'écoute.

Il lui parla de sa visite chez URS, et de là chez Lester Jacobs dans Castro. Celui-ci, un veuf de soixante-deux ans qui n'avait plus qu'un poumon valide, souffrait d'une infection des voies respiratoires et n'avait pas pu répondre au téléphone. Quand Will s'était présenté à son domicile, la fille de Jacobs passait prendre des nouvelles de son

père et, au bout de quelques minutes de discussion, avait accepté de le laisser entrer.

— Leon Ghast, le devança Valerie.

— Hein ?

— Notre homme s'appelle Leon Ghast.

— C'est pas le nom qu'on m'a donné. Il s'appellerait Xander King. Lester l'a reconnu sur la photo du zoo.

Xander.

Zan.

Valerie avait imaginé que le nom commençait par un « Z ». « Je sais même pas si c'est son prénom ou son nom de famille », avait dit Shaun Moore.

— Il utilise un nom d'emprunt, conclut Valerie. Bien. Continue.

— Je te la fais courte, d'accord ? Jacobs et lui n'étaient pas les meilleurs amis du monde, loin de là, mais environ six mois après que King a donné sa démission, ils se sont croisés dans la rue. King lui a raconté qu'il avait acheté une baraque dans l'Utah.

— T'as l'adresse ?

— Non. Mais, au moins, on a un Etat où chercher.

— OK. Autre chose ?

— Pourquoi ? Ça te suffit pas ?

— T'es un as, Will.

— Je te retrouve au poste.

Valerie raccrocha, consciente que Carla York, en face d'elle, attendait d'être mise au courant.

Qu'elle attendait quelque chose, en tout cas.

L'enfant en Claudia essayait désespérément de se raccrocher à l'idée qu'une force allait intervenir pour la tirer d'affaire. Dieu. L'Esprit de la Justice. Une forme d'intelligence bienveillante dans l'univers. Malheureusement, ses suppliques ne rencontraient que le silence et le vide. Dieu n'existait pas. L'Esprit de la Justice non plus. Et il n'y avait aucune forme d'intelligence dans l'univers, bienveillante ou pas. Si elle en avait douté à certains moments de sa vie, elle en avait désormais la certitude.

Il lui fallait sans cesse s'imposer des tâches. Si elle restait inactive, la peur la submergeait. Elle avait passé un long moment à scruter toute l'étendue du sous-sol, autant que le lui permettait la clarté des ampoules nues. Au cas où il y aurait un objet qui pourrait lui servir d'arme, elle devait mémoriser son emplacement, en prévision du moment où les deux hommes rouvriraient la cage. Elle serait alors prête. Les yeux rivés sur les recoins ombreux, elle avait essayé par la seule force de sa volonté de faire apparaître des outils de jardin, une hachette rouillée, un balai cassé... Quelque chose. N'importe quoi. Malheureusement, il n'y avait rien. Peut-être les quelques cartons contenaient-ils des armes potentielles ? Mais si jamais elle parvenait à échapper à ses ravisseurs, elle n'aurait pas le temps de les fouiller, elle ne disposerait que de quelques secondes tout au plus. Si elle parvenait à leur échapper... Cette seule pensée – celle de leurs mains sur elle, de leur souffle sur son visage – suffisait à déclencher une nouvelle attaque de panique. La panique était comme une seconde personne enfermée avec elle, qu'elle ne devait surtout pas regarder. Sinon, elle revoyait la femme de la vidéo, son impuissance, ses muscles bandés en vain sous ses liens, les tendons de sa gorge saillant tandis que le bâillon étouffait ses cris, l'expression concentrée de Xander, le couteau qui fendait la peau avec une facilité stupéfiante... Le sourire hideux,

sanguinolent, ouvert dans le ventre pâle de la malheureuse. Une personne qui était venue au monde, qui avait été langée, bercée, aimée... Chaque fois que Claudia était confrontée à ces images, elle se retrouvait paralysée, blottie contre la chaudière, les bras croisés sur la poitrine, le cœur au bord des lèvres, tremblante, seule.

Alors, elle s'obligeait à agir.

En l'occurrence, elle avait entrepris d'explorer l'espace sous la chaudière.

Il devait mesurer dix à douze centimètres de haut, ce qui lui avait permis d'y glisser un bras jusqu'au coude. A plat ventre par terre, elle faisait courir ses doigts dans une épaisse couche de poussière et de moutons.

Il n'y avait rien d'autre.

La difficulté et l'inutilité de la manœuvre la découragèrent.

Elle ramena son bras. S'écorcha la paume sur le bord rouillé d'un socle métallique. Quelques gouttes de sang perlèrent.

Du sang.

Elle s'agenouilla.

« T'as un pot d'enfer. Il est malade... Il a chopé la grippe. »

Autrement dit, pendant un temps, elle n'aurait affaire qu'à l'un des deux.

Par conséquent – la logique était à la fois exaltante et terrible –, elle avait intérêt à agir au plus vite.

Agir ? Que pouvait-elle faire ?

La logique, encore : « Débrouille-toi pour qu'il ouvre la cage.

— Comment ?

— A ton avis ? »

Elle se figea.

Parce qu'elle connaissait la réponse.

Elle allait devoir utiliser la seule arme à sa disposition.

Même si tout son être se révoltait à cette idée.

Sauf une petite voix ténue dans sa tête, qui murmurait : « Si c'est la condition pour ne pas finir comme la femme de la vidéo, tu peux le faire. »

La logique avait cependant encore son mot à dire : « C'est ce qui t'arrivera de toute façon. »

Elle n'aurait pas dû s'autoriser cette pensée. Mais, maintenant qu'elle était là, dans son esprit, il n'y avait plus moyen de l'ignorer. Il

lui semblait avoir avalé quelque chose qui avait pris vie en elle. C'était désormais une partie d'elle, d'accord, et en même temps c'était trop terrifiant pour qu'elle puisse la regarder en face. Elle n'était pas prête. Elle ne pouvait admettre que ce soit l'unique moyen.

Alors elle se concentra de nouveau sur la chaudière.

Il y avait aussi un espace derrière, peut-être un peu plus large que celui en dessous. L'appareil lui-même était fixé au mur par quatre grosses équerres métalliques. Si elle s'en servait pour frapper l'homme à la tête, peut-être réussirait-elle à le neutraliser un moment. Les deux supports les plus éloignés étaient hors d'atteinte. Elle referma les doigts sur celui du bas, le plus proche d'elle, et en éprouva la résistance.

Il était solidement vissé dans le mur. Impossible de le faire bouger à mains nues. Elle essaya celui du dessus. Même constat. C'était sans espoir.

Accablée, elle laissa retomber son bras.

Ses doigts effleurèrent quelque chose.

Le bord d'une plaque métallique, sur laquelle était gravé ce qu'elle supposa être (elle lisait comme un aveugle, du bout de l'index, le souffle court) le numéro de série ou des caractéristiques techniques. Sur les quatre vis qui en principe la retenaient, une à chaque coin, il n'en restait que deux : celle en haut à droite et celle en bas à gauche. Cette dernière était légèrement branlante.

Claudia chercha à évaluer l'épaisseur du métal : il lui parut plus dense que celui d'une boîte de conserve, mais plus fin que celui d'une plaque d'immatriculation.

Souple ?

Elle tira sur l'angle inférieur droit. Il y avait du jeu. Un tout petit peu. Peut-être parviendrait-elle à façonner la plaque avec ses pieds, plutôt qu'avec ses mains ?

Si seulement elle pouvait la détacher et la plier, s'en servir comme d'un appui... d'un levier pour soulever une latte du plancher, pourquoi pas ?

C'était dérisoire, mais elle n'avait rien d'autre. Juste un bout de métal. Quelque chose à tenir. Quelque chose à interposer entre elle et le rouquin. Quelque chose d'autre que son corps.

Du bout des doigts, elle caressa les têtes de vis. Elles étaient rondes, avec au centre un sillon en croix. Des vis Phillips. Souvenirs de

la boîte à outils de son père, qui sentait la graisse et l'acier. Et de ce jour où elle l'avait aidé à construire la cabane à oiseaux. C'était la première fois qu'elle bricolait avec lui. « Passe-moi la mèche pour la perceuse, Claudia. » Elle devait avoir six ou sept ans. Elle se rappelait sa joie d'être ainsi initiée à ce grand mystère paternel du « A faire soi-même ». « Les oiseaux ont intérêt à apprécier, avait-il dit. C'est un cinq-étoiles qu'on leur fabrique, là : le Ritz des moineaux. » Elle avait adoré l'idée : les oiseaux découvrant cette merveilleuse maison rien que pour eux, emménageant pour s'y abriter des éléments.

Elle ramena son bras et plongea la main dans sa poche à la recherche de pièces de monnaie. Deux *quarters* et un *dime*.

Arrête de trembler. Ne les lâche pas. Prudence.

Le *quarter* était trop gros, il n'entrait pas dans le sillon. Et le *dime* sera trop petit, songea-t-elle. Un *nickel* serait idéal. Sauf que je n'en ai pas.

Elle allait devoir se débrouiller avec le *dime*.

La manœuvre se révéla malaisée, parce qu'elle n'avait pas assez de place pour faire tourner la pièce sans se râper le bras contre le mur. Chaque rotation lui infligeait une petite brûlure, mais c'était à peine si elle la sentait. Au moins, elle agissait. C'était un soulagement.

La première vis, celle en haut à droite, était sortie. La prudence s'imposait, car la plaque ne tenait plus que par une seule vis ; si elle tombait, elle risquait de rouler et de se retrouver hors d'atteinte. Claudia changea de position et s'étira au maximum pour presser son bras contre le rectangle de métal sans pour autant rendre le dévissage impossible.

Une rotation à trente degrés.

Une autre.

La tête de vis tournait.

Elle avait la main moite, les doigts parcourus de tressaillements nerveux. La position qu'elle était obligée de maintenir lui faisait mal à l'épaule. Elle ne voulait pas penser à l'absurdité de l'entreprise – tout ça pour récupérer un simple bout de métal –, parce qu'elle n'avait pas d'autre espoir.

La vis vacilla, puis tomba.

Claudia fit glisser la plaque vers elle, ne s'inquiétant qu'après coup du risque qu'on puisse entendre le raclement métallique. Malgré ses précautions, elle s'érafla de nouveau le bras pendant la manœuvre,

pourtant cette douleur fut la bienvenue : elle rendait plus concret le sentiment d'avoir remporté une petite victoire.

Le rectangle mesurait peut-être vingt centimètres de long sur quinze de large. Fabricant : HeatRite. Référence du modèle : XS200.5. Suivie d'une série de chiffres.

Ne fous pas tout en l'air. Réfléchis. Tâche d'exploiter au maximum cet avantage.

Le métal n'était pas assez résistant pour lui permettre de soulever une latte. De toute façon, elle se voyait mal dégager suffisamment d'espace pour pouvoir passer sous le rideau de fer. C'était ridicule.

Quand elle avait tenté d'évaluer le potentiel de la plaque en tant qu'arme, elle avait imaginé la plier dans le sens de la longueur – une sorte de mécanisme instinctif de défense lui soufflant que plus l'instrument serait long, moins il serait nécessaire de s'approcher de la cible. Mais elle se rendait bien compte à présent que ça ne marcherait pas : le métal était beaucoup trop souple. Même plié deux fois dans le sens de la longueur, il gondolerait sous l'impact. Et elle n'aurait qu'une chance. L'alternative (à cette seule pensée, elle avait déjà mal aux mains) consistait à la plier ou à la rouler dans le sens de la largeur. L'objet ne ferait que quinze centimètres de long, mais il serait plus résistant – un cigare de métal.

Une porte s'ouvrit et se referma à l'étage.

Elle se raidit.

Des pas résonnèrent dans le couloir au-dessus d'elle. Une autre porte s'ouvrit et se referma.

Silence.

Elle s'essuya les paumes sur son jean.

HeatRite XS200.5. Quelqu'un, sans doute des décennies plus tôt, avait fondé une société appelée HeatRite. Quelqu'un qui appartenait à ce monde auquel elle n'avait plus accès. Elle se représenta un homme en bleu de travail, lunettes de soudeur sur le nez. Un homme qui avait une vie. Des proches qui l'aimaient. Qui allait boire des bières avec ses copains, s'inquiétait des frais généraux et des déclarations fiscales... Une existence constituée d'une myriade de détails ordinaires, qu'il ne pourrait jamais apprécier à sa juste mesure, à moins d'être soudain plongé dans un cauchemar de ce genre.

Elle commença à rouler le rectangle. Ce n'était pas facile. Ses doigts protestaient, et elle se cassa deux ongles. Elle se remémora la

façon dont Alison et elle roulaient les emballages violets des barres chocolatées Cadbury's Dairy Milk lorsqu'elles étaient petites. Le souvenir lui fit prendre conscience qu'elle avait faim. Elle n'avait rien avalé depuis... depuis combien de temps ? Rien depuis le burrito au Whole Food Feast, et elle n'aurait su dire à quand remontait ce repas. Elle était également déshydratée. Sa tête l'élançait. Finis ça, pensa-t-elle, et après tu boiras.

L'opération fut longue, d'autant qu'elle devait sans cesse s'interrompre et fourrer ses mains sous ses aisselles afin de soulager la douleur. Quand elle eut terminé, elle ne put s'empêcher d'être déçue à la vue du résultat : elle disposait d'une sorte de baguette tronquée – un objet inoffensif, à moins de l'enfoncer directement dans l'œil du rouquin. Si encore elle pouvait façonner une pointe, d'une manière ou d'une autre...

Elle posa le tube par terre, puis en aplatit l'une des extrémités avec son pied. Le fit pivoter à quarante-cinq degrés, et renouvela la manœuvre. Une troisième et une quatrième fois auraient sans doute permis d'obtenir une pointe, mais à présent le métal était trop comprimé. C'était néanmoins une amélioration. Le cigare s'achevait en un V menaçant, coupant. Elle le serra dans son poing. C'était grisant.

Et terrifiant. Parce que, maintenant, elle n'avait plus qu'à attendre l'occasion de s'en servir.

Non.

Elle n'attendrait pas.

Elle allait créer l'occasion.

A l'étage, dans sa chambre sans âme, meublée de bric et de broc, Paulie regardait les vidéos en essayant vainement de se branler. Il finit par y renoncer, et se contenta de rester allongé, à contempler le plafond taché, sa bite enduite de vaseline échouée sur son ventre comme un poisson mort. Dehors, le ciel du petit matin, d'un bleu argenté, se déployait au-dessus du paysage vide. La literie puait le mois. Il se sentait à la fois agité et ailleurs. La compagnie de Xander ne lui était plus bénéfique depuis quelque temps, mais la perspective de le quitter, de s'éloigner du feu de sa volonté, était encore plus effrayante. Pourtant, son complice filait un mauvais coton : ses absences de plus en plus fréquentes, ses transes de zombie... Chaque fois que le phénomène se produisait, chaque fois qu'il croyait Xander sur le point de partir pour de bon, il était assailli par des images de lui-même seul dans un monde trop vaste, déséquilibré : immobile à l'arrêt de bus sous une averse de neige fondue ; se traînant dans les rayons d'un supermarché sous une lumière crue ; entrant dans un bar pour découvrir les clients penchés sur leurs verres – et éprouvant l'envie de tourner aussitôt les talons.

« C'est comme si je devais te trimballer sur mon dos. »

Depuis qu'il le connaissait, Xander lui avait toujours envoyé des vannes. Mais avant, il les ponctuait le plus souvent d'un court silence, durant lequel il le regardait droit dans les yeux, se fendait d'un grand sourire – pour bien lui faire comprendre qu'il ne le pensait pas. Or, depuis un bon moment maintenant, il n'y avait plus de sourire, plus rien pour indiquer qu'il ne le pensait pas.

Lorsqu'il l'avait rencontré, cinq ans plus tôt, Paulie avait eu l'impression de retrouver un proche perdu de vue. Il n'aurait pu l'expliquer – la certitude, l'intime conviction –, lui qui était à la dérive depuis l'âge de quinze ans. Il bossait au Smic dans un entrepôt

réfrigéré à Prescott, Oakland, quand il était sorti un jour de la cafétéria pour aller manger au bord de l'eau son mauvais sandwich viande froide-pain de seigle. Il s'était assis sur un banc vide près de celui occupé par Xander, qui s'appelait encore Leon à l'époque, et, au terme d'une conversation bizarre de quarante-cinq minutes (il avait beaucoup parlé, Xander très peu), il s'était senti empli d'une gravité euphorisante.

Xander vivait seul dans un appartement miteux non loin de l'entrepôt et, peu après cette discussion, Paulie l'y avait accompagné. Tous deux avaient bu de la bière (là encore, Paulie beaucoup, et Xander très peu) en regardant des pornos durant des heures dans un silence détendu. Ils avaient commencé par des productions standard mais, au bout d'un moment, Xander avait dit : « Attends, faut que je te montre un truc », et il avait rapporté de sa chambre un DVD dans un boîtier noir sans étiquette. Les images montraient une jeune Hispanique boutonneuse qui avait peut-être seize ans en train de se faire sodomiser et torturer par trois types. Le son était mauvais, la mise en scène inexistante. On voyait juste un mur de briques nues, suintantes d'humidité, un plancher, et les ecchymoses sur les bras et les jambes de la fille. Elle pleurait et, à cause de son bâillon, la morve lui coulait du nez. Un des types avait lancé : « Putain, c'est dégueu ! », ce qui avait fait hurler de rire Paulie. Xander, lui, n'avait pas ri. Il s'était contenté de rester assis là en silence, à ne pas boire sa Coors.

Dans les semaines et les mois qui avaient suivi, Paulie avait développé une profonde dépendance à ces rendez-vous. La seule présence de Xander suffisait à le combler. C'était la première fois qu'il rencontrait quelqu'un avec qui il ne se sentait pas prisonnier de lui-même. Avec tous les autres, il était obligé de se fermer comme une huître, parce qu'il savait que tout ce qui sortait de sa bouche les inciterait tôt ou tard à le regarder comme s'il débarquait d'une autre planète. Il en avait toujours été ainsi. Même dans sa jeunesse, son père et sa mère pouvaient tout aussi bien rire de ce qu'il avait dit ou fait, ou lui coller une dérouillée mémorable. Il avait peut-être cinq ou six ans quand son père les avait abandonnés. Quant à sa mère, elle était morte dans un accident de voiture quelques années plus tard. C'était arrivé juste devant leur maison, dans le Delaware. Elle conduisait ivre, avait-il appris, lorsqu'elle avait percuté un bulldozer à l'arrêt dans une file de véhicules de chantier que les ouvriers chargés de réparer les

conduites d'eau avaient garés pour la nuit. Sa voiture avait fini sa course l'avant dans la tranchée ouverte. Paulie, qui attendait de l'autre côté de la porte moustiquaire (sa mère le laissait souvent seul à la maison plusieurs heures par jour), était sorti en courant. Le visage maternel n'était plus qu'une bouillie sanguinolente, et son bras était tout tordu, comme celui d'une poupée désarticulée. Son chemisier déchiré laissait voir un sein nu.

Après, il avait été envoyé pendant quelque temps chez des parents éloignés, avant d'être confié aux services de la protection de l'enfance.

Lorsque Xander lui avait montré la première fille – la première pour lui, pas pour Xander –, il lui avait soudain semblé que chaque partie de son être se mettait enfin en place ; qu'il reconnaissait quelque chose qu'il avait déjà vu, déjà vécu, à une époque où il n'était même pas encore né. Là-dessus, tous deux étaient partis en virée, et Paulie avait senti jour après jour l'aura de Xander l'emplir d'une énergie tranquille qui donnait du relief à tout : le ciel, les pneus des camions qu'ils doublaient, un emballage vide de McDonald's...

Puis, un soir, à la sortie de St Louis, Paulie s'était réveillé dans leur motel Super 8 pour découvrir que Xander avait disparu. Comme ses affaires étaient restées dans la chambre, il en avait déduit que son compagnon ne l'avait pas abandonné. A sa grande surprise, il n'avait pas éprouvé d'appréhension, plutôt une sorte d'impatience semblable à celle d'un gamin avant Noël.

Xander était revenu le lendemain après-midi. Il n'avait donné aucune explication, se bornant à dire qu'ils devaient lever le camp. Genre, tout de suite. L'autorité qui émanait de lui avait amené Paulie à ne pas poser de questions. Ils avaient parcouru des centaines de kilomètres dans un silence presque total, jusqu'au moment où, longtemps après le coucher du soleil, Xander avait arrêté la voiture. Ils se trouvaient sur une petite route quelque part dans l'Utah, bordée par des champs déserts d'un côté, et par une immense forêt de l'autre. Xander était resté immobile quelques instants, les mains sur le volant. Soudain, il avait lancé : « Tu veux voir ce qu'y a dans le coffre ? »

Encore aujourd'hui, Paulie se rappelait l'odeur des arbres et de la terre mouillée. Son souffle qui formait de petits nuages de vapeur. Il avait plu. L'air était humide et frais.

« Dès que je l'ai aperçue, j'ai su que ce serait elle », avait déclaré Xander devant le coffre ouvert.

Paulie se souvenait aussi de cet instant, juste après qu'il eut aidé Xander à ligoter la fille à un arbre éloigné de la route, où il avait été tenté de retourner à la voiture. Il s'était imaginé installé au comptoir d'un relais routier aux banquettes roses, tandis qu'une serveuse replète au sourire fatigué lui servait un café noir. Derrière la vitre, le soleil matinal brillait après la pluie, la route mouillée luisait sous la lumière...

Puis Xander avait déchiré le chemisier de la fille, qui avait hurlé derrière son bâillon, et Paulie s'était laissé emporter vers son avenir avec un agréable sentiment de soulagement et d'abandon.

Son instinct lui avait dicté ce qu'il fallait faire ou pas, quand s'éloigner et se contenter d'observer. Chacun de ses mouvements lui paraissait guidé par une force invisible. Il y avait une telle compréhension entre Xander et lui ! Parfois, la fille le regardait, comme si elle essayait de le séparer de Xander, sans doute parce qu'il n'avait pas porté la main sur elle. Alors, invariablement, il se détournait. Lorsque Xander avait sorti le couteau, elle n'avait plus regardé nulle part. Elle avait juste fermé les yeux et hurlé.

Une fois sa tâche achevée, Xander avait dit : « Je vais me débarrasser de tout le bazar. Surtout, lui touche pas la bouche. »

Paulie l'avait vu y enfoncer un objet.

« J'ai une pelle dans la voiture, avait ajouté Xander. Grouille, on n'a pas toute la nuit. »

« On n'a pas toute la nuit. » La fille n'était pas morte, et Xander avait deviné que Paulie attendait ce moment. Paulie lui-même n'en avait pas eu vraiment conscience avant que son compagnon prononce ces mots.

A cette époque, il n'avait pas encore commencé à filmer.

C'était avant que Xander reçoive tout ce fric.

Le fric... Pourquoi lui et pas moi ? se demanda Paulie.

Il laissa tomber l'iPad sur le lit à côté de lui, remonta sa braguette et se leva. Il était resté trop longtemps dans cette chambre. Il devait aller voir Xander. Parce qu'il est malade, se dit-il. Sauf que ce n'était pas la seule raison. Désormais, chaque fois qu'il se retrouvait isolé, Paulie avait l'impression que le monde extérieur cherchait à lui nuire. La menace était partout – dans les brins d'herbe, les couleurs criardes d'une supérette 7-Eleven, le coup d'œil que lui jetait le passager d'un bus. Une vaste conspiration était à l'œuvre, que seul Xander était

capable de déjouer. Ou, du moins, de rendre moins visible par sa présence.

Xander était consumé par la fièvre, mais il ne le savait pas. Pour lui, son état était juste une version inédite de celui dans lequel il semblait parfois depuis des années. A certains moments, il était presque sûr d'être dans son lit à la ferme : il reconnaissait la fenêtre aux rideaux à moitié tirés ; le téléviseur allumé, son coupé (diffusant un épisode de *Real Housewives : Orange County* qu'il n'arrivait pas à suivre, ce qui le contrariait un peu) ; le miroir sur la porte ouverte de la penderie, qui semblait l'inviter à contempler son reflet pas tout à fait identique. Mais, chaque fois qu'il commençait à se repérer dans son environnement, les formes autour de lui se mettaient en mouvement, se déplaçaient, s'estompaient, et d'autres réalités prenaient leur place. La cave chez Mama Jean. Pas de fenêtres, seulement la rampe au néon qui clignotait et grésillait. Le jardin devant la maison, où il n'avait le droit d'aller que le week-end. L'arbre bizarre. La chambre où avaient lieu les leçons.

Mama Jean était grande, avec un corps en forme de poire. Elle portait toujours des jeans bleu clair ceinturés à la taille, qui soulignaient la courbe impressionnante de son ventre jusqu'à son entrejambe. Leon devait se forcer à ne pas regarder, parce que ce renflement lui donnait envie d'y appuyer ses paumes. Certaines veines sur les pieds de Mama Jean ressemblaient à des éclairs violets miniatures.

L'alphabet illustré était tombé du lit. Xander s'était endormi les mains posées dessus, mais à présent l'affiche était par terre, à moitié dépliée. Il se rappela ce jour où les randonneurs l'avaient trouvé errant dans les bois. Il ne voulait pas lâcher son sac à dos, car il avait le sentiment que, s'il s'en séparait, il se passerait quelque chose de terrible. Puis une blonde aux cheveux courts, à la voix douce et au visage souriant, l'avait gentiment amené à desserrer les doigts, et elle

avait ouvert le sac. « Oh, je vois que tu as emporté du ravitaillement. Tu as bien fait. » Elle avait sorti une pomme à moitié dévorée. Une banane. Des chips. Un pot de beurre de cacahouètes. Au bout d'un certain temps, Leon avait dû renoncer à avaler quoi que ce soit, tant il avait la bouche desséchée. « Et ça, qu'est-ce que c'est ? » avait-elle demandé en dépliant soigneusement le poster. Elle était restée silencieuse un moment. Comme si elle savait. Mais comment aurait-elle pu savoir ? Quand elle avait essayé de lui prendre l'affiche – pour éviter qu'elle s'abîme, avait-elle dit –, il avait hurlé et s'était jeté sur elle.

Il la contempla sur le sol. Comme d'habitude, les objets et les lettres dansaient devant ses yeux.

« Encore une fois, disait Mama Jean. Recommence. Vas-y doucement, une par une. T'es un vrai paquet de nerfs. C'est pour ça que t'arrêtes pas de tout mélanger. »

Cette phase-là, toute de gentillesse, commençait invariablement de la même manière : Mama Jean parlait d'un ton calme et posé. Leon sentait alors la chaleur lui monter au visage et ses yeux le piquer comme s'il allait verser des larmes – sauf qu'elles ne coulaient jamais. Les objets sur l'affiche étaient dessinés dans des couleurs vives. La baudruche était bleue, l'abricot, orange, la hache avait un manche marron clair et un fer gris argent. Pour Leon, cependant, c'était perdu d'avance : les lettres et leur nom ne s'associaient pas dans son esprit. Les lignes noires qui les constituaient s'écartaient, tournoyaient, donnaient naissance à de nouvelles formes, se séparaient de nouveau.

« Je sais que tu fais des efforts, disait-elle. Je le vois sur ta figure. Je sais aussi que t'as peur. Mais de quoi ? »

Elle lui posait toujours la question, comme si elle ignorait la réponse. On aurait presque pu croire, à l'entendre, qu'elle ne se rappelait pas toutes ces fois où les choses s'étaient déroulées exactement de la même façon. Elle s'exprimait d'une voix si douce et paraissait si étonnée qu'il en venait à se demander s'il n'avait pas rêvé. Alors, il ne pouvait s'empêcher de la regarder, ce qui amenait Mama Jean à détourner les yeux, à contempler le jardin par la fenêtre ou la fumée qui montait de sa cigarette. Il avait bien conscience que ce n'était pas une bonne idée de la regarder, mais c'était plus fort que lui. Et, de son côté, elle semblait n'attendre que ça.

« Le problème, c'est que tu te concentres pas », disait-elle, le visage

toujours détourné. Le soleil qui entrait par la fenêtre se réfléchissait sur ses verres de lunettes, qui brillaient telles des pièces de monnaie. « Tu veux à tout prix me faire perdre patience, c'est ça ? »

Lorsqu'elle en arrivait à cette remarque (le mot « patience » n'avait aucun sens pour Leon ; pour lui, c'était une sorte de force invisible qui, à cause de lui, s'éloignait d'elle comme un chien soudain attiré dans une autre pièce par une odeur quelconque), c'était la fin de la phase gentille. Mama Jean semblait toujours agacée d'avoir à changer d'attitude. Elle se mettait à tirer furieusement sur sa cigarette.

« Je comprends pas ce que tu cherches, disait-elle. Franchement, ça me dépasse. Qu'est-ce que t'as dans la tête, hein ? »

Parfois, il n'en fallait pas plus, et le fauteuil en bois craquait sous son poids quand elle se redressait. Certains jours, le moment durait plus longtemps, comme si Mama Jean voulait prolonger la phase gentille – ou, du moins, celle pendant laquelle il lui faisait perdre patience.

« C'est quand même pas comme si je te demandais d'apprendre le chinois ! » disait-elle avec un petit rire. Leon ne comprenait pas : le chinois, pour lui, c'étaient les nouilles brunâtres dans des boîtes qu'elle rapportait de temps en temps et qui ressemblaient à des vers. « C'est que l'alphabet, bon sang ! Tu te rends compte, au moins, que si t'es même pas capable de retenir ça, tu resteras un attardé toute ta vie ? Pas étonnant que ta mère ait voulu se débarrasser de toi ! »

A ce stade, Leon avait les joues brûlantes et les lèvres scellées. Parfois, il essayait de se concentrer sur la vue derrière la fenêtre : la pelouse verte, l'arbre à deux troncs, la boîte aux lettres d'un blanc éblouissant, les bois au-delà...

« Tu regardes même pas », disait Mama Jean. Puis elle se taisait un long moment, durant lequel Leon sentait grandir la menace de ce qu'il savait inévitable.

Paulie, immobile, contemplait Xander allongé sur le lit. Il n'aimait pas le voir comme ça. Faible.

Quoique...

A vrai dire, il éprouvait une étrange excitation. En dépit de la terreur qui s'emparait de lui à l'idée de se retrouver seul au monde, il était exalté par la pensée que, s'il allait chercher maintenant le flingue pour le pointer sur lui, presser la détente et lui loger une balle dans le crâne, Xander ne pourrait strictement rien y faire. Ou la machette, pourquoi pas ? Paulie imaginait déjà le poids de la lame au moment où il la soulèverait, les yeux de Xander qui papilloteraient, s'ouvriraient juste assez longtemps pour voir le danger... Alors, il frapperait de toutes ses forces. Sentirait le cou se rompre. Ou le crâne se fendre.

Ses mains pesaient des tonnes. La vision était étourdissante. Il songea : Tu perds la boule ou quoi ?

— C comme Eléphant, énonça soudain Xander, tout à fait distinctement.

Paulie sursauta. Il ne s'était pas rendu compte à quel point le silence de la pièce était dense avant que Xander ne le brise.

— Putain, mec, t'as pas l'air bien.

Les yeux de Xander étaient en mouvement sous ses paupières closes. Paulie eut une autre vision : celle d'une foule de personnes – policiers, serveuses, infirmières, pompiers, employés de bureau et représentants du gouvernement en costume sombre –, assistant à la scène et avançant furtivement vers lui.

Xander rouvrit les yeux. Son visage était inondé de sueur. Il frissonnait sous les couvertures.

— C'est sa faute, dit-il en le regardant.

— Hein ?

— Pauvre con ! T'as foutu le bordel. T'as tout fait foirer. Fallait que ce soit un kimono en soie... Non, non, un journal. Merde.

— Bon, écoute, vieux. Tu veux que j'essaie de te trouver quelque chose ? Des médocs ?

Laborieusement, Xander parvint à extraire sa main droite de sous le drap. Elle tremblait.

Et serrait le flingue.

Il le braqua sur Paulie.

— Un putain de journal, je te dis !

Paulie eut l'impression de flotter au-dessus du sol tandis qu'il s'empressait de battre en retraite. En même temps, il avait une conscience singulière des images de couleurs vives sur l'écran du téléviseur, qui trouaient l'obscurité de la pièce. Elles montraient deux femmes incroyablement belles, les épaules dénudées, attablées en terrasse. Le soleil illuminait leurs serviettes d'un blanc éblouissant et se réfléchissait sur leurs coupes de champagne et leurs bijoux. La caméra alternait les gros plans sur leurs visages. Sourire crispé, comme si elles se détestaient. Prunelles étincelantes, telles des pierres précieuses.

Son dos heurta la penderie.

Xander tira.

Durant quelques secondes, Paulie perdit toute notion de la réalité ; il avait juste le vague sentiment que le monde s'était désaxé, que le sol, les murs et le plafond n'étaient plus reliés. Puis, au bout de ce qui lui parut un long moment, s'éleva le bruit du bois qui éclatait – un son ténu, à peine audible dans le fracas de la détonation.

Pourtant, aucune douleur ne s'ensuivit. Peu à peu, il reconstitua les éléments du puzzle : Xander l'avait manqué. La balle s'était logée dans la penderie.

— Oh putain, oh putain, oh putain, s'entendit-il répéter à voix basse.

Son corps se démenait, tentait de bouger. Il était couché par terre, sur le flanc. Ses bras et ses jambes s'agitaient, mais ils semblaient lestés de plomb ; impossible de se remettre debout. La main de Xander, refermée sur le pistolet, était moite, remarqua-t-il. Son poignet, jusque-là plié comme s'il était cassé, se redressa progressivement. Xander se préparait à faire feu de nouveau.

Tout se figea. La pièce elle-même paraissait sous le choc de la

déflagration, et l'odeur de la cordite l'emportait sur celles du vieux bois et du plâtre humide. La mort était là, soudain toute proche. Paulie n'avait jamais pensé à la mort – ni à la sienne ni à celle des femmes. Quand il était avec elles, seules comptaient la fascination pour leurs corps chauds, tout poisseux de sang, dont il pouvait faire ce qu'il voulait, puis la sensation délicieusement électrisante qui s'emparait de lui après coup, à laquelle se mêlait la perspective de l'attente exaltante, d'une durée indéterminée, entre ce moment et la fois suivante, la fille suivante.

Or, à présent, une force indistincte, toute de noirceur, se précipitait à sa rencontre : la peur de mourir, et d'être transporté dans un endroit encore plus terrible que ce monde-ci, où tous les autres conspiraient contre lui – un endroit où il serait obligé d'avancer dans une obscurité à peine éclairée par quelques étoiles, les dernières, comme s'il se dirigeait vers les confins de l'espace, vers une chose qui le connaissait intimement, qui lisait en lui et contre laquelle il n'avait aucun moyen de se protéger. Il serait totalement vulnérable et nu lorsqu'il la verrait, et qu'elle le verrait. Et ce qui se passerait alors durerait toujours.

Xander battit des paupières. Ses lèvres remuaient. Ses cheveux trempés de sueur lui collaient au crâne. Il ressemblait à un oisillon, songea Paulie. Il le vit essayer d'ajuster son tir d'une main toujours aussi peu sûre mais, brusquement, ses forces le désertèrent et son bras retomba sur le lit. Il n'avait pas lâché l'arme.

Paulie se releva tant bien que mal, avant de s'élancer hors de la chambre.

Il ne parvenait pas à aligner deux pensées cohérentes. Il dévala les marches, alla chercher le fusil et le chargea, déconcerté par son poids, par sa solidité. Son souffle s'échappait de sa bouche par saccades précipitées. Xander avait tiré sur lui ! « C'est comme si je devais te trimballer sur mon dos. » Xander avait voulu l'abattre. Non, non, il était malade. Malade comme un chien. Et la fièvre rend fou, ce qui expliquait sans doute toutes ces conneries sur ce foutu journal. Paulie ne pensait pas plus aux objets qu'à la mort. Ils étaient là, à la périphérie de sa conscience, mais il ne les laissait jamais entrer dans sa tête. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine, persuadé qu'il allait voir dehors des milliers de gens se rapprocher d'un air déterminé. Ce qu'il découvrit le rassura : il n'y avait rien dehors,

hormis les bâtiments bas, les carcasses de voitures et le paysage désert, noyé par les ombres du crépuscule.

Il remonta à l'étage sans faire de bruit, le fusil à la main.

Aucun son ne lui parvenait de la chambre de Xander.

Il s'immobilisa près de la porte ouverte.

Se pencha très lentement pour regarder à l'intérieur.

Xander avait refermé les yeux. Son bras pendait hors du lit, détendu, et ses doigts étaient refermés mollement sur le pistolet automatique.

Il dormait.

Paulie se rappela ce jour où, chez un copain, quand il était petit, un adulte leur avait lu *Jack et le haricot magique*. Jack s'approchait à pas de loup du géant endormi pour lui voler sa harpe. Il y avait une image dans le livre, qui montrait le géant avachi sur une grande table en bois. Mains énormes, cheveux noirs bouclés... A côté, Jack avait la taille d'un petit singe.

« Récupère le flingue. Il délire, il t'a tiré dessus. Tout s'arrangera lorsque la crise sera passée. En attendant, comment savoir de quoi il est capable dans cet état ? »

Une autre voix perçait cependant sous celle affirmant que tout s'arrangerait, une qui répétait avec insistance : « Non, ça s'arrangera pas. » Il l'ignora.

Surpris par sa propre hardiesse, Paulie appuya le fusil contre le mur du couloir, puis se pencha pour délayer et ôter ses bottes.

Cela lui fit un drôle d'effet de se retrouver en chaussettes – un peu comme s'il avait enlevé tous ses vêtements. Même quand on avait réussi à les réduire au silence et à les immobiliser, les femmes recommençaient toujours à crier et à se débattre lorsqu'on leur arrachait leur chemisier et leur soutien-gorge, ou lorsqu'on leur retirait leur jean et leur culotte. C'était à cause de la mise à nu de la chair. De l'exposition. Durant un instant, Paulie éprouva envers elles un sentiment d'empathie aussi inattendu que poignant.

Mais il disparut plus rapidement qu'une étincelle dans les ténèbres.

Le fusil bien en main, il entra dans la pièce.

Trois pas. Quatre. Cinq.

Il avait atteint le lit.

Chaque fois qu'il essayait d'imaginer Xander ouvrant les yeux et levant le pistolet, ou lui-même pressant la détente du Remington et lui

faisant exploser le crâne, tout se brouillait dans sa tête. Alors, il décida de ne pas se demander s'il serait capable de passer à l'acte le moment venu. Dans un premier temps, il allait juste prendre le pistolet automatique. Ensuite, Xander se remettrait et tout redeviendrait comme avant. Ils descendraient tous les deux s'occuper de la petite salope dans la cave – la plus canon de toutes celles qu'ils avaient enlevées jusque-là –, et il la sentirait frissonner sous lui, et ce serait tellement bon de posséder son corps chaud, de savourer sa peur...

Tout en serrant le fusil, il tendit la main. Dans le conte, la harpe magique du géant avait crié « Maître ! Maître ! » quand Jack s'en était emparé, et Paulie eut soudain la certitude que le pistolet allait faire de même. Il n'en fut rien. Il dégagea l'arme des doigts de Xander et la glissa dans sa poche arrière.

Xander émit un son faible, une sorte de murmure, sans toutefois ouvrir les yeux.

De retour dans le couloir, Paulie resta adossé un long moment au mur frais. Il suait à grosses gouttes, et pourtant il était transi. Il lui vint à l'esprit qu'il avait peut-être attrapé la grippe de Xander.

Il n'eut cependant pas le temps de réfléchir à une telle éventualité.

A peine venait-il de renfiler ses bottes que des coups répétés s'élevèrent du sous-sol.

Claudia pensait avoir rassemblé toute la détermination nécessaire mais, au moment d'agir, elle se retrouva tétanisée, les bras croisés, à trembler. La logique de tout ce qu'elle avait mis en place dans sa tête lui paraissait imparable, et la partie clinique de son cerveau savait qu'elle avait raison, mais elle ne pouvait pas lutter contre son instinct profond. Son instinct profond la poussait à rester en vie, indemne et seule le plus longtemps possible. Il l'incitait à se contenter d'attendre, d'espérer, de prier et de supplier – de ne surtout rien faire qui pourrait déclencher la colère de ses ravisseurs, dans la mesure où elle était enfermée, et où son seul espoir résidait dans la possibilité que quelqu'un vienne à sa rescousse. Pour le moment, elle n'allait pas trop mal. Alors, à l'idée de prendre une initiative visant à changer la situation, de faire volontairement quelque chose qui, d'une façon ou d'une autre, allait l'extraire du présent immédiat pour la plonger dans l'inconnu (du moins, vers un dénouement décisif, en ce sens qu'elle réussirait à s'évader ou précipiterait l'horreur de son avenir), elle se sentait paralysée. Elle n'y arriverait jamais. Chaque fois qu'elle mobilisait sa volonté en se disant : « Maintenant », elle se découvrait incapable de bouger. Chaque fois qu'elle essayait de se persuader que c'était sa seule chance, la force de vie en elle rétorquait : « Non, ne fais pas ça. C'est de la folie. Ça ne marchera jamais. Tu ne peux pas réussir. Tu ne peux pas. »

Pourtant, le cheminement de ses pensées la ramenait toujours à la même conclusion : si elle n'agissait pas, et si personne ne venait à sa rescousse, les deux hommes la violeraient, la tortureraient et l'assassineraient. Elle n'en doutait pas. Son sort serait peut-être scellé dans une minute, dans une heure, dans un jour ou dans une semaine mais, sans aucune aide, elle ne s'en sortirait pas. Autrement dit, soit elle comptait sur une hypothétique intervention extérieure, soit elle

essayait de s'enfuir. C'était le raisonnement tenu par cette partie d'elle qui la rendait si différente d'Alison, et antipathique. Pour Claudia, hideuse ou pas, la vérité était la vérité. Toute sa vie, elle avait choqué, blessé, révolté ou même effrayé les autres parce qu'elle ne tolérait ni le déni ni les mensonges louables – tout ce qui, pour elle, revenait à détourner les yeux de la réalité parce qu'elle était trop laide. Sa mère, une femme discrète et intelligente qui avait su donner à ses deux filles tout l'espace nécessaire pour s'épanouir, lui avait dit un jour (après qu'elle eut fait pleurer sa sœur lors d'une dispute) : « C'est formidable d'être capable de dire la vérité, ma chérie. Mais il faut aussi savoir prendre en compte les sentiments des personnes que tu aimes. Ce n'est pas parce qu'une chose est vraie qu'elle ne peut pas faire du mal. Alors, apprends à tenir ta langue. »

Or, la vérité, Claudia le comprenait maintenant, n'avait jamais été mise à l'épreuve ; elle avait beau la connaître, elle ne parvenait pas à prendre les mesures nécessaires. La peur, s'avérait-il, pouvait tenir la vérité en échec.

Pendant ce qui lui parut une éternité, elle demeura immobile, les bras ramenés sur la poitrine et le rouleau de métal dans sa poche, tandis que la partie froidement clinique de son cerveau lui répétait inlassablement ses conclusions sans appel, et que la terreur l'empêchait de les accepter.

Ses pensées tournaient en boucle : si elle tentait quelque chose maintenant, elle n'aurait selon toute probabilité qu'un seul adversaire à affronter ; si elle attendait trop longtemps, ils seraient deux. Inutile de se leurrer : elle n'aurait aucune chance d'échapper à deux hommes.

Elle sortit le morceau de métal de sa poche.

En admettant que tu puisses lui échapper, que se passera-t-il après ? Et si la maison est verrouillée, hein ? Et si elle ne l'est pas, et que tu réussis à sortir, que feras-tu ? Tu vas t'enfuir ? Est-ce qu'ils ont laissé les clés du camping-car sur le contact ? Auquel cas, est-ce que tu es capable de le conduire ?

Elle se vit soudain tâtonner frénétiquement à la recherche des clés, les doigts tremblants, sachant que les secondes filaient à toute vitesse, que ses ravisseurs allaient arriver. Aurait-elle assez de cran ? S'il fallait courir, mettre en mouvement ses jambes flageolantes, serait-elle capable d'aller assez vite et assez loin ?

Pourtant, malgré les doutes, cette image d'elle-même – libre, en

train de foncer dans l'obscurité protectrice vers le monde au-delà de ce cauchemar – l'emplit soudain d'un tel sentiment d'urgence que, sans vraiment en avoir conscience, elle s'allongea par terre et se mit à donner des coups de pied dans la chaudière en s'époumonant.

Le cri de Nell tira brusquement Angelo du sommeil.

Dans le silence vibrant qui suivit, il dut fournir un effort pour prendre ses repères : où il était, ce qui s'était passé, qui elle était, qui il était lui-même...

Il faisait nuit. Il ignorait combien de temps il avait dormi, mais il se sentait toujours aussi épuisé. Il ne neigeait plus. La fenêtre révélait le paysage blanc et une bande de ciel étoilé. Le poêle à bois brûlait toujours, faiblement.

— Eh ! lança-t-il en s'appuyant sur un coude pour se redresser. Nell ? Tout va bien. Tout va bien, ne t'inquiète pas.

Elle gémissait doucement, recroquevillée dans le sac de couchage tout près du poêle. Son cauchemar – ou sans doute plutôt ses souvenirs – l'avait dévastée. Les sons qu'elle émettait étaient terribles pour lui, parce qu'ils confirmaient une nouvelle fois la réalité de ce qu'elle avait vécu, et le fait qu'il ne pouvait lui offrir ni réponse ni aide. Oui, le monde recelait de telles monstruosité, qu'il distribuait avec une violence aléatoire et indifférente.

Le nerf dans sa jambe se rebella dès qu'il voulut bouger, et la douleur l'arrêta net dans son élan. Il s'obligea à se concentrer sur son souffle en attendant qu'elle reflue. Il se laissa ensuite glisser lentement du canapé jusqu'à se retrouver à quatre pattes par terre. Depuis qu'il avait déshabillé la fillette alors qu'elle était inconsciente, il ne l'avait plus touchée mais, sans réfléchir, il posa la main sur sa tête, avant d'écarter de ses yeux quelques mèches humides de sueur. Choquée par ce contact, elle se raidit brusquement, le souffle coupé, puis respira de nouveau et éclata en sanglots. La délicatesse de son crâne et la chaleur qui émanait d'elle l'affolèrent, car elles le confrontaient de nouveau à l'horreur de ce qu'elle avait enduré. Et qu'aurait-il pu dire ? Rien n'avait changé. C'était la nouvelle que Nell découvrait à son réveil,

une fois de plus. Elle avait émergé d'un cauchemar pour plonger dans un autre, encore plus effrayant : le monde réel.

Il resta longtemps auprès d'elle. Au bout d'un moment, il déplaça sa main jusqu'à l'épaule de la fillette, où il la laissa reposer. Quand les mots se révélaient impuissants, songea-t-il, le corps était là pour prendre le relais. L'éloquence sans paroles du toucher. C'était à la fois la reconnaissance d'une souffrance et un encouragement à ne pas capituler. Le modeste miracle du geste, qui transmettait le message : « Même s'il n'y a rien à dire, tu n'es pas seule. Tu n'es pas seule. »

Enfin, elle arrêta de pleurer. Renifla bruyamment. Elle avait les joues inondées de larmes.

— Attends une minute, murmura-t-il.

Il rampa en grimaçant, les dents serrées, jusqu'à la salle de bains rudimentaire (il y avait des toilettes, un lavabo, une minuscule baignoire mais pas d'eau chaude ; à son arrivée, il s'était lavé avec de l'eau chauffée sur le poêle, sauf qu'il ne voyait pas comment renouveler la manœuvre avec sa sciatique), prit un rouleau de papier hygiénique dans le paquet qu'il avait rapporté de la voiture et revint dans le salon. Il arracha quelques feuilles et les lui tendit. Lui donner des actes simples à accomplir. La forcer à vivre.

Elle s'essuya le visage puis se rallongea en clignant des yeux, le papier serré dans sa main. Bien réveillée, elle regardait fixement la fenêtre derrière lui.

— Ed ? Fais une recherche dans les archives au sujet d'un changement légal d'identité, et vérifie si le nom « Xander King » correspond à une adresse dans l'Utah, dit Valerie.

Elle avait repris le volant de sa Taurus pour rentrer au poste. Ed Perez occupait le siège passager, et Carla, qui s'était assise à l'arrière, donnait au FBI de Salt Lake les derniers éléments dont ils disposaient. Ils avaient laissé les agents en uniforme terminer l'enquête de voisinage, parce que la probabilité que quelqu'un dans l'immeuble connaisse l'adresse de Leon Ghist était des plus faibles. Ils avaient aussi procédé à une fouille sommaire de l'appartement (les mains protégées par des gants) avant l'arrivée de la Scientifique, espérant tomber sur des documents – reçus, actes de propriété, factures d'électricité ou de gaz – susceptibles de leur fournir des pistes. Ils n'avaient rien trouvé.

— On peut supposer qu'il n'a pas fait toutes les démarches requises, compte tenu de son analphabétisme, poursuit Valerie. Ça vaut néanmoins le coup de s'en assurer.

— ... toutes les ventes de biens immobiliers dans l'Utah en 2010, disait Carla au téléphone. A l'un ou l'autre de ces noms. Il a peut-être acheté la maison aux enchères ou payé comptant, mais incluez quand même les acquisitions financées par un prêt.

L'absence de toute trace de compte bancaire rendait Valerie dingue. Si Lloyd Conway avait remis un chèque à son fils adoptif quand il avait vendu CoolServ, comment Leon avait-il pu toucher l'argent sans passer par une banque ? A moins que son beau-père ne lui ait offert une valise pleine de billets, l'opération avait dû donner lieu à une transaction financière... Dès qu'elle arriverait au poste, elle se renseignerait pour savoir qui s'était occupé de la succession de Lloyd Conway.

— Quand il a reçu ce fric, Ghast a dû croire que c'était un putain de cadeau du ciel, observa Ed. Le jackpot, quoi.

Valerie avait eu la même pensée. Cet héritage pouvait être interprété comme un signe terrible, et à ce titre c'était un témoignage de plus à ajouter dans l'épais dossier à charge monté contre la bienveillance de Dieu. Quand elle songeait à Lui, désormais, elle imaginait un être froid dont la schizophrénie n'avait aucune limite.

— Exact, dit-elle. Et, à mon avis, ça n'a fait que confirmer la haute idée qu'il avait déjà de lui-même. Xander King... : Il n'a peut-être pas entendu parler d'Alexandre le Grand, mais il sait ce qu'est un roi.

— G-H-A-S-T, épela Carla au téléphone. Essayez aussi sans le « H ».

— Qu'ils se renseignent également sur d'éventuels comptes bancaires, lui lança Valerie par-dessus son épaule. Aux deux noms.

Carla lui décocha un regard noir qui signifiait : « C'est pas à vous de me dire comment faire mon boulot. » Valerie l'ignore.

— Tenez compte des adresses à San Francisco et dans l'Utah, poursuivit-elle. On ne peut pas acheter de baraque sans un compte en banque. Et tâchez d'obtenir les autorisations nécessaires pour accéder aux archives bancaires des Conway.

De retour au poste, elle prenait déjà la direction de son bureau, quand Carla la retint par le bras. Son petit visage fin luisait de transpiration, et sa queue-de-cheval était à moitié défaits.

— Deerholt veut nous parler à toutes les deux, déclara-t-elle.

— Maintenant ? Vous vous foutez de moi ?

— Non. Il a été catégorique.

— Eh bien, j'irai le voir quand j'aurai une seconde.

— J'insiste pour qu'on y aille tout de suite. Comme je vous l'ai dit, il a été très clair sur ce point.

— Je peux vous poser une question, agent York ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Je ne comprends pas.

— Vous avez laissé quelque chose sur le bureau de Nick Blaskovitch, n'est-ce pas ?

— Qui est Nick Blaskovitch ?

Elle était douée, Valerie devait bien l'admettre. L'intonation, l'expression légèrement perplexe, teintée d'une nuance d'impatience pour faire plus réaliste...

— Vous croyez vraiment que je ne serai pas capable de le prouver ? reprit Valerie.

Un léger sourire aux lèvres, Carla York secoua la tête d'un air incrédule.

— Je ne... Bon sang, Valerie, je n'ai pas la moindre idée de ce que vous racontez.

Elle se composa soudain une mine soucieuse.

— Vous vous sentez mieux, au fait ? Nous avons tous vu ce qui s'est passé, tout à l'heure.

Valerie dut se retenir de la gifler.

— Très bien. Comme vous voudrez. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes.

Le capitaine avait fermé sa porte, mais sa silhouette était visible derrière la vitre dépolie. Il était au téléphone. Valerie leva la main pour frapper. Juste avant qu'elle ne le fasse, Carla murmura :

— Infanticide...

Ce fut elle qui frappa.

— Entrez ! cria Deerholt.

Sans laisser le temps à Valerie de répliquer, Carla poussa le battant et pénétra dans le bureau.

La bouche sèche, l'esprit en ébullition, Valerie lui emboîta le pas. Deerholt invita d'un geste les deux femmes à s'installer sur les chaises devant son bureau, mais elles restèrent debout.

— Bon, dit-il après avoir coupé la communication. Où en sommes-nous, Val ?

Celle-ci avala sa salive. Elle se doutait bien qu'elle avait l'air abasourdie. Ses mains la picotaient.

« Infanticide. »

Elle parvint néanmoins à se ressaisir suffisamment pour résumer la situation à Deerholt. Quand on est flic, on apprend à dépouiller son discours de tout ce qui est superflu, à présenter les principaux faits le plus succinctement possible. Quand on est flic, le compte à rebours s'égrène en permanence.

Lorsqu'elle eut terminé, le visage du capitaine reflétait un mélange de soulagement professionnel et d'inquiétude personnelle.

— C'est du bon boulot, conclut-il, ce qui était le plus grand compliment qu'il puisse faire. Maintenant, Valerie, si vous pouvez attendre dehors un moment, j'ai besoin de m'entretenir avec l'agent

York.

— Ecoutez, monsieur, je...

— Je sais. Vous aurez aussi l'occasion de vous exprimer, je vous le garantis. Pour l'instant, je vous demande de sortir.

Après s'être exécutée, Valerie s'attarda aussi près de la porte qu'elle le pouvait sans être vue à travers la vitre, pour tenter d'entendre ce qui se disait à l'intérieur. Mais ils parlaient à voix basse, et de toute façon les bruits en provenance du bureau d'en face, ouvert, l'empêchaient de distinguer leurs propos. Elle longea le couloir jusqu'à la fontaine à eau et se servit un gobelet.

« Infanticide. »

Cette fois, les masques étaient tombés. OK.

Mais pourquoi Carla York avait-elle commencé par nier ?

Et à quelle motivation obéissait-elle ?

Les minutes lui parurent interminables, tandis qu'elle arpentait sans relâche les cinq mètres entre la fontaine à eau et le bureau de Deerholt. Elle vida machinalement son gobelet. Le remplit une nouvelle fois, et le vida encore d'un trait. Elle se sentait déshydratée, et ce constat la ramena à son accès de faiblesse devant l'appartement de Leon. « Vous vous sentez mieux ? » Elle n'imaginait que trop bien ce que Carla était en train de raconter à Deerholt. Or, cette fois, il y avait des témoins. Les agents en uniforme. Les locataires. Même Ed Perez l'avait vue s'effondrer. Avait-elle le temps d'aller les trouver, lui, Galbraith et Keely, pour leur demander de nier ?

La voix de son grand-père s'éleva dans sa tête : « Tu crois que c'est une bonne idée de leur demander de mentir ? Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ? Qu'est-ce qui est le plus important pour toi ? Arrêter ces monstres avant qu'ils fassent une nouvelle victime, ou mener la danse à tout prix ? »

Carla York sortit du bureau sans un regard, et s'éloigna dans le couloir.

Valerie entra à son tour et referma la porte. Elle frissonnait. Pour le coup, elle s'assit sans même attendre d'y être invitée.

Deerholt se passa les mains sur le visage, avant de les placer de chaque côté de l'iPhone posé sur son bureau. C'était un homme de cinquante-quatre ans, grand et osseux, aux mains velues, aux cheveux toujours mal coupés, et aux petits yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites. Ce jour-là, il était rasé de si près qu'on en avait

presque mal aux joues pour lui.

— Quel bordel, Val, marmonna-t-il.

Valerie sentait la tension lui raidir les épaules, le cou, les bras. Les mortes étaient dans la pièce avec elle, et semblaient contempler au-delà de son échec la perspective d'un avenir sans justice. Le désespoir la submergea brusquement, comme si le monde venait de se dérober sous elle.

— Pourquoi ? Quel est le problème, capitaine ? s'obligea-t-elle à demander.

Il secoua la tête. Relâcha son souffle.

— Le problème, c'est que l'agent York a formulé de graves allégations contre vous.

— Lesquelles ?

— En gros ? Que vous n'êtes pas apte à poursuivre cette enquête, pour diverses raisons.

— N'importe quoi. Je vais bien, monsieur, je vous assure.

— Vous êtes-vous évanouie, aujourd'hui ?

Valerie secoua la tête, puis émit un petit reniflement méprisant et balaya d'un geste la question.

— Quoi ? Non, monsieur, j'ai eu une crampe, c'est tout.

— York affirme que vous avez perdu connaissance, que vous ne pouviez pas vous relever. D'après elle, Ed et tous les agents ont été témoins de votre malaise. Si je les convoque, est-ce qu'ils vont me parler d'une crampe ?

— Peu importe. Moi, je vous dis que c'en était une.

— Dans ce genre-là ?

Il saisit son téléphone, glissa son doigt sur l'écran et le tourna vers Valerie.

C'était une vidéo. Cela fit un drôle d'effet à Valerie de se voir sur les images, sachant qu'on l'avait filmée à son insu. Mais cette impression se dissipa rapidement quand elle comprit où et quand elle avait été espionnée.

A Reno. Dans les bois. Après la découverte de la victime au réveil.

C comme Cadran.

Elle se vit tituber entre les arbres sombres. S'arrêter. Tomber à quatre pattes. De toute évidence, il ne s'agissait pas d'une crampe. De toute évidence, c'était beaucoup plus grave.

La vidéo se termina, et Deerholt reposa le téléphone sur la table de

travail.

— Alors ?

Il s'est déjà formé une opinion, songea-t-elle avant de répondre. Elle eut la vision de Claudia Grey prisonnière, les poignets entravés au-dessus de la tête, le visage inondé de sang et de sueur. De ses grands yeux bruns agrandis par la peur et la souffrance.

— D'accord, concéda-t-elle, je n'étais pas en forme ce matin-là. J'étais malade et j'avais mal dormi. Vous savez ce que c'est, monsieur : pas assez de repos, une baisse d'énergie...

— Je sais, oui. Et je sais aussi que vous n'avez pas ménagé vos efforts dans cette affaire.

— Ne me l'enlevez pas maintenant, capitaine.

— Val, je...

— On touche au but. Vous avez entendu ce que je vous ai dit il y a dix minutes...

— Valerie, s'il vous plaît, stop, l'interrompt-il en levant la main. Il n'y a pas que ça.

Ces mots déclenchèrent un nouvel afflux d'adrénaline en elle. Il lui semblait être environnée de pièges invisibles.

— Vous vous en enfilez combien par jour ? demanda-t-il. Sans déconner, Val. Quel résultat on obtiendrait si on vous faisait une prise de sang ?

Ses joues glacées devinrent subitement brûlantes. Elle avait l'impression d'être une gamine prise en faute. Comme cette fois où sa mère était entrée dans sa chambre alors qu'elle était à plat ventre sur son lit, les mains dans son jean.

Elle ne put que secouer la tête.

— Je vais bien, monsieur. Je...

— Moi, je bois, Val. Et je suis presque certain que la moitié de mes hommes n'ont pas fini d'éliminer ce qu'ils ont avalé hier soir. Alors, oui, je sais ce que c'est. Mais le bruit commence à circuler que vous perdez le contrôle. Et je ne vous parle pas d'un petit dépassement si vous soufflez dans le ballon. Avec le retour de Blaskovitch, en plus, je comprends que...

— Ça n'a rien à voir avec lui.

— D'accord, d'accord. En attendant, comme je vous l'ai...

Il fut interrompu par un coup frappé à la porte.

— Entrez !

Will Fraser s'encadra sur le seuil, l'air de se demander ce qu'il faisait là.

Deerholt ne l'invita pas à s'asseoir. Au lieu de quoi, il se leva.

— Il vaut mieux qu'il y ait quelqu'un à vos côtés, expliqua-t-il à Valerie. J'ai tout de suite pensé à Will, mais si vous préférez quelqu'un d'autre, c'est le moment de le dire.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança le nouveau venu.

Valerie voulut se redresser, sans y parvenir. Il lui semblait qu'un poids énorme s'était abattu sur ses épaules.

— Quelqu'un d'autre ? Comment ça ?

— J'ai les mains liées, Val. Désolé. Je dois vous poser la question : est-ce que vous êtes accro ?

Ils étaient flics. S'il y eut bien une seconde de flottement entre Valerie et son coéquipier, ils n'avaient aucun doute sur le sens du terme.

— Vous êtes sérieux ? répliqua Valerie.

— Monsieur..., commença Will.

— Oui ou non, Val.

— Non, bien sûr que non. C'est complètement dingue.

— Pourriez-vous vider vos poches et votre sac ?

— On est en plein délire, monsieur, déclara-t-elle posément.

Au fond, elle était soulagée : s'il était question de drogue, elle n'avait rien à se reprocher.

— J'en suis bien conscient, admit Deerholt. Et si je me fais assassiner un jour, croyez-moi, je veux que ce soit vous qui vous chargiez de l'enquête. Mais il y a des règles à respecter. Alors débarrassons-nous au plus vite de ce qui n'est qu'une simple formalité.

Affichant un mépris qui n'avait rien de feint, Valerie se leva et renversa le contenu de son sac sur le bureau de Deerholt.

Et vit aussitôt le sachet.

— Qu'est-ce que tu fous ? lança Paulie, le fusil à la main.

Claudia avait cessé de s'agiter et de crier dès qu'elle l'avait vu descendre l'escalier.

— Je voudrais qu'on bavarde un peu, répondit-elle. Je m'ennuie.

Durant un bref instant, il se borna à la regarder, les yeux ronds.

— Tu... Hein ?

— Je m'ennuie, répéta Claudia. C'est pas franchement marrant de se retrouver ici sans personne à qui parler !

Il en resta bouche bée. Ses traits reflétaient sa confusion.

— T'es... t'es cinglée ou quoi ?

— Non. Et vous ?

De nouveau, la repartie l'embrouilla, et il ne répondit pas.

Claudia devait lutter contre une faiblesse grandissante. Ses jambes la soutenaient à peine. Elle crut qu'elle allait vomir.

— Je crois que t'as pas..., commença-t-il.

Il s'interrompit, visiblement dépassé. Claudia voyait bien à quel point il était déstabilisé par ce retournement de situation. Ce n'est pas lui le chef, c'est l'autre, songea-t-elle, et cette pensée lui redonna un peu de courage, sans toutefois calmer ses tremblements. Pour ne pas se trahir, elle fourra les mains dans les poches de son jean. C'était un réflexe destiné à dissimuler sa peur, mais elle se rendit vite compte qu'il pouvait aussi être interprété comme un geste d'une nonchalance provocante... Atterrée, elle faillit les ressortir aussitôt.

— Je crois que t'as pas tout compris, déclara-t-il.

Et d'éclater de rire. Un rire cependant teinté d'incertitude, estimait-elle.

— Bien sûr que si ! rétorqua-t-elle. Vous me prenez pour une idiote ? Je sais bien que je ne suis pas ici pour discuter de Proust.

— De quoi ?

— Pas « quoi », « qui ». Valentin Louis Georges Eugène Marcel Proust. Romancier français, critique et essayiste connu surtout pour son œuvre monumentale, *A la recherche du temps perdu*. Parfois traduit en anglais par *In Search of Lost Time*, parfois par *Remembrance of Things Past*. Vous savez lire ?

Elle le vit encore une fois hésiter, tenter de donner un sens à ce qui se passait, de retrouver ses repères. Il secouait la tête – pas en réponse à sa question, de toute évidence, plutôt en signe d'incrédulité. Un rire montait de sa gorge, qui ne franchit cependant pas ses lèvres.

— Ouais, je sais lire, dit-il enfin. Sûr que moi, je sais lire.

Si l'insistance parut étrange à Claudia, elle préféra ne pas relever.

— Et comment va votre ami ? s'enquit-elle. Il est toujours grippé ?

L'expression perplexe de Paulie fut remplacée par un léger froncement de sourcils. Attention, sois prudente, songea Claudia.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Eh bien... Je suppose que c'est lui qui mène le jeu, non ? Alors, j'aimerais savoir combien de temps il me reste.

— C'est pas lui qui... De toute façon, ça change rien. Tu vas...

Il secoua de nouveau la tête, avec irritation cette fois. Claudia s'exhorta de nouveau à la prudence.

— T'es complètement barrée, affirma-t-il. Ou complètement conne.

— Vous savez bien que non. Et puis, je connais un secret que vous ignorez.

— Ah ouais ? C'est quoi ?

— Je vous le dirai. Mais ne me bousculez pas, c'est gênant.

Mieux. Encore mieux.

Le caractère inédit de la conversation commençait à éveiller son intérêt. Il balaya le sous-sol du regard, peut-être pour s'assurer qu'aucun autre changement ne s'était produit dans cet environnement familial.

— Tu peux pas savoir que dalle, répliqua-t-il.

— Non, je vous arrête tout de suite, c'est une double négation, là ! Résultat, vous dites l'inverse de ce que vous voulez dire.

— Hein ?

— Réfléchissez. Ce que vous voulez dire, c'est que je ne sais rien, pas vrai ?

Il la dévisagea en silence.

— Mais si je « peux pas savoir que dalle », ça signifie que je sais

quelque chose. Vous voyez ? Bah, vous n'êtes pas le seul à commettre cette erreur.

Le plus extraordinaire, c'est qu'elle avait l'impression de voir l'idée se frayer laborieusement un chemin dans son cerveau, presque malgré lui. Une double négation... La vérité produit toujours cet effet-là. Parce que la vérité est la vérité. Cette réflexion fit resurgir sa peur et sa détresse, car c'était un des principes gouvernant le monde qu'elle avait perdu. Le souvenir de la femme sur la vidéo lui traversa l'esprit, et elle faillit renoncer, tomber à genoux et crier : « Je vous en prie je vous en prie je vous en prie ne me faites pas ça, je vous en prie je vous en prie je vous en prie ! » Elle chancela légèrement, sentit un de ses pieds quitter le sol et se força à rétablir son équilibre. Le visage de cette malheureuse, privé de toute dignité... L'intense concentration de ses deux tortionnaires... L'image qui tremblait, tant l'homme à la caméra avait du mal à contenir son excitation... Ces pensées la ramenèrent à la nécessité de mettre son projet à exécution, et elle s'affola : Je ne peux pas. Je ne pourrai jamais. L'envie de pleurer lui nouait la gorge. Au prix d'un énorme effort, elle parvint à ravalier ses larmes. Pour que son plan ait une chance de réussir, elle allait devoir jouer le rôle d'une folle. Oublier qui elle était. Devenir quelqu'un d'autre.

— Vous vous appelez bien Paulie, c'est ça ?

— Pourquoi ? Tu t'imagines qu'on va faire ami-ami, salope ?

Le mot la heurta. Elle s'obligea à n'en rien laisser paraître.

Prends-le à contre-pied. Réagis à l'inverse de ce qu'il attend. La folie est ta seule issue.

— Vous pouvez utiliser des gros mots, ça ne me dérange pas.

Une nouvelle fois, il parut pris de court. A la fois effrayé et fasciné. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais n'émit aucun son. La prudence s'imposait, se répéta Claudia. La prudence et la folie.

— Encore heureux ! railla-t-il. T'es qui, pour causer comme ça ? La reine d'Angleterre ?

— Non, répondit-elle. Mais je l'ai rencontrée.

— Arrête tes conneries.

— C'est vrai ! C'était en 2002, j'avais quatorze ans. Il y avait un défilé en Cornouailles pour son jubilé.

S'apercevant qu'il butait sur le terme, elle expliqua :

— Le jubilé, c'est une célébration pour les cinquante années de

règne d'un roi ou d'une reine. Un peu comme un anniversaire de mariage, en somme. Vous savez, vingt-cinq ans, c'est les noces d'argent, cinquante, les noces d'or, soixante, les noces de diamant. Bref, j'étais en vacances en Cornouailles avec mon père et ma mère, quand la reine a pris un bain de foule, avec ses gardes du corps et tout le tralala. Je me suis retrouvée en face d'elle pendant quelques secondes, et elle m'a dit : « Bonjour, ma petite. »

— Arrête tes conneries, répéta Paulie. Et toi, t'as dit quoi ?

— Que son chapeau était joli.

Il éclata de rire.

— J'ai menti, bien sûr, ajouta Claudia. La reine a un goût déplorable en matière de chapeaux. Mais rien d'autre ne m'était venu.

Se rendant soudain compte qu'il riait, il se reprit aussitôt – une réaction qui trahissait sa crainte et sa méfiance.

Attention, se dit-elle. Ne lui laisse pas le temps de se ressaisir.

— Bon, vous, c'est Paulie, et moi, je m'appelle Claudia. Oh, vous vous en fichez, j'imagine. C'est juste que si je dois me faire assassiner, je préférerais savoir par qui. Vous n'auriez pas une cigarette, par hasard ?

— Pourquoi je t'en filerais une ?

— Pourquoi pas ?

— Putain, t'es vraiment un cas, toi.

— En fait, j'ai arrêté de fumer, mais puisque je vais mourir, quelle importance ? Allez, soyez sympa. Donnez-moi une cigarette. Franchement, qu'est-ce que ça change ?

Il réfléchit longtemps à la question, se demandant sans doute s'il pouvait accepter sans passer pour un faible. Il lâcha un petit rire bref. Claudia ne quittait pas des yeux son visage étroit, ses longs cheveux cuivrés, sa barbe médiévale. Elle le voyait bien jouer le traître minable dans la troupe de Robin des Bois. Enfin, il plongea la main dans la poche droite de sa veste militaire, en sortit un paquet de Marlboro et posa le fusil sur l'un des cartons.

Il va s'approcher, glisser la cigarette à travers les maillons, et tu vas la prendre sans trembler ni bouger un cil. Rappelle-toi, t'es calme, parce que t'es cinglée. Il faut que tu sois cinglée.

Elle le regarda venir vers elle, puis lui tendre la cigarette côté filtre. Sa veste sentait la toile mouillée, et Claudia pensa au mépris mêlé de lassitude que les soldats devaient éprouver pour les civils

portant de telles tenues. L'espace d'un instant, elle se sentit solidaire avec eux. Parce qu'ils étaient plongés dans des conditions extrêmes. Parce qu'ils côtoyaient la mort. Parce qu'ils étaient ensuite forcés de vivre avec les changements que cette expérience avait opérés en eux.

— Je n'ai pas de briquet, évidemment, fit-elle remarquer.

Pas de panique. Surtout, pas de panique.

Elle prit la cigarette. La ficha entre ses lèvres. Durant une fraction de seconde, elle eut l'impression d'attendre qu'un inconnu lui donne du feu à l'arrêt de bus ou à l'entrée d'une boîte de nuit. Jusqu'à ce qu'elle soit obligée de se pencher vers le briquet, le visage touchant presque le rideau de fer. L'odeur d'essence du Zippo et le jaillissement presque magique de la flamme lui étaient familiers (malgré elle, les émanations ramenèrent à sa mémoire le souvenir de tentes bondées dans les festivals de musique, de l'atmosphère chargée de relents divers – chaussettes, tabac, sueur, sexe), mais la proximité du rouquin, la vue de ses mains aux ongles crasseux et la puanteur écœurante de sa peau grasse faillirent avoir raison de sa détermination. De sa main droite, elle guidait la cigarette, mais elle avait sorti aussi la gauche de sa poche, poing serré. La soudaine intimité du moment ressemblait à un rêve obscène. Elle dut mobiliser toutes ses ressources pour ne faire que des gestes calmes, lents, normaux.

— Merci.

Elle recula d'un pas – un seul –, avant d'adopter la position typique du fumeur : la main gauche sous l'aisselle droite, le bras droit plié, poignet légèrement relâché, la cigarette coincée entre l'index et le majeur. Des millions de gens partout dans le monde se tenaient ainsi à l'entrée de chez eux, méditant sur leur vie tandis qu'ils en grillaient une. Cette pensée lui procura un peu de réconfort, comme une minuscule bouée à laquelle se raccrocher.

Il l'observait toujours. Soudain, elle le vit se reprendre encore une fois. Il fit trois pas en arrière et récupéra le fusil posé sur le carton.

Attention, attention...

Il risquait à tout moment de se déchaîner contre elle pour avoir essayé de le déstabiliser.

Ne lui donne pas le temps de réfléchir.

— Combien de fois avez-vous fait ça ? demanda-t-elle.

— Tu m'embrouilleras pas, dit-il, avant d'ajouter : Salope.

Il avait toutefois dû s'obliger à prononcer le mot, nota-t-elle.

— Bon, ne me répondez pas si vous n'en avez pas envie, mais je suis curieuse.

— Assez souvent pour maîtriser la technique.

— Toujours à deux ?

— Je te dirai plus rien.

— Oh, allez, soyez chic...

— Pourquoi ? Tu te crois spéciale ? Différente des autres ?

Il éclata d'un rire qui ne lui parut pas complètement forcé. Il lui échappait.

— Vous ne voulez pas savoir ce que je sais, et pas vous ?

— Je me fous de ce que tu penses savoir. Tu sais que dalle.

— Dommage, parce que c'est assez extraordinaire.

Il respirait par les narines, les lèvres pincées.

Elle se força à tirer encore une fois sur sa cigarette. La première en six mois. Elle lui faisait tourner la tête. Son corps continuait de lui transmettre des sensations. Parce que le corps n'a pas le choix. Le corps de la femme, sur la vidéo...

Oh mon Dieu ! Je ne peux pas, je ne peux pas.

Simuler la folie exigeait un effort de concentration, ou plutôt d'anti-concentration, comme pour ces stéréogrammes dont il faut réussir à se détacher si on veut distinguer l'image qu'ils dissimulent. Elle non plus ne devait pas se donner le temps de réfléchir.

— Pourquoi ne pas me montrer toutes vos vidéos ? s'enquit-elle. Montrez-moi le reste.

— Quoi ?

— J'aimerais voir les autres femmes.

Elle avait de nouveau réussi à capter son attention. De toute évidence, il se morfondait depuis un certain temps dans son existence. Son micro-univers l'oppressait, sa vie se limitait à une poignée d'habitudes répétées encore et encore. Il était influençable.

Il la dévisagea longuement, et elle en vint à craindre le moment où elle terminerait sa cigarette. Cela risquait de briser ce qui se jouait entre eux.

— Tu bluffes, lâcha-t-il enfin. Tu veux pas les voir. T'as flippé, tout à l'heure.

— C'est vrai, mais c'est compliqué.

— Ça veut dire quoi, bordel ?

— Je ne sais pas comment formuler ça autrement. Je vous le

répète, c'est embarrassant.

— Tu bluffes, répéta-t-il.

La cigarette se consumait inexorablement.

— Montrez-moi les vidéos, et vous apprendrez quelque chose, affirma-t-elle posément. Un truc dont vous ne vous doutiez pas.

Il secoua la tête, lentement, sans la regarder dans les yeux. Il riait tout seul, mais son rire n'avait rien de naturel. Pour finir, il se retourna puis se dirigea vers l'escalier. Toujours de dos, il lança :

— T'es vraiment une drôle de salope. Peut-être la salope la plus dingue et la plus débile que j'aie jamais vue.

Mais lorsqu'elle cria « Eh ! », il s'arrêta sur la troisième marche.

Claudia sentit sa façade de folie feinte se fissurer. Prête à voler en éclats. Ce qu'elle s'apprêtait à dire pourrait la détruire, elle en avait bien conscience.

— Quoi ? fit-il, exagérant son impatience.

Elle avait fumé la cigarette jusqu'au filtre.

— Il n'a pas besoin de le savoir.

Valerie, assise dans sa Taurus garée sur le parking du poste, en face de la sortie vers Vallejo Street, fumait une cigarette. Elle était là depuis deux heures. Les avocats des Conway travaillaient dans un petit cabinet à Fresno, fermé pour les fêtes. Elle avait laissé des messages sur le mobile de chacun des trois associés, mais jusque-là aucun ne l'avait appelée. Teresa Conway ne lui avait pratiquement rien appris lorsqu'elle avait enfin répondu au téléphone. Elle paraissait à moitié endormie, ou groggy – dans une sorte d'état second qui la privait de lucidité. Lloyd n'avait pas laissé d'argent à Leon dans son testament. Tout était revenu à Teresa. Celle-ci avait beaucoup parlé de Dieu, qui n'est pas censé infliger plus d'épreuves qu'on ne peut en supporter, et pourtant le fardeau était trop lourd pour elle. Son mari avait-il donné de l'argent à Leon quand il avait vendu sa société ? Elle n'en savait rien. C'était lui qui gérant les finances. Lui aussi qui s'occupait d'elle. Qui s'occupait de tout le monde, sauf de lui-même. Il adorait ce garçon. Elle aussi.

Le monde ne méritait pas un homme comme Lloyd, et aujourd'hui il ne valait plus grand-chose sans lui.

A dix-neuf heures quinze, la soirée s'annonçait sombre et froide. Des tourbillons de vent soulevaient des détritiques et les faisaient tournoyer un instant avant de les laisser retomber. La circulation, chargée à la sortie des bureaux, avait diminué. Quelques mètres plus loin, à la gauche de Valerie, deux agents en uniforme bavardaient sur le trottoir avec le propriétaire du Chef Bowl Inc., un traiteur chinois. Tous les piétons qui longeaient sa voiture parlaient dans leur mobile ou tapaient un texto. Elle saisissait au passage des bribes de vies :

« ... d'accord, mais d'après Stevie c'est de la merde... »

« ... seulement si on peut l'avoir en daim pour le même prix... »

« ... elle voudrait faire croire qu'elle est végétarienne, mais je sais

qu'elle a mangé de l'agneau chez Chrissie... »

« ... c'est bien ce que je dis. C'est ce que je lui ai répondu, d'ailleurs : "C'est bien ce que je dis." »

Autant de petits détails du quotidien qui formaient une trame rassurante jusqu'à l'irruption du crime. Intrusion par effraction. Agression. Viol. Meurtre. Alors la trame explosait, et les flics débarquaient dans l'existence saccagée de la victime. Celle-ci se retrouvait échouée au milieu des débris de sa vie tel un gosse perdu au milieu du cratère creusé par une bombe. Pour un flic, au début, c'était exaltant. La situation évoluait ensuite comme une courbe d'apprentissage. Durant cette phase, pour les moins chanceux, ça devenait une obsession. Valerie connaissait des policiers – des enquêteurs de la Criminelle – qui avaient franchi cette étape et accédé à ce qu'elle avait baptisé le « stade de la maturité » : le calme, l'efficacité, la capacité à faire son travail sans qu'il vous mine, à maîtriser son niveau de dépendance à la drogue. Elle avait toujours espéré y parvenir un jour. Au moment de l'affaire suivante. Ou de celle d'après.

Mais, aujourd'hui, elle en était toujours au même point. Toujours loin du but.

Pendant quelques instants, Deerholt, Will et elle avaient contemplé le sachet (de la cocaïne, avait déclaré le capitaine après y avoir goûté) dans un silence stupéfait. Valerie s'était sentie gênée de voir le contenu de son sac ainsi étalé : cigarettes, briquet jetable, rouge à lèvres, chouchous, téléphone, chewing-gums, clés, un Milky Way qui traînait là depuis une éternité... Il lui semblait que les objets eux-mêmes étaient consternés par la présence du sachet qui leur avait tenu compagnie dans l'obscurité.

— Vous ne pensez pas sérieusement que..., avait-elle commencé.

Deerholt l'avait interrompue d'un geste.

— Non, je ne pense pas sérieusement que si vous vous droguiez, vous seriez assez idiote pour trimballer la poudre dans votre sac à main.

— C'est quoi, ces conneries ? avait lancé Will.

— C'est un coup de York, avait-elle affirmé.

— Val...

— Peut-être quand on était dans l'appartement de Ghast. J'avais posé mon sac dans un coin pendant qu'on fouillait les lieux. Je veux

une analyse toxicologique, tout de suite.

Une requête qu'elle avait regrettée aussitôt, compte tenu de la quantité d'alcool qui devait encore circuler dans son organisme.

Après avoir obtenu les résultats du test – aucune trace de coke, mais une alcoolémie bien supérieure à la limite –, après s'être de nouveau entretenu avec Carla York et après avoir de nouveau convoqué Valerie dans son bureau, le capitaine Deerholt avait déclaré :

— Bon, voilà ce qui va se passer. Pour Carla York, officiellement, vous êtes mise à pied. Si je ne fais rien, elle va s'adresser à sa hiérarchie, et dans ce cas vous serez dans les emmerdes jusqu'au cou.

— C'est dingue, avait répliqué Valerie sans s'énervier. Et vous le savez.

— Laissez-moi finir. Pour Carla York, donc, vous êtes mise à pied ; vis-à-vis de l'administration, vous êtes en arrêt maladie. Prenez rendez-vous chez votre médecin. Ne venez plus au poste pour l'instant. Fraser vous tiendra informée du déroulement de l'enquête.

— Ah oui ? Bon sang, il ne nous manque qu'une adresse ! Je vous le demande, monsieur, ne me retirez pas l'affaire.

— C'est ça ou une vraie mise à pied, avait rétorqué Deerholt. Vous serez alors obligée de me rendre votre arme et votre plaque. Ni vous ni moi ne voulons en arriver là.

— Elle, si.

— Qu'elle essaie. Qu'est-ce qu'elle a contre vous, au fait ?

— Aucune idée.

— Entre nous, je ne l'apprécie pas plus que vous, Valerie. Mais c'est la meilleure solution pour le moment. Au fait, j'ai demandé une recherche d'empreintes sur le sachet de poudre ; évidemment, il était vierge de toute trace.

Comme le serait certainement l'enveloppe que Carla avait posée sur le bureau de Blasko, avait pensé Valerie.

— On portait tous des gants, avait-elle précisé. C'est loin d'être une idiote.

— Vous avez ma parole que vous serez avertie sur-le-champ de toute nouvelle avancée.

Valerie était restée un moment immobile, les mains sur les coudes, le regard rivé au sol. Elle rêvait d'envoyer son poing dans la figure de

Carla York, de voir se fissurer cette belle façade trop lisse.

— Et n'oubliez pas d'aller voir le toubib, OK ? avait ajouté Deerholt. Vous avez l'air d'un zombie. Prenez des vitamines, vous en avez besoin.

Quand la jeep de Carla émergea du parking, Valerie la suivit.

Elle tourna vers l'est dans Vallejo Street, s'engagea ensuite dans Stockholm vers le sud, puis dans Broadway Street en direction de l'ouest.

Au niveau de Van Ness Avenue, elle prit de nouveau vers le sud. Valerie n'avait pas de plan précis en tête, elle était juste mue par la colère. Les dernières paroles de Deerholt résonnaient encore dans son esprit : « Surtout, n'aggravez pas les choses. Ne faites rien de stupide. » Elle se vit filer Carla jusqu'à l'endroit où elle vivait. (Elle imaginait un appartement spartiate, des murs nus, un lit fait au carré. Un environnement purement fonctionnel, comme tout ce qui caractérisait son occupante, jusqu'à ses tailleurs-pantalons et ses bottes plates. Cela dit, elle ne savait rien de Carla York. Le vrai pouvoir, c'est la connaissance, avait dit quelqu'un, et jusque-là c'est Carla qui le détenait. Il fallait que ça change.) Mais, arrivée dans Golden Gate Avenue, à quelques rues seulement de l'immeuble du FBI, Carla tourna à droite et se gara sur le parking d'une supérette. Sans réfléchir, Valerie sortit de sa Taurus et courut vers elle.

— Eh ! cria-t-elle.

Elle n'était plus qu'à un mètre de Carla York, qui avait presque atteint les portes automatiques du magasin, devant lesquelles une jeune mère offrait un esquimau à son enfant. Pour un gamin, c'est toute l'année la saison des glaces.

L'agent York se retourna. Pour une fois, remarqua Valerie, elle paraissait vidée.

— Quoi ?

— Pourquoi vous me cherchez comme ça ?

— Parce que vous n'êtes pas à la hauteur.

La franchise de la réponse surprit Valerie malgré elle. Durant un instant, elle se sentit déstabilisée.

— C'est faux, répliqua-t-elle en faisant un effort pour se ressaisir.

— Oh non. Vous n'êtes qu'une alcoolo dépravée. Vous ne maîtrisez plus rien. Vous êtes hors du coup. Il était temps que quelqu'un prenne

des mesures contre vous. Avant que d'autres femmes meurent à cause de votre incompétence.

Valerie était atterrée. Elle se rappelait encore ses joues brûlantes de honte quand les résultats de l'analyse de sang leur étaient revenus, un peu plus tôt dans la journée. Et l'obstination de Deerholt à ne pas croiser son regard. Alors qu'elle s'était préparée à lancer l'offensive contre Carla York, elle se retrouvait cantonnée en position défensive.

— Vous avez piraté le système informatique de la clinique, attaqua-t-elle. Vous croyez que vous allez vous en sortir comme ça ?

— Je me fiche de m'en sortir ou pas. Tout ce que je veux, c'est qu'on vous retire l'enquête, parce que vous n'êtes qu'une garce infanticide et alcoolique. Une épave.

De l'avis général, quand on perd son sang-froid, on s'enflamme, on est aveuglé par la fureur, on voit rouge. Or, en cet instant, Valerie éprouvait juste un profond relâchement, comme si tous ses muscles se détendaient, comme si toute la tension accumulée se dissipait enfin. C'était merveilleusement agréable car, pour la première fois depuis longtemps, plus rien n'avait d'importance.

Son poing atteignit l'agent York en pleine figure.

Elle fut surprise, dans la mêlée confuse qui s'ensuivit, du peu de résistance que lui opposa son adversaire. Celle-ci avait dû suivre un entraînement au combat rapproché, pourtant elle chercha à peine à se défendre. Valerie savoura son triomphe pendant peut-être trois ou quatre secondes, puis la voix de la raison s'interposa : « Elle veut que tu continues. N'aggrave pas les choses. Arrête-toi là. »

Trop tard.

Un vigile obèse en uniforme marron accourait déjà vers elles en criant : « Eh ! Eh ! » Du coin de l'œil, Valerie vit la mère les observer bouche bée, tandis que son rejeton léchait consciencieusement son esquimau.

Valerie la relâcha. Recula. La réalité reprit peu à peu ses droits : les halogènes blancs du parking, les rangées de voitures, l'air froid légèrement humide sur sa gorge et sur ses poignets, le déferlement du sang dans ses veines... Un jeune en train de pousser des chariots s'était arrêté pour regarder.

— Merci, dit Carla.

Claudia savait que le cauchemar risquait de la tuer si elle n'y entrait pas pleinement. Le seul moyen de prévenir l'issue fatale, c'était d'oublier le monde d'avant le cauchemar. Dans le monde d'avant le cauchemar, elle était elle-même, libre, complexe, ambivalente, débordante d'idées, d'attentes, attentive à toutes les subtilités de la conscience. Dans le monde d'avant le cauchemar, personne ne se préparait à l'assassiner. Et plus elle essayait de s'y raccrocher, plus elle se rapprochait de sa mort. En l'occurrence, dans la réalité du cauchemar, tout son être devait tendre vers un unique objectif : en sortir.

Pour cela, il lui fallait jouer un rôle à l'opposé de ce qu'elle était.

Pour cela, il lui fallait plonger encore plus avant dans l'horreur. L'horreur était comme un trou noir auquel on ne peut échapper qu'en acceptant de ne pas résister, de se laisser entraîner au cœur du vortex jusqu'à émerger de l'autre côté, dans ce qui existe au-delà. Avec un peu de chance, ce serait un monde presque identique à celui qu'elle avait perdu – à un détail près : elle-même aurait changé à jamais.

Mais, changée ou pas, elle serait vivante. Rien d'autre ne comptait.

— Montrez-moi, répéta-t-elle.

Elle se tenait à quelques pas du rideau de fer, en face de Paulie qui avait apporté son iPad. Il ne comprenait toujours pas ce qui se passait. Entre deux sourires forcés, lubriques et grimaçants, s'écoulaient de longs moments durant lesquels ses traits semblaient privés de toute intelligence.

— Montrez-moi les autres.

Ses mains, qu'elle avait enfoncées dans les poches de sa veste, étaient moites.

Dans la droite, elle serrait la plaque tordue, caressant sans relâche du pouce l'extrémité en V. En quelques heures, ce bout de métal était

devenu tout pour elle : sa planche de salut, une corde susceptible de la tirer de l'enfer. Elle savait cependant que, très bientôt, elle allait être obligée de la lâcher. Très bientôt. Dans quelques minutes, ou peut-être seulement quelques secondes.

— T'es vraiment jetée, marmonna Paulie.

L'incertitude rendait sa voix pâteuse. Le regard de Claudia s'arrêta de nouveau sur ses ongles noirs, et elle se demanda depuis combien de temps il ne s'était pas lavé. Elle l'imagina assis dans une baignoire remplie d'eau grisâtre, recouverte d'une pellicule de crasse, les paumes sur ses genoux osseux, perdu dans la contemplation du carrelage de la pièce.

Elle sortit les mains de ses poches en s'efforçant de réprimer sa panique à l'idée de ce qu'il adviendrait si le métal accrochait le tissu...

Non, ne pense pas. Tu n'es plus toi-même.

Incapable de la quitter des yeux, Paulie fit glisser son doigt sur l'écran. Elle vit un frémissement le parcourir. L'odeur de sueur rance et de vêtements sales qu'il dégageait se fit soudain plus forte. Le premier réflexe de Claudia fut de retenir son souffle, mais sa survie dépendait justement de sa capacité à maîtriser ses réflexes. Elle inspira à fond. Pour mieux s'imprégner de la réalité, pour aller encore plus loin dans la folie. Au cœur du trou noir se trouvait un néant où le temps et l'espace n'existaient plus, où les lois d'Einstein et de Newton n'avaient plus cours, où plus rien n'avait de sens – sauf la fin de toutes les choses connues, et l'obscur éventualité d'un autre univers au-delà.

Paulie éclata d'un rire bref, puis se concentra sur l'écran dont les lueurs se reflétaient sur son visage.

Il tourna la tablette vers elle.

Regarde sans voir.

Regarde sans voir.

Les deux hommes ne disaient rien.

Les seuls sons étaient les bruissements du micro de l'iPad et les gémissements étouffés de la malheureuse bâillonnée. Ses tortionnaires s'activaient dans un silence total, seulement troublé de temps à autre par le ricanement hésitant de Paulie, qui faisait trembler la caméra.

Regarde sans voir.

Sauf qu'il était impossible de ne pas voir.

La femme était jeune – elle devait avoir son âge, pensa Claudia –, avec des cheveux noirs et une peau café au lait.

Mêmes cordes. Même plancher. Même sous-sol.

Claudia sentit ses mâchoires se crisper et ses jambes flageoler. Ses membres ne lui obéissaient plus. Elle n'y arriverait jamais. Toute sa vie passée, la tendresse qu'elle avait reçue, le beau visage de sa mère, et son père disant : « C'est fini, Claudie, c'est fini, chut, ne pleure pas », après chaque bosse, écorchure, égratignure ou piquûre d'insecte – tout ce qu'elle avait connu jusque-là lui soufflait qu'elle en serait incapable.

Le désespoir grandissait en elle, menaçait de la submerger. Chaque seconde qui s'écoulait la persuadait qu'elle ne pourrait pas supporter une telle épreuve. Chaque seconde qui s'écoulait rendait plus impérieux encore le besoin de libérer le cri bloqué dans sa gorge.

Insoutenable.

Elle avait lu quelque part que le mot « insoutenable » fait de celui qui le prononce un menteur, à moins qu'il ne soit suivi de sa mort.

La femme se débattait toujours, se contorsionnant pour essayer de trouver une échappatoire, mue seulement par son instinct de survie, parce qu'il ne lui restait plus rien d'autre.

Mais les cordes étaient les cordes, le couteau était le couteau, les hommes étaient les hommes. La physique était la physique. Le monde était le monde, gouverné par le principe de causalité : telle cause entraîne tel effet. Le monde était totalement innocent. Le mal était purement humain.

Claudia n'aurait su dire combien de temps dura l'insoutenable. Le temps était comme suspendu. Il n'y avait plus que les images qu'elle avait sous les yeux, et la folie qui se manifestait par la chaleur sur son visage. La femme avait perdu tout ce qui faisait d'elle ce qu'elle était. Elle avait tout perdu, sauf son corps et le besoin désespéré de s'en séparer aussi, puisqu'il n'était plus désormais qu'un vecteur de souffrance. Une souffrance pareille anéantissait totalement la personne, tous les trésors de sa vie – les souvenirs, les plaisanteries, les idées, les espoirs et les rêves qui la constituaient –, lui laissant à peine la force de supplier qu'on mette un terme à son agonie.

La malheureuse ne bougeait presque plus, à présent. Elle avait les yeux clos. Elle aurait pu tout aussi bien dormir d'un sommeil agité. Les doigts de sa main gauche se pliaient et se déplaiaient doucement. Sur sa jambe droite, le sang dégoulinait le long du tibia jusqu'à la cheville, évoquant une chaussette rouge en lambeaux. La voix

enregistrée de Paulie, disant : « C'est bon, ce coup-ci, elle est... C'est mon tour. » Xander se redressait en vacillant, comme s'il avait bu, contemplait quelques instants la femme à ses pieds, puis s'écartait à pas lents, l'air sonné.

Paulie posait la caméra par terre. Il y eut un plan fixe de deux ou trois secondes, montrant un coin du plafond envahi par le salpêtre, puis le film s'arrêta et revint à la première image.

Jusque-là, Claudia avait fait de son mieux pour conserver un air impassible.

Elle se résolut alors à plonger son regard dans celui de Paulie – qui l'observait, les yeux brillants et la bouche ouverte –, et s'obligea à faire ce qui la révoltait tant qu'elle ne savait pas si, au dernier moment, elle n'allait pas se trahir et libérer le cri bloqué dans sa gorge. Elle était submergée par l'impression de vide et de chaleur en elle, par la certitude que la vie s'échappait déjà de son corps. L'air semblait s'être épaissi autour d'elle, menaçant de l'étouffer.

Elle lui sourit.

— Vous m'en montrez une autre ?

Valerie rentra chez elle en voiture, pied au plancher, dopée par l'adrénaline. Elle n'était pas seule dans la Taurus. Les mortes s'y étaient entassées et murmuraient autour d'elle. Il y avait aussi le fantôme de son grand-père, empli de sa maudite pitié. La voix de sa mère, répétant : « Maîtrise-toi, Valerie, maîtrise-toi... » L'image de Claudia Grey, hurlant, se matérialisa sur le pare-brise puis s'évanouit.

Merde. Merde. Merde.

Tremblante de rage et d'épuisement, elle fit tomber ses clés devant la porte de son appartement. Elle demeura un instant immobile avant de les ramasser, les poings serrés, la gorge nouée par les larmes. Une fois à l'intérieur, elle ouvrit une bouteille de Smirnoff, puis lâcha le verre qu'elle venait de remplir. Il se brisa sur les carreaux du plan de travail avec un bruit étrangement assourdi. Dans un ultime geste de colère, elle balança la bouteille contre le mur où, obéissant aux lois de la physique, elle se fracassa elle aussi et répandit son contenu transparent sur la peinture.

Après avoir allumé une Marlboro, elle appela Will Fraser.

— Rien de nouveau jusqu'ici, dit-il. Les archives cadastrales de l'Utah sont classées par comtés. Le pire, c'est que d'après Carla York, il n'y a aucun compte bancaire au nom de Xander King ou de Leon Ghast ni en Californie ni dans l'Utah.

— Et du côté de la banque des Conway ?

— C'est York qui s'en occupe. On en saura certainement plus dans quelques heures.

— Continue de chercher. Et préviens-moi dès que t'auras du nouveau.

Elle s'apprêtait à raccrocher, quand une pensée lui vint à l'esprit.

— Will ? Attends. Tu peux vérifier si on a eu des appels sur la hotline concernant le suspect du zoo ? Tout de suite, s'il te plaît. Je

reste en ligne.

Moins d'une minute plus tard – moins d'une minute sur le temps imparti à Claudia Grey –, il reprit la communication.

— J'en ai un, annonça-t-il. Il a été passé hier, de St George, par une anonyme. Elle affirme avoir vu notre homme au centre commercial de Red Cliffs il y a une semaine.

— Dans un magasin ?

— Elle n'a pas donné de détails. On attend toujours les enregistrements de la vidéosurveillance.

Valerie saisit un stylo.

— Donne-moi l'adresse de ce centre commercial.

— 1770 Red Cliffs Drive, St George, Utah 84790. On a déjà alerté les collègues et l'antenne du FBI sur place. Sans résultat pour le moment.

— Rappelle-les.

— L'oiseau s'est peut-être envolé depuis longtemps, souigna Will.

— Rappelle-les quand même.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'en sais rien.

Faux. Elle le savait parfaitement. Même si cela lui semblait absurde.

Après avoir raccroché, elle se connecta à Internet. Le dernier vol direct de San Francisco à St George partait une heure plus tard ; elle ne pourrait jamais arriver à temps à l'aéroport. Quant aux vols suivants, ils comportaient tous des escales ou des temps d'attente interminables pour prendre une correspondance à Los Angeles, Las Vegas ou Denver.

Son téléphone sonna.

— C'est moi, annonça Blasko.

« Moi ». On peut s'estimer heureux d'avoir dans sa vie quelqu'un que ce seul terme suffit à identifier.

— Je suis en bas. Tu m'ouvres ?

A la seconde même où il entra dans l'appartement, l'air lui-même parut s'animer, comme s'il se chargeait des souvenirs de leur histoire. On ne se rend pas toujours compte à quel point une atmosphère est éteinte tant qu'elle ne revient pas à la vie. Trois ans, songea Valerie. Trois ans depuis ce soir où il m'a surprise avec un autre. La chambre toute proche était à la fois une invitation et une torture.

— Will m’a raconté ce qui s’est passé, dit-il.

Elle se tenait adossée au plan de travail dans la cuisine, les bras croisés au niveau de la taille. Il lui semblait nécessaire de s’ancrer à quelque chose de solide.

— Euh, oui. Ç’a été...

Elle ne termina pas sa phrase. Il avait remarqué la bouteille brisée, les dégoulinades sur le mur. Elle le devina en train de recréer la scène. Parce qu’il la connaissait aussi bien qu’elle le connaissait. Tout simplement.

— Ça t’a soulagée, j’imagine, se contenta-t-il d’ajouter.

Jusque-là, elle avait plus ou moins évité son regard. Elle se força à l’affronter. Dans leurs yeux se lisait le même message, ce qui les obligea tous les deux à les détourner.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il.

— Je pars pour l’Utah. On a une piste à St George... qui ne mènera probablement nulle part, hélas.

Il hocha la tête.

Je t’aime toujours, Nick. Je t’aime toujours, mais je ne mérite pas ton amour. Dis-le. S’il te plaît, dis-le.

Elle garda le silence. Lui aussi. Si je m’approche de lui, et si je l’embrasse, songea-t-elle, soit il me rend son baiser, soit il ne me le rend pas. S’il s’abstient, je crois que je ne le supporterai pas. Et s’il me le rend, je vais le traîner jusqu’à mon lit et m’enfermer avec lui ici pendant des jours.

Elle se doutait qu’il tenait exactement le même raisonnement. Ils auraient pu tout aussi bien l’énoncer à voix haute. En cet instant, il aurait suffi d’un rien pour qu’ils franchissent le pas. Mais le compte à rebours s’égrenait toujours – un compte à rebours qu’ils ne pouvaient s’empêcher de consulter.

— Il faut que tu y ailles, dit-il.

— Exact.

— Tu m’appelles une fois sur place ?

— Oui.

« Oui ». Tout était contenu dans ce simple mot, qui signifiait bien plus qu’un briefing à propos de l’affaire.

Son expression révéla à Valerie qu’il avait compris.

Il se dirigea vers la porte et l’ouvrit. Se retourna.

— Sois prudente, Skirt.

— Promis.

Ce « promis » lui fendit le cœur.

Après son départ, elle mit un certain temps à se ressaisir. L'atmosphère autour d'elle lui évoquait un poing serré se relâchant peu à peu.

Dans la chambre, elle fourra quelques vêtements de rechange dans un sac de voyage. Prit une polaire dans la penderie. Ordinateur portable, clés, sac à main, Advil.

Pistolet, plaque.

Quoi qu'il en soit, mieux valait qu'elle quitte la ville avant que sa hiérarchie ne les lui réclame.

A la porte, elle marqua une pause et tenta d'évaluer sa condition physique. Tous les indicateurs d'énergie en elle avaient dû virer au rouge : Vide. Vide. Vide. Les heures de sommeil perdu et le virus qu'elle avait contracté s'étaient ligüés contre elle et, telle une armée ennemie, attendaient le moment de charger. Ses chances de victoire étaient dérisoires : à une contre des milliers.

Et alors ? Rien ne pourrait la faire revenir sur sa décision.

Elle n'avait pas le choix.

Paulie se trouvait dans un état particulier – un état dont il n'avait jamais fait l'expérience auparavant.

— Je vous avais bien dit que je savais quelque chose que vous ignoriez, lança Claudia en riant.

Claudia... Elle lui avait révélé son prénom qui, étrangement, s'était niché dans un coin de sa tête. Son jean comprimait douloureusement son membre durci. Jusque-là, il avait toujours appris le nom des filles après coup, quand il aidait Xander à brûler leurs sacs à main, cartes de crédit, permis de conduire...

Elle avait glissé sa main gauche dans son jean, pour pouvoir se caresser. Il avait du mal à stabiliser l'iPad. Aucune des phrases qui lui venaient à l'esprit – « T'es cinglée », « T'es malade », « J'y crois pas » – ne parvenait à franchir ses lèvres. Les muscles de son visage ne répondaient plus. Des ondes de chaleur se propageaient dans son corps, tandis que son sexe palpitait. Il aurait voulu dire quelque chose, mais c'était impossible ; son esprit tournait en boucle tandis qu'il regardait la main de Claudia s'activer entre ses jambes, les fins tendons de son poignet gracieux se crispent puis se relâcher, tandis que son souffle s'accélérait.

La dernière vidéo venait de s'achever.

— Oh, merde..., dit-elle en se mordant la lèvre inférieure.

Paulie tourna de nouveau la tablette vers lui. Avant même de se rendre compte de ce qu'il faisait, il avait relancé la première vidéo. Il n'arrêtait pas de se surprendre lui-même.

— Vous ne pourriez pas..., reprit-elle.

Elle ferma les yeux quelques secondes. Ses narines frémissaient. C'était complètement dingue de voir à quel point ce détail le rendait encore plus... encore plus...

Elle rouvrit les yeux. Regarda l'écran. Sa bouche était entrouverte,

ses lèvres humides. Elle avait de petites dents. Elle paraissait en transe, et Paulie anticipa la chaleur et la douceur de son visage sous sa main. Il imagina l'attraper par les cheveux, lui tirer la tête en arrière quand il la baiserait, puis lui écraser la figure sur le sol...

Sauf que... sauf que quelque chose clochait. Il n'arrivait pas à déterminer si l'attitude de Claudia le mettait en colère ou pas. Tout en visionnant les vidéos, elle lui avait jeté des coups d'œil furtifs. Avant de se concentrer de nouveau sur l'écran. Puis sur lui. Et chaque fois qu'elle le regardait, c'était terrible, parce qu'il avait l'impression de perdre un peu plus pied.

— T'as déjà pensé à faire ça avec une fille ? demanda-t-elle dans un souffle.

Le plus étonnant, c'est qu'il comprit tout de suite ce qu'elle voulait dire : elle et lui, au lieu de Xander et lui. Faisant ça ensemble. Il fut choqué par la facilité avec laquelle l'image s'imposait à son esprit. Il voyait le visage de Claudia illuminé comme il l'était en cet instant, son sourire qui découvrait ses petites dents – presque des dents de gamine –, sa main s'insinuant entre ses cuisses tandis qu'il faisait tâter de sa lame à une salope... Puis il se représenta Xander à l'étage, devinant ce qui se passait au sous-sol, et il rentra brusquement la tête dans les épaules, comme s'il se préparait à recevoir un coup sur le crâne. Mais il se rappela que Xander était malade, allongé dans cette chambre à l'atmosphère lourde, le visage défait et en sueur. Il se souvint aussi de la balle qui s'était logée dans la penderie, tout près de sa tempe. « C'est comme si je devais te trimballer sur mon dos. »

— Tu veux bien m'aider à sortir ? murmura Claudia.

Son autre main émergea de la poche de sa veste. Elle saisit l'ourlet de son petit haut, qu'elle commença à relever, dénudant lentement son ventre.

— T'es où ? demanda Liza Terrill.

— Dans l'Utah, répondit Valerie. A environ soixante-dix kilomètres à l'ouest de St George.

Huit heures s'étaient écoulées depuis qu'elle avait expédié son poing dans la figure de Carla York, et elle les avait passées sur la route. Elle était maintenant garée sur le parking d'un McDonald's ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec un gobelet d'eau bouillante additionnée de citron qui, si elle ne pouvait pas encore la boire, avait au moins le mérite de lui réchauffer les mains. L'horloge sur le tableau de bord indiquait : 03 h 46. Au-delà de l'aire de repos éclairée par des réverbères, le paysage disparaissait dans l'obscurité. Le ciel nocturne n'était qu'étoiles et nuages effilochés. Will l'avait appelée quatre heures plus tôt, pour l'informer que Carla York était retournée voir Deerholt. Elle avait réuni plusieurs dépositions de témoins – l'agent de sécurité, la jeune mère, l'employé qui poussait les chariots –, affirmant que Valerie l'avait attaquée. Elle avait aussi des contusions pour le prouver. D'après Will, Deerholt était « furax ».

Depuis, les heures et les kilomètres s'étaient succédé. Elle avait mal partout. Son nez la brûlait quand elle se mouchait. Elle avait beau avoir poussé à fond le chauffage de la Taurus, elle avait en permanence la chair de poule. Sa peau était glacée, parcourue de frissons. Ces sensations lui rappelaient son enfance : la fièvre qui altérait sa perception de la chambre, transformait le matelas en mélasse chaude et les motifs du tapis en monstres marins, faisait s'envoler les fleurs sombres imprimées sur les rideaux... Dans l'enfance, le délire est une preuve de l'existence du « monde derrière le monde », celui que l'imagination laisse entrevoir. Et dans l'enfance (la sienne, en tout cas, pensa-t-elle, mais pas celle de tout le monde, et certainement pas celle de Leon Ghast), il y a des forces bienveillantes

– la main fraîche de sa mère sur son front ; son père la portant jusqu'à la salle de bains quand elle était trop faible pour marcher – qui vous empêchent de sombrer à jamais dans le « monde derrière le monde ». A l'âge adulte, cependant, on se retrouve livré à soi-même.

Sauf si on a l'amour.

— Qu'est-ce que tu fabriques dans l'Utah ? demanda Liza.

La question confronta Valerie à l'absurdité de ce qu'elle était en train de faire : rouler sans but, au cas où elle tomberait sur les meurtriers.

Elle lui parla du témoin anonyme qui avait appelé sur la ligne spéciale.

— En attendant, ils pourraient être n'importe où, objecta Liza.

— Pas si Claudia Grey est toujours en vie. Auquel cas, ils ont dû l'emmener dans leur QG.

— Il faudrait fouiller tout l'Etat, Valerie.

— Je le sais, figure-toi !

— OK, OK, ne t'emballe pas. Bon, je voulais te dire qu'on a reçu les résultats des analyses : les traces d'ADN relevées sur les paillettes correspondent à celles de vos suspects. Du moins, à l'un des deux.

— Super. Merci. Tu peux les envoyer à Will ?

— Pas de problème. Au fait, comment ça se passe avec Nick ?

Elles n'avaient aucun secret l'une pour l'autre. Valerie lui avait parlé du retour de Blasko quand elle était allée à Santa Cruz.

— On marche sur des œufs, répondit-elle. Tous les deux. Faut d'abord que je m'occupe de... S'il arrive quelque chose maintenant...

— Ne mélange pas tout.

Sous-entendu : N'associe pas vos relations à l'enquête en cours, comme tu l'as fait une fois. Quand tu as tout gâché.

— Je te connais, ma grande, poursuivit Liza. Avec tes foutus gènes de catholique, tu penses que tu n'es pas digne de lui.

— Je ne le mérite pas, confirma Valerie.

— Ecoute, quand tu repasseras dans le coin, on ira toutes les deux se mettre la tête à l'envers. Et si tu ne l'attires pas dans ton lit une fois rentrée chez toi, c'est moi qui le ferai.

— Compris. Marché conclu.

— Bon, tâche de revenir en seul morceau, hein ?

— Promis.

— Et méfie-toi de ces foutus Mormons qui pullulent là-bas.

Après avoir coupé la communication, Valerie demeura quelques instants songeuse, à souffler sur son eau chaude citronnée. De nouveau, elle s'imagina loin de tout, assise devant une hutte en adobe sous un soleil de plomb, les pieds nus dans une poussière aussi rouge que du piment en poudre. Seule. En même temps, elle anticipait la douceur des moments partagés au lit avec Blasko. L'amour. De la place l'un pour l'autre. Un avenir.

Mais, entre elle et toutes ses visions, il y avait les mortes qui chuchotaient. Le corps martyrisé d'un enfant, avec un texte de sang gravé dans sa chair et des ailes d'ombre invisibles. Le frémissement insidieux du temps alloué à Claudia Grey, qui s'évaporait comme de l'eau qui bout.

Il arrivait à Claudia de ne plus faire la distinction entre sa main et le bout de métal dans sa poche : à certains moments, c'était un objet à part entière, et à d'autres, une partie d'elle, une extension de ses doigts et de sa paume. Ses nerfs, qui avaient un temps d'avance, anticipaient déjà l'instant où elle lèverait le bras et le projetterait dans l'espace, lui imprimant une trajectoire impossible au terme de laquelle l'arme s'enfoncerait dans l'œil de Paulie. Une version fantomatique d'elle-même reproduisait le mouvement, encore et encore, et à chaque répétition elle sentait grandir en elle une faiblesse lui laissant supposer que plus elle attendrait, moins elle serait capable de passer à l'acte. Des pensées et des images inutiles se succédaient dans son esprit : elle se revoyait le matin de la rentrée scolaire, le visage pressé contre les barreaux glacés de la grille de l'école alors que sa mère se détournait, puis s'éloignait ; un soir où elle avait marché dans l'océan Indien, savourant le contact de l'eau tiède et caressante sur ses jambes nues ; dans sa chambre à Oxford, devant un whisky tardif et son vieil exemplaire de *Middlemarch*, quand elle avait levé les yeux vers la fenêtre sombre pour découvrir qu'il neigeait à gros flocons ; sortant du métro à Tottenham Court Road un vendredi soir, seule, tout excitée par les mystères d'une autre nuit à Londres... Une foule de souvenirs déferlaient dans sa mémoire, comme si son esprit voulait lui offrir un condensé de vie avant de mourir.

En même temps, elle ne pouvait échapper à la réalité du présent – de ces minutes, de ces secondes –, et du lieu où elle se trouvait. Peu importait ce qu'elle avait pu faire et où elle avait pu aller au cours de ses vingt-six années d'existence ; désormais, c'était la seule chose qui comptait.

Ils n'avaient pas échangé un mot depuis un bon moment. Paulie l'observait toujours en se tripotant à travers son jean. Son expression

réflétait un mélange de fascination et de méfiance. Il respirait par la bouche.

Ne le brusque pas.

Il avait peur de sa voix, peur de la regarder droit dans les yeux. Un certain degré de défiance était nécessaire, elle le comprenait. Tout comme elle comprenait qu'à la moindre erreur de sa part, ce serait la fin.

Pour achever de défaire les boutons de son jean, elle dut se servir de ses deux mains, et laisser le tube de métal dans la poche de sa veste. Mais au besoin elle pourrait toujours courir, se dit-elle pour se rassurer. Rien ne l'en empêcherait. Depuis qu'elle avait relevé son haut et exposé ses seins, il lui semblait avoir fait un nouveau pas dans l'horreur. Elle allait à l'encontre de ses réflexes les plus instinctifs, s'obligeait à devenir une autre. Elle avait parfois l'impression d'être à deux doigts de perdre connaissance. A la seule idée de courir, ses jambes se dérobaient.

Enfin, Paulie alla appuyer le fusil contre le mur. Puis il fouilla dans sa poche.

Il cherchait les clés.

Le moment était arrivé.

Mon Dieu, aidez-moi, je vous en prie !

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, peut-être une parole d'encouragement, mais à la dernière seconde elle se ravisa. Mieux valait ne rien ajouter. Pour le moment, ça fonctionnait. Un mot malheureux risquait de rompre le charme. Le rouquin n'avait plus ses repères, il était devenu un inconnu pour lui-même.

Il se baissa pour déverrouiller le cadenas. Le moindre bruit résonnait étrangement dans le silence oppressant du sous-sol. Soudain, Claudia aurait voulu tout arrêter. Il était trop tôt, elle n'était pas prête. Elle ne le serait jamais. Elle ne pouvait pas réussir, parce qu'elle n'était pas assez folle. Elle qui pensait avoir découvert le summum de la peur s'apercevait qu'elle en avait encore en réserve. Parce qu'il n'existe pas de limites à la peur.

Les clés raclèrent le sol. S'entrechoquèrent. Le cadenas cliqueta.

Cette fois, il n'y avait plus moyen de reculer, ni de différer l'inéluctable. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu s'imposer un tel défi. C'était inconcevable. Elle savait que si elle criait maintenant, elle ne s'arrêterait plus. Il était trop tard. C'était une erreur. Impossible de

mettre son plan à exécution. Elle s'était fait des illusions.

Elle recula jusqu'à se plaquer contre le mur de brique pour ne pas s'effondrer. Toutes les manœuvres qu'elle avait répétées dans sa tête s'emmêlaient. Elle se rendait compte qu'elle n'avait pas réfléchi aux détails. Il allait s'approcher d'elle et lui balancer son poing dans la figure. Ou lui arracher une poignée de cheveux. Ou lui ouvrir le ventre avec son couteau. Dans l'un de ses scénarios les plus optimistes (et les plus ridicules), elle avait imaginé qu'il serait couché sur le dos, et elle à cheval sur lui ; elle aurait tout le temps de viser l'œil. Lui, les paupières closes, ne s'apercevrait de rien. A présent, elle ne pouvait plus penser qu'à ce poing dirigé vers elle. Elle se voyait par terre, le souffle coupé, essayant désespérément d'éviter les coups de pied qu'il faisait pleuvoir sur elle. Elle se voyait à plat ventre, jean et slip baissés, tandis qu'il l'agrippait par les cheveux et lui enfonçait sa lame dans le flanc...

Les conséquences possibles de sa folie, de son désespoir, de sa bêtise – de son échec – étaient innombrables.

Le rideau remonta dans un ferraillement assourdissant. Un monstre se raclant la gorge.

Il n'y avait désormais plus rien entre elle et la fuite.

Rien, sauf lui.

Pourrait-elle se mettre à courir, là, tout de suite ?

Elle décelait la tension sur les traits de Paulie et dans ses épaules ; il devait songer à baisser de nouveau le rideau et à le cadénasser.

Il ne le fit cependant pas, sans doute parce qu'il craignait lui aussi de briser la dynamique du moment. Il ne savait plus où il en était, il s'aventurait à l'aveuglette dans l'inconnu.

Il était trop tard, pensa Claudia. Encore une fois. Les secondes l'avaient trahie. Il se tenait désormais tout près d'elle. A moins de soixante centimètres. Elle percevait son odeur. Elle dut retenir sa main droite, qui plongeait déjà dans sa poche pour saisir le tube de métal.

Son visage était tout proche. Yeux bleus, barbe qui lui évoquait cette comparaison absurde avec le traître geignard dans la bande de Robin des Bois. Le vert foncé des forêts anglaises. Son père disant : « Tu sais, Claudie, il y a longtemps, toute l'Angleterre était couverte d'arbres. »

Lentement, dans une sorte d'état second, elle tendit la main vers lui et effleura le renflement de son jean.

Ce fut le déclencheur. Il se jeta sur elle.

Dans le chaos qui suivit, toutes les images de sa famille, de son passé et de sa fuite se volatilisèrent. Elle avait envisagé de planifier son attaque, de choisir son moment. Au lieu de quoi, elle se retrouvait confrontée à l'immédiateté. Elle n'avait plus le temps. Plus rien. Tout se jouait maintenant.

Puis il lui souffla son haleine fétide au visage, tandis que ses ongles lui labouraient les seins et, sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle sortit de sa poche son poing serré autour du bout de métal.

Il lui sembla qu'elle demeurait une éternité ainsi, la main levée près de la tempe de Paulie. Le silence pesait sur elle, avivait son sentiment d'urgence. Le sang lui martelait le crâne. L'espace autour de la maison l'attirait inexorablement. L'espace. L'air du dehors. La liberté. La vie...

Elle ramena son bras en arrière. Ses muscles protestaient, lui disaient que c'était impossible. Tout en elle affirmait que c'était impossible.

Il lui vint soudain à l'esprit, comme un détail mineur, qu'elle avait placé sa jambe droite entre celles de Paulie. Elle repensa à tous les films qu'elle avait vus où une femme se défendait contre un homme. Et au garçon qui, en cours de gym à l'école de Bournemouth, avait glissé en marchant sur la poutre. Il s'était brusquement retrouvé à califourchon sur la barre. Toute la classe avait explosé de rire. Lui était resté un long moment immobile, les jambes de chaque côté du bois, avant de basculer lentement et de s'écraser sur le matelas. Quelques instants plus tard, il avait vomi, ce qui avait ramené le silence autour de lui.

Claudia remonta son genou le plus haut et le plus fort possible.

Sous le choc, il en eut le souffle coupé. Sa bouche s'ouvrit dans son visage étroit, et ses yeux s'arrondirent. Elle le vit lutter pour se ressaisir, et échouer. Il se plia en deux, et serait tombé s'il n'avait pas appuyé sa tête contre le ventre de Claudia. L'intimité du contact la révolta.

Galvanisée par l'énergie vibrante de la pièce, elle frappa.

Le métal n'atteignit pas l'œil. Il déchira le cartilage de l'oreille.

Paulie émit un son étrange, d'une voix de fausset, qui ressemblait à une faible protestation.

Elle le frappa de nouveau, vaguement consciente du liquide chaud

qui lui poissait les doigts.

Le coup manquait de puissance, lui sembla-t-il, et pourtant elle avait réussi à lui entailler le crâne et à lui arracher un bout de chair.

Il lui restait cependant encore de l'énergie. De la main gauche, il l'agrippa par le revers de sa veste. De la droite, il lui griffa la poitrine. Il était en train de comprendre qu'il perdait le contrôle, et ce constat le plongeait dans une incrédulité totale. Il plaqua plus fort son front contre le bassin de Claudia dans une tentative désespérée pour ne pas tomber, et elle eut l'impression que tous les voyants passaient au rouge dans sa tête, comme si tous ses circuits étaient en surcharge.

Puis, soudain, il fit remonter ses doigts, les referma sur sa trachée et la serra à la broyer. Claudia sentit aussitôt son corps donner l'alerte, réclamer de l'oxygène. De ses ongles crasseux, il lui balafrait la gorge.

Elle ramena une nouvelle fois son bras en arrière, alors que l'image de la pointe métallique lui traversait l'esprit, puis le frappa de toutes ses forces en hurlant.

Il avait dû deviner ses intentions, malgré le vertige de la douleur, car il détourna la tête pour se protéger les yeux.

Le métal s'enfonça d'au moins deux centimètres dans le côté de son cou.

Rien ne se produisit.

Pendant quelques secondes, tous deux se figèrent. Pour Claudia, ce fut comme s'il s'accordait une pause afin de faire le point, d'analyser les nouvelles données de la situation. Il lui agrippait toujours la gorge, mais elle le sentait glisser. Elle savait que, si elle retirait l'arme et tentait de nouveau de le frapper, elle risquait de le manquer. En même temps, elle éprouvait une extraordinaire jubilation à l'idée de l'avoir poignardé, de l'avoir atteint dans sa chair. Dans un éclair de lucidité, elle comprit qu'elle devait exploiter son avantage pour causer un maximum de dégâts.

Alors, au lieu d'essayer de récupérer le tube, elle l'enfouit encore plus profondément dans la gorge du rouquin.

— Oh, put... putain, gargouilla-t-il. Putain.

Elle lâcha prise, puis le repoussa. Il résista environ deux secondes avant que ses jambes ne se dérobent. Il s'effondra mollement. Ses mains glissèrent le long du corps de Claudia, avant de se porter maladroitement vers le morceau de métal logé dans son cou. Il cilla à plusieurs reprises.

Claudia le contourna en un éclair, persuadée qu'il allait l'attraper par la cheville.

Ce ne fut pas le cas.

Le sous-sol s'étendait devant elle. Avec l'impression de se mouvoir au ralenti, elle baissa son haut pour couvrir ses seins. Durant un bref instant, elle éprouva un soulagement indicible, un précieux sentiment d'intégrité recouvrée.

Le fusil était toujours à l'endroit où il l'avait appuyé. Elle s'en empara.

Tue-le.

Mais le coup de feu risquait d'alerter l'autre homme. Elle n'avait jamais tenu une arme de sa vie. C'était étrangement lourd. Solide, sombre, menaçant.

Ne fais pas de bruit pas de bruit pas de bruit...

Elle sentit qu'elle soulevait le fusil, le braquait sur le rouquin, puis pressait la détente, encore et encore.

Rien. Un tressaillement nerveux agita son doigt.

Elle avait dû oublier quelque chose.

Le cran de sûreté.

Est-ce qu'il n'y en avait pas un sur toutes les armes ?

Non, c'en était trop. Elle n'arrivait plus à penser.

Cherche-le. T'as le temps ? Non. Cours.

Cours !

Paulie avait attrapé le tube et s'évertuait à le retirer. Cette vision, et celle du sang qui jaillissait de la plaie, agit comme un coup de fouet sur Claudia. Le simple fait qu'il puisse encore bouger, poussé par un instinct de survie animal, la seule vue de ses ongles sales et de ses yeux qui papillotaient achevèrent de la mettre hors d'elle.

Elle retourna le fusil, le saisit par le canon, le brandit le plus haut possible et lui en abattit la crosse sur le crâne.

Lorsque Xander se réveilla, Mama Jean fumait une cigarette, assise dans son fauteuil, qu'elle avait approché de la fenêtre. Il avait mouillé son lit.

— Y a rien de plus facile au monde, dit-elle. A moins d'être con comme un balai, bien sûr.

Il avait les lèvres collées. Il aurait dû prendre la parole, il le savait, mais il en était incapable. Les sensations familières affluaient – chaleur, picotements, impression d'étouffer –, comme chaque fois qu'il lui faisait perdre patience.

— J comme... ?

Quand elle se pencha en avant, le bois craqua. Elle portait sa chemise à carreaux bleus sur son jean large délavé. Ses pieds épais et blancs étaient nus. Il la revit se tailler les ongles sur le tabouret, dehors, au soleil. La fumée de sa cigarette montait tout droit sur quelques centimètres, puis formait des spirales compliquées.

— J comme... ? répéta-t-elle.

Journal. Journal. Journal.

Il lui semblait qu'un courant électrique parcourait les muscles de son visage.

Mama Jean poussa un profond soupir. Se cala de nouveau dans le fauteuil. Secoua la tête. Esquissa un sourire empli de bienveillance.

— Je comprends pas pourquoi tu fais ça. Franchement, ça me dépasse...

Au prix d'un immense effort, Xander parvint à s'asseoir. Le lit tanguait, de même que la pièce. Ses mains lui semblaient aussi énormes qu'inutiles.

Mama Jean vacilla. Entreprit de se redresser.

Xander ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, elle avait disparu.

Le téléviseur était toujours allumé, son coupé. Il montrait une pub pour une ceinture de musculation. Une blonde en justaucorps bleu électrique et collant noir marchait sur un tapis de course, tandis qu'un costaud en pantalon de survêtement vert et polo d'un blanc éclatant remuait les lèvres sans discontinuer. La caméra élargit le champ pour filmer le public. Toutes les personnes présentes paraissaient réjouies. Dents blanches et yeux brillants. Certaines secouaient la tête comme si elles ne pouvaient pas croire à quel point elles étaient heureuses.

Xander s'était couché tout habillé, sans même ôter ses bottes. Il avait l'impression que ses vêtements s'étaient incrustés dans sa chair et faisaient désormais partie de lui. Il aurait voulu les enlever, mais il avait froid.

« Y a rien de plus facile au monde. »

Il avait attendu trop longtemps. Il avait laissé Paulie foutre le bordel, et depuis tout allait de travers. Il avait rêvé qu'il tirait sur lui. Était-ce un rêve ? Où était le fusil ? Il l'avait avec lui quand il s'était mis au lit, non ?

Il regarda entre les draps. Rien. Des images lui revinrent. Paulie plaqué contre la penderie.

Il y avait un impact de balle dans la penderie.

Il balança ses jambes hors du lit. Il ne se sentait pas bien. En fait, plus rien n'allait depuis le plantage dans le Colorado. La neige. Le gamin dans la chambre. La femme.

Parce qu'il n'avait pas trouvé le journal. Il n'avait pas le J.

Le J était gravé sous son bras. Mais il luisait aussi quand il fermait les yeux. Comme quand on est gosse et qu'on trace des lettres dans la nuit avec un cierge magique. Il avait attendu trop longtemps. Il lui semblait que la pièce crépitait. Le temps se consumait. Mama Jean disait : « Je peux attendre toute la journée. J'ai tout mon temps. »

Il se leva en frissonnant.

Un bruit lui parvint du rez-de-chaussée.

Paulie.

La vie serait plus facile sans lui. Après toutes ces années, ce serait un soulagement.

Claudia était presque arrivée en haut de l'escalier quand elle se souvint des clés. Il y en avait une demi-douzaine sur le trousseau dans la main de Paulie.

Que ferait-elle si toutes les issues étaient verrouillées ? Elle ne s'était pas aperçue qu'elle pleurait avant que cette interrogation ne l'arrête. Pendant peut-être deux secondes, elle se retrouva paralysée, l'horreur à l'idée d'être incapable de sortir le disputant à celle d'avoir à retourner en bas chercher les clés. Y retourner... Non, impossible. Tant pis, elle préférerait encore se jeter contre une fenêtre. Jamais elle n'y retournerait. Pas question.

Elle devait y retourner.

La porte du sous-sol était fermée à clé.

Les larmes affluèrent de plus belle, et elle se sentit saisie d'un brusque accès de faiblesse.

Elle se força à faire demi-tour. Il lui semblait qu'elle allait s'effondrer chaque fois qu'elle posait le pied sur une marche. Ses pas étaient de moins en moins assurés, comme si elle avait oublié comment descendre un escalier.

Paulie était étendu sur le dos, les yeux fermés. Il ne bougeait pas, mais il respirait toujours. Une flaque de sang s'élargissait lentement près de sa gorge. En percevant de nouveau son odeur, mélange de tabac froid, de toile humide et de sueur, elle fut prise d'un vertige. Elle grelottait, malgré la chaleur qui émanait de la chaudière. Comment pourrait-elle le toucher ? C'était au-dessus de ses forces.

Serrant les dents, consciente de son souffle laborieux et de ses sanglots qui seuls troublaient le silence, elle s'obligea à agir.

Les clés se trouvaient dans la poche droite de la veste militaire.

Elle les saisit, se détourna et fonça de nouveau vers les marches. Au tout dernier moment, elle récupéra le fusil. Elle ne réussirait peut-

être pas à tirer mais, au moins, l'arme avait déjà prouvé son efficacité en tant que matraque.

Elle fit trop de bruit dans l'escalier.

La première clé n'entrait pas dans la serrure. La deuxième et la troisième non plus.

Ses mains s'agitaient comme des oiseaux affolés, attachés à ses poignets. Elle lâcha le trousseau. S'écorcha le front contre la porte quand elle se baissa pour le ramasser.

Lesquelles avait-elle déjà essayées ?

Le mot « Recommence » la rendit malade de rage et de terreur. Le temps filait à toute vitesse – ce temps limité dont elle devait profiter...

Cette fois, la seconde tentative fut la bonne.

La porte s'écarta avec un grincement qui lui parut assourdissant.

Elle s'avança.

Le couloir dans lequel elle venait de déboucher (elle ne se rappelait que très peu de choses de son arrivée) menait d'un côté à la cuisine, de l'autre à une porte comportant un panneau de verre dépoli tout en haut. Une porte d'entrée sûrement... Le verre révélait une lumière grise au-dehors. Celle de l'aube ? Du crépuscule ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Deux autres portes bordaient le couloir. La première, sur sa gauche, était fermée, et l'autre, à dix pas sur sa droite, entrouverte, laissait voir des pans de plâtre abîmé et un plancher nu. Un tapis de passage moisi était repoussé près de la porte d'entrée, et lesté d'un vieux grattoir en fonte. Sur les murs, de gros interrupteurs en Bakélite. Deux ampoules nues, couvertes de toiles d'araignée, pendaient du plafond à la peinture écaillée. La maison était silencieuse. Le monde lui-même était silencieux. Pas de bruits de voitures. Pas de chants d'oiseaux. Elle aurait tout aussi bien pu se trouver dans la seule habitation d'une planète déserte.

La proximité des issues l'incitait à fuir. Seule la retenait encore la pensée que l'autre homme puisse l'entendre. L'autre homme. Où était-il ?

Elle s'approcha de la porte à pas de loup. Appuya sur la poignée. Verrouillée.

Le cauchemar des clés. Encore une fois. Ses mains devenaient incontrôlables, son visage tremblait. Elle ne pouvait pas en même temps regarder les clés et regarder par-dessus son épaule. Chaque fois qu'elle se concentrait sur le trousseau, elle avait la certitude que

quelqu'un approchait par-derrière. La maison l'observait.

Elle essaya toutes les clés.

Aucune ne correspondait.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. Elle se retourna et fonça dans le couloir en direction de la cuisine.

Elle venait de dépasser la porte entrebâillée quand Xander surgit derrière elle, l'attrapa par les cheveux et la tira brutalement en arrière.

Valerie prit une chambre à l'hôtel Best Western, dans East St George Boulevard (où les deux réceptionnistes étaient affublées de bonnets de père Noël), se doucha, se changea, puis sombra dans un demi-sommeil pendant les quatre-vingt-dix minutes qu'il lui restait jusqu'à l'ouverture du centre commercial de Red Cliffs. Le repos ne lui fut cependant pas bénéfique : lorsque l'alarme de son téléphone sonna, elle eut l'impression de devoir s'extirper d'un monde sous-marin envahi par un fouillis d'algues impénétrable. Elle s'aspergea le visage d'eau froide, se brossa les dents et avala deux comprimés d'Advil. Quand elle s'installa au volant de sa Taurus, elle était secouée de frissons. Il lui vint à l'esprit que, dans sa vie d'avant, elle aurait au moins pris sa température. Sa vie d'avant... Combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle ne vivait plus « sa vie d'avant » ? Elle n'était même plus sûre de savoir à quoi elle ressemblait, cette vie d'avant.

Elle avait appelé Will pour lui demander de prévenir la direction du centre commercial de sa visite. Elle n'avait bien évidemment aucune autorité dans l'Utah, mais son partenaire avait dû user d'arguments persuasifs, voire intimidants, car à son arrivée, un peu après sept heures et demie, elle ne rencontra aucune résistance parmi les employés. De fait, ils lui manifestèrent même une certaine déférence quand, après qu'elle eut montré sa plaque, ils proposèrent de l'escorter jusqu'à la salle de vidéosurveillance, au deuxième étage.

— On a déjà envoyé les enregistrements aux flics de St George, lui expliqua Marcellus Corey, le chef de la sécurité. Si vos équipes ne les ont pas encore reçus, c'est leur faute, pas la nôtre.

Corey était un Noir séduisant de cinquante-deux ans, originaire de La Nouvelle-Orléans, aux cheveux grisonnants et aux pommettes saillantes. Il arborait un petit sourire indulgent – l'expression de quelqu'un qui attend poliment que son interlocuteur ait fini de débiter

ses conneries et se décide à lui dire enfin la vérité.

— Ils nous les ont transmis, confirma Valerie. Mais bon, maintenant que je suis là...

Le chef de la sécurité sourit de nouveau, révélant une dent en or. Il a pitié de moi, se dit-elle. Il sait qui je suis.

— Pas de problème, dit-il. Les originaux sont ici.

La femme qui avait appelé sur la ligne spéciale n'était pas sûre d'avoir vu le suspect un mercredi ou un jeudi, aussi Valerie avait-elle deux jours entiers d'enregistrements à visionner.

Corey l'installa dans la salle de contrôle avec un café mais, au bout de deux heures, elle se sentit gagnée par un profond sentiment de lassitude. Tout ce que le témoin anonyme avait mentionné, c'était le centre commercial. Valerie avait décidé de commencer par la vidéo des zones publiques communes, puis de procéder boutique par boutique. Mais à quoi bon ? Au mieux, elle l'identifierait formellement. Et après ? Aujourd'hui, Leon Ghast était peut-être ailleurs dans l'Etat. Même s'il s'était arrêté à St George la semaine précédente, cela ne prouvait pas qu'il y habitait. L'Utah faisait plus de deux cent mille kilomètres carrés. Le QG du tandem (et peut-être Claudia Grey, si elle était encore en vie) pouvait se trouver n'importe où.

Elle avait les yeux irrités à force d'essayer de compresser les pixels du regard. Elle mit l'enregistrement sur pause, se leva et s'étira. Sa tête la lançait, et elle frissonnait toujours en dépit de la polaire qu'elle avait enfilée sous sa veste. Elle chercha l'Advil dans son sac à main. La boîte était vide. Le sac à main. Le sachet de poudre. L'analyse de sang...

« Avant que d'autres femmes meurent à cause de votre incompetence... Infanticide. »

— Ben dites donc ! s'exclama Corey en passant devant elle pour sortir de la salle. Ça va, inspecteur ? Vous n'avez pas l'air... dans votre assiette.

— En fait, j'ai un gros rhume, répondit Valerie.

— Je suis pas médecin, mais j'ai l'impression que c'est plus méchant que ça.

— Non, c'est juste que j'ai mal aux yeux à cause de l'écran.

— Je descends chercher du café. Je vous rapporte quelque chose ?

De l'Advil, pensa Valerie. De la codéine. Et tant que t'y es, ajoutes-

y une bonne dose de speed. Mais elle en avait assez d'avaler des antalgiques ; pour elle, c'était comme un aveu de faiblesse.

— Un cappuccino, ce serait possible ?

Restée seule dans la salle de contrôle (les trois agents de sécurité qui allaient et venaient depuis le matin étaient tous descendus), Valerie fit quelques pas pour essayer de remobiliser sa concentration. Il y avait trois terminaux dans la pièce, ainsi que plusieurs écrans de contrôle, qui diffusaient en direct des images prises sous des angles différents. Elle se demanda ce que pouvait ressentir Marcellus Corey, à regarder ainsi toute la journée des gens qui ne se savaient pas filmés. Il devait voir toutes sortes de choses : des flirts ; des scènes de rupture ; des parents qui s'occupaient mal de leur progéniture ; des personnes heureuses, ou tristes, ou solitaires – et surtout des personnes qui déambulaient sans y penser au milieu d'une abondance de richesses dont elles n'avaient même pas conscience. On devait vite se prendre au jeu, à ce poste, et se sentir comme Dieu contemplant le monde, jour après jour, heure après heure. Marcellus Corey avait d'ailleurs quelque chose de la figure du Tout-Puissant, avec cette patience bienveillante qu'on devinait en lui, cette capacité à ne plus s'étonner de rien.

Tout en se faisant un peu l'effet d'être un voyeur, elle le chercha sur les écrans. Elle finit par le repérer devant le Starbucks, tenant les deux cafés dans un petit carton, en train de bavarder avec un technicien de surface – un Noir chauve qui s'appuyait sur un chariot vert vif rempli de serpillières et de brosses. A la pensée que, dans l'Amérique du vingt et unième siècle, on voyait encore rarement un Blanc employé à ce genre de tâche, elle éprouva un bref pincement au cœur.

Soudain, un tout jeune enfant qui avait manifestement échappé à la surveillance de sa mère sortit en trombe du Starbucks, juste derrière le chef de la sécurité, le visage illuminé par un sourire espiègle, et se précipita dans les jambes d'un brun barbu arborant des lunettes noires. L'homme tenait un sac de courses dans chaque main et en avait fourré un autre sous son bras. Sous le choc, ce dernier glissa et tomba, répandant son contenu sur le sol. L'enfant, un blondinet vêtu d'une salopette en jean, leva la tête vers l'inconnu, avant de repartir en tanguant, pour être rattrapé dans la seconde par sa mère, une jolie jeune femme, blonde elle aussi, en robe à fleurs, blouson en cuir et

baskets Nike d'un blanc éclatant.

L'homme se pencha pour ramasser le sac et son contenu – une sorte de peignoir court, de couleur jaune –, pendant que la jolie blonde soulevait son fils. Elle ne semblait pas fâchée, mais plutôt amusée par l'énergie débordante du garçonnet.

Après avoir de nouveau fourré son achat sous son bras, l'homme s'éloigna sans prêter attention aux excuses de la jeune mère.

Valerie retournait vers son poste de travail quand un déclic se produisit dans sa tête.

K comme...

Kimono, peut-être ?

Oh, bon sang.

Elle se précipita vers le moniteur. Trop tard, l'inconnu avait disparu.

Les lunettes de soleil et la barbe avaient caché ses traits.

Mais la taille et la corpulence correspondaient à celles du suspect.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Elle s'élança hors de la salle de contrôle.

— Bloquez toutes les issues, ordonna Valerie à Marcellus Corey.

— Quoi ?

— Il est ici. Fermez le centre commercial.

Combien de secondes s'étaient déjà écoulées ? De minutes ? Le temps pressait. La vie de Claudia en dépendait.

— Je ne peux pas, je...

— Faites-le. Tout de suite. Combien y a-t-il de sorties ?

— Deux. Sans compter les sorties directes des magasins. J'imagine que...

— Envoyez vos hommes les surveiller. Le suspect est un Blanc, brun et barbu, avec des lunettes de soleil. Un mètre quatre-vingts, en jean et coupe-vent bleu marine.

Elle fit quelques pas dans la direction prise par le barbu.

— Et concentrez-vous sur les images du parking, ajouta-t-elle par-dessus son épaule. Il y est peut-être déjà. Cherchez un camping-car.

C'était un véritable supplice pour elle que d'imaginer le temps que mettrait Corey à traiter l'information. Il lui faudrait prévenir l'équipe de sécurité, retourner à son poste, obtenir le feu vert de sa hiérarchie, déclencher les procédures...

Elle jetait un bref coup d'œil aux magasins en passant, mais seule comptait pour elle la nécessité d'atteindre la sortie la plus vite possible. Du moins, l'une des deux sorties. En sachant qu'il pouvait très bien avoir pris par l'autre, ou avoir rejoint le parking par Sears, J.C. Penney ou Dillard's...

Le centre commercial n'avait toujours pas été bloqué, manifestement, à en juger par les flots de clients qui circulaient autour d'elle, et qui devaient continuer d'emprunter les différents accès.

Quinze minutes plus tard, un agent de sécurité qu'elle avait déjà vu se porta à sa rencontre. Il était accompagné par un homme élané

au visage lunaire, vêtu d'un costume de lin sombre, qui se présenta :

— Mark Vaughn, directeur du centre. Quel est le problème, inspecteur ?

Le problème, c'est que vous venez sans doute de laisser s'enfuir un tueur en série. Et comme vous avez décidé de ne pas fermer les portes, une autre jeune femme va mourir !

Valerie sentait déjà que la décision ne serait pas prise en un temps record. Mark Vaughn ne cherchait pas à lui mettre des bâtons dans les roues, il avait tout simplement peur. Peur de fermer le centre commercial pour peut-être plusieurs heures, à la veille de Noël ; peur d'un éventuel mouvement de foule. Sans oublier qu'il avait sûrement un supérieur auquel il devait rendre des comptes.

Elle décida alors de jouer sur cette peur.

— Vous fermez les issues tout de suite ou je vous accuse d'entrave à la justice, menaça-t-elle. J'enquête sur des homicides multiples. Vous saisissez ?

— Eh bien, c'est... je veux dire...

— Inspecteur !

Marcellus Corey les rejoignit, hors d'haleine.

— Il a filé, annonça-t-il. Il a été filmé par la caméra à la sortie de Sears... Il a dû traverser le magasin juste après que vous l'avez vu.

La nervosité de Mark Vaughn grimpa d'un cran.

— Montrez-moi les images du parking ! lança Valerie en prenant Corey par le coude et le poussant vers l'escalier.

— Désolé, s'excusa le chef de la sécurité tandis qu'ils montaient les marches. J'avais besoin de son autorisation. Je lui ai pourtant dit qu'il fallait agir vite.

— Ce n'est pas votre faute, répliqua Valerie.

Elle prit son téléphone pour appeler Blasko.

— Du nouveau, Skirt ?

— Est-ce que tu peux afficher la photo du gosse ?

— Je ne suis pas au labo.

— Tu peux y être dans combien de temps ?

— Je suis dans le local des scellés.

— Vas-y tout de suite.

— Val, je suis en plein...

— Ça ne peut pas attendre ! Je reste en ligne. Grouille !

Il ne chercha pas à discuter davantage. Ils se connaissaient trop

bien. Savaient interpréter la moindre de leurs intonations. Malgré l'urgence, elle songea : Arrête ce salopard, et ensuite tu pourras essayer de recoller les morceaux entre vous. C'était sûrement de la folie d'envisager les choses ainsi, mais y avait-il encore une place pour la raison dans sa vie ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Elle l'entendait courir.

— On l'a peut-être identifié.

— T'es toujours à St George ?

— Oui.

— Tu l'as vu ?

— Non, mentit-elle. Mais on a un témoin. A ce stade, c'est juste une possibilité. T'es au labo ?

— J'y serai dans une minute.

Elle pénétra dans la salle de contrôle à la suite de Marcellus Corey, qui commençait déjà à faire défiler les images du parking.

— C'est bon, déclara Blasko dans le combiné. J'ai affiché la photo.

— Regarde l'alphabet illustré. Est-ce qu'il y a un dessin à côté du K ?

— J'agrandis.

— Abricot, Baudruche, Cadran, Dinsaure, Eléphant, Fourchette, Grenouille, Hache...

— Attends. Après Hache, il y a Igloo, ensuite Journal, et le suivant sort du cadre. On voit juste le haut d'une espèce de vêtement...

— Quelle est la couleur ?

— Jaune. En tout cas, ce que j'en vois est jaune.

— OK, je te rappelle plus tard.

— Les flics de St George sont avec toi ?

— Oui, affirma-t-elle.

Des mensonges, encore des mensonges.

— Faux, tu ne les as pas prévenus, répliqua-t-il. Demande des renforts si tu sens que tu te rapproches de lui.

— D'accord. Faut que je te laisse.

— Je ne plaisante pas, Val. Je...

Elle coupa la communication.

Les enregistrements ne leur apprirent pas grand-chose. Le suspect avait tourné à gauche en sortant du magasin, ensuite la caméra avait perdu sa trace. Quant à l'accès au parking, il n'était filmé que sous un

seul angle. Or, les reflets du soleil sur les pare-brise rendaient invisibles la moitié au moins des conducteurs. Il avait filé. Il était présent dans le centre, et elle l'avait laissé échapper. Dans la pièce aveugle, elle devinait la déception de Marcellus Corey, au moins égale à la sienne.

— Merde, jura-t-il à voix basse. Pardon.

Et d'ajouter, après un bref silence :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Alors que l'adrénaline reflétait en elle, Valerie sentait tout son être assimiler peu à peu la réalité de la situation : elle n'avait rien, elle se retrouvait au point de départ.

— Eh bien..., commença-t-elle.

Maintenant, je vais reprendre la route malgré la fatigue, en espérant comme une conne tomber miraculeusement sur lui.

— Je vais diffuser le portrait du suspect à vos services de police et à tous ceux du pays, déclara-t-elle. Vous pouvez m'imprimer une photo à partir des enregistrements ?

La foule des clients était encore plus dense lorsque Valerie redescendit dans le centre commercial. Emportée par l'agitation des dernières heures, elle avait à peine remarqué les décorations de Noël qui brillaient et clignotaient dans toutes les vitrines. Noël... Pour elle, les fêtes ne représentaient plus grand-chose ; ce n'étaient que des dates dans l'année, des événements mineurs qui n'avaient aucun impact sur l'espace-temps d'un flic. Le meurtre ignorait le calendrier. Elle pensa aux Mulvaney et à leur sapin enguirlandé dans leur salon impeccable, et à toutes ces fois où, quand Katrina était petite, la famille l'avait décoré. Il ne subsistait plus rien de la magie du rituel aujourd'hui, juste cet arbre scintillant devenu vide de sens. Ils étaient prêts à faire un effort pour leurs petits-enfants, mais l'invité principal à table resterait à jamais le fantôme de Katrina. Jusqu'à la fin de leurs jours. Dans tous les autres foyers – du moins, tous ceux qu'un meurtre n'avait pas privés d'un être cher –, on continuerait d'emballer des cadeaux, de rôtir des dindes, d'avalier des laits de poule, de se gaver de chocolats, de regarder *La vie est belle*, de Capra, et d'acheter à crédit. La famille de Valerie avait depuis longtemps cessé d'espérer sa participation active aux fêtes de fin d'année. Ses neveux et nièce (la fille de son frère et les deux fils de sa sœur aînée) avaient été prévenus qu'il ne fallait pas compter sur elle. De fait, depuis plusieurs années, c'était sa propre mère qui achetait à sa place les cadeaux « de tata Valerie », ce qui donnait chaque fois lieu à une scène épuisante durant laquelle elle essayait de savoir à combien se montait la dépense, tandis que sa mère répondait que ce n'était rien. En passant devant la vitrine d'une librairie Barnes & Noble entièrement consacrée aux produits dérivés du dernier Superman, *Man of steel*, Valerie songea qu'elle devait sûrement à sa mère plus de mille dollars. Et qu'elle n'était plus au courant des films qui sortaient au cinéma. Les stars, les dernières

grosses productions – elle ne suivait plus rien. Toute une génération d'acteurs lui était inconnue, semblait-il, même si, sur l'affiche de *Man of steel*, quelques visages lui étaient familiers : Kevin Costner, Laurence Fishburne, Russell Crowe avec une barbe et affublé d'une tenue argentée style futuriste... Elle n'avait jamais compris le succès de ce dernier auprès des femmes. Elle lui trouvait un air porcin, renfrogné et misogyne – « une espèce de gamin sexiste qui aurait grandi trop vite », comme elle l'avait décrit à Liza la dernière fois qu'elles étaient sorties boire un verre en feignant de mener une vie normale. « On peut pardonner à Johnny Depp son narcissisme, avait dit Liza. Lui au moins, il fait dans le second degré ! Mais Russell Crowe... »

Valerie s'immobilisa brusquement.

Crowe.

Sa conversation avec Joy Wallace lui revint à l'esprit : Treize ans plus tôt, Amy (devenue une prostituée accro à l'héroïne sans domicile fixe) était tombée enceinte des œuvres de Lewis Crowe, originaire de Las Vegas. Trafiquant de drogue et souteneur de son état, atteint de troubles bipolaires, il s'était fait tuer un mois avant la naissance de son fils, au cours d'un deal qui avait mal tourné.

Amy avait certainement indiqué le nom du père sur l'acte de naissance – sans doute le seul document légal qui établissait l'identité de Leon, et dont il avait dû se servir pour ouvrir le compte en banque sur lequel il avait déposé l'argent de Lloyd Conway. De l'argent qui lui avait permis, entre autres, de s'acheter une propriété dans l'Utah.

Le compte n'avait pas été ouvert au nom de Xander King, ni de Leon Ghast, mais de Leon Crowe.

Elle appela Will.

Claudia émergea des ténèbres. Elle n'aurait su dire si Xander l'avait assommée, ou si son organisme, poussé au-delà de ses limites, avait coupé tous les circuits. Quoi qu'il en soit, elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était produit entre l'instant où elle avait été violemment tirée en arrière, et maintenant. « Maintenant », c'était – les faits s'imposaient peu à peu, les uns après les autres – le retour au sous-sol, derrière le rideau de fer baissé, ligotée, avec dans la bouche une sorte de bâillon boule comme elle avait pu en apercevoir dans les films pornos. Elle sentait la salive lui dégouliner du menton. Ses mains étaient attachées aux liens qui lui coupaient la circulation au niveau des chevilles. Pieds et poings liés... Littéralement. C'était plus fort qu'elle : le langage reste le langage, même quand on en est soi-même l'objet pitoyable.

A quoi aurait-elle pu se raccrocher, à présent ? Tous ses espoirs s'étaient envolés. Son avenir limité emplissait tout l'espace autour d'elle, au point qu'elle avait l'impression de s'y heurter au moindre mouvement. Il était solide, compact, inébranlable. Elle était environnée de certitudes : elle ne sortirait jamais d'ici ; ce qui devait lui arriver lui arriverait. A l'épuisement physique qui la privait de ressources se mêlait un sentiment de mépris teinté de lassitude pour le temps qu'il lui restait à vivre – un temps où n'existerait plus qu'une souffrance totalement dépourvue de sens. Elle avait presque dépassé le stade de la peur, tant elle était submergée par la nausée à l'idée de devoir assister à sa fin inéluctable, d'en être à la fois le sujet et le témoin. Sans même un Dieu à apostropher. Pas de Dieu, pas de grands desseins, rien. Juste l'inévitable soumission aux lois du monde physique, à la relation de cause à effet. Jamais elle n'aurait cru ressentir un jour un tel dégoût pour la vie. Elle n'aspirait plus qu'à une chose : que tout se termine. Elle voulait en finir avec son corps, même

si cela signifiait en finir avec elle-même. Elle imaginait un état au-delà de la mort, dans une obscurité apaisante. Un long sommeil. « Repose en paix », disent les pierres tombales. Sans le corps et sa capacité à éprouver la douleur, on peut sans doute enfin connaître la paix.

Paulie gisait de l'autre côté de la grille, recroquevillé en position fœtale, couvert de sang. Son souffle rendait un son mouillé. Ses yeux étaient ouverts, et son visage étroit, couvert de sueur, avait viré au gris de cendre. La longue trace rouge sur le plancher qui menait jusqu'à sa tête indiquait qu'il avait été tiré par les pieds. Xander se tenait au-dessus de lui, une machette rouillée à la main. Tout son corps – et même ses traits – semblait relâché.

— C'est ta faute, tout ça, murmura-t-il.

Le rouquin voulut dire quelque chose, mais il n'émit aucun son. Une bulle pourpre se forma sur ses lèvres fines, puis éclata en produisant un léger claquement.

— Je t'ai traîné partout comme un boulet, continua Xander. Et y a fallu que tu me fasses chier dans le Colorado.

Il éleva la voix, comme s'il s'adressait à une personne dure d'oreille :

— Y a fallu que tu me fasses chier dans le Colorado, j'ai dit ! Dans ce putain de trou à rat !

Contre toute attente, Paulie ricana.

Sur le coup, Xander ne parut pas le remarquer.

— Tout allait bien, poursuivit-il. Tout allait foutrement bien jusqu'à ce que tu déconnes à pleins tubes dans le Colorado. Maintenant, regarde-moi ça !

Il balaya la pièce d'un geste circulaire, entraînant la machette dans son mouvement.

— Regarde-moi ce foutoir ! Tout est ta faute. T'as jamais compris ce qui se passait, bordel ! Tu t'es jamais rendu compte que je perdais patience. Qu'est-ce que tu crois, hein ? Que ma patience est... T'imaginais peut-être que je la perdrais jamais ? Merde ! Pourquoi tu m'obliges à faire ça ? Pourquoi ?

Sans prévenir, mais avec une sorte de lenteur étudiée, comme s'il voulait voir si Paulie allait réagir, il leva la machette et l'abattit sur la hanche de ce dernier.

Paulie hurla en se rejetant en arrière. La lame avait traversé son jean et s'était enfoncée avec un bruit assourdi. Xander dut poser un

pied sur la jambe de son comparse et rassembler ses forces pour la retirer. Paulie cria encore à plusieurs reprises d'une voix de fausset éraillée – le cri d'alarme d'un oiseau appartenant à une espèce inconnue. Mais il n'avait plus assez d'énergie pour bouger. Il se borna à rester allongé, gémissant, secoué de frissons.

— Y a une façon de faire, reprit Xander. Ça s'improvise pas. Tu saisis ? Non ? Tu pensais qu'on y allait comme ça, au hasard ? Qu'y avait pas de logique là-dedans ?

De la même manière précautionneuse, presque hésitante, il le frappa encore à six ou sept reprises. Après les trois ou quatre premiers coups, Paulie cessa de réagir. Claudia aurait voulu ne plus entendre les bruits de la lame qui tailladait la chair. Ils lui rappelaient ceux de la boucherie où sa mère l'emmenait autrefois. Elle se souvenait de M. Donaldson en train de taper sur les gros morceaux de viande striés de graisse, des traces de doigts brunâtres et des taches de sang maculant son tablier, qui contrastaient singulièrement avec son visage jovial et ses plaisanteries. Il portait un petit chapeau de paille avec un ruban rayé de bleu et de blanc. Elle était toujours intriguée et troublée que sa mère et M. Donaldson puissent bavarder comme si de rien n'était – comme s'ils faisaient semblant d'ignorer le carnage.

— Elle t'a vu, lâcha soudain Paulie.

Ces mots furent suivis d'un long silence. Xander, bouche ouverte, parut émerger de la profonde hébétude dans laquelle il était plongé.

— Quoi ? demanda-t-il enfin.

Paulie toussa, lutta pour recouvrer son souffle.

— La gosse, hoqueta-t-il. La gamine dans le Colorado.

Il trouva encore la force de rire.

Xander respirait bruyamment par le nez.

Son complice pleurait et riait en même temps. Ou du moins, il se trouvait dans une sorte d'état second, entre les larmes et le rire.

— Qu'est-ce que t'as dit ? interrogea Xander.

— Elle t'a vu, et elle...

Le visage de Paulie se crispa. Il garda le silence un moment, avant de lâcher un gémissement animal à travers ses dents serrées.

— Elle s'est tirée. Elle a traversé le pont. Tu savais même pas qu'elle était là. C'est toi qui as merdé.

L'une des plaies à sa jambe libérait un geyser de sang qui se répandait sur le plancher nu, comme impatient d'explorer son

nouveau territoire.

Durant quelques instants, Xander resta immobile, légèrement penché en avant, les mains sur les hanches, la droite serrant toujours la machette. Il aurait pu incarner un flic armé d'une matraque dans un vieux film comique, écoutant d'un air sceptique un gamin lui débiter des bobards. Pour finir, il se redressa et s'éloigna. A en juger par la lenteur de ses mouvements, il était perdu dans ses réflexions.

Un mélange de sang et de salive s'échappait de la bouche de Paulie. Ses mains remuaient faiblement.

Xander avait désormais atteint le mur du fond. Il s'arrêta.

La machette lui glissa de la main et tomba par terre.

Durant ce qui parut une éternité à Claudia, il resta là, le regard fixé sur les briques nues.

Puis il ramassa la machette et retourna auprès de Paulie.

Après l'avoir attrapé par les cheveux, il lui tira la tête en arrière. D'autres bulles se formèrent sur les lèvres du rouquin. Il avait fermé les yeux. Une de ses bottes était délacée, remarqua Claudia. Elle l'imagina en train de se pencher pour renouer le lacet ; elle l'imagina en train de mener une vie faite de moments ordinaires et extraordinaires. Des moments qui lui appartenaient.

Puis Xander leva la machette et l'abattit sur le cou de son complice.

Claudia s'était plaquée contre le mur. Les entraves qui lui cisailaient les poignets et les mains étaient toutes poisseuses de sang. Ses épaules la faisaient souffrir, mais elle n'avait pas la possibilité de changer de position pour soulager la douleur.

Xander, assis dans le fauteuil défoncé, se pencha en avant. Les coudes sur les genoux, il contemplait fixement le sol.

La flaque pourpre autour de Paulie avait cessé de s'élargir. Sa tête était presque détachée de son cou. Claudia avait fermé les yeux après le premier coup, ce qui ne l'avait pas empêchée d'entendre les autres. Quatre, cinq, six chocs... Elle n'avait pas le choix, elle ne pouvait pas se boucher les oreilles. Toutes ces horreurs s'étaient imposées dans sa vie, et à présent il n'existait plus rien d'autre. L'entaille sur sa gorge la brûlait. Le souvenir de sa liberté de mouvement dans la maison restait gravé dans son corps, qui se rebellait maintenant qu'on l'en avait privé. Pour la dernière fois.

Xander s'approcha du rideau de fer.

— Faut que j'arrange ça, dit-il. Je vais chercher ton machin.

Elle gémit. Le bâillon lui faisait mal aux mâchoires. Le tube métallique dont elle s'était servie pour attaquer Paulie était tombé près du corps. Si elle l'avait gardé, elle aurait au moins pu l'utiliser pour se taillader les poignets... Ainsi, ce qu'il s'apprêtait à lui infliger aurait eu une limite. Une fin.

Mais elle ne l'avait pas gardé.

— Faut que j'arrange ça, répéta Xander. J'en ai pas pour longtemps.

Il se baissa pour vérifier que le cadenas était bien verrouillé. Sortit un trousseau de clés de la poche de son pantalon. Le regarda. Le rangea. Avant de remonter, il jeta un dernier coup d'œil à son complice. Son expression reflétait la perplexité.

Enfin, il se détourna et s'engagea dans l'escalier.

Il fallut à Xander un certain temps pour se ressaisir. A plusieurs reprises, il crut se diriger vers les véhicules, pour s'apercevoir ensuite qu'il n'avait pas quitté la maison. Il se retrouvait dans la chambre, dans le couloir ou dans la cuisine sans avoir eu conscience de passer d'une pièce à l'autre.

« Elle t'a vu... et elle s'est tirée. Elle a traversé le pont. Tu savais même pas qu'elle était là. C'est toi qui as merdé. »

La chambre à moitié repeinte. Celle d'une gamine...

Une fois dans le camping-car, il resta assis au volant un long moment, à grelotter. La matinée était belle, mais froide. A la lumière du soleil, il se rendit compte à quel point le pare-brise était sale, maculé d'insectes morts. Il se sentait vraiment mal. Lorsqu'il porta la main à son visage, il fut stupéfait de découvrir une barbe sous ses doigts. Il ne s'était toujours pas rasé. Comment en était-il arrivé à négliger ce genre de détails ? Il lui fallait aussi des piles. Un journal et des piles.

A la seule évocation du journal, cependant, une vague de nausée le submergea. Il n'était pas à sa place, il aurait dû servir pour la salope d'Ellinson. C'était dans l'ordre des choses ; impossible d'y échapper. Sauf que... Est-ce que le journal venait avant le kimono, ou après ? Et qu'en était-il du masque ?

Les images tournoyaient et se superposaient devant ses yeux.

Le masque représentait un visage idiot, avec des yeux ronds et un grand sourire.

Et il y avait aussi la baudruche, qui lui faisait immanquablement penser à la fête foraine. Il se rappelait la fille en robe blanche à pois rouges qui avait soudain lâché la sienne ; la baudruche s'était élevée dans les airs en zigzaguant et, quelques secondes plus tard, elle n'était plus qu'un point minuscule dans le ciel bleu. La fille avait pleuré, et sa mère l'avait grondée. Elle paraissait toujours reliée à ce ballon, là-haut, ce qui l'avait contrarié. Parce qu'il s'y sentait relié lui aussi ; il avait même eu l'impression d'être le ballon, de contempler de très loin les gens pas plus gros que des fourmis.

Arrête.

Et voilà. Voilà ce qui se passe quand on ne fait pas les choses comme il faut.

Le soleil qui filtrait à travers la crasse du pare-brise lui écorchait les yeux. Il saisit les lunettes noires de Paulie abandonnées sur le tableau de bord encombré, puis les chaussa. Bon, c'était un peu mieux, sauf qu'elles pesaient lourd. Il frissonnait toujours, alors que des vagues de chaleur déferlaient en lui. Il dut crisper les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer. Il imagina Paulie disant : « Eh, c'est mes lunettes, mec ! » Ce serait décidément un soulagement de poursuivre sans lui ; il pourrait enfin procéder comme il fallait. En même temps, l'absence de Paulie lui faisait déjà un drôle d'effet. Comme s'il venait de se rendre compte qu'il avait oublié sa veste à des centaines de kilomètres de là. Sans compter qu'il ne savait pas utiliser la caméra. Or, s'il n'aimait pas spécialement l'iPad, il appréciait de pouvoir regarder les vidéos. Elles lui procuraient une sorte d'apaisement temporaire. Le rapprochaient de la fille suivante.

Il allait mettre le contact lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas dans le bon véhicule. Le camping-car, c'était pour les grandes virées, la Honda pour les expéditions locales. Il y avait aussi la camionnette, mais le pneu avant gauche était légèrement dégonflé. A la pensée de devoir ressortir, il sentit son malaise s'accroître et faillit renoncer.

Pour finir, parce qu'il ne pouvait pas se permettre d'ignorer ce genre de choses (c'était comme pour la barbe et le Colorado : il suffisait de négliger deux ou trois détails pour que tout parte en vrille), il parvint à s'extraire du camping-car et à se traîner dans la cour en direction de la Honda.

Il allait se rendre en ville pour acheter le journal, le kimono, la lampe et le masque. Il trouverait le moyen de continuer. Même sans Paulie.

— Il a acheté la ferme des Gale, expliqua Will à Valerie au téléphone, vingt minutes plus tard. Dans Garner Road, à la sortie de l'Old Highway 91, juste après Ivins Reservoir. La transaction a été payée en liquide il y a deux ans, pour un montant de cent neuf mille dollars. En gros, tu cherches une ruine.

Valerie était assise au volant de sa Taurus sur le parking du centre commercial, moteur au ralenti.

— Préviens les flics de St George, dit-elle.

D'une main tremblante, elle entra l'adresse dans le GPS.

— Demande-leur de couper les sirènes en approchant du site, ajouta-t-elle.

— Si t'arrives là-bas avant eux, tu bouges pas. T'entends, Valerie ? Surtout, tu bouges pas !

— OK.

Elle actionna sa propre sirène avant de foncer vers la sortie.

Man of steel.

Russell Crowe.

Crowe.

Leon Crowe.

Bon sang ! C'était tellement souvent des hasards et des coïncidences qui permettaient de démêler un écheveau apparemment impénétrable... Une affiche de film. Le nom d'un tueur. Une adresse. Les signes de ce genre avaient tendance à attiser en elle les braises mourantes de sa croyance en un dessein divin – ou, du moins, en un dessein quelconque, divin ou pas. Aujourd'hui, lorsqu'il lui arrivait (très rarement) de penser à Dieu, elle ne voyait pas un vieillard bienveillant aux yeux pétillants et à la barbe biblique, mais plutôt une sorte de présence rusée et nébuleuse, un concepteur de jeu cosmique, sans visage, dont l'unique préoccupation consistait à inventer des

paramètres établissant des connexions entre tous les éléments du jeu, du plus trivial au plus grotesque ou exaltant. Lesquels paramètres étaient faits pour être exploités par les joueurs malveillants autant que par les bons. Le jeu était totalement amoral. Au final, peu importait qui gagnait, du moment que le concepteur satisfaisait sa soif d'intrigue, son désir de s'amuser. Si Dieu existait, il n'avait pas besoin de la foi des hommes, ni de leur déférence, ni de leur amour. Seul comptait le divertissement qu'ils étaient susceptibles de lui offrir. Si Dieu existait, c'était un accro au jeu. Le problème, c'était que les hommes aussi. Et, parmi eux, les flics étaient les plus grands junkies de la planète.

Du calme. Ne t'emballe pas.

Elle était tout sauf calme. Ses mains étaient moites sur le volant, et ses épaules raidies par la tension. L'adrénaline qui déferlait dans ses veines atténuait les symptômes dont elle souffrait, sans toutefois les faire disparaître. Elle sortit son Glock de son holster d'épaule, vérifia le chargeur. Il était plein.

Elle accéléra dans St George en direction de l'ouest, tourna à droite pour s'engager dans North Bluff puis bifurqua sur la gauche, de nouveau vers l'ouest, pour prendre West Sunset Boulevard. Les voitures se scindaient devant elle comme les flots de la mer Rouge. Qu'allait-elle découvrir au terme de sa course ? Si personne n'avait encore trouvé de cadavre avec un journal à l'intérieur, ce n'était pas pour autant qu'il n'y en avait pas un quelque part – peut-être celui de Claudia Grey, et peut-être à des centaines de kilomètres de l'Utah. Une seule pensée lui apportait un peu d'espoir : si le meurtrier avait acheté un kimono, cela signifiait sans doute qu'il n'était pas allé plus loin que le K. « On en est à combien ? » avait demandé Dale Mulvaney. Sept. Non, huit. Non, neuf. Peut-être dix. Je vous en prie, faites qu'il n'y en ait pas dix. *Je vous en prie, espèce de taré d'accro au jeu, faites qu'il n'y en ait pas dix...*

En voyant le panneau marqué Ivins Reservoir, elle coupa la sirène. De toute façon, la circulation était fluide sur l'Old Highway 91. Elle accéléra. Le soleil brillait en cette froide journée hivernale, faisant scintiller le bitume. Un cœur qui bat, un compte à rebours qui s'égrène... Le cortège des mortes l'accompagnait toujours.

— A deux cents mètres, tournez à gauche, lui indiqua le GPS.

Elle longea Ivins Reservoir. Ralentit. Prit Garner Road sur sa gauche, une piste de terre battue à l'entrée de laquelle une pancarte indiquait : « Propriété privée ». Il n'y avait que des broussailles aux alentours, à l'exception d'un petit bois de conifères un peu plus loin à l'ouest.

Elle ralentit encore, pour plus de discrétion. Quinze kilomètres/heure. Dix.

Elle arrêta la voiture.

Plusieurs bâtiments bas se profilaient au bout du chemin, à une centaine de mètres.

Valerie distingua des véhicules garés devant. Une Honda. Une vieille Ford sur des parpaings.

Un camping-car.

Avait-il entendu la voiture ? S'était-elle arrêtée assez loin ?

« Surtout, tu bouges pas. »

Facile à dire. Pas facile à faire. Pas quand chaque seconde qui passait risquait d'être la dernière pour Claudia Grey.

Valerie escalada la clôture basse, dont le bois était vieux et abîmé par les intempéries. Elle n'avait probablement pas été entretenue depuis au moins dix ans, et il aurait sans doute suffi d'une bonne poussée pour la faire tomber.

Il n'y avait nulle part où se mettre à couvert.

Juste quelques buissons d'ajoncs rabougris qui parsemaient les mauvaises herbes devant les bâtiments. Une ferme. Pratiquement en ruine, comme l'avait prédit Will. Deux granges en bois au toit de tôle ondulée. Elle imagina Leon Crowe posté derrière une des fenêtres à l'étage, la gardant dans la ligne de mire de sa lunette de visée. Les ajoncs n'offraient qu'une protection dérisoire.

Son Glock à la main, elle se baissa. Le vent sifflait dans l'herbe autour d'elle. Elle atteignit le premier buisson. Puis le deuxième. Et le troisième. Il lui semblait sentir la brûlure de la mire imaginaire, tour à tour sur son front et son cœur.

Encore quarante mètres. Sur les vingt derniers, il n'y avait plus rien pour la dissimuler.

La pensée de sa mort s'imposa entre deux décharges d'adrénaline ; de fait, c'était elle qui déclenchait les décharges. La pensée de la mort rendait plus intense sa perception de la vie. Des détails la frappaient avec une netteté particulière : l'ombre d'un nuage haut sur le paysage ; une fine coquille d'escargot près de son pied, dont les volutes délicates évoquaient un coquillage ; l'odeur de la poussière pâle ; le bruissement de ses vêtements quand elle bougeait. Il n'y avait plus ni passé ni futur, seulement le présent qui s'étirait. Elle n'avait

même pas à décider de ce qu'il fallait faire ; elle agissait, c'est tout.

Sur ces vingt derniers mètres, elle serait totalement exposée. Si je meurs maintenant, est-ce que j'aurai bien rempli ma vie ? se demandait-elle. La réponse n'était pas évidente : il y avait les tâches inachevées et tous les regrets, mais aussi la richesse de son enfance et, plus tard, la force immense de l'amour. Oui, j'en ai profité, se dit-elle. J'ai vécu plein de choses. Simultanément, cette pensée l'emplit de tristesse. Si elle mourait maintenant, elle n'aurait pas l'occasion de dire adieu aux personnes qu'elle aimait, et qui l'aimaient.

Tout comme Claudia Grey.

Elle se résolut à affronter les vingt derniers mètres. Elle allait contourner la grange la plus proche pour se glisser sur le côté du corps de ferme. Au grand jour, elle se sentait ridiculement visible (en d'autres circonstances, l'effet aurait presque été comique) : il n'y avait qu'elle en mouvement dans un paysage complètement figé. Elle ne put s'empêcher de penser que, même si Leon n'était pas en train de l'observer, il serait alerté par un changement dans l'atmosphère, une vibration ou une onde se propageant à travers les murs. Il se raidirait brusquement, tel un chien flairant une odeur inconnue, redresserait la tête, se lancerait à sa recherche...

Et alors ? Au moins, il s'éloignerait de Claudia Grey.

Toujours baissée, elle fila jusqu'à la grange.

Elle s'adossa au mur avec soulagement. La solidité de ce rempart entre elle et les occupants de la maison la rassurait. Les occupants, au pluriel. (Elle devait supposer que Claudia Grey en faisait partie, qu'elle comptait toujours parmi les vivants.) Il y avait Leon, bien sûr, et aussi son complice. Deux hommes. Mais combien de pièces ? Et dans combien de temps les flics de St George arriveraient-ils ?

La première grange n'était qu'un bâtiment vide. Peut-être dix mètres sur cinq, un sol de terre rouge, de vagues relents de fumier. Une ancienne étable, sans doute, qui formait un angle de quarante-cinq degrés par rapport au corps de ferme. Derrière, parallèlement à ce dernier, se dressait un second bâtiment plus petit, comportant deux fenêtres basses aux vitres crasseuses et une porte en bois coulissante, munie d'un cadenas, montée sur un rail.

Y avait-il quelqu'un à l'intérieur ?

Elle en doutait. Quoi qu'il en soit, un simple coup d'œil par l'une des vitres lui permettrait de le savoir. Elle imaginait plutôt les

meurtriers dans la maison. Allant à la cuisine se chercher une bière ou un morceau de poulet entre deux séances de torture.

Un frisson la parcourut.

Suzie Fallon avait été torturée pendant des jours. Son bourreau avait dû se nourrir dans l'intervalle, se tenir devant son frigo ouvert, hésitant entre une pizza à réchauffer au micro-ondes ou les restes de plats chinois. Le summum de l'horreur, c'était de penser à ce mélange de cruauté inconcevable et de considérations triviales, d'actes du quotidien. C'est ce qui l'avait le plus minée à l'époque – ce qui avait fini par la convaincre qu'elle n'avait elle-même pas le droit d'exister dans cette dimension quotidienne : réveils et petits déjeuners avec Nick, promenades ensemble dans le Golden Gate Park... Elle ne méritait pas l'amour.

Dos au mur, elle contourna la grange. Le vent soulevait ses cheveux, lui cinglait la figure. Elle trouva un chouchou dans sa poche et les attacha. Mit son téléphone en mode silencieux. Le corps de ferme, constata-t-elle, formait une sorte de T trapu. Deux niveaux. De son poste d'observation, elle voyait toute la façade, trois fenêtres au rez-de-chaussée, quatre plus petites au premier, et une porte en bois dont la peinture bleu pâle s'écaillait. Quelques marches moussues, sur le côté, permettaient d'accéder à une pièce – sans doute la cuisine –, percée aussi d'une fenêtre. Restait à savoir ce qu'il y avait derrière la maison et de l'autre côté. Il lui fallait avoir toutes les issues en tête.

Sans se donner le temps de réfléchir, elle fonça vers la seconde grange, et de là jusqu'au mur de ce qu'elle supposait être la cuisine. Elle s'accroupit, collée à la pierre blanchie à la chaux, en songeant que la ferme avait été construite des décennies plus tôt. Elle l'imagina autrefois habitée par une famille – des conversations, des repas, des disputes, des rires, une femme en robe décolletée sur le seuil de la cuisine, qui admirait le coucher de soleil, une adolescente contrariée qui se brossait les dents, un homme qui se levait avant l'aube et préparait du café...

Mais tout cela appartenait au passé. Aujourd'hui, la maison était devenue le décor d'un film d'horreur.

Très lentement, elle se redressa pour jeter un coup d'œil par la fenêtre la plus proche de la porte latérale.

Il s'agissait bien d'une cuisine. Toiles d'araignée. Plomberie rouillée et taches d'humidité. Une porte de placard pendait sur ses

gonds.

Personne.

Elle allait devoir entrer. C'était à la fois impossible et inévitable. Elle était désormais emportée par le courant, qui l'entraînait inexorablement vers l'inconnu – ces moments que tout flic redoute et espère.

Il lui fallut moins d'une minute pour faire le tour complet de la bâtisse, en restant plaquée contre les murs. Elle aurait eu besoin de deux hommes en renfort : un posté près de la porte d'entrée et le second, près de la porte de l'autre côté de la maison.

Elle-même allait tenter de passer par la cuisine.

Le vent fouettait les parties exposées de son corps : visage, poignets, gorge. L'air était pur, chargé d'une odeur minérale. Ses mains tremblaient.

Chargé de ses sacs de courses, Xander ouvrit la porte de la cave et descendit l'escalier. Il avait acheté le kimono, le journal, la lampe, le masque, l'orange, la rose, le napperon, le parapluie, et aussi – il n'en revenait toujours pas de ce que ça lui avait coûté – le violon et le xylophone. L'achat de ce dernier lui avait d'ailleurs valu un sacré mal de crâne. La conne du magasin de musique avait mis un temps fou à comprendre ce qu'il voulait. Quatre-vingt-dix putains de dollars !

La fille à la cave était telle qu'il l'avait laissée, même si elle avait réussi à se traîner plus près de la chaudière. Il ne lui ôterait pas le bâillon ; il n'aimait pas les entendre parler. C'était toujours le même refrain – « Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie » –, mais depuis quelque temps leurs suppliques lui portaient sur les nerfs. Leurs suppliques, et aussi la façon dont elles le regardaient, juste avant de rentrer en elles-mêmes et de ne plus rien voir du tout. Quand elles le regardaient ainsi, il avait l'impression qu'elles essayaient de le sonder, de percer ses secrets. De fait, elles semblaient réellement croire qu'il y avait quelque chose d'enfoui en lui, qu'elles pourraient mettre au jour et l'amener à voir lui aussi. C'était particulièrement irritant, parce qu'il avait alors l'impression de perdre son temps. Comme à la fête foraine autrefois, quand il attendait devant les chevaux peints du manège qui tournaient, et tournaient encore, sans lui, pendant que sa mère et Jimmy buvaient toujours plus de bière, et que le temps passait, passait, passait...

Il laissa tomber les sacs près de la pile de cartons et essaya de se vider la tête. Il aurait voulu retourner dans sa chambre, se mettre au lit et remonter drap et couverture jusqu'à son menton. Il le faisait autrefois, quand il était Leon, chez Mama Jean, et c'était bien agréable. Il adorait alors frotter ses pieds nus l'un contre l'autre. C'était son petit plaisir personnel, auquel il s'adonnait dans l'obscurité

du sous-sol, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Il sortit le journal d'un des sacs. Puis le kimono. Ainsi que le masque, la lampe et le violon. Non, il se trompait ; le violon, ce n'était pas pour tout de suite. Peut-être devrait-il aller chercher l'affiche à l'étage ? Le violon... Le violon venait plus loin sur la liste, il le savait, même s'il occupait ses pensées pour le moment. Sans doute parce qu'il avait entendu un morceau avec des violons dans le magasin de musique. La petite conne au visage de rat derrière le comptoir le lorgnait d'un air méfiant. De toute évidence, elle était rassurée par la présence du gars tatoué au rayon guitares – rassurée de ne pas être seule dans le magasin. Depuis toujours, Xander percevait cette réaction chez les autres : dès qu'ils étaient en tête à tête avec lui, ils commençaient à espérer que quelqu'un se pointerait. Ça se voyait dans leurs yeux. A force, c'était épuisant. Et il se sentait tellement fatigué, tout le temps...

« Elle t'a vu... et elle s'est tirée. Elle a traversé le pont. Tu savais même pas qu'elle était là. C'est toi qui as merdé. »

Il ne se souvenait pas d'une gosse. Il avait exploré toute la maison. Il n'y avait pas de...

La petite chambre en face de celle du gamin, celle qui était à moitié repeinte.

« Même un môme de trois ans en est capable, disait Mama Jean. Si tu mets un jour les pieds à l'école, toutes les filles se moqueront de toi. C'est vraiment ce que tu veux ? Que toutes les jolies petites minettes se moquent du grand bébé niais dans son coin ? »

Le journal. Le suivant, c'était le journal.

Non, il aurait dû utiliser le journal pour la salope du Colorado. Alors, est-ce qu'il fallait s'en servir maintenant, ou passer directement au kimono ? Mais ce n'était pas... on ne pouvait pas... Et s'il sortait le masque ?

Toutes ces interrogations ne le menaient nulle part. Les objets n'arrêtaient pas de changer de place. Il allait installer la fille, puis il irait chercher l'affiche.

— Je vais m'occuper de toi, dit-il.

Il ne la regardait pas. Il avait prononcé les mots avant tout pour lui-même, afin de se forcer à penser à autre chose. Les cordes et le couteau. Il préférait les filles allongées sur le dos, les bras tirés au-dessus de la tête et les jambes écartées. Il aimait les voir essayer en

vain de serrer les jambes, même si elles savaient – elles devaient savoir, forcément – que c'était impossible. Il aimait la façon dont elles s'obstinaient à vouloir échapper à l'inévitable. Or, c'était lui qui contrôlait tout. Le reste n'existait plus. Dans ces moments-là, tout s'effaçait : les murs, la pièce, la maison... C'était comme s'il se retrouvait seul avec elles dans un espace infini, à la fois chaud, doux et aérien, où il n'y avait rien, absolument rien d'autre qu'eux. Comme s'il n'y avait jamais eu rien d'autre – juste lui, un être parfait, riche de ses sensations, dans une dimension où le temps ne comptait plus.

« C'est toi qui as merdé. »

Le plus étrange, c'est qu'il était convaincu que Paulie n'avait pas menti. Et cette certitude ajoutait encore à sa profonde lassitude. C'était une malédiction, cette capacité à déceler la vérité. Il en avait toujours été ainsi. Personne n'avait jamais réussi à l'abuser. Avec un tel talent, il aurait pu passer à la télé – comme le type qui était capable de tordre des cuillères ou d'arrêter des montres avec la seule force de son esprit. Tout en préparant les cordes (il leur attachait les poignets au tuyau de plomb qui courait au pied du mur du fond, et les chevilles à la barre de fer qu'il avait boulonnée au sol trois mètres plus loin), Xander s'imagina dans une émission où les gens lui disaient des choses, et où il devait deviner si c'était vrai ou pas. Certaines des femmes de *Real Housewives* se trouvaient sur le plateau avec lui, et les spectateurs rassemblés dans le studio arboraient des mines stupéfaites et ravies, comme dans le publiereportage qu'il avait vu. Et il tombait juste, chaque fois.

Journal.

Masque.

Lampe.

Kimono.

Il demeura quelques instants le front appuyé contre le mur. La pierre était fraîche, humide, apaisante. Sa tête lui semblait énorme et brûlante. Il y avait un nid de guêpes dans le jardin chez Mama Jean, qui dégageait de la chaleur. On la sentait quand on en approchait la main. S'il utilisait le kimono maintenant, il pourrait retourner là-bas, dans le Colorado... il pourrait retourner là-bas et... Mais le corps avait sans doute été découvert, à présent. Pourquoi ne l'avaient-ils pas enterrée ? Pourquoi avait-il décidé de partir aussi vite ?

A cause de cet abruti de Paulie. Paulie l'avait déconcentré. Et il n'y

avait pas de journal dans la maison. Il se rappela cette écharde qu'il s'était logée dans la paume en passant la main sur le haut des placards, dans la cuisine – une petite contrariété de plus à ajouter sur la liste de tout ce qui était parti de travers. Et pourquoi ? Parce que Paulie avait dit qu'il voulait en liquider une, et que lui avait eu la bêtise de céder. Evidemment, au dernier moment, Paulie avait fait marche arrière comme le putain de dégonflé qu'il était, tout en essayant de rigoler, de tourner son échec à la blague, et il avait dû lui-même finir le boulot.

La fille respirait par le nez, produisant un son qui lui tapait sur le système. Une nouvelle fois, il songea qu'il aurait donné cher pour pouvoir aller se coucher, mais les objets qu'il avait achetés chuchotaient de plus en plus fort dans sa tête. Il s'obligea à penser au plaisir qu'il éprouverait lorsqu'il enfoncerait les dents dans ses seins nus, lorsqu'il pèserait sur elle de tout son poids et poserait la main sur sa gorge pour sentir les vibrations de ses cris. Elle rentrerait en elle-même, et il s'arrêterait pour attendre qu'elle revienne. Alors seulement, il recommencerait. C'était comme remonter un réveil. Ça le fascinait, cette façon qu'elles avaient de partir et de revenir, encore et encore. Elles ne voulaient jamais revenir, pourtant. C'était un supplice pour elles. Mais il suffisait de ne rien leur faire pendant un certain temps, et elles ressortaient de leur coquille. Invariablement.

Le kimono était le suivant sur la liste.

Non, c'était le journal.

« C'est toi qui as merdé. »

Il n'en pouvait plus. Il serrait les dents tellement fort qu'il en avait mal aux mâchoires. Il s'écarta du mur et se dirigea vers le rideau de fer. La fille produisit un son crispant derrière le bâillon. Elle gigotait. Les liens lui avaient entaillé la peau au niveau des poignets et des chevilles. Le sang coulait sur ses mains et ses pieds. Elle essayait de s'asseoir.

Xander déverrouilla le cadenas, releva la grille et la traîna hors de la cage.

Il venait juste de l'attacher et s'apprêtait à lui découper ses vêtements quand il entendit du bruit à l'étage.

La maison s'employait en toute innocence à trahir Valerie : les planchers grinçaient et craquaient ; chacun de ses pas faisait naître un nouveau bruit. Elle serrait toujours le Glock dans sa main moite. Son souffle seul suffisait à troubler le silence. Les vitres dans la cuisine étaient si sales qu'elles occultaient la moitié de la lumière, mais le peu de jour qui filtrait était suffisant pour révéler des signes d'occupation minimale : boîtes de conserve dans le placard ouvert ; une poubelle pleine à ras bord ; des tasses et des verres crasseux ; des bouteilles de bière vides ; une paire de tennis...

Au-delà de la cuisine, un couloir sombre. Un escalier qui s'élevait sur la droite. Deux portes sur la gauche. Une autre, tout au bout, qui devait donner sur l'extérieur. Et encore une autre, qui se découpait dans le côté de l'escalier, menant sûrement à la cave.

La cave.

Les secondes. Les minutes. Le temps.

La cave.

Elle s'approcha tout doucement du battant, auquel elle colla son oreille.

Rien.

Elle tourna la poignée.

Verrouillée.

Au premier, le plancher craqua.

Valerie recula, la bouche soudain sèche. Un frisson indésirable – la manifestation obstinée d'un de ces symptômes qui ne la quittaient pas – courut sur sa peau.

Il y avait quelqu'un à l'étage.

Commence par le rez-de-chaussée.

Son arme à la main, elle tourna la poignée de la porte sur sa gauche. Celle-ci n'était pas fermée à clé. Elle l'ouvrit et découvrit un

salon, dont la fenêtre était masquée par d'épais rideaux à fleurs. Une cheminée massive, bordée de céramique claire. Une odeur de renfermé flottait dans la pénombre. La pièce était vide, à l'exception de deux meubles incongrus : un canapé en osier et une chaise longue.

Valerie reprit sa progression dans le couloir. L'autre porte sur la gauche était entrebâillée. A l'intérieur, rideaux tirés. Une cheminée semblable. Un énorme fauteuil noir en vinyle. Des alcôves abritant des étagères vides. Un trou gros comme une pastèque dans un coin du plancher. Des lambeaux d'un papier peint à rayures se détachaient des murs. Une pièce vide, là encore.

Rien à signaler au rez-de-chaussée.

Restait la cave.

Sauf que cette porte-là était fermée à clé. Il allait donc falloir tirer dans la serrure, et par là même renoncer à toute discrétion. Non, pas encore. D'abord, monter au premier. Vite. Ou, du moins, le plus vite possible, en tenant compte de l'éventualité d'une présence hostile à l'étage.

L'escalier n'offrait qu'une parodie de protection. A mi-hauteur, l'une des marches produisit un craquement aussi sonore que celui d'une branche qui se brise. Au sommet, Valerie fit rapidement le tour des pièces. Une salle de bains, qui devait se situer au-dessus de la cuisine ; deux chambres sur la gauche, et une troisième au-dessus de ce qui devait être le vestibule. Dans la salle de bains, il n'y avait que des tuyaux exposés, une baignoire crasseuse à laquelle il manquait le panneau latéral, un mur de pierre nue, des toilettes souillées. Le réduit sentait le fauve – maillots de corps tachés de sueur et chaussettes sales, relents lourds d'un régime alimentaire à base de viande, renvois de bière et tabac froid... Chaque seconde ne faisait que renforcer son sentiment que les deux comparses étaient là, tout près. L'air autour d'elle semblait parcouru de vibrations. Son cuir chevelu la picotait. Ses battements de cœur devaient être audibles.

Il n'y avait cependant personne dans les chambres, même si elles étaient de toute évidence habitées. Dans l'une d'elles, le téléviseur était allumé, son coupé. *The Apprentice*. Donald Trump, avec cette perruque ridicule en forme de croissant. Bien sûr que les deux meurtriers regardaient la télé. Bien sûr qu'ils mangeaient, buvaient, vidaient leurs intestins, achetaient des cigarettes, prenaient des douches... C'étaient des hommes. Des êtres humains.

Toutes sortes d'hypothèses se succédaient dans sa tête. Leon l'avait repérée, il avait alerté son complice et tous deux s'étaient esquivés par la porte au bout du couloir. Ou alors, peut-être que seul Leon était resté. Ou bien il était au sous-sol. Ou ils y étaient tous les deux, à la guetter.

Elle retourna en haut de l'escalier et leva les yeux. Une trappe s'ouvrait dans le plafond, mais elle était munie d'un cadenas fermé.

Autrement dit, soit ils avaient filé, soit ils étaient à la cave.

C'était la seule partie de la maison qu'elle n'avait pas encore explorée.

Xander assomma la fille d'un coup de crosse sur la tempe – guère plus qu'une chiquenaude, à vrai dire –, puis guetta de nouveaux bruits à l'étage. Tous ses sens s'affolaient, créant le chaos en lui. Les objets se bousculaient sans relâche dans sa tête. Il y avait quelqu'un dans la maison. Non, impossible. Pourtant, il y avait quelqu'un... Qui ? Et comment cette personne pouvait-elle se trouver là ?

Les événements des quelques jours précédents défilèrent dans son esprit. Il s'efforça de remonter le cours du temps pour tenter de découvrir la faille... comment... Bon sang ! Comment pouvait-il y avoir quelqu'un dans la maison ?

C'était à cause du fiasco dans le Colorado. Toujours à cause de ce fiasco dans le Colorado, dont les conséquences se ramifiaient à l'infini... Voilà ce qui se passe quand on ne fait pas les choses comme il faut.

Jusque-là, il n'avait que rarement pensé à la police. C'était Paulie qui s'inquiétait tout le temps. Combien de fois Xander lui avait-il dit : « Arrête de te prendre la tête, bordel ! Les flics sont des crétins. » Pourtant, songea-t-il en déverrouillant la porte de la cave pour se glisser dans le couloir, les flics avaient toujours rôdé dans le paysage. Comme s'ils avaient toujours été avec lui, suffisamment proches pour qu'il les sente sur ses talons, et pourtant invariablement tournés dans la mauvaise direction. A croire qu'ils avaient des œillères ! De temps à autre, il se disait qu'il pourrait se faire arrêter un jour, et il tentait de visualiser des policiers se présentant à sa porte, mais son imagination refusait de prendre en compte cette menace, parce qu'il savait bien qu'elle ne suffirait pas à le stopper. La mission à accomplir avait sur lui un pouvoir d'attraction irrésistible ; il y cédait sans se poser de questions. Il avait même du mal à concevoir le moment où il aurait terminé. Chaque fois qu'il essayait, il se voyait tel un spectateur qui

sort d'une salle de cinéma obscure pour déboucher dans un monde blanchi par un soleil aveuglant, aux contours flous et incertains, et qui n'a qu'une envie : retourner à l'intérieur, dans un univers riche de couleurs. Sa mission ne concernait en rien la police.

Il longea le couloir. Les deux portes donnant sur les salons étaient ouvertes ; l'intrus y avait jeté un coup d'œil. Il se figura un clochard titubant en haillons, à la peau croûteuse, dégageant une odeur de gaillon. Durant un instant, il le vit clairement, avec ses traits tirés et ses dreadlocks grises emmêlées, qui ignorait la pancarte à l'entrée de la piste et se traînait jusqu'à la ferme, une de ses semelles, décollée, raclant le sol. Croyant l'endroit abandonné, le type se mettait en quête de provisions, de bricoles à revendre, de fric... Ou peut-être cherchait-il juste un endroit où s'abriter un moment.

Mais Xander savait pertinemment qu'il ne s'agissait pas d'un clochard. Il respirait par à-coups. Tout allait trop vite. Le souvenir de la fille au sous-sol – ses petits seins, sa résistance, sa tête brune qui s'agitait en tous sens – lui faisait du bien. C'était si agréable de sentir qu'il tenait sa vie entre ses mains... Sauf que ses mains avaient été trahies, privées de ce qu'il leur revenait. Tout s'arrangerait quand il redescendrait. Il lui balancerait de l'eau à la figure pour la réveiller, regarderait ses yeux se fixer sur lui, et le désespoir l'envahir quand elle comprendrait que ce n'était pas un rêve, qu'elle était vraiment là. Alors, il pourrait recommencer. Ce serait tellement jouissif de la voir se rendre compte que ce n'était pas fini, que ce ne serait pas fini avant qu'il le décide... Et il mettrait longtemps, très longtemps à prendre la décision.

En attendant, il ne pouvait pas le croire. Il y avait quelqu'un chez lui. Il ne voulait pas... il fallait qu'il... Les questions se pressaient dans son esprit : Serait-il obligé de se débarrasser de la maison ? De repartir de zéro ? Ferait-il mieux de s'enfuir maintenant ? Tout lui échappait. D'abord le Colorado, et à présent cette intrusion.

« Elle t'a vu... et elle s'est tirée. Elle a traversé le pont. Tu savais même pas qu'elle était là. C'est toi qui as merdé. »

« T'as merdé, disait Mama Jean en écho. Faut vraiment être con comme un balai pour pas comprendre un truc aussi simple. »

Il s'avança dans le salon, posa le fusil et récupéra le pistolet qu'il avait glissé dans son dos. Le couteau de pêche se trouvait dans sa poche arrière, et la pression de la lame le réconfortait. En ressortant, il

referma à demi le battant, comme il l'avait laissé.

Valerie était enfermée dans sa bulle. Son esprit était tendu vers un seul objectif, autour duquel gravitaient toutefois des pensées et des souvenirs importuns. Si chacun de ses pas dans l'escalier renforçait sa concentration, il déclenchait aussi un afflux d'images décousues : sa mère levant les yeux alors qu'elle repassait, lui disant : « T'as les cheveux comme une toque de cosaque, ma chérie » ; une traversée à vélo du Golden Gate, des années plus tôt, la brise iodée, les couleurs des voitures, le soleil et les mouettes ; le chat de la famille, Buster, mort depuis des lustres, qui entrait dans la cuisine par la chatière et les regardait tous comme s'il se demandait qui ils étaient et où il se trouvait ; Nick, qui parlait dans son sommeil, se redressant pour annoncer : « Ce tube contient une cacahouète. Je n'en veux pas. » Elle l'avait réveillé en éclatant de rire.

Ces réminiscences, et des dizaines d'autres, cohabitaient en elle avec cette concentration intense, cette immersion dans un présent distendu, où elle évoluait en ayant l'impression que la maison était un témoin forcé d'assister à la scène et qu'elle-même n'était pas seule. Elle n'était pas seule, et elle était vivante. La vie palpitait en elle.

Elle éprouva la douleur avant même d'avoir entendu la détonation.

Un coup violent sur le côté de la tête, suivi, une fraction de seconde plus tard, d'une déflagration rendue assourdissante par l'étroitesse du passage.

Le temps parut ralentir. Elle se sentit partir progressivement en arrière, mais elle vit Leon émerger du premier salon, son pistolet automatique toujours en main. Il avait le visage mouillé de sueur, et le regard fébrile malgré l'épuisement qui altérerait ses traits. La transpiration formait un V sombre sous l'encolure de son sweat-shirt bleu clair.

J'ai été touchée à la tête, songea-t-elle, consciente de la sensation

de chaleur qui irradiait au niveau de sa tempe et bloquait la douleur. Celle-ci exploserait plus tard. L'odeur de Leon lui parvint soudain, semblable à celle qui imprégnait les pièces à l'étage, âcre et curieusement triste. Elle avait conscience des efforts de son bras pour essayer de soulever le Glock, du refus de son index de se plier sur la détente, des murs et du plafond qui tanguaient autour d'elle.

Elle crut distinguer au loin un bruit de moteur – celui d'une moto, qui s'arrêtait sur un dernier vrombissement.

Puis son crâne heurta la porte – assez doucement, lui sembla-t-il –, avant de percuter violemment le grattoir. Noir absolu durant un instant, et de nouveau la vision tunnellaire. L'obscurité la revendiquerait encore, elle le savait, jusqu'à l'engloutir pour de bon. En tombant, elle avait coincé son arme sous son dos. Alors même qu'elle tentait de dégager son bras, elle se demanda confusément comment on pouvait être touché à la tête sans perdre connaissance. L'effort requis pour soulever sa hanche afin de ramener son bras à elle lui paraissait à la fois interminable et insurmontable. Le pistolet pesait tellement lourd... Elle doutait d'avoir assez de force pour le brandir.

Leon la prit de nouveau pour cible au moment où elle libérait sa main.

— Espèce de..., commença-t-il.

Valerie pressa la détente.

Durant quelques instants, il demeura immobile, essayant visiblement de comprendre ce qui se passait. Puis il se pencha et, de la main gauche, saisit la droite avec précaution. Son pistolet était tombé par terre près de ses pieds. Du sang lui coulait entre les doigts. Il ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises. Laissa échapper un son étrange, qui ressemblait presque à un rire.

Les ténèbres cernaient Valerie. C'est la mort, songea-t-elle. Ma mort. Elle décida de lutter, de mobiliser chacune des fibres de son être pour repousser l'inéluctable. Cette résistance immense et obstinée à la mort serait son dernier acte. Elle perdrait le combat, bien sûr, mais elle donnerait ainsi le temps à son cerveau de lui transmettre encore quelques pensées agréables : elle avait aimé la vie ; son enfance avait été emplie d'émerveillement – devant le ciel, les fleurs, la personnalité des animaux, les rêves ; sa famille l'avait aimée ; Nick et elle avaient partagé un amour exceptionnel.

Elle essuya une nouvelle offensive de l'obscurité. Força ses

paupières, qui se fermaient déjà, à se rouvrir. Elle avait l'impression de batailler vainement contre les assauts du sommeil, d'opposer des battements de cils à la promesse du repos éternel. Je ne pourrai pas continuer, se dit-elle. La prochaine fois, je serai emportée.

La lumière dans le couloir changea, diminua légèrement d'intensité. Grésillements d'un talkie-walkie. Une voix masculine, ordonnant :

— Restez où vous êtes ! Mains sur la tête.

Puis une autre vague de faiblesse la submergea, et elle sombra.

Xander se retourna, pour découvrir un flic en tenue de motard dans l'embrasure de la cuisine. Le nouveau venu avait dégainé son pistolet, qu'il serrait à deux mains. Alors qu'ils se regardaient, Xander fut pris de vertige. La balle tirée par la femme lui avait traversé la main droite, qu'il tenait toujours de la gauche. La douleur, qui s'était d'abord manifestée par une sensation de froid intense, lui faisait désormais l'effet d'une brûlure. Il ne savait plus où il en était. Une multitude de changements s'opéraient autour de lui ; il avait l'impression que tout – les murs, le sol de la maison, la nature dehors, le ciel – se déplaçait et se réorganisait. D'ici à quelques instants, il ne reconnaîtrait plus rien. Ce fut ce sentiment d'urgence qui lui dicta soudain ce qu'il devait faire. En même temps, il lui vint à l'esprit que Paulie était mort – une perte qui s'apparentait à celle d'une veste oubliée en chemin. Or, la mort des autres suscitait toujours en lui une légère déception ; c'était comme obtenir la seule chose qu'on désirait et s'apercevoir alors que ce n'était pas assez, qu'il allait falloir très vite combler le manque.

— J'ai été blessé, dit-il en levant les bras.

Une petite flaque de sang s'était déjà formée entre ses bottes.

— Je me sens mal...

Le policier avança d'un pas.

— A plat ventre par terre. Tout de suite ! A plat ventre. Je le répéterai pas.

Xander chancela. Griffa l'air de sa main valide. Se laissa tomber à genoux puis s'assit en s'appuyant contre le côté de l'escalier. Il ferma les yeux.

— Eh ! s'exclama le flic. Eh, t'endors pas !

Xander ne réagit pas.

Le flic s'approcha. Lui balança un coup de pied dans la hanche.

— T'as entendu ?

Le menton appuyé sur la poitrine, Xander ouvrit la bouche et sentit un petit filet de salive couler sur sa lèvre inférieure. Le flic frappa plus fort avec sa botte de motard à coque en acier. Le coup fut douloureux, mais Xander en eut à peine conscience tant les élancements dans sa main étaient fulgurants – une boule de feu à l'extrémité de son poignet.

— Fait chier, marmonna le flic.

Xander l'entendit détacher les menottes fixées à sa ceinture.

Il n'avait que très peu de temps pour agir. Il avait encore du mal à croire qu'il ait pu prendre une décision pareille, quand il n'avait guère conscience d'autre chose que de la terrible douleur dans sa main et des parties du monde qui changeaient de place comme les éléments d'un décor en carton-pâte.

Le flic avait récupéré les bracelets. Xander devinait ses mouvements, même s'il avait toujours les paupières closes. Le flingue dans une main, les menottes dans l'autre. Elles étaient conçues pour qu'on puisse les manipuler d'une seule main.

Il geignit, sans ouvrir les yeux. Se détourna légèrement, au ralenti. Le flic lui appuya un genou sur la poitrine et le saisit par son poignet ensanglanté pour lui passer le premier bracelet.

— Aïe ! s'écria Xander, qui souleva les paupières. Ça fait mal, merde !

Puis il le déséquilibra d'un coup de pied dans la jambe, et se jeta sur lui.

Un troisième coup de feu déchira le silence du couloir, mais la balle alla cette fois se loger dans l'escalier. Xander avait déjà le couteau de pêche dans la main gauche. Son adversaire était lent à se mouvoir ; la situation s'était retournée trop vite pour lui. Il tenta en vain de s'écarter, de réagir. Ses journées n'étaient d'ordinaire constituées que de contraventions pour excès de vitesse, de thé glacé et de longues heures passées sur les routes de l'Utah.

Xander lui plongea sa lame dans le corps à d'innombrables reprises, jusqu'à ce qu'il le sente s'immobiliser sous lui. Le sang coulait chaud entre eux. Durant tout le temps de l'attaque, la douleur dans la main de Xander avait reflué. Un paquet de chewing-gums était tombé de la poche du flic. Des Wrigley's Extra à la menthe. Il portait au poignet une grosse montre en argent avec un cadran noir.

Le monde n'avait pas fini de se réorganiser. Xander se redressa, dérapa dans une traînée de sang et faillit s'étaler. Il éprouvait soudain une immense fatigue, et la vitesse à laquelle son univers s'était écroulé lui donnait le tournis. Il n'en revenait toujours pas. Il devait sortir. Il jeta un coup d'œil à la femme qui gisait près de la porte. Sa veste s'était ouverte, révélant un holster d'épaule. Sa plaque était accrochée à sa ceinture. Un flic. Deux flics. Il y en aurait d'autres. Comment l'avaient-ils trouvé ? Il avait encore tellement de choses à faire... Mais il n'avait plus le temps. Il se représenta les flics comme une nuée d'insectes se précipitant à sa rencontre, par centaines, par milliers, comme dans ce film d'horreur où le type était recouvert de cafards qui le dévoraient. Il croyait déjà entendre des sirènes. Il se dirigea en titubant vers la cuisine, avec l'impression qu'il ne pouvait plus respirer, que les murs se resserraient sur lui. Dans sa tête défilaient des images du masque, du kimono, du violon, de la lampe et de Mama Jean assise dans son fauteuil, souriant et secouant la tête devant le désastre. Sa main lui paraissait énorme et douée d'une vie propre. Il devait quitter la maison avant qu'elle ne se colle à lui telle une seconde peau. Tout était parti de travers depuis le Colorado, les sirènes hurlaient au loin, *elle t'a vu et elle a traversé le pont tu savais même pas qu'elle était là c'est toi qui as merdé...* « C'est ça, disait Mama Jean. Te presse pas, surtout. Prends ton temps. Pourquoi t'irais pas te préparer un café et te détendre un peu, pendant que t'y es ? »

Il n'avait plus une minute à perdre.

Valerie ouvrit les yeux. Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte qu'elle était toujours à l'endroit où elle était tombée, derrière la porte du couloir. Le grattoir semblait s'être incrusté dans son crâne. Elle roula sur le flanc et vomit.

Durant quelques instants, elle ne put rien faire d'autre que rester allongée, à cracher de la salive, à avaler, à recracher. (Souvenirs de la première fois où elle avait trop bu, des heures passées dans la salle de bains, à se traîner sur le carrelage froid pour aller vomir dans les toilettes, agrippant d'une main le bord de la cuvette et essayant vainement de l'autre d'écarter ses cheveux. Sa sœur lui avait dit alors, debout à côté d'elle, les bras croisés : « Pas la peine de croire que tu recommenceras jamais. Tu recommenceras. Des centaines de fois. » Elle avait raison.)

Elle leva une main pour palper la blessure à sa tempe. La balle n'avait fait que l'effleurer. Même s'il était adéquat, le verbe « effleurer » paraissait néanmoins bien faible par rapport au profond sillon ouvert sur le côté de sa tête. Elle fut d'abord déconcertée par ce qu'elle sentait sous ses doigts, avant de comprendre que c'était l'os à nu. Le choc de la rencontre avec la matérialité de son crâne fut violent, au point qu'elle faillit se remettre à vomir. Elle retira sa main. Peur d'une infection. Elle se vit à l'hôpital, pendant qu'on lui faisait des points de suture. Médecins et infirmières. Annonces diffusées par haut-parleur. Distributeurs d'en-cas et de boissons. Magazines. Odeurs de café et d'antiseptique. Autant d'éléments d'un monde qu'elle avait failli perdre.

Elle posa les mains à plat sur le sol et parvint à se mettre à genoux. Sa tête semblait près d'exploser.

Un policier gisait sur le dos à quelques mètres d'elle, dans une flaque de sang. L'air du dehors entrait par la cuisine, dont la porte

était ouverte.

Leon.

Merde. Où était-il ?

Le flic était-il mort ? Qu'avait-elle fait de son arme ?

Elle avança lentement. Le Glock se trouvait sur le sol près de son genou gauche. Elle le ramassa, et son poids la réconforta. Il n'y avait aucun signe de Leon nulle part, mais elle ne pouvait pas prendre de risques. Elle progressa à quatre pattes jusqu'à l'agent. Pas de pouls. Multiples blessures à l'arme blanche, dont une qui avait sectionné la carotide. Un halo pourpre auréolait sa tête. Son badge indiquait : « Coulson ». Pour un proche, ses parents ou l'amour de sa vie (elle espérait qu'il n'avait pas d'enfants), ses derniers instants compteraient. Il y aurait forcément quelqu'un qui, en apprenant sa mort, se demanderait s'il pourrait lui survivre.

« Agent Coulson, veuillez répondre », dit une voix dans le talkie-walkie de la victime.

Valerie le récupéra.

— Inspecteur Valerie Hart, brigade criminelle de San Francisco. L'agent Coulson est à terre. Code 10-00. Pas de pouls, nombreuses blessures à l'arme blanche. Envoyez d'urgence une équipe médicale à la ferme des Gale, dans Garner Road, à gauche après Ivins Reservoir sur l'Old Highway 91. Attention, soyez prudents. Le suspect est peut-être encore sur place, et il est armé. Je répète, soyez prudents. Et où sont les foutus renforts que j'attendais, nom de Dieu ?

— Pouvez-vous me redonner votre identité ? demanda la voix.

Mais Valerie s'était déjà relevée et braquait son pistolet sur la serrure de la porte de la cave. Sa tête lui paraissait incroyablement grosse et lourde. C'était presque un miracle que son cou puisse encore la soutenir.

Elle s'apprêtait à tirer, quand elle se rendit compte que le battant était entrouvert. Leon ne l'avait pas refermé lorsqu'il était remonté. Son complice était-il resté en bas ?

Elle tâtonna à la recherche de l'interrupteur. Faillit manquer la première marche et dévaler l'escalier. Se rétablit de justesse. En bas, des ampoules nues brillaient. Luttant contre le vertige et la nausée, elle descendit.

Le corps d'un Blanc pratiquement décapité fut ce qu'elle découvrit en premier. Son visage était tourné vers l'escalier, et ses yeux et sa

bouche grands ouverts, comme s'il était terrifié par ce qu'il découvrait. Près de lui gisait un vieil alphabet illustré, jauni et fendillé au niveau des pliures. Abricot. Baudruche. Cadran. Dinosaur.

La seconde chose qu'elle vit, ce fut la femme, bâillonnée et ligotée sur le sol, baignant dans une mare de sang. Le manche d'un couteau émergeait de sous ses côtes. Son haut avait été relevé au-dessus de ses seins, et son jean et son slip, baissés sur ses jambes. Un journal était placé entre ses cuisses. Elle avait les yeux clos. Valerie courut vers elle.

C'était Claudia Grey.

Elle respirait encore. A peine.

Valerie s'activa, malgré la faiblesse qui menaçait de la replonger dans les ténèbres. Elle glissa son Glock dans son holster, souleva la tête de Claudia, puis lui ôta son bâillon. Elle la débarrassa ensuite de ses liens. Ils lui avaient entaillé la peau, et elle avait aussi une coupure à la gorge, mais ce n'étaient que des blessures superficielles. La lame sous ses côtes était en revanche enfoncée profondément, jusqu'à la garde. Valerie dut résister à l'impulsion qui la poussait à la retirer – sa présence avait quelque chose d'obscène –, car elle savait que le couteau ferait d'autres dégâts en ressortant. Elle ne pouvait pas négliger le risque d'hémorragie. Pour le moment, ce couteau était peut-être la seule chose qui l'empêchait de se vider de son sang. Valerie enleva sa veste et lui en recouvrit l'entrejambe. *Je vous en prie, faites qu'elle n'ait pas été violée. Même si elle doit mourir, faites qu'elle n'ait pas été violée.*

Claudia Grey ouvrit les yeux.

— Vous ne risquez plus rien, affirma Valerie, malgré la présence du Glock dans sa main droite qui laissait supposer le contraire. Claudia, écoutez-moi, vous ne risquez plus rien. Je suis officier de police. Je vais vous aider. Surtout, n'essayez pas de bouger.

— Où est-il ? demanda la jeune femme dans un souffle.

Son accent rappela à Valerie qu'elle était anglaise. Elle-même avait visité Londres autrefois avec ses parents, quand elle était petite. Elle se remémora les casques ridicules des flics britanniques, qui ne portaient pas d'armes. Les grands parcs verdoyants et les Houses of Parliament. Ils avaient fait une promenade en bateau sur la Tamise. Claudia Grey était si loin de tout ça ! Elle retournerait dans son pays natal, mais elle ne serait plus jamais la même. Pour elle, plus rien ne serait jamais

pareil.

Néanmoins, elle serait en vie, et c'était tout ce qui comptait.

— Il n'est pas là, répondit-elle, ce qui, strictement parlant, n'était pas un mensonge. Tout va bien. Ne bougez pas. Vous allez vous en sortir. Tenez bon, d'accord ?

Claudia cilla à plusieurs reprises. Elle ne parvenait manifestement pas à comprendre ce qui se passait. Valerie avait déjà vu le phénomène se produire : l'incroyable retour à la vie après l'expérience de la mort imminente... Elle l'avait déjà vu, mais pas souvent. La plupart du temps, elle ne voyait que la mort.

— Je... je suis..., commença Claudia. Où est-il ?

— Tout va bien, éluda Valerie. Vous êtes sauvée.

Elle repoussa les mèches qui tombaient sur les yeux de la jeune femme.

— Tenez le coup, surtout. Les renforts arrivent.

Et toutes sirènes hurlantes, malgré les instructions qu'elle avait données par radio. Pour autant, elle les aurait volontiers embrassés.

Xander avait la main en feu. Tout allait de mal en pis. Dans sa tête, c'était comme si les musiciens d'un orchestre jouaient faux. Il lui semblait que, durant toutes ces années, le monde entier lui avait fait miroiter l'illusion de la liberté, alors qu'il complotait en secret pour organiser ça – cette réorganisation du décor, ce bouleversement qui avait pris, quoi, quelques minutes ? quelques secondes ? Il avait été piégé. Et qu'est-ce qui avait déclenché le piège ? Le fiasco dans le Colorado. A cause de ce connard de Paulie.

La gosse. « Elle t'a vue et elle s'est tirée. »

Quelle putain de gosse ? Y avait pas de putain de gosse.

Mais il y avait cette chambre à moitié repeinte, qui était peut-être la sienne. Cette odeur de peinture fraîche.

Ses pensées tournaient en boucle. Il aurait voulu se retirer dans un endroit tranquille et dormir.

« Oh, bien sûr, dit Mama Jean. Arrête-toi donc pour faire un somme. T'as tout le temps, pas vrai ? »

Il conduisait la camionnette, parce que le camping-car était... L'idée que cette salope de flic ait pu trouver la maison le mettait hors de lui. Elle lui donnait le sentiment d'être complètement stupide.

Mais elle était morte, alors quelle importance ? Elle était morte, la salope dans la cave aussi, et il avait réglé le problème du journal.

Sauf que le journal aurait dû servir dans le Colorado.

Et qu'il n'avait pas eu assez de temps avec la fille dans le sous-sol. Cette seule pensée avivait encore la douleur dans sa main. Il avait été tenté de s'attarder, quand il lui avait relevé son haut pour révéler ses petits seins, quand il l'avait sentie se contorsionner au moment où il lui avait baissé son slip. Quel gâchis ! Ç'aurait pu être exceptionnel avec elle. Il l'aurait forcée à rentrer en elle-même et à revenir, encore et encore...

Il devait faire soigner sa main, mais c'était impossible : les médecins étaient tenus de signaler à la police les blessures par balles. Le volant de la camionnette était maculé de sang. Dire qu'il n'avait même pas un putain de pansement ! Il avait déchiré une manche de sa chemise et s'en était fait un bandage, sans pour autant éprouver le moindre soulagement. Dieu qu'il avait mal ! Il fallait qu'il trouve une station-service, un magasin, une pharmacie... *Tu gardes ta main droite dans ta poche et tu paies avec l'autre.* Il avait de l'argent dans son portefeuille. Le fric, ce n'était pas ce qu'il lui manquait, pourtant ça n'avait pas empêché...

Réfléchis, bon Dieu ! Arrête-toi dans une station-service ou dans un motel. Nettoie ce bordel. Arrange ça. Arrange ça !

Le fusil était à l'arrière. La machette aussi. Ainsi que le pistolet et une dizaine de chargeurs. Mais les objets dans les sacs s'étaient répandus sur le siège passager à côté de lui et ne lui laissaient pas de répit.

« Paulie a dit vrai, déclara Mama Jean lorsqu'il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Si tu veux arranger le coup, commence donc par ça. »

A cet instant seulement, il se rendit compte qu'il avait oublié l'essentiel.

L'alphabet illustré était resté dans la cave.

Le monde n'est pas parfait, loin de là, mais dans son imprévisibilité il peut distribuer des bienfaits autant que des malheurs : Angelo découvrit une vieille boîte d'Advil dans une poche de son pardessus. Cinq capsules Liqui-Gels enfermées dans une plaquette d'aluminium.

Il en tendit une à Nell en même temps que le gobelet en fer-blanc rempli d'eau.

— Tiens, dit-il. Ce n'est pas grand-chose, mais ça devrait permettre d'atténuer la douleur pendant quelques heures.

La méfiance se lisait dans le regard de la fillette.

— Ce n'est que de l'Advil, expliqua-t-il. Regarde, le nom est écrit sur l'emballage. Ce n'est pas dangereux, je te le garantis.

Elle hésitait toujours, sans doute parce qu'on avait dû lui recommander de ne jamais accepter de médicaments sans l'accord de sa mère, mais aussi parce qu'elle avait peur de le blesser en refusant. Si, au départ, il comptait garder toutes les gélules pour elle, il décida d'en avaler une pour la rassurer.

— Tu sais, j'en prends pour ma sciatique, affirma-t-il. Ça m'aide. Je ne t'en donnerais pas si je pensais qu'il y avait un risque. En attendant, si tu n'en veux pas, je comprendrai.

Nell réfléchit un petit moment, puis finit par avaler la gélule avec un peu d'eau.

— Vous croyez que quelqu'un va venir aujourd'hui ? demanda-t-elle.

La question était présente en permanence dans la tête d'Angelo. La fillette avait passé tout l'après-midi allongée sur le flanc, à regarder par la fenêtre en silence. La prostration la gagnait, il le savait, à mesure que l'espoir refluit, comme la marée descendante découvre peu à peu un rocher immergé. Il dut résister à l'envie de répondre : « Oui, j'en suis sûr. » Si personne ne venait, ce serait un échec et une

trahison. Or, il fallait qu'elle lui fasse confiance.

— Je l'espère, se contenta-t-il de dire, avant d'ajouter quand même : Ça ne devrait plus tarder.

Mais combien de temps s'écoulerait-il encore ? Combien de temps pouvait-on rester chez soi, blessé ou mort, avant que quelqu'un s'inquiète ? Pour autant qu'il le sache, c'était la veille de Noël. N'était-ce pas le moment où les gens vont et viennent, passent en coup de vent chez leurs voisins offrir des cadeaux de dernière minute ou emprunter des ingrédients cruciaux pour le réveillon ?

— Ça ne devrait plus tarder, répéta-t-il.

Cette nuit-là, Nell rêva de silhouettes et de voix. Parfois, elle était dans la cabane ; à d'autres moments, dans son lit à la maison. Angelo se penchait vers elle en disant : « Bois un peu d'eau. S'il te plaît, essaie... » Les détails de son visage étaient nets, jusqu'aux pores de sa peau, jusqu'au vert trouble de ses yeux larmoyants et aux poils rêches de sa barbe grise. Elle lui expliquait que ces poils lui rappelaient les pinceaux que sa mère était allée chercher dans la remise pour repeindre sa chambre, mais il ne comprenait pas. Sa mère lui apparaissait aussi de temps à autre, vêtue de son peignoir. Elle sentait la chaleur sur elle, pareille à une présence pesante, et multipliait les efforts pour s'en extirper. Sans succès. C'était exaspérant. Josh rentrait d'un match en tenue de foot, le visage éclaboussé de boue : « Allez, lève-toi, triple andouille ! disait-il. Faut que tu sortes d'ici. Tu peux marcher jusqu'au ravin et traverser sur l'arbre, c'est fastoche. Allez, Nellie, bouge ! Enlève ces machins autour de ta cheville. Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ? » En songe, elle bataillait pour ôter les bouts de bois, mais Angelo intervenait pour la retenir. Il s'exprimait d'une voix étrangement assourdie, comme s'il était loin. Ses mains étaient énormes. Les siennes lui paraissaient minuscules en comparaison. Les bouts de bois l'agaçaient, l'empêchaient de se redresser. En baissant les yeux, elle s'apercevait qu'ils étaient fixés au sol. Pourquoi Angelo avait-il agi ainsi ? Pourquoi l'avait-il immobilisée ?

Le lièvre doré de son bracelet surgissait près d'elle, grandeur nature. Il brillait comme la lumière jaune orangé des cierges magiques avec lesquels on écrit dans l'air de la nuit. « Je te protégerai pendant ton voyage, disait-il en se déplaçant souplement autour d'elle. Tu n'as rien à craindre. Tu es assez grande, maintenant. » Elle se voyait

avancer sur le tronc d'arbre, le lièvre louvoyant entre ses pieds qui, eux, touchaient à peine l'écorce.

Angelo ne comptait pas s'endormir, mais il avait pris si peu de repos au cours des quatre jours précédents, et par tranches si courtes, qu'il n'avait même pas eu conscience de sombrer dans le sommeil. Quand il s'était allongé sur le canapé pour soulager son dos, le jour déclinait. A présent, il faisait nuit. La lumière de la lampe à pétrole projetait sur les murs des ombres tremblotantes.

Nell était debout.

Ou plutôt, en équilibre sur un pied. Elle avait réussi à ôter l'attelle et à enfiler ses bottes. Elle lui avait aussi pris sa canne à laquelle elle se cramponnait des deux mains, et avançait à petits pas laborieux en traînant sa jambe blessée.

— Hé ! s'exclama-t-il. Nell ? Qu'est-ce que tu fais ?

Elle tourna la tête vers lui, révélant son visage blême, sillonné de larmes, et ses traits tirés. Elle avait les yeux rouges.

— Je peux marcher, affirma-t-elle. Il faut que je traverse le ravin.

— Quoi ?

— Je vais passer sur le tronc d'arbre.

Il en resta un instant interdit, comprenant qu'elle avait pris sa décision pendant qu'il dormait. C'était terrible de l'imaginer couchée par terre, rassemblant toute sa détermination, enlevant l'attelle, forçant son pied enflé à entrer dans la botte...

— Donnez-moi une autre gélule, dit-elle. J'ai moins mal, maintenant. Je peux marcher. Je dois y aller.

Angelo la regarda. Il voyait bien à quel point elle souffrait. L'Advil avait peut-être momentanément atténué la douleur, mais il était évident que chaque mouvement lui coûtait. Les enfants sont tellement courageux ! Les femmes aussi. Les femmes et les enfants d'abord. Pourquoi ? Non parce qu'on les croit faibles, mais parce qu'on sait pertinemment, au fond de nous, qu'ils sont les plus forts : les représentants de l'espèce capables d'assurer sa survie.

— Non, tu ne peux pas, dit-il en réprimant un cri au moment de se laisser glisser du canapé.

Il avait bougé trop vite. Oh, bon sang ! Il n'aurait donc pas de répit ? La persistance de ses souffrances le rendait furieux. L'unique capsule d'Advil qu'il avait ingérée n'avait eu aucun effet. Il serra les

dents. Se mit à quatre pattes. Prit une profonde inspiration.

— Si, je peux, répliqua-t-elle.

Moitié sautillant, moitié boitant, elle fit un pas vers lui.

— Je peux y arriver.

Angelo se força à réfléchir.

Attention, ne l'effraie pas. Si tu essaies de l'arrêter par la force, elle risque de paniquer.

Elle avança encore. Agrippa le bord de la table le temps de récupérer. C'était stupéfiant : elle s'entraînait à supporter la douleur.

— Ecoute-moi, Nell. Il est tard. Tu ne peux pas sortir maintenant, et encore moins traverser dans le noir. Tu tomberas.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre comme si elle avait oublié qu'il faisait nuit.

— Penses-y, ajouta Angelo.

Ne lui dis pas que sa tentative est vouée à l'échec. Dis-lui qu'il y a un meilleur moyen. Gagne du temps.

— Penses-y, Nell insista-t-il. Comment pourras-tu te repérer si tu ne vois rien ? Attends demain matin. Tu auras plus de chances de réussir au grand jour.

Il la regarda. De toute évidence, la force de l'argument s'imposait à elle, contre sa volonté. Elle était peut-être toujours en état de choc et minée par le chagrin, mais elle n'était pas stupide, loin s'en fallait.

— Demain, reprit-il, on trouvera une solution. Ensemble. On y verra plus clair, dans tous les sens du terme. D'accord ?

Elle demeura songeuse un moment.

— Tu seras plus en forme demain matin. Tu mangeras quelque chose avant de partir. Et les médicaments sont plus efficaces sur un estomac plein. Dors un peu, repose-toi. Quand il fera jour, on réfléchira à un plan.

A force de lui répéter ces mots, il finit par la convaincre. La fatigue et l'Advil qu'elle avait avalé eurent raison d'elle. Elle s'endormit en quelques minutes. Le lendemain matin, il prendrait lui-même les gélules restantes avant de tenter une nouvelle fois d'atteindre l'arbre tombé en travers du ravin. Cela lui semblait hors de portée, mais au moins il aurait essayé.

Il termina son café, qui entre-temps avait refroidi, puis se hissa de nouveau sur le canapé.

« Ne t'endors pas, lui recommanda Sylvia. Surveille-la. Protège-

la. »

— Il n'a pas pris le camping-car, dit Will à Valerie. On a identifié le mort dans la cave : c'est un certain Paul Stokes, propriétaire d'une camionnette, un Dodge Grand Caravan de 2007 ; on a diffusé le numéro d'immatriculation. Le labo doit nous confirmer les analyses d'ADN, mais selon toute vraisemblance on a trouvé le complice.

— J'ai vu aussi une camionnette, l'informa Valerie. Elle était garée de l'autre côté de la maison.

Valerie avait été transférée au centre médical régional Dixie à St George. Sa plaie à la tempe avait été recousue sous anesthésie locale et le médecin avait insisté pour la garder en observation jusqu'au lendemain. Elle avait une bosse grosse comme un œuf à l'arrière du crâne. Claudia Grey était en soins intensifs, après plusieurs heures passées sur la table d'opération. Son pronostic vital n'était plus engagé. Will et Carla étaient arrivés par hélicoptère et, en ce moment même, Carla attendait au chevet de la jeune femme qu'elle se réveille.

— Lloyd Conway a donné à Leon une part du magot quand il a vendu sa société, expliqua Will. Cent trente mille dollars, pour être précis. Le Seigneur avait dû lui souffler que ce serait une bonne idée...

— J'allais le coincer, l'interrompit Valerie. J'étais à deux doigts de le coincer, Will...

— Il y a une fille de vingt-six ans au bout du couloir qui est en vie grâce à toi, souligna son coéquipier. Il est foutu. On l'aura. Au fait, j'adore ton look punk.

Machinalement, Valerie porta la main à son pansement. On lui avait rasé tout le côté gauche de la tête.

— Il n'y a pas beaucoup de femmes de ton âge qui pourraient se le permettre, plaisanta-t-il.

— Je vais leur demander de me raser l'autre côté, et de laisser une crête au milieu, histoire de remettre l'Iroquoise au goût du jour...

Aïe ! Rien que de sourire, ça me fait mal.

— Comment t’as su, pour le nom ? s’enquit Will.

— Grâce à une bête affiche de cinéma, figure-toi, avec Russell Crowe.

— Marion avait un faible pour lui à l’époque de *Gladiator*, mais elle a dit qu’elle coucherait avec lui seulement pour se punir de quelque chose.

— J’aime bien Marion, même si elle me déteste.

— Je lui en parlerai. Elle est entrée dans une sorte de phase érotique, et je suis presque sûr que tu pourrais lui plaire maintenant que t’es à moitié tondue.

Valerie se sentait emplie d’indulgence envers le monde entier. Sans doute en va-t-il toujours ainsi lorsqu’on est passé à deux doigts de la mort.

Son téléphone sonna. Le numéro de Blasko s’affichait sur l’écran.

— Je vais chercher du café, déclara Will. Je te préviendrai quand notre rescapée se réveillera.

Valerie prit la communication.

— Salut. Ils m’ont rasé la tête.

— Seulement la tête ?

— Très drôle.

— Dis-moi que tu vas bien, Skirt.

— Je vais bien. Le temps de m’habiller, et je sors d’ici.

— Oh non, sûrement pas ! Will m’a dit qu’il y avait un risque de commotion cérébrale.

— Qu’est-ce qu’il en sait ?

— Ne m’oblige pas à venir.

— Tu me manques.

Elle n’avait pu retenir les mots. Un bref silence s’ensuivit. Elle imagina Blasko assis à son bureau, et se demanda si le technicien qui partageait le labo avec lui était là.

— Désolée, murmura-t-elle. Je n’aurais pas dû...

— Tais-toi. Tu me manques aussi.

Nouveau silence, plus long cette fois. Valerie ravala les larmes qui l’avaient prise au dépourvu. La dernière fois qu’elle s’était retrouvée allongée sur un lit d’hôpital, c’était trois ans plus tôt. La force qui lui avait permis de tenir durant ces trois années la désertait peu à peu. Pendant quelques instants, elle fut incapable de parler.

— Et si je t'invitais à dîner quand tu rentreras ? reprit-il.

— Oui ! Fais-le, s'il te plaît.

— Est-ce que tu sais au moins à quel point c'est bon d'entendre ta voix ?

— Ne sois pas trop gentil avec moi, Nick. Je crois que je ne le supporterai pas.

— Bon, voilà ce que je te propose : je suis gentil maintenant, et je te promets de me comporter en un vrai connard plus tard. Ça marche ?

— Ça marche.

— Tu rentres quand ?

— Je ne sais pas. Il est toujours en cavale. On attend que la victime reprenne connaissance pour l'interroger.

— Will m'a dit qu'elle s'en était sortie. T'as fait du bon boulot.

Elle sentit de nouveau sa gorge se nouer.

— Eh, Skirt... Ne pleure pas.

— J'essaie.

— Ça va aller.

— Tu crois ?

— Je ne peux pas te le certifier, mais je le souhaite de tout mon cœur.

— OK.

Valerie entendit un téléphone sonner quelque part près de lui.

— Une seconde, dit-il. Ah, merde. Désolé, il faut que je réponde. T'es sûre que tu te sens bien ?

— Certaine.

— Ne bouge pas de ton lit.

— D'accord.

— Je ne plaisante pas, Skirt.

— D'accord.

— Je te rappellerai plus tard. En attendant, réfléchis à un resto sympa où tu aimerais dîner.

Elle avait raccroché depuis quelques minutes quand Will reparut et pointa le doigt vers le couloir : Claudia Grey était réveillée.

Dans une supérette Rite Aid inondée d'une lumière trop crue, située en bordure de Grand Junction, Xander acheta pour 35,95 dollars un kit de premiers secours dans une boîte en plastique blanc ornée d'une croix rouge. Il fit également l'acquisition d'un sécateur, d'un rasoir électrique, de piles et de bouteilles d'eau. Il avait tout le temps soif. Durant les quelques minutes qu'il passa dans le magasin (il s'était déjà nettoyé comme il le pouvait dans un Texaco, un peu plus tôt), il eut une conscience aiguë de la présence du caissier, un chauve d'une soixantaine d'années qui le regardait d'un drôle d'air derrière ses lunettes à monture métallique. Au moment de payer, il dut se forcer à garder la main droite dans sa poche, et il sentit son visage se couvrir de sueur.

— Tout va bien, monsieur ? s'enquit l'employé.

— Oui, oui, ça va.

— La route est longue, pas vrai ?

— Sûr.

— Je connais ça. Rouler de nuit, c'est vraiment pas marrant : j'ai été chauffeur de poids lourd. Franchement, on devrait interdire ces nouveaux phares. Vous avez encore beaucoup de kilomètres à faire ?

— Pas trop.

— Si vous avez besoin de vous reposer, il y a un Motel 6 un peu plus loin et...

— J'en ai pour combien ? l'interrompit Xander.

La question était trop brutale, il s'en rendit compte aussitôt. Il n'avait jamais su bavarder de tout et de rien. Le sourire du caissier s'évanouit, reparut, mais l'atmosphère avait changé.

— Cent vingt-sept dollars et quatre-vingt-neuf cents au total, annonça-t-il. Vous réglez en liquide ou par carte ?

— En liquide.

Xander avait déjà sorti quatre billets de cinquante dollars. Le caissier lui en rendit un sans un mot, pianota sur sa caisse et lui remit sa monnaie. Xander batailla pour la récupérer de la main gauche, avant de saisir le sac en plastique. Il voyait bien que l'homme se demandait quel était le problème avec son bras droit et comment il pouvait conduire d'une seule main.

— Merci du tuyau, pour le motel, dit-il, sachant toutefois qu'il ne pourrait pas rattraper le coup.

Si le caissier sourit en répondant : « De rien », Xander comprit néanmoins que sa jovialité avait disparu.

S comme sécateur. Sur ce point, il n'avait pas le moindre doute. Mama Jean s'en était servi pour graver la lettre dans sa chair. « Tiens-toi tranquille, bon sang ! Elle est pas facile à tracer, celle-là. »

Le S était cependant encore loin sur la liste. Presque aussi loin que le violon et le xylophone. Mais ces deux derniers se mélangeaient dans son esprit ; il ne savait plus lequel venait en premier.

De retour dans la camionnette garée sur le parking (il s'était remis à neiger, alors qu'une épaisse couche blanche recouvrait déjà le sol), il fit de son mieux pour soigner sa blessure. Il la nettoya avec un désinfectant qui brûlait tellement qu'il resta quelques secondes à trembler, les mâchoires crispées et les larmes aux yeux. Le kit contenait plusieurs boîtes de pansements, du sparadrap, des gants en latex, un liquide noir dans une petite bouteille, une bande de gaze, un thermomètre et une paire de ciseaux. Il appliqua un pansement stérile sur la plaie, avant d'enrouler la bande autour de sa main toujours aussi douloureuse. Il ne pouvait toujours pas s'en servir pour conduire. Il but une bouteille d'eau, puis se remit en route.

Il ne s'arrêta pas au Motel 6. Il ne voulait s'arrêter nulle part – il avait trop peur de faire une pause –, sauf que, au bout d'une demi-heure, il fut pris de nausée et d'étourdissements. Il savait qu'il se trouvait sur la 70 en direction de l'est (le Chinois joufflu à la station-service le lui avait confirmé, tout en le lorgnant comme s'il était dingue), mais tous les panneaux indicateurs auxquels il jetait un coup d'œil déclenchaient une cacophonie dans sa tête. Or, il ne pouvait pas s'empêcher de les regarder, c'était plus fort que lui. Il repensait sans cesse au choc qu'il avait éprouvé en découvrant cette salope de flic chez lui – dans sa maison ! –, en train de fouiner partout, de toucher ses affaires. Jamais il n'aurait imaginé qu'une telle chose puisse se

produire. (L'un des gros avantages du fric, c'est qu'il vous donne la possibilité d'acheter un endroit où personne ne risque de venir, un endroit que la plupart des gens croient inhabité.) Dès l'instant où il avait vu cette femme, le monde avait commencé à basculer sous ses pieds, comme le plancher de la maison hantée à la fête foraine ce jour-là, avec sa mère et Jimmy. Il était tombé sur les fesses, et Jimmy l'avait relevé sans ménagement, en riant.

Il ralentit à l'approche d'une sortie, en regrettant d'avoir bâclé le travail avec la fille dans la cave. Mais il avait entendu les sirènes (du moins, il pensait les avoir entendues), et il lui avait paru plus prudent de filer tant qu'il en était encore temps.

Le réceptionniste du motel Super 8 ne devait guère avoir plus de dix-huit ans. Et il avait sûrement du sang noir dans les veines, songea Xander : longs cils, visage de fille aux lèvres pleines, dreadlocks rassemblées en queue-de-cheval...

— Vous réglez en liquide ? demanda-t-il quand Xander ouvrit son portefeuille.

— Euh, oui.

Xander agrippa le bord du comptoir pour ne pas chanceler. Il avait si chaud qu'il étouffait. Une fois dans sa chambre, se dit-il, il prendrait une douche froide. A peine cette pensée lui fut-elle venue à l'esprit qu'elle devint une véritable obsession. Un père Noël bedonnant en plastique trônait sur le comptoir, l'air réjoui, en équilibre sur une jambe.

— Je vais quand même avoir besoin d'une carte de crédit pour valider la réservation, déclara le jeune.

— Je peux pas signer, répliqua Xander en montrant sa main bandée.

— Oh, c'est pas grave. La carte, je la passe dans la machine. Par contre, va me falloir une signature pour le registre.

— Ben, je peux pas.

— Et avec l'autre main ? Je regrette, monsieur, mais c'est le règlement... Vous savez, on s'en fiche si c'est pas parfait.

Il fit glisser vers Xander un formulaire et un stylo.

Xander saisit ce dernier de la main gauche.

OK, c'est parti ! J'ai hâte de voir comment tu vas te sortir de ce merdier.

Le stylo lui parut énorme. Il crut qu'il allait vomir, tant l'odeur de

moquette humide qui imprégnait la réception l'écœuraient. En face de lui, le jeune souriait. Xander s'imagina un instant enfoncer le stylo dans l'un de ses grands yeux bruns. Pour finir, il en appuya la pointe à l'endroit sur la feuille où le jeune avait fait une marque. La marque du xylophone. X comme xylophone.

— Juste vos initiales, monsieur. Ça ira bien. C'est pas un problème.

Xander avait appris ce qu'étaient ses initiales. Il avait dû les inscrire sur des documents à la banque où Lloyd et Teresa lui avaient ouvert un compte. « Inutile d'écrire ton nom en entier, fiston, lui avait expliqué Lloyd. Il suffit d'une marque sur le papier qui permettra de t'identifier. Alors, dis-toi que tu dessines. Je sais que tu en es capable, je t'ai vu. Tiens, regarde : tu traces un trait vertical, comme une jambe toute raide, et ensuite un trait horizontal, plus petit, qui part vers la droite, comme un pied aplati. Après, tu dessines un grand croissant de lune à côté. Voilà, c'est un L et un C. Maintenant, tu ajoutes un petit gribouillis au milieu – attention, choisis-le bien, parce qu'il faut que ce soit toujours le même –, et tu as ta signature. »

De la main gauche, Xander s'appliqua à représenter la jambe raide, le pied aplati et le croissant de lune. Il laissa tomber le gribouillis. L comme lampe, C comme Cadran. Pourtant, chaque fois qu'il devait signer, il ne pouvait associer les lettres qu'à la jambe, au pied et au croissant de lune. La lampe et le cadran étaient complètement différents. Lampe. Cadran. Leon Crowe. Ces mots-là n'avaient aucun rapport.

— Super ! lança le gamin en souriant. Tout est réglé. Voilà votre clé, chambre vingt-trois. Prenez à gauche de la réception, montez l'escalier, c'est tout au bout du couloir. Si vous avez besoin de quelque chose, composez le neuf. Bon séjour.

Dans la chambre vingt-trois, Xander plaça ses sacs sur le lit, se déshabilla en évitant les miroirs et prit enfin sa douche froide. Il se sentit mieux pendant quelques minutes mais, chaque fois qu'il repensait à la salope de flic et au jeune patrouilleur, il voyait rouge et sa colère bousculait de plus belle les objets dans son esprit. Il eut beau changer son pansement, le sang coulait toujours, imprégnant la gaze propre. Il aurait dû se racheter des fringues. Oui, il aurait dû. Il y avait tant de choses qu'il aurait dû faire... Sa tête était comme le nid de guêpes dans le jardin de Mama Jean : jamais complètement au repos. A la moindre perturbation, c'était de nouveau l'affolement. Son visage

le démangeait. Putain de barbe ! Nu, il retourna dans la salle de bains, brancha son nouveau rasoir, sortit de la boîte l'accessoire dont ils se servaient dans les films pour tondre le crâne des soldats, et entreprit de se débarrasser de sa pilosité superflue. Le bourdonnement de l'appareil ajoutait encore au vacarme dans son crâne, mais, même s'il avait du mal à tenir le rasoir de la main gauche, il était déterminé.

Une fois sa tâche achevée, il enleva les sacs posés sur le lit, tira les couvertures et s'allongea. La chaleur l'avait déserté. Il grelottait, à présent.

Il ne dormit pas bien. Sa main le lançait constamment. Des antidouleurs. Il lui faudrait acheter des antidouleurs. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il était un peu plus de six heures et demie quand il redescendit à la réception rendre sa clé. Le même jeune, qui buvait un Coca, parut surpris en le voyant – parce qu'il s'était rasé la barbe, comprit Xander.

— Tout va bien, monsieur ?

— Oui. Faut que je reprenne la route.

Le gamin ouvrit sa grande bouche à grandes dents pour dire quelque chose, puis se ravisa et lui adressa un sourire – le genre de sourire que les gens lui adressaient lorsqu'ils avaient une idée derrière la tête. Paulie avait souri en lui parlant de la gosse.

« Si tu veux arranger le coup, commence donc par ça. »

— Au fait..., commença-t-il, saisi d'une inspiration subite. Est-ce que vous pourriez m'aider avec mon GPS ?

Il leva de nouveau sa main bandée.

— J'aurai du mal à...

— Bien sûr ! s'exclama le jeune. Laissez-moi porter vos sacs.

Quand ils atteignirent la camionnette, Xander dut le laisser s'asseoir sur le siège conducteur pour procéder aux différents réglages. Il dégageait la même odeur que ces boutiques qui vendent de l'encens et autres trucs indiens. Et il avait des ongles impeccables.

— Alors, dit le gamin après avoir tapoté l'écran à plusieurs reprises jusqu'à ce que le curseur de l'adresse à saisir clignote. Vous allez où ?

Carla York quitta l'hôpital tout de suite après leur entretien avec Claudia Grey. Dans la chambre de la jeune femme, elle n'avait pas adressé la parole à Valerie et l'avait à peine regardée. C'est elle qui avait posé toutes les questions. Elle connaissait son affaire, Valerie devait bien le reconnaître ; elle avait abordé tous les points qu'elle-même aurait soulevés en adoptant le ton neutre de rigueur : « Je suis obligée de vous le demander, Claudia, même si je comprends que ce soit douloureux pour vous : y a-t-il eu agression sexuelle ? » Claudia avait détourné la tête un instant, les yeux fermés. Sans verser de larmes. (Les larmes couleraient plus tard, devinait Valerie, dans les mois et les années à venir, le matin quand elle se lèverait, dans le calme d'un après-midi ensoleillé ou au moment de faire la vaisselle. Claudia Grey serait piégée par ses souvenirs jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne serait plus jamais la même. Mais elle vivrait. C'était l'essentiel.) Pour finir, elle avait répondu : « Non ». Valerie savait cependant que ce n'était pas la vérité ; même s'il n'y avait pas eu « viol » au sens où l'entendait la loi, l'épreuve qu'elle avait subie relevait de l'agression sexuelle.

Dans le couloir, elle s'adressa à Will :

— Bon, tu peux me dire dans quel merdier je suis ? Qu'est-ce qui me pend au nez ?

— Carla pense que t'es mise à pied, expliqua-t-il. Crois-moi, j'ai dû me montrer sacrément persuasif pour la convaincre de te laisser assister à cet entretien. Elle a menacé d'informer la presse de ton malaise à Reno et des résultats de ta prise de sang. Quoi qu'il en soit, Deerholt n'a même pas encore mentionné ton arrêt maladie, ou du moins il ne l'avait pas fait quand je suis parti. Du coup, tout ça reste purement verbal. Et ça va être difficile pour lui de t'écarter, maintenant que t'es remontée jusqu'à l'assassin et que t'as sauvé la vie

de cette fille !

— Je n'y suis pour rien. C'est grâce à Russell Crowe. Et j'ai perdu la trace de l'assassin.

— Ouais, ouais, ouais. Bien sûr, t'as eu un coup de pot. N'empêche, qui a trouvé le suspect du zoo ? Qui a identifié l'arbre à Redding ? Qui a pris la peine de se rendre sur place pour visionner tous les enregistrements du centre commercial ?

— OK, je suis géniale. Est-ce que Carla York va enfin repartir ?

— J'en doute. Elle va vouloir suivre la piste du Colorado. Si c'est bien une piste... En admettant que notre homme soit là-bas, on en revient toujours à chercher une aiguille dans une meule de foin grosse comme un Etat.

— Ressors la photo de Leon Crowe, avec et sans barbe. Et assure-toi que les médias mentionnent la blessure à sa main droite. Je veux que son portrait soit diffusé sur toutes les chaînes d'info. Grouille !

— D'accord, mais je te rappelle qu'on est le 24 décembre. Tout le monde va regarder des conneries à la télé.

— Je sais. Envoie quand même les photos.

— Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ? Sillonner les routes du Colorado avec une tête comme un œuf de Pâques ?

— Qui est de service ?

— La moitié des effectifs. Ed et Laura seront de permanence. Moi, je suis en congé demain. On reçoit ma mère et les parents de Marion, alors te gêne pas pour téléphoner, du moment que c'est pas pour une urgence.

— J'ai besoin d'être informée de tous les témoignages sur la hotline. Qu'ils appellent de n'importe où, n'importe quand.

— Tu restes ici, alors ?

— Oui, c'est plus près du Colorado, et c'est le seul élément dont on dispose pour le moment. Sans compter que Claudia finira peut-être par se souvenir du nom de la ville...

— Elle ne nous a pas tout dit.

— C'est évident. Mais quoi qu'elle ait fait, elle l'a fait pour sauver sa peau.

— Exact. Cette fille en a !

— Une dernière chose : où est ma voiture ?

— Tu ne peux pas conduire dans cet état.

— Bon, dans la mesure où je suis encore ta supérieure, je vais

formuler les choses autrement : va tout de suite me chercher ma bagnole, connard !

Claudia coupait la communication sur un portable quand Valerie retourna la voir.

— Vous avez appelé vos parents ? demanda-t-elle.

La jeune femme hocha la tête.

— Une des infirmières m'a prêté son téléphone. Le personnel est vraiment gentil avec moi.

— Ils vont venir ?

— Je leur ai dit que ce n'était pas la peine, mais ils ne veulent pas en démordre. Ma sœur aussi va faire le voyage.

— Super.

Saisie d'une faiblesse soudaine, Valerie s'assit sur le lit. Les effets de l'anesthésie commençaient à s'estomper, et la douleur au niveau de sa tempe devenait de plus en plus insupportable. Ses mains tremblaient. Elle était en proie à la nausée. Elle transpirait abondamment, malgré la climatisation. Il lui vint à l'esprit qu'elle n'avait pas bu une goutte d'alcool depuis quarante heures. Le terme « manque » s'imposa à elle, et elle sentit la honte lui empourprer les joues. « Garce infanticide et alcoolique... Une épave », avait dit Carla. A la question : « Est-ce que t'as envie d'un verre, là, maintenant ? », force lui fut d'admettre que la réponse était : « Oui ».

— J'ai essayé de me souvenir du nom de cet endroit, déclara Claudia. Je suis désolée, je n'y arrive pas.

— Ne vous inquiétez pas. Ça vous reviendra peut-être au moment où vous n'y penserez pas, justement.

— Vous n'avez pas trop mal à la tête ?

— Ça me démange. Vous croyez que je devrais me raser l'autre côté aussi ?

— Non, c'est mieux comme ça. Le charme de l'asymétrie.

L'atmosphère entre elles était étrange. Chaque échange de regards les ramenait à la brutalité de leur rencontre. C'était déroutant, cette impression d'intimité alors qu'elles ne se connaissaient absolument pas... Au bout de quelques instants, Valerie déclara :

— Bon, je vais vous laisser vous reposer.

Claudia lui prit la main.

— Je ne vous ai pas remerciée.

Valerie sentit sa gorge se nouer.

Ne pleure pas, surtout.

— Je suis désolée de ne pas être arrivée plus tôt, avant qu'il vous... De ne pas l'avoir arrêté.

La seule référence à cet homme, ne serait-ce que par un pronom, était une obscénité. Valerie songea brièvement que des mots tels que « il » ou « lui » suffiraient toujours à faire resurgir le drame dans l'esprit de Claudia. En cet instant, elle lui paraissait aussi vulnérable qu'un nouveau-né.

— Vous avez été formidable, affirma Claudia. Vous m'avez sauvé la vie. Merci.

Jared Hewitt, vingt et un ans, vivait une expérience inédite : faire l'amour le jour de Noël avec une Blanche. Non qu'il ait déjà fait l'amour le jour de Noël avec une fille de couleur. Il n'avait jamais fait l'amour le jour de Noël, point final. Et le mot « Blanche » n'était pas tout à fait approprié non plus. Stacey Mallory, de quatre ans son aînée, l'était, pourtant – et c'était aussi une vraie blonde –, mais lui-même n'était pas noir à proprement parler. Sa mère était moitié afro-américaine, moitié mexicaine, et son père (qu'il n'avait jamais rencontré) était juif, d'après ce qu'il avait entendu dire. Par conséquent, Jared avait toujours eu conscience, durant sa courte existence, de l'héritage de ses géniteurs : ce sentiment de n'être ni l'un ni l'autre, d'être improprement identifié, décrit, cerné. Lequel héritage avait néanmoins aussi son bon côté : il était incroyablement beau. Il le voyait chaque jour dans le regard des femmes. Des femmes mûres, surtout. S'il n'entretenait qu'une relation épisodique avec son club de sport, il n'en possédait pas moins un physique avantageux. Un mètre quatre-vingt-cinq, un corps tout en muscles, et des cils que la gent féminine lui enviait. Il n'était pas imbu de lui-même, juste heureux de l'admiration qu'il suscitait.

— Bon, dit Stacey après avoir joui pour la troisième fois. A ton tour. Qu'est-ce que tu veux pour Noël ?

Jared avait déjà eu son cadeau, à savoir la possibilité de « faire ce qu'il voulait ». Tout s'était parfaitement mis en place. Sa mère fréquentait un type depuis dix mois, et tous deux étaient partis en vacances au Mexique, lui laissant la maison. Et, par chance, Stacey – une fille complètement déjantée ayant accumulé tant d'expériences plus ou moins foireuses (actrice ratée, danseuse ratée, étudiante ratée) qu'il en venait à se demander quelles parties de son histoire étaient vraies, et qui était revenue habiter chez sa sœur à Grand Junction au

terme d'une brève liaison avec un bassiste de death metal à Denver – ne venait apparemment pas d'une famille où il était crucial de se réunir le jour de Noël.

— Mets-toi dans l'autre sens, chuchota-t-il.

La fréquence de leurs orgasmes respectifs avait été établie un peu plus tôt : trois ou quatre pour Stacey, un pour lui. Non parce qu'il pouvait se targuer d'une capacité surhumaine à se retenir, mais parce qu'elle était capable d'en avoir trois ou quatre en moins de cinq minutes. Et encore trois ou quatre après qu'il avait eu le sien. C'était le genre de truc incroyable dont il craignait de briser la magie s'il y pensait trop. Alors il faisait de son mieux pour ne pas y penser du tout.

— Tu sais que t'es un vilain garçon ? répliqua-t-elle en se préparant pour un soixante-neuf.

Ils étaient dans la chambre de Jared, dont il avait tiré les rideaux, et seules les lueurs de l'écran du téléviseur, son coupé, éclairaient la pénombre. La veille au soir, ils avaient bu des vodka *snowballs*. La pièce sentait le sexe et l'alcool sucré.

— Ouais, je sais, confirma Jared.

Il se sentait en état de grâce. Il était rentré directement après son service au motel Super 8. Ils avaient baisé deux fois, puis sombré dans un sommeil de plomb, et aux premières lueurs du jour Stacey s'était réveillée, chaude comme la braise. Elle avait gardé ses chaussures (elle avait dormi avec), et rien d'autre. Des sandales noires à talons hauts avec des brides autour des chevilles qui ressemblaient à des bracelets de bondage. Bon sang, cette fille savait y faire ! Elle le débarrassa prestement du préservatif et le prit dans sa bouche ravissante. Jared n'était plus que paix et amour pour l'humanité.

— Oh nom de Dieu ! lâcha-t-il un peu plus tard, quand il eut récupéré d'une des éjaculations les plus explosives de son existence. Nom de Dieu de nom de Dieu...

La tête blonde de Stacy reposait sur sa cuisse, et il avait plaqué une main sur chacune de ses fabuleuses fesses.

— Tu devrais pas blasphémer le jour de Noël, marmonna-t-elle d'une voix pâteuse. Tu rôteras en enfer, mon grand.

— T'es un ange.

— Pas vraiment, mais si tu le dis...

— Un ange du cul.

— Quand on est un ange du cul, c'est pour la vie, pas seulement pour Noël... Et si t'allais me préparer un autre *snowball* ? Ah, et je te signale que je meurs de faim. T'as de quoi manger ?

— Tu plaisantes ?

Jared lui embrassa la fesse gauche, puis tourna la tête pour jeter un coup d'œil au téléviseur.

— Ma mère a acheté assez de bouffe pour nourrir toute une arm... Oh, nom de Dieu !

— Et voilà, ça recommence ! T'es quoi, un sataniste, pour blasphémer comme ça ?

— Non, attends. Oh, merde, merde... Pousse-toi.

— Pourquoi, t'as une crampe ? lança-t-elle en se dégageant. Oublie pas que j'ai la dalle, hein ?

Mais Jared ne l'écoutait plus. Il s'était laissé glisser du lit et, à quatre pattes, cherchait la télécommande.

— Putain, j'arrive pas à le croire. Ce mec, c'est... il était au motel.

« ... une blessure à la main droite, disait le présentateur. Le suspect est armé et extrêmement dangereux. N'essayez surtout pas de vous en approcher. Si vous avez des informations sur cet homme, veuillez appeler le numéro qui apparaît à l'écran. Ce numéro est également disponible sur notre site Web, KJCT8.com. Intéressons-nous maintenant au cas de cet habitant de Denver qui va tenter des poursuites contre la ville pour... »

Jared coupa le son et contempla l'écran, bouche bée.

— Quoi ? lança Stacey. Qu'est-ce que t'as ?

Valerie sortait de la douche dans sa chambre du Best Western quand elle reçut le coup de téléphone de Laura Flynn.

— C'était quand ? demanda-t-elle.

— Le témoin a appelé il y a quelques minutes. Je viens de raccrocher.

— Carla est au courant ?

— Ed est au téléphone avec elle en ce moment même.

— Où est-elle ?

— Une minute, je vérifie.

L'attente, insupportable.

Enfin, Laura reprit la ligne.

— Elle a pris une chambre au Town Palace Suites. Il y a un hélicoptère disponible au poste de St George.

— Appelle les flics d'Ellinson, lui demanda Valerie. Dis-leur de mobiliser tous leurs effectifs.

— C'est comme si c'était fait.

Valerie s'habilla rapidement, puis fonça au poste de St George, sirène hurlante. Elle passa quelques instants exaspérants à expliquer à l'agent de permanence pourquoi on devait la conduire à l'héliport. L'appareil était prêt à décoller. Carla York avait déjà embarqué.

— Sortez, ordonna-t-elle dès que Valerie se fut engouffrée à l'intérieur.

— Je vous emmerde, rétorqua Valerie. Je suis toujours responsable de cette enquête, et j'ai l'appui des forces de police de tout le pays. Deerholt ne m'a pas mise à pied, alors vous ne pouvez rien contre moi. Si vous voulez diffuser vos vidéos de moi sur YouTube, allez-y, ne vous gênez pas. Dans l'immédiat, on va à Ellinson, Colorado.

Elle montra sa plaque au pilote.

— On décolle.

L'homme regarda Carla York.

— Attendez, dit cette dernière. Cette femme ne part pas avec nous.

Valerie sortit son Glock de son holster d'épaule et le lui pointa sur le genou.

— Vous allez me tirer dessus ? railla Carla.

— Pourquoi pas ? Vous n'en mourrez pas. Alors, soit je vous explose la rotule, soit vous oubliez ce que vous avez contre moi jusqu'à ce qu'on arrête cet enfoiré. Dans tous les cas, mon copain le pilote et moi, on va à Ellinson.

— Eh ! intervint l'intéressé. C'est quoi, ce délire ?

Carla York réfléchit quelques instants.

— Vous pouvez faire une croix sur votre carrière, inspecteur.

— Je n'en doute pas. On verra ça plus tard. Allez, on décolle.

Ils volaient depuis une heure quand il se mit à neiger. Ce n'était pas encore trop gênant, affirma le pilote, d'autant que la vitesse du vent ne dépassait pas quinze nœuds, mais plus ils iraient vers l'est, plus les conditions climatiques se dégraderaient. La tour de contrôle l'avait informé qu'il pourrait sans doute atteindre Denver sans trop de problèmes, mais il avait réclamé par radio des moyens de transport terrestres, au cas où il serait obligé d'atterrir. Quoi qu'il en soit, il devrait faire le plein à Grand Junction.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur Ellinson ? demanda Valerie à Carla.

— Moins de sept cents habitants. Un shérif, trois adjoints à temps partiel. Denver va envoyer des hommes de terrain. Ainsi que des renforts aériens.

— Leon est certainement sur place. Il a quitté Grand Junction depuis des heures.

— Et si ça se trouve, il est déjà reparti.

— Possible. En attendant, on n'a pas d'autre piste. Bon, si vous crachiez le morceau, maintenant ?

— Hein ?

— Dites-moi pourquoi vous me détestez.

Carla ne répondit pas. Elle se borna à détourner la tête et à regarder la neige derrière la vitre.

Xander roulait dans l'obscurité du petit matin. Si la neige tombait lentement quand il avait quitté le motel, elle se précipitait à présent au sol comme si c'était sa dernière chance de se montrer au monde. Il se sentait mal. Tour à tour brûlant et gelé. Il avait acheté cinq bouteilles d'eau minérale, mais il lui semblait qu'il ne parviendrait jamais à étancher sa soif. Les deux seules constantes de son univers étaient la voix calme et guindée du GPS, ainsi que la sensation de brûlure dans sa main. Il ne prenait l'autoroute que s'il y était obligé. Invariablement, quand il la quittait, le GPS recalculait sa position sans changer d'intonation, pourtant Xander avait l'impression que le type faisait un effort pour refouler son exaspération.

« Elle t'a vu et elle s'est tirée. Elle a traversé le pont. Tu savais même pas qu'elle était là. C'est toi qui as merdé. »

Il se sentait étourdi de rage et de faiblesse chaque fois qu'il repensait à ces mots. A son intime conviction que Paulie n'avait pas menti. Pourquoi en était-il aussi sûr ? Grâce à cette capacité à déceler la vérité, qui était aussi sa malédiction. Il ne voulait pas retourner dans le Colorado, mais impossible de faire autrement.

« Si tu veux arranger le coup, commence donc par ça. »

Il s'était déjà arrêté au moins une demi-douzaine fois pour vérifier le contenu des sacs.

Le journal est...

Non, non, il avait réglé le problème du journal.

L comme lampe. Le violon est trop gros. Ce sera pas facile de...

S'il y avait une gamine, quelqu'un avait dû la retrouver, depuis le temps. Il eut de nouveau la vision d'une foule de flics grouillant tels des cafards dans la rue principale de la ville. Il ne ralentit pas pour autant. Son esprit patinait. Mama Jean était parfois sur le siège passager à côté de lui, les mains croisées sur son ventre qui renflait

son jean délavé, et elle riait doucement. Il lui jeta un coup d'œil à deux reprises, pour découvrir derrière elle, non pas la paroi de la camionnette, mais son ancienne chambre de Redding. *T'auras beau retourner le problème dans tous les sens, tu t'en sortais plutôt bien jusqu'à ce que tu merdes dans ce trou paumé. Si t'arrives pas à arranger les choses, va falloir que tu recommences depuis le début. On s'arrêtera pas tant que t'auras pas tout fait dans le bon ordre. Tu le sais, hein ? Hein que tu le sais ?*

Il perdait la notion du temps. Il se rappelait s'être garé sur une aire de repos, tandis que sa vision s'obscurcissait. Lorsqu'il était revenu à lui, il n'aurait pu dire si son absence avait duré quelques heures ou quelques minutes. Le vent secouait le véhicule. Il avala d'autres analgésiques, but encore de l'eau. Il y avait une barre chocolatée à moitié grignotée sur le tableau de bord, mais à peine en avait-il croqué un morceau qu'il dut le recracher. Le paysage autour de lui était blanc sous le ciel d'un gris terne. Les nuages formaient une sorte de plafond bas qu'il sentait peser sur lui. Comment pouvait-il avoir si chaud alors qu'il faisait si froid dehors ? Il s'imagina couché dans la neige, qui fondait en sifflant autour de lui.

Les rues d'Ellinson étaient désertes, les rares magasins fermés. Est-ce qu'on était dimanche ? Il aurait été bien en peine de le dire. L'artère principale avait été salée peu auparavant, contrairement aux routes secondaires, recouvertes d'une épaisse couche de neige et bordées de congères d'au moins un mètre de haut. Il avançait prudemment, guidé par le faisceau des phares de la camionnette. Les rafales faisaient tourbillonner follement les flocons. Il lui devenait de plus en plus difficile de conduire d'une seule main. Il essayait de rassembler ses souvenirs. La maison se trouvait bien après la sortie de la ville, à au moins trois ou quatre kilomètres. Mais les chemins, les bois et les champs se confondaient. De chaque côté de la chaussée, les branches enneigées se succédaient à l'infini. Ce serait si facile de laisser son esprit céder à la fascination d'un tel spectacle... C'était presque... hypnotique.

Oui, bien sûr. L'hypnose. Tu as tout le temps pour ça.

Il essuya avec sa manche le pare-brise embué devant lui et augmenta la vitesse des essuie-glaces.

Tom Hurley, shérif d'Ellinson, cinquante-deux ans, ne croyait pas au diable ni, par extension, à la possibilité de le tenter. Il ne put cependant s'empêcher de pester quand, dix secondes après s'être dit : « Pourvu que personne n'appelle », son téléphone sonna. Il venait de se servir une tasse de café (il se rendrait plus tard chez les Westcott pour le déjeuner de Noël ; Leonard Wescott était un ami de trente ans, et lui-même était devenu membre honoraire de la famille ; ils l'invitaient tous les ans ce jour-là depuis son divorce, dix ans plus tôt) et de s'installer devant la télé, les pieds surélevés, prêt à zapper à la recherche d'un programme aussi glamour qu'inepte. Un James Bond diffusé en matinée, peut-être, avec des filles sublimes aux jambes interminables et au sourire cruel. Durant un instant, il fut tenté de ne pas répondre. Son fils passait Noël à Pueblo avec sa mère, et à cette heure-là il devait encore dormir. Sa sœur (la surdouée qui enseignait la culture et l'histoire de la Renaissance à Columbia depuis vingt ans) ne chercherait pas à le joindre avant le début de soirée. Dans la mesure où il n'avait pas d'autres proches, ce ne pouvait être qu'un appel du boulot.

— Shérif Hurley ?

— Oui ?

— Dieu soit loué ! Meredith Trent à l'appareil. La mère de Rowena Cooper. Voilà, je... j'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque chose.

Tom se redressa, sens en alerte, l'excitation le disputant au malaise. Il avait rencontré la mère de Rowena Cooper à plusieurs reprises quand elle était venue de Floride pour rendre visite à sa fille et à ses petits-enfants, mais ils n'avaient guère échangé plus de quelques mots.

— Madame Trent, en quoi puis-je vous aider ?

— Eh bien, vous allez peut-être trouver que je m'angoisse pour un

rien, mais j'essaie de joindre ma fille depuis hier soir, et elle ne répond pas sur son fixe ni sur son mobile. J'ai eu au téléphone son amie Jenny, qui est malheureusement partie dans sa famille à Boulder. Je n'ai pas d'autre numéro à appeler dans la région, je ne connais personne. Je suis désolée de vous déranger, mais je suis folle d'inquiétude. C'est le 25 décembre, et ni elle ni les enfants n'ont aucune raison de ne pas être à la maison. Est-ce que... est-ce que vous pourriez aller voir si tout va bien ?

Tom saisit le stylo et le bloc-notes posés près du combiné. Le vent dehors se déchaînait. Une bande-son de film d'horreur.

— Quand avez-vous parlé à votre fille pour la dernière fois ?

— Oh, on ne se téléphone pas tous les jours... C'est juste qu'on avait prévu de s'appeler aujourd'hui. Je me fais un sang d'encre. Elle est loin de tout, là-bas.

— Je vous comprends. Calmez-vous. Je vais aller moi-même prendre de leurs nouvelles. Qu'en dites-vous ?

— Merci. Merci infiniment. Voyez-vous, ce silence ne lui ressemble pas...

— Je comprends. Il y a de bonnes chances pour qu'elle ait perdu son portable et qu'il y ait un souci avec sa ligne fixe. Vous avez un stylo sous la main ? Je vais vous donner mon numéro de mobile.

— Vous... vous comptez y aller tout de suite ?

— Oui. Je vous dicte le numéro ?

Alors qu'il roulait en direction de la maison des Cooper sous des tourbillons de neige, Tom Hurley songea à quel point la vie dans une petite bourgade simplifie tout, y compris, hélas, la capacité à identifier les problèmes. Il imagina un policier à New York recevant le même genre d'appel de la part d'une mère inquiète dont la fille habitait seule en ville, et songea au nombre d'explications possibles au silence de la fille en question... La taille d'Ellinson réduisait drastiquement le nombre de possibilités. Lui-même connaissait Rowena Cooper et ses enfants. C'était une femme bien, courageuse. D'ailleurs, s'il avait eu vingt ans de moins... Les enfants aussi étaient de bons petits, pour autant qu'il avait pu en juger. Le garçon, Josh, était réservé, protecteur envers sa mère, ce que Tom avait trouvé touchant ; quant à la fillette, Nell, elle paraissait vive et dégourdie. Un problème avec la ligne fixe et avec le portable ? C'était la version optimiste. Un accident, plutôt. Sur ces routes peu fréquentées, surtout le jour de

Noël, et par un temps pareil... Tout en roulant, il se préparait déjà à découvrir, à la sortie d'un virage, un véhicule accidenté, peut-être retourné sur la chaussée attendant vainement les secours, à moitié carbonisé, environné d'huile, de fumée, de verre brisé et de sang.

Oh, Seigneur ! Faites que ce ne soit pas grave. Faites que ce ne soit pas grave.

Xander gara la camionnette Dodge un peu plus loin que la maison, à l'endroit où des arbres surplombaient la route. La matinée s'annonçait grise et morne, et les chutes de neige s'intensifiaient, menaçant de se transformer en blizzard. Sa première pensée fut de couper à travers bois, mais la couche de poudreuse était trop épaisse. Il s'y enfoncerait jusqu'aux cuisses. Par conséquent, il lui faudrait longer la chaussée en espérant qu'il ne croiserait personne.

Au début, le froid glacial l'apaisa brièvement (il ne portait qu'un coupe-vent, un jean, son sweat-shirt sale et ses gros écrase-merdes) mais, au bout de vingt pas, la tête rentrée dans les épaules, il recommença à frissonner. Il avait perdu le compte du nombre d'antidouleurs qu'il avait avalés. Des spasmes lui contractaient l'estomac. Depuis combien de temps n'avait-il rien mangé ? Il ne se souvenait même pas de son dernier repas. A vrai dire, il n'éprouvait plus le besoin de s'alimenter. Sa soif, en revanche, demeurerait inextinguible. Il regretta de ne pas avoir emporté une bouteille d'eau.

C'était bizarre de revoir la maison. Il s'attendait à découvrir du ruban jaune partout, un périmètre de sécurité... Or, il n'y avait rien de tel, mais au fond il n'en fut pas autrement surpris.

La jeep Cherokee était toujours garée à la même place, avec ses pneus équipés de chaînes. Parfait. Quand il aurait terminé, il changerait de véhicule. Les clés devaient se trouver quelque part dans la baraque. La jeep lui permettrait de rouler dans la neige. Il pourrait ainsi monter plus haut, vers les sommets, là où il respirerait plus librement et ferait le vide dans sa tête en contemplant le monde déployé à ses pieds.

Quand il aurait terminé... Ça voulait dire quoi, au juste ? Chaque fois qu'il essayait d'y réfléchir, il avait le sentiment qu'il saurait quoi faire le moment venu. Il avait prévu d'apporter le kimono, la lampe et

le masque. Mais alors qu'il avançait dans la cour en direction de la porte d'entrée, il s'aperçut qu'il avait pris tous les sacs. Les poignées de plastique s'enfonçaient dans la paume de sa main valide, et il eut l'impression qu'ils contenaient plus d'objets qu'il n'en avait acheté. Il avait peur à présent de regarder à l'intérieur. Il avait vu une hache. Avait-il déjà passé l'étape de la hache ? L'un des avantages de la présence de Paulie et des images sur l'iPad, c'est qu'elles l'aidaient à se repérer. A respecter le bon ordre. Et où irait-il une fois qu'il aurait fini ici ? Chaque fois qu'il repensait à la salope de flic et au patrouilleur qui s'étaient introduits chez lui, il... Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne. Il voulait entrer dans la maison au plus vite, pour s'abriter du froid. Il faisait sombre sous les arbres.

« Tu savais même pas qu'elle était là. C'est toi qui as merdé. »

Il comprenait mieux, maintenant, pourquoi il était sûr que Paulie n'avait pas menti dans le sous-sol. Paulie s'était bousillé le genou dehors, dans le Colorado. Il lui avait raconté qu'il avait cru voir un cerf. Sauf que ce n'était pas un cerf.

Alors, pourquoi ne l'avait-il pas lui-même percé à jour à ce moment-là ?

Parce qu'il était... parce que tout était parti de travers. Il cherchait le journal. Il était focalisé sur ce foutu journal pour essayer, déjà (et cette seule pensée le faisait grincer des dents), d'arranger les choses. Ce terrible fiasco, c'était la faute de Paulie.

La porte de la cuisine n'était pas verrouillée. Il l'ouvrit et entra, conscient de la pression du couteau de pêche dans sa poche arrière et du poids du pistolet automatique glissé à sa ceinture. Il faisait bon à l'intérieur. Il lâcha ses sacs qui tombèrent avec un bruit sourd. L'atmosphère ne semblait pas... Le plus profond silence régnait dans la maison – une présence massive, solide, indifférente aux turbulences du dehors. Et il y avait l'odeur : diarrhée et œufs pourris. Il saisit néanmoins le pistolet. Il n'avait jamais tiré de la main gauche. Il n'aimait pas la sensation mais, lorsqu'il transféra l'arme dans la droite, il s'aperçut qu'il ne pouvait pas plier les doigts.

La cuisine donnait sur le couloir qui menait au pied de l'escalier et à la porte d'entrée. Les taches de sang étaient toujours visibles, et il les suivit jusqu'au salon, où il avait traîné la femme. Le souvenir de la scène, de la sensation de la poignée de cheveux dans sa main, réveilla quelque chose en lui – un tressaillement dans son sexe.

Elle était toujours là, bien sûr, à l'endroit exact où il l'avait laissée. La pièce empestait, des mouches bourdonnaient. Sur le sapin, les guirlandes clignotaient. Il avait vu des décorations de Noël partout quand il avait effectué ses achats, pourtant il s'en était à peine rendu compte. Il n'avait pas beaucoup de souvenirs des fêtes. Il se rappelait mieux les jours qui suivaient – les sapins et les papiers d'emballage débordant des poubelles, comme si le monde entier se moquait de sa propre bêtise, du caractère déplacé des lumières, des guirlandes, des cadeaux...

Il bandait, à présent, aussi baissa-t-il sa braguette pour libérer son pénis au-dessus du visage bouffi à la langue saillante. Les mouches s'agitaient furieusement.

Après quelques minutes, cependant, il abandonna. La femme n'était plus qu'une enveloppe vide. Le journal l'aurait rendue... Le violon... non, c'était le kimono qui... Quoi qu'il en soit, il était trop tard. Il sentit la confusion lui emplir l'esprit. Il avait mal aux yeux. Il s'était pourtant dit qu'il saurait quoi faire une fois sur place... Les objets du salon essayaient de ne pas le regarder, comme ceux chez Mama Jean autrefois. Ils rentraient en eux-mêmes et ne voulaient pas regarder, même s'ils y étaient obligés.

A l'étage, le gamin était lui aussi tel qu'il l'avait laissé. Avec son casque sur les oreilles. Le téléviseur muet fonctionnait toujours. C'était bizarre de penser à toutes les émissions et à toutes les publicités qui avaient dû passer devant le gosse étendu par terre... En l'occurrence, Xander reconnut *Ultimate Makeover*. L'image montrait une femme allongée sur un lit d'hôpital, le visage enflé et le nez bandé. Apparemment, elle avait été tabassée. L'ampli dans la chambre laissait échapper un bourdonnement irritant, rappelant celui d'une guêpe au vol paresseux. Xander tendit la main vers la guitare pour en pincer les cordes – un geste qu'il n'avait jamais fait –, mais il ne put se résoudre à les toucher. Au lieu de quoi, il recula jusque dans le couloir.

L'odeur était partout : dans la chambre de la femme, mêlée à celle des cosmétiques, du parfum et du linge propre ; dans la salle de bains, où elle l'emportait sur celle des serviettes chaudes et des détergents ; dans la chambre d'amis, où étaient entreposées des caisses en plastique hermétiquement fermées (il aperçut à l'intérieur un gant de baseball, une balle de tennis, des bobines de fil, des CD, des magazines)...

Elle flottait aussi dans la chambre à moitié repeinte, en face de celle du gamin.

« Elle a traversé le pont. Tu savais même pas qu'elle était là. »

Xander s'assit au bord du lit. Malgré le tumulte des objets qui s'entrechoquaient dans son esprit, bousculés par le cocktail détonant de colère et de panique en lui, une partie de son cerveau s'activait. Si la gamine était vivante, comment se faisait-il que personne n'ait mis les pieds dans la maison et découvert les corps ? Elle avait dû raconter partout ce qui s'était passé... A moins qu'elle ne soit morte elle aussi ? Elle avait pu tomber, se casser la jambe dans les bois et mourir de froid... Ou peut-être se cachait-elle quelque part, trop effrayée pour pointer le bout de son nez ?

Toutes ces questions aggravaient encore son agitation. Il avait chaud, et ses idées s'embrouillaient. Il se leva, puis retourna dans la chambre de la femme, où il fureta un moment, ouvrant tiroirs et placards, essayant de se vider la tête, d'oublier la douleur dans sa main. La plaie semblait douée d'une vie propre, et il en vint à se demander si une mouche ne s'y était pas introduite. Il défit le bandage. Il ne voyait rien, mais il sentait quelque chose bouger sous sa peau déchiquetée. Il songea à l'histoire de ce type coincé au fond d'une crevasse, qui avait dû se couper le bras pour sortir. Refit le bandage. Il ne pouvait imaginer se couper le bras. Mais les mouches... il lui fallait d'autres antidouleurs. Et de l'eau. Il avait laissé le kit de secours dans la voiture.

C'est pas comme ça que tu vas arranger le coup, crétin.

Tais-toi. Tais-toi.

Il devait réfléchir.

La retrouver.

Il devait réfléchir, bon Dieu !

La salle de bains. L'armoire à pharmacie. Les médocs. De l'eau.

Au moment où il se dirigeait vers la porte, il remarqua la photo

couleur sur la table de chevet : la femme et ses gosses. Ils se tenaient sous une véranda enneigée, en vêtements d'hiver, anoraks et bonnets de laine. Le gamin en portait un particulièrement ridicule, avec des rabats sur les oreilles ; la femme était coiffée d'une toque de fourrure argentée qui la faisait ressembler à une espionne russe ; et celui de la gamine, blanc et bleu, se prolongeait par des liens à pompons sous son menton. Ils souriaient tous les trois. Des stalactites s'accrochaient au toit pentu. La petite, vêtue d'un anorak rouge, ressemblait à sa mère.

Incapable de défaire les crochets métalliques à l'arrière du cadre, il finit par casser le verre, avant de sortir la photo. Il n'avait pas un seul portrait de lui. Il n'aimait pas plus l'idée de se regarder sur une image quand dans un miroir. Et chaque fois qu'il se voyait sur les vidéos de Paulie, il éprouvait une drôle d'impression, comme si ce n'était pas vraiment lui.

Dans la salle de bains, il dénicha une boîte d'Advil, en avala plusieurs comprimés et but longuement au robinet.

« Elle a traversé le pont... »

Impossible d'arranger le coup tant qu'il ne l'aurait pas retrouvée.

De retour au rez-de-chaussée, il alla chercher les sacs pour les placer dans le salon. Il y avait plus d'articles à l'intérieur qu'il ne se rappelait en avoir acheté. De grands clous. Une orange. Un train miniature. Un yo-yo. Une poupée avec une couronne sur la tête. Les objets étaient comme les mouches autour de la femme : ils s'affolaient pour un rien.

Mais c'était bien le kimono, aucun doute. Il était sûr à présent que le kimono venait après le journal.

Le shérif Tom Hurley gara son Explorer dans l'allée et marcha, tête rentrée dans les épaules pour se protéger des rafales, jusqu'à la maison de Rowena Cooper. Il avait remarqué la Cherokee stationnée devant le garage ouvert. Si les Cooper avaient eu un accident, ce n'était pas avec leur voiture. Et l'épaisseur de neige sur le véhicule et tout autour montrait qu'il n'avait pas été utilisé depuis un certain temps. Dans ce cas, pourquoi Rowena ne l'avait-elle pas rentré dans le garage ? Bah, peu importait. Ils avaient pu partir en balade avec quelqu'un. Un parent, ou un ami, venu leur rendre visite pour Noël. Qui sait, Rowena avait peut-être un petit copain ? Un gars rencontré depuis peu, qui ne mesurait pas sa chance... Les commères de la ville avaient beau veiller, elles n'étaient pas omniscientes.

Il pressa la sonnette.

Pas de réponse.

Une seconde fois.

Idem.

Il sortit son arme et alluma sa lampe électrique. Balaya la façade. Vérifia les fenêtres du rez-de-chaussée.

Ils n'ont pas eu d'accident. Merde. Ne panique pas. Suis la procédure. Pour le moment, tu ne sais rien.

Sauf qu'il savait déjà.

La première fenêtre dont il s'approcha était la baie vitrée du salon. Les rideaux ouverts lui permirent de voir les guirlandes lumineuses qui clignotaient sur le sapin, éclairant le corps à demi nu de Rowena Cooper, étendu sur le plancher assombri par le sang.

A en juger sur les apparences, la mort remontait à plusieurs jours.

Merde, merde, merde...

La mécanique du professionnel en lui s'était déjà mise en branle – *pense aux gosses, entre et va voir, ils sont peut-être encore vivants, ou*

blessés, le temps presse –, tandis que son cœur d'humain, de père et d'ex-mari, s'emplissait de tristesse. Il avait croisé Rowena deux semaines plus tôt, en ville. Elle sortait de la poste, où elle avait acheté des cartes de vœux. « Je vous souhaite un joyeux Noël et une bonne année ! » Sur ces mots, elle s'était dirigée vers le restaurant de l'autre côté de la rue, où ses enfants l'attendaient sur une banquette. Une vie, anéantie... La richesse du passé, les promesses de l'avenir. Toutes les conversations qu'elle avait eues. Les baisers, les rires, les moments tranquilles à regarder le paysage, à lire un livre, toutes les pensées, toutes les questions... Les grands événements qui l'avaient bouleversée : la mort de son mari, les enfants, l'amour, le deuil... Tout s'était évaporé en même temps qu'elle. Une personne brutalement soustraite au monde. « Madame Trent, je suis désolé, j'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer... » La pauvre ne s'en remettrait jamais.

Toutes ces réflexions se succédaient dans sa tête tandis qu'il repartait vers la porte d'entrée, puis glissait la lampe torche dans sa ceinture et tournait la poignée. Le battant n'était pas verrouillé, aussi l'écarta-t-il doucement de la main gauche en serrant son pistolet dans la droite.

L'odeur l'assaillit. La puanteur unique de la mort. Il lutta contre la nausée. Ses jambes flageolèrent.

Il aurait préféré tenir son arme à deux mains, mais il avait besoin de localiser l'interrupteur. Il le chercha à tâtons sur le mur du vestibule, avant de se figer brusquement. Des traces de pas.

Surtout, ne toucher à rien. Le b.a.-ba. Merde. Calme-toi.

Il saisit la lampe électrique dans sa main gauche. *Appelle des renforts. Mais le temps... les minutes, les secondes... les gosses. Les gosses en priorité. Mon Dieu, faites qu'ils soient vivants !*

Quatre pièces au rez-de-chaussée : salon, salle à manger, cuisine, cellier.

Quelque chose émergeait d'une plaie dans l'abdomen de Rowena. Une sorte de bout de tissu, ou de vêtement d'un jaune brillant.

Pourquoi une telle mise en scène ? Peu importait.

Salle à manger, cuisine, cellier.

Vides.

De retour dans le couloir, il examina les traces de plus près : des empreintes de bottes encore humides.

Le meurtrier était-il toujours là ?

Des images grotesques, obscènes, défilèrent dans sa tête : l'assassin s'installait dans la maison avec les morts. Se préparait du café. Regardait la télé. Allait de temps en temps voir les corps, leur parlait. Les baisait aussi, pourquoi pas ? Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. A partir du moment où l'on admet l'existence de ce genre d'individus, il n'y a plus de limites à ce qu'on peut imaginer.

Il monta l'escalier.

Rien dans la première chambre.

Le vent se calma un moment, et le shérif crut entendre une vibration électrique alors qu'il s'apprêtait à entrer dans la deuxième chambre. Ce léger bruit lui donna un regain d'espoir.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Oh, mon Dieu.

Josh.

Seigneur.

Les entrailles répandues sur le sol. Un objet coincé dans... *Oh merde.*

Il oscilla, luttant contre la nausée pour la seconde fois, et parvint à s'adosser à l'encadrement de la porte. Les mouches sur le cadavre s'envolèrent, bourdonnant furieusement, traçant dans l'air des zigzags frénétiques, puis se reposèrent. Il lui fallut un moment pour se ressaisir.

Tu n'as pas de temps à perdre. Bouge. Bouge !

La pièce de l'autre côté du couloir était en travaux. Le mobilier avait été enlevé.

La fillette ne pouvait être que dans la salle de bains. Il se représenta le petit corps nu et boursoufflé dans l'eau rougie de la baignoire, froide depuis longtemps, ses cheveux répandus autour d'elle, ses viscères flottant à la surface...

Il recula et tourna les talons.

Un homme à la main bandée se tenait à l'entrée de la salle de bains, et braquait sur lui un pistolet automatique.

Xander avait pris le volant de la Cherokee et, les sacs en plastique posés sur le siège passager, roulait déjà depuis un bon moment. L'odeur de l'orange l'écoeurait. Le vent gémissait dans les conifères. Il s'était engagé sur la piste qui traversait les bois, à peine assez large pour un véhicule. Les branches se rejoignaient au-dessus de lui. Il ne se rappelait pas s'être arrêté. Lorsqu'il essayait de se remémorer les dernières heures ou les quelques jours précédents, il n'y parvenait pas ; tous les éléments de son passé se dissociaient lentement les uns des autres, comme s'ils s'étaient ligüés pour le laisser démuni, sans nulle part où aller, sans la moindre idée de ce qu'il devait faire. Les objets auxquels ils s'étaient fiés jusque-là l'avaient trahi. Paulie aussi. Connard de Paulie. Il fallait qu'il parte le plus loin possible, à présent, il en avait bien conscience. Mais il était si fatigué... La douleur dans sa main s'était propagée dans tout son corps. A chaque inspiration, il sentait ses forces le désertier un peu plus.

« Elle t'a vu et elle s'est tirée. Elle a traversé le pont. »

Il avait sans cesse l'impression de la voir courir entre les arbres, dans son anorak rouge.

Mais ce n'était pas possible, évidemment, puisque ce qui s'était produit dans cette maison remontait à plusieurs jours. La gosse ne pouvait pas être là. Elle avait dû mourir de froid. Xander devait se répéter que plusieurs jours s'étaient écoulés, et pas seulement quelques minutes, comme il en avait l'impression. Il n'avait pas la place de faire demi-tour sur la piste et, à la pensée de repartir en marche arrière jusqu'à la route, il n'avait qu'une envie : fermer les yeux et dormir. Il lui semblait qu'il n'avait pas dormi depuis une éternité, pourtant il se rappelait parfaitement le motel, le gamin métis qui ressemblait à une fille, et aussi la pointe de colère et de tristesse qu'il avait lui-même ressentie en le voyant taper sans effort, en

souriant, les lettres d'Ellinson sur le GPS. « Y a rien de plus facile au monde, à moins d'être con comme un balai. »

Il progressait toujours. Il finirait bien par y avoir quelque part un endroit où tourner, un espace entre les arbres... La voûte de branchages au-dessus de la piste avait partiellement filtré la neige. Mieux valait continuer encore un peu. Il lui paraissait préférable d'aller de l'avant, même s'il avait peur que les arbres ne se rapprochent de plus en plus, pareils à une foule de curieux, jusqu'à bloquer le chemin.

Il roula encore trois ou quatre minutes à une allure d'escargot, au milieu des congères blanches et lisses. Puis, soudain, le sous-bois s'éclaircit, et il se retrouva à découvert. Une voiture était garée à quelques mètres, presque ensevelie sous la neige. C'était bien la dernière chose qu'il s'attendait à voir. Or, chaque découverte inattendue aiguillonnait désormais sa peur. Il redoutait d'autres changements de décor, d'autres trahisons.

Il prit son pistolet et descendit de la jeep.

Personne dans le véhicule. Sans trop savoir pourquoi, il tenta d'ouvrir les portières. Toutes verrouillées. Pour une raison inexplicable, ce constat le contraria. Ce n'était pas normal que quelqu'un ait laissé cette voiture-là aussi longtemps...

Il avança encore de quelques pas, jusqu'à l'entrée d'un pont. Un panneau y était apposé, auquel il n'osa jeter qu'un bref coup d'œil. Ce fut cependant suffisant pour déclencher le brouhaha des objets dans sa tête – un bourdonnement semblable à celui des mouches autour du corps de la femme. Un ravin s'ouvrait devant lui, qui s'étendait à droite et à gauche aussi loin que son regard pouvait porter. Aucune lumière ne brillait de l'autre côté ; il n'y avait que les mêmes étendues denses de conifères qui grimpaient à l'assaut de la colline blanche. Xander s'approcha du bord, en s'enfonçant jusqu'aux genoux à chaque pas, et se pencha. Un ruban d'eau noire coulait loin en contrebas. Le pont lui-même pendait contre la paroi rocheuse, tordu à l'endroit où il avait percuté une saillie. Xander n'avait jamais rien vu de pareil : un pont qui se balançait dans le vide ? En serait-il toujours ainsi, désormais ? Irait-il de surprise en surprise ? Un changement par jour dans le paysage ?

Peut-être que la gosse était tombée.

Oui, elle était tombée. Elle s'était enfuie à travers bois, et elle avait

dégringolé dans le ravin.

Il ne savait pas quoi penser. Devait-il descendre tout en bas pour la chercher ? Impossible.

Tu t'imagines que t'as arrangé le coup ? Ah non, certainement pas. T'as rien arrangé du tout.

Il demeura immobile un long moment, à contempler le gouffre glacé en attendant d'avoir une idée.

Mais le vent lui cinglait le visage, son estomac se contractait et la douleur qui avait gagné tout son corps palpitait à un rythme sourd.

Pour finir, il retourna vers la Cherokee. Il devait partir loin, très loin, dans un endroit tranquille où il pourrait s'allonger et dormir pendant des jours. Il en était sûr, et pourtant cette pensée ne cessait de lui échapper, jusqu'au moment où son esprit renonça à essayer de la retenir.

Trente minutes avant d'arriver à Ellinson, Carla reçut un appel radio de l'agent Dane Forester, du FBI. On avait retrouvé la camionnette Dodge enregistrée au nom de Paulie Stokes près d'une maison située à environ quatre kilomètres de la ville.

Ce n'était pas la seule découverte faite par les policiers.

— Alors ? lança Valerie. Qu'est-ce que vous avez appris ?

Les chutes de neige s'intensifiaient, et la vitesse du vent inquiétait manifestement le pilote. Il était onze heures du matin.

— Leon Crowe était là, et il est reparti, déclara Carla. Trois homicides dans une résidence privée à la sortie d'Ellinson. Une femme, un adolescent et le shérif de la ville. La femme et le garçon étaient morts depuis plusieurs jours. Le shérif, depuis quelques heures seulement.

— Il aurait changé de véhicule ? Je le vois mal se déplacer à pied.

— La voiture de la victime, une jeep Cherokee, a disparu. Il a au moins une heure d'avance sur les forces de police, peut-être plus.

— Il est retourné là-bas pour la gosse, devina Valerie.

— Nell Cooper, confirma Carla. Dix ans. Son corps n'a pas été retrouvé.

— Si ce qu'a raconté Stokes avant de mourir est vrai, la petite s'est sauvée quand sa mère et son frère ont été tués. Pour moi, soit elle se cache, soit elle est blessée ou morte. Sinon, elle serait allée chercher de l'aide.

Ils se posèrent sur une étendue dégagée entre l'arrière de la maison et la lisière des arbres. Une grande activité régnait sur le site. Cinq agents fédéraux avaient rejoint les deux policiers d'Ellinson, qui paraissaient l'un et l'autre sous le choc. Une équipe de la Scientifique devait arriver de Denver. Valerie imagina les adjoints du shérif

arrachés à la chaleur de leur foyer par l'appel du FBI. Obligés de délaissier les bonnes odeurs du petit déjeuner et la plénitude ordinaire de la vie domestique pour plonger dans une réalité brutale : trois morts, dont leur supérieur. Assassinés. Ils en parleraient sans doute pendant de nombreux Noël à venir. Avec un peu de chance, ce seraient les seules victimes de meurtres qu'ils verraient dans leur carrière. Valerie se demanda combien elle en avait vu, combien elle en avait oublié.

— C'est quoi, ce machin ? demanda Carla.

Ils se trouvaient dans la chambre de Josh. Les fédéraux avaient distribué à tous gants en latex et baume mentholé à se passer sous les narines.

Valerie, qui ne pouvait pas contrôler le tremblement de ses mains, souleva l'objet à l'aide d'une pince à épiler, révélant un visage grimaçant en caoutchouc. Deux trous ronds à la place des yeux.

— Un masque, dit-elle. M comme masque. K comme kimono, au rez-de-chaussée.

A première vue, le meurtrier avait épargné au shérif ce dernier outrage.

— Le L, ce sera sans doute pour la petite, ajouta Valerie.

Elle avait beau essayer, elle ne parvenait pas à concevoir que la fillette puisse encore être en vie. Cachée quelque part, par ce temps ? Elle avait dû mourir d'hypothermie.

— Il nous faut des effectifs, reprit-elle à l'intention de Carla. Stokes a dit qu'elle s'était enfuie. Un des adjoints du shérif n'a qu'à rester ici pour accueillir les techniciens de la Scientifique. Vous, tâchez de coordonner les recherches. Il doit bien y avoir une photo de la gosse quelque part...

— Une chance que vous soyez là, quand même ! railla l'agent York. Je n'y aurais jamais pensé toute seule.

— Je repars avec l'hélico, répliqua Valerie. Faites ce que vous voulez.

Une heure plus tard, les conditions climatiques s'étaient encore dégradées. Valerie n'avait pas l'impression de se trouver en l'air, mais plutôt sur un bateau affrontant des flots déchaînés. Les lois de la physique avaient réduit l'appareil à ce qu'il était : un moucheron perdu dans la tempête. Quant au pilote, sa volonté de coopérer

touchait à ses limites. Il irait jusqu'au bout de la mission pour laquelle il avait été engagé, mais ensuite, il n'y aurait plus moyen de le convaincre de continuer, à moins peut-être de lui braquer un pistolet sur la tempe. Au fond, Valerie admirait sa capacité à évaluer le danger, à refuser de prendre des risques inconsidérés. De ses mains moites, elle agrippait le bord de son siège. Elle tremblait, sous l'effet conjugué de son infection, de la fatigue et de l'adrénaline.

— C'est ridicule, dit Carla. Encore cinq minutes, et on ne verra plus rien dans cette purée de poix ! On perd du temps, et... Oh, merde !

Une violente bourrasque secoua l'appareil, qui piqua du nez et pencha vers la gauche. Durant un moment, Valerie ne vit plus qu'une masse d'arbres couronnés de neige. Un spasme lui contracta l'estomac.

— C'est de la folie ! cria le pilote. On se fait ballotter comme une coquille de noix !

— Quelle est la ville la plus proche de l'autre côté de la rivière ? demanda Valerie.

— Spring, répondit-il. A vingt-cinq kilomètres au nord-est. Mais on a déjà survolé la zone. Les collègues au sol ont plus de chances de la repérer.

— On refait un tour, ordonna Valerie.

— Et puis quoi encore, vous voulez prendre ma place ?

— Il est déjà loin, marmonna Carla.

— S'il vous plaît, faites ce que je vous dis, insista Valerie.

Nell avait l'impression d'avoir dormi longtemps. La luminosité lui révéla que la matinée était en effet bien avancée. Il neigeait dehors, et le vent sifflait autour de la cabane. Angelo s'était assoupi sur le canapé. Son gobelet vide était posé à côté de lui, près de sa main. A le voir ainsi, elle se sentit étrangement triste pour lui.

Elle portait encore ses vêtements de la veille : les bottes, l'anorak... Angelo avait tenté de la déchausser pour lui remettre l'attelle, mais elle n'avait pas voulu. C'était trop inconfortable. La botte la maintenait mieux, même si elle lui comprimait la cheville. Elle s'efforça de ne pas penser à la douleur, car cette seule idée lui donnait mal au ventre. C'était cependant difficile, dans la mesure où les effets du médicament s'étaient dissipés ; des élancements cuisants lui traversaient sournoisement le côté chaque fois qu'elle inspirait.

Elle s'assit. La plaquette d'Advil était restée à l'endroit où Angelo l'avait laissée : sur le coin de l'évier. Une seule capsule avait suffi à atténuer la douleur. Elle savait qu'on risque la mort en avalant trop de comprimés et qu'on appelle ça une « overdose ». Pour en arriver là, lui semblait-il, il fallait cependant en avaler beaucoup... Quand elle voyait un personnage à la télé faire une overdose, c'était après avoir englouti des médicaments à pleines poignées ; et même alors, le plus souvent il finissait à l'hôpital pour un lavage d'estomac. Or, Nell voulait juste avoir moins mal. Sa mère prenait toujours deux comprimés quand elle avait la migraine. Deux pour une migraine... Pour sa cheville, se dit-elle, elle en aurait besoin de plus. Tout en songeant que, si elle mourait maintenant, ça n'avait plus vraiment d'importance, elle mit dans sa bouche les trois gélules restantes et saisit la casserole près du poêle afin de boire une gorgée d'eau.

Son bonnet se trouvait par terre sous la table. Elle le récupérerait plus tard. « Les médicaments sont plus efficaces sur un estomac

plein », avait dit Angelo. Il n'avait aucune raison de mentir et, quoi qu'il en soit, elle avait une faim de loup. Elle se traîna jusqu'au placard, préférant ne pas se mettre debout tant qu'elle n'y serait pas obligée. Surtout que l'Advil n'allait pas faire effet tout de suite.

Il n'y avait que des conserves à l'intérieur. Elle choisit des pêches au sirop, puis s'empara de l'ouvre-boîte. La voracité avec laquelle elle engloutit les fruits la surprit elle-même. Angelo n'avait même pas remué. En le regardant, ainsi endormi, elle s'interrogea sur lui, sur la raison de sa présence ici. Il faisait peur à voir. Elle s'imagina parler de lui à sa mère et à Josh mais, aussitôt, le souvenir des événements récents resurgit, et elle fut saisie de vertige. Sa mère. Le sang, depuis tout ce temps... Sa mère était...

Il fallait qu'elle retourne auprès d'elle. Elle avait attendu trop longtemps. Tout ce qu'elle voulait, maintenant, c'était rentrer chez elle. Elle composerait le 911, le numéro d'urgence. Les secours viendraient avec leur équipement, ils sauraient quoi faire. Elle se rappelait cette émission de télé où il était question de personnes ramenées à la vie. L'une d'elles était sortie de son corps et montée jusqu'au plafond ; elle avait regardé les médecins l'opérer. Elle avait assisté à tout. « Ouais, sûr, avait dit Josh lorsqu'elle lui avait raconté la scène, ça arrive souvent. Des tas de gens, qui sont déclarés morts, ressuscitent. Ils voient une grande lumière blanche, qui les attire, jusqu'au moment où quelque chose les force à rentrer dans leur corps. Tu sais, un peu comme avec ces bidules électriques qu'on leur place sur la poitrine pour faire repartir le cœur... » Nell se souvenait aussi de l'histoire de cette femme qui, après avoir quitté son corps, avait flotté au-dessus de l'hôpital et vu une tennis abandonnée sur un rebord de fenêtre au troisième étage. Elle l'avait mentionnée aux infirmières à son réveil et, quand elles avaient vérifié, elles avaient découvert la chaussure. C'était incroyable, non ?

Lorsqu'elle eut vidé la conserve de pêches, Nell alla récupérer son bonnet sous la table.

« Demain, on trouvera une solution », avait dit Angelo. Mais comment pourrait-il l'aider ? Il souffrait encore plus qu'elle. Il ne pourrait rien faire du tout. Durant un moment, à la porte, tandis qu'elle serrait la canne du vieil homme, elle fut saisie de remords à l'idée de le laisser ainsi. Il avait besoin de sa canne pour marcher. Elle n'avait cependant pas le choix : si elle n'allait pas chercher du secours,

lui aussi resterait coincé ici pour toujours. Et que deviendrait-il une fois toutes les provisions terminées ? Ce n'était pas gentil, elle le savait, de partir sans lui dire au revoir, pourtant elle était sûre qu'il comprendrait. Elle fut subitement frappée par la pensée qu'il lui avait sauvé la vie. Il avait l'air si seul, recroquevillé sur ce canapé... Est-ce qu'il avait une famille ?

Elle ouvrit la porte sans faire de bruit, sortit en boitillant, tira doucement le battant derrière elle, s'appuya sur la canne et se redressa.

Pendant quelques secondes, elle ne vit que du blanc, puis du noir. Elle ferma les yeux, persuadée qu'elle allait tomber. Néanmoins, quand elle souleva les paupières, les différentes parties du monde qui tournoyaient se remirent peu à peu en place. Une étrange sensation de chaleur avait envahi sa bouche, si bien qu'elle ne sentait plus ses dents. Avec précaution, elle transféra une partie de son poids sur son pied blessé. Elle eut un peu mal (elle se représenta des éclairs blancs sillonnant les os de son tibia, de son genou et de sa cuisse), mais c'était supportable. Lorsqu'elle accentua la pression, les éclairs se multiplièrent. Non, c'était trop. Peut-être les gélules mettraient-elles un certain temps à faire effet ? Peut-être lui serait-il plus facile de marcher d'ici à quelques minutes ?

Le vent lui projetait de la neige dans la figure. Les pompons de son bonnet voltigeaient sous son menton. Combien de temps lui faudrait-il pour atteindre l'arbre abattu ? Elle l'ignorait. Elle savait en revanche qu'une fois sur place, elle ne pourrait pas avancer debout sur le tronc ; le vent soufflait trop fort. Elle serait obligée de progresser à plat ventre, sans pour autant lâcher la canne. Elle en aurait besoin une fois arrivée de l'autre côté. Si elle y arrivait.

Xander aurait voulu arrêter la jeep, mais il ne pouvait s'y résoudre. Lorsqu'il envisageait de s'accorder une pause, il voyait aussitôt des nuées de flics-cafards approcher de toutes parts. Le GPS ne lui servait plus à rien, dans la mesure où il ne savait pas le programmer. Alors, il prenait des routes au hasard, à droite, à gauche... Il était tout à fait possible qu'il tourne en rond. Il avait beau se bourrer de médicaments, la douleur ne diminuait pas. Et il avait toujours la gorge sèche, malgré les litres d'eau avalés. Il ne lui restait plus qu'une bouteille. Les phares des rares voitures qui arrivaient en sens inverse lui agressaient les yeux. C'était la première fois depuis longtemps qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire. Même Mama Jean l'avait abandonné. Partout, il n'y avait que des étendues blanches et des masses d'arbres sombres.

La rivière était l'un des éléments du décor qui changeait en permanence. Alors qu'il pensait s'en être éloigné, il se retrouva soudain sur un grand pont qui l'enjambait et, au bout d'un moment indéterminé, il atteignit une ville. Rien n'était ouvert, à part une supérette solitaire : un auvent à rayures vertes et blanches, de la lumière à l'intérieur, deux hommes en chemise blanche occupés à regarder un téléviseur portatif installé derrière le comptoir. Le blizzard avait pris possession des rues. Xander n'avait aucune envie de s'attarder en ville, mais le vide des grands espaces au-delà l'oppressait, lui donnant le sentiment que le temps se consumait sans qu'il parvienne à déterminer ce qu'il devait faire, ni où il devait aller, ni comment arranger les choses. Les signes d'habitation constituaient au moins une distraction, de même que les magasins obscurs et les guirlandes lumineuses ornant les maisons. A travers les rideaux de neige, il apercevait des gens derrière les fenêtres, riant, mangeant, buvant, des gosses qui sautillaient partout... Il observa aussi durant

quelques instants une adolescente en jean coupé aux genoux, chaussettes blanches et sandales semblables à celles de la gamine sur le manège autrefois, qui l'avait expédié d'un coup à la tempe sous les sabots des chevaux de bois.

Soudain, la vue d'une voiture de patrouille vide, en stationnement, le troubla. Il ne pouvait pas rester là ; c'était presque comme s'il était venu se livrer aux autorités. La Cherokee elle-même parut se hérissier lorsqu'il doubla le véhicule de police. Il retourna vers la rue principale, qu'il suivit jusqu'à la sortie de la ville. Une route étroite, recouverte d'une couche de neige plus épaisse, montait en sinuant à flanc de colline, bordée à gauche par le ravin, à droite par des conifères. Xander s'y engagea, persuadé qu'il finirait par découvrir un chemin dans les bois, une fois encore. Il s'enfoncerait alors sous le couvert des branchages. Et, enfin, il pourrait se reposer. Dormir.

Nell n'était pas allée loin. Elle avait peut-être fait trente pas, dont chacun lui avait coûté plusieurs minutes d'effort, quand elle commença à se sentir désorientée. Elle devait faire des pauses de plus en plus longues ; elle avait tellement sommeil... Ses jambes lui semblaient détachées de son corps, et elle avait la tête cotonneuse. Chaque fois qu'elle cillait, c'était comme si un épais rideau de velours descendait lentement devant ses yeux. La neige tombait dru, l'empêchant de voir à plus de quelques dizaines de centimètres. S'il n'y avait pas eu le versant couvert de conifères sur sa droite, et les traces qu'elle laissait derrière elle, elle n'aurait pas été certaine d'aller dans la bonne direction.

Elle avança encore un peu, avant de devoir s'asseoir. Juste une petite minute, se dit-elle. Le temps de me reposer. Elle pensait à l'arbre. Cet après-midi-là, Josh et Mike Wainwright étaient restés assis un long moment au bord du ravin, et elle avait été terrifiée à l'idée d'être obligée d'aller tout raconter à leur mère si Josh chutait en essayant de traverser. Cette dernière leur avait interdit de s'y aventurer. « Il doit faire cinq ou six mètres de long, avait dit Mike. Pas plus. » Nell avait pourtant eu l'impression que le tronc se prolongeait à l'infini. Il lui faudrait se méfier des branches. Avancer tout doucement, à quatre pattes. Mike avait affirmé avoir vu un autre garçon plus âgé, Francis Coolidge, le parcourir dans un sens puis dans l'autre, avec des chaussures en caoutchouc spécial, mais ni Josh ni Nell ne l'avaient cru.

Elle ne s'expliquait pas sa fatigue. Elle avait dormi d'un sommeil de plomb durant ce qui lui avait paru une éternité.

Cette pensée ramena à sa mémoire le souvenir de son rêve, et elle se rappela le lièvre.

Un voyage sûr... « Tu es assez grande pour le porter, maintenant. »

Elle plongeait la main dans sa poche.

Le bracelet n'y était plus.

Quand Angelo ouvrit les yeux, après avoir rêvé que Sylvia et lui naviguaient sur un bateau cerné d'eaux bleues scintillantes, ce fut pour découvrir que Nell avait disparu, de même que les gélules d'Advil restantes. Il comprit tout de suite ce qu'il en était, ce qu'elle avait fait. Ce qu'il avait fait.

« Et il vint vers les disciples, qu'il trouva endormis, et il dit à Pierre : Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi ! »

Combien de temps avait-il dormi ? Depuis combien de temps Nell était-elle partie ? A la seule idée de se lancer à sa recherche, il sentit ses dernières réserves d'énergie le désert. C'était pitoyable de se retrouver dans un tel état, alors qu'il s'était reposé – même si ce n'était que deux ou trois heures. Et la fillette lui avait pris sa canne.

Il allait devoir sortir. Si elle essayait de traverser sur le tronc d'arbre, en plein blizzard...

Il fouillait la cabane à la recherche d'un objet qui pourrait lui servir de bâton, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à Nell.

— Mon bracelet, dit-elle. Je peux pas y arriver sans mon bracelet. Où il est ?

— Dieu soit loué ! s'exclama Angelo. J'ai cru que tu étais... Rentre vite. Et ferme la porte.

Nell n'en fit rien. Elle tomba à genoux, et la canne claqua sur le plancher à côté d'elle.

— Il... il était dans ma poche, expliqua-t-elle. C'est ma maman qui me l'a donné. Il protège les voyageurs. J'en ai besoin pour traverser.

Angelo se traîna jusqu'à la porte, qu'il repoussa. La petite n'avait pas l'air bien. A cause des médicaments, peut-être ? Elle avait avalé trois fois la dose conseillée. Il fallait qu'il soit prudent ; elle était plus mobile que lui, à présent.

Parle doucement.

— Bon, tu as perdu ton bracelet. Ne t'inquiète pas, on va le chercher. Décris-le-moi.

— C'est une chaîne en argent, avec un lièvre en or.

Elle enleva son anorak.

— Il était dans ma poche, répéta-t-elle, avant de retourner les deux, pour la énième fois sans succès. Il peut pas être ailleurs.

— Vérifie dans la doublure, lui conseilla Angelo. L'Advil avait glissé dans celle de mon manteau. Et viens te réchauffer près du poêle.

Elle s'exécuta en traînant son vêtement.

— J'en ai besoin, insista-t-elle. Il est ici, forcément.

— Comment tu te sens ? Tu n'as pas mal au ventre ? Tu as peut-être pris trop de médicaments. Alors, si tu...

— Il est là ! Je l'ai retrouvé !

Il lui sembla qu'elle avait la voix légèrement pâteuse.

Le bracelet était au premier endroit où elle avait regardé : sous le canapé. Angelo se dit qu'il avait dû lui-même l'y expédier par mégarde lors d'un de ses nombreux périples laborieux dans la cabane.

— Oh, formidable. Tu me le montres ?

— La chaîne s'est cassée quand je suis tombée dans le ravin, dit-elle. Mais c'est lui qui m'a empêchée de plonger dans la rivière.

Cette fois, Angelo eut la preuve que Nell n'était pas dans son état normal. Il en avait appris suffisamment sur elle au cours des trois jours précédents pour savoir qu'elle était trop mûre et avisée pour croire à ce genre de bêtises. (Mais qui était-il pour en juger, lui qui parlait à une morte ?) A quel moment au juste avait-elle pris l'Advil ? Il ignorait combien de temps avait duré son absence.

— C'est vraiment très joli, dit-il en examinant le bracelet qu'elle tenait dans le creux de sa main. Et donc, il porte chance aux voyageurs ?

— C'est ma maman qui me l'a donné, répéta-t-elle. Il est dans la famille depuis très très longtemps.

— C'est un héritage précieux, alors. De nos jours, il n'y a plus beaucoup de...

Il s'interrompit brusquement. Ils avaient entendu tous les deux ce bruit qu'ils ne pensaient jamais entendre.

Une voiture. Elle était au bas de la colline, mais elle venait forcément dans leur direction. Il n'y avait rien de l'autre côté, à part la fin de la route et le pont effondré.

Ils se dévisagèrent quelques secondes. L'émotion était trop forte. Le visage de Nell s'était vidé de toute expression ; elle était pétrifiée.

— Merci, mon Dieu ! s'écria Angelo.

Il saisit sa canne, s'y cramponna et, laissant échapper un cri quand sa S1 se rebella, il se redressa.

— Attendez ! siffla Nell entre ses dents.

Angelo, plié en deux, se retourna. Elle le regardait, tremblante, l'air implorant.

Quel idiot ! pensa-t-il. Comment avait-il pu oublier qu'elle avait essayé d'échapper à un poursuivant ?

Ce n'était guère probable, il le savait. Les chances pour que l'agresseur de sa mère soit...

Raison et paranoïa.

Guère probable, mais pas impossible.

— D'accord, Nell. J'ai compris. Bon, tu vas... Vite, par là.

Il la dirigea non pas vers la salle de bains, mais vers la pièce voisine, vide à l'exception de quelques vieilles caisses, dont plusieurs avaient été cassées afin de servir de petit bois. La fenêtre donnait sur la véranda et la porte branlante permettait d'accéder au jardin. Au moins, c'était une issue, se dit-il, avant de songer que, même anesthésiée par l'Advil, Nell ne pourrait jamais courir.

— Tout ira bien, ne t'inquiète pas, lui assura-t-il. C'est sûrement un habitant de Spring qui s'est trompé de direction. Tant mieux pour nous !

Nell garda le silence. Jusque-là, aucun d'eux n'avait mesuré à quel point l'atmosphère tranquille et les limites de la cabane avaient constitué un cocon protecteur. A présent, la perspective d'une intrusion imminente la ramenait à l'horreur de sa fuite. Et le ramenait, lui, à la réalité de son impuissance.

— S'il se passe quoi que ce soit d'anormal, tu te caches, ordonna-t-il. D'accord ? Tu te caches sans attendre.

Quand il sortit, en nage tant les efforts qu'il avait dû fournir étaient intenses, le froid le saisit. Il n'avait pas mis son manteau. Le vent faillit le déséquilibrer. Des flocons se déposèrent sur ses cils. Il crispa les mâchoires pour tenter de résister à la douleur que l'adrénaline n'atténuait pas – un brasier ardent. Mais il parvint à rester debout, grelottant, courbé comme sous le poids d'un fardeau invisible. Le vent avait rouvert la porte de la cabane, alors qu'il avait pris soin de la fermer derrière lui.

Des phares trouaient les tourbillons de neige. Le véhicule avançait lentement, tel un animal flairant une piste. Le grondement du moteur résonnait fort, rassurant, évocateur de la civilisation. Angelo avait les mains et le visage mouillés.

Réfléchis. Ne suppose pas. Réfléchis.

Dix mètres. Six. Trois.

Le véhicule s'arrêta.

La portière côté conducteur s'ouvrit, et un homme en coupe-vent sortit, une main en visière pour se protéger des flocons.

— Dieu merci, vous êtes là ! s'exclama Angelo en titubant vers lui. J'ai besoin d'aide, monsieur. J'ai un problème de dos, et je suis coincé ici depuis des jours. Il faut vraiment que j'aille à Spring. Vous auriez un téléphone ?

Il avait haussé le ton pour couvrir le vacarme du vent, qui se calma précisément à ce moment, et Angelo eut l'impression d'avoir crié comme s'il s'adressait à un sourd.

— Désolé, reprit-il à un niveau sonore normal. Je me suis retrouvé complètement coupé de tout.

Les deux hommes se regardèrent.

— Où va cette route ? demanda l'inconnu.

— Nulle part, en fait, déclara Angelo. Elle permettait de rejoindre le pont, qui s'est effondré. Je vous en prie, il faudrait vraiment que je puisse téléphoner. Vous avez un portable ?

— Et ce pont, il mène où ?

Angelo hésita. L'homme avait un comportement étrange. Il ne semblait pas le voir.

— A Ellinson, répondit-il, alors que le vent se levait de nouveau. Mais il n'est plus accessible. C'est une impasse.

Inexplicablement, l'inconnu s'éloigna de quelques pas, puis plaça les poings sur ses hanches, comme s'il refusait d'entendre ces mots. L'épaisseur de la neige dans laquelle il pataugeait rendait la scène ridicule : un gamin furieux tapant du pied dans sa chambre.

Une brusque bourrasque renversa Angelo, qui tomba à genoux. Les nerfs de sa jambe se manifestèrent, lui arrachant un gémissement. Il ne pouvait pas se relever.

L'homme au coupe-vent fit volte-face et revint vers lui à grands pas. Il ne le regardait pas, il n'avait d'yeux que pour la porte de la cabane, qui battait sans relâche.

— Une impasse, répéta-t-il.

Il avait toujours les poings sur les hanches. Une de ses mains était bandée.

Angelo garda le silence. Il ne savait pas à quoi s'en tenir. L'homme campé devant lui semblait épuisé.

— Attendez, dit l'inconnu en cherchant quelque chose dans sa poche arrière. Je vais regarder si je reçois un signal sur mon portable. Sauf qu'il ne sortit pas un téléphone, mais un pistolet. Avec lequel il assomma Angelo d'un coup sur la tempe.

Nell, qui les observait par la fenêtre de la pièce débarras, le vit frapper Angelo. Ce n'était pas lui qu'elle avait aperçu dans la maison. Alors, comment... « Ils sont toujours là », avait dit sa mère. « Ils », au pluriel. Où était passé le rouquin barbu ? Angelo s'écroula sous ses yeux.

« S'il se passe quoi que ce soit d'anormal, tu te caches. D'accord ? »

Mais elle n'avait nulle part où se dissimuler. L'homme la découvrirait en quelques secondes.

La porte. La véranda derrière la cabane. Et si elle se glissait dessous ?

Elle n'avait plus rien à attendre. Ne subsistaient que les explosions de douleur occasionnelles dans son corps et la certitude que tout allait se terminer. Voilà, c'était fini. Le pire allait se produire.

Elle agrippa le rebord de fenêtre et se releva en s'appuyant sur sa jambe valide. Privée du soutien de la canne, elle se sentait impuissante ; la douleur dans ses côtes devenait intolérable, lui coupant le souffle. Elle chuta.

« Va-t'en ! Vite ! »

C'était la voix de sa mère. Le visage de sa mère, avec du sang sur les lèvres. « Ça va aller, mais toi, il faut que tu te sauves... Tout de suite ! »

Or, elle ne pouvait pas courir.

Ta mère est morte.

Elle progressa à quatre pattes. L'odeur du plancher montait vers elle, mélange de vieux bois et de terre gelée en dessous. Elle se demanda quand la cabane avait été construite. Et aussi (vaguement, comme si elle avait le temps) pourquoi Angelo s'y était installé. Elle ne lui avait pas posé la question. Maintenant, elle ne le saurait jamais... Elle aurait voulu le remercier. L'image de l'inconnu le frappant avec le pistolet s'imposa à son esprit, lui déchirant le cœur. Elle se rappelait l'eau qu'Angelo avait fait chauffer, l'odeur du savon et la serviette... Elle s'était sentie mieux après. Il avait fait tant de petites choses pour elle !

Dépêche-toi !

Parvenue devant la porte de derrière, elle dut se redresser une nouvelle fois pour pouvoir atteindre le loquet. Elle ne pensait plus, elle se contentait de bouger. Elle bougerait aussi longtemps qu'elle en aurait la force. Ensuite... ce qui devait arriver arriverait. Le futur proche était comme un vide immense devant elle. Sa seule certitude, c'était qu'elle reverrait sa mère de l'autre côté. Elle y puisait du réconfort. Il y aurait l'horreur, puis ce serait fini, et elle serait enfin ailleurs.

Dès qu'elle ouvrit la porte, le blizzard se précipita à sa rencontre. Les flocons l'assaillirent, innombrables, doux et suffocants. Elle avait l'impression que sa cheville était enveloppée d'une multitude de bandages brûlants. A genoux, elle tira la porte derrière elle. Le plancher dehors était couvert d'une fine pellicule blanche, mais la couche de neige était beaucoup plus épaisse dans le jardin. Elle s'y enfonceait si elle tentait de se réfugier sous la véranda. A condition qu'il y ait un espace en dessous... Jamais elle ne réussirait. L'homme ouvrirait la porte et la verrait aussitôt, à moitié enfouie dans la neige – un petit animal vulnérable se débattant encore, alors qu'il aurait dû renoncer depuis longtemps...

Le toit, soutenu par des montants, descendait bas au-dessus de la balustrade.

« Je n'ai pas peur que tu tombes ! Je me demande plutôt si tu n'aurais pas des gènes de singe », avait dit sa mère.

Nell jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Il y avait un crochet rouillé fixé à l'un des montants, qui avait dû servir à suspendre un panier ou un pot de fleurs. D'abord, la jambe valide. Le genou sur la balustrade. En faisant remonter ses mains le long du poteau, elle pourrait atteindre le bord du toit. Alors elle placerait le pied gauche sur le crochet.

Et après ? Elle ne pouvait pas s'appuyer sur sa jambe droite. Cette seule pensée lui donnait le tournis. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle pleurait.

Elle n'avait pas le choix. Si elle retournait dans la cabane, l'homme la verrait immédiatement. Si elle restait ici sous la véranda, il la découvrirait aussi. Dans la mesure où elle n'aspirait plus qu'à en finir au plus vite pour retrouver sa mère, ne devrait-elle pas se contenter de l'attendre ?

La voix de la tentation, douce et insistante, résonnait dans sa tête, l'emportant sur le bourdonnement du sang à ses oreilles.

L'anorak rouge de la gamine traînait par terre près d'un sac de couchage. Xander l'avait aperçu quand la porte s'était ouverte – cette porte qui s'ouvrait et se fermait sans arrêt, lui montrant chaque fois le vêtement, comme si elle voulait qu'il le voie. Comme si elle était dans son camp.

Il contempla le vieil homme dans la neige. Sa blessure à la tempe saignait, mais il était toujours conscient. Ses yeux et sa bouche étaient ouverts. Xander lui balança un coup de pied dans le ventre, une fois, deux, trois... Il sentit le soulagement l'envahir, le réchauffer de l'intérieur malgré le vent glacé qui lui giflait le visage. Le froid engourdissait même sa main blessée, atténuant la brûlure. Il demeura immobile quelques instants, se laissant fouetter par les bourrasques assourdissantes, savourant la sensation. Toutes ces heures, tous ces jours, tous ces kilomètres parcourus sous différents climats s'éloignaient peu à peu de lui, emportés par la tempête, et il avait l'impression d'être délivré d'une chape qui, jusque-là, ralentissait tous ses mouvements. Mama Jean riait doucement près de lui. Tout irait bien, désormais. Il allait arranger les choses. Réparer les dégâts.

Après avoir expédié un dernier coup de pied dans la tête du vieillard, entendu un léger craquement et vu ses yeux se fermer, il se détourna et gravit les marches jusqu'à la porte.

Il n'y avait personne à l'intérieur. Un feu brûlait dans le poêle, et les lampes à pétrole allumées projetaient sur les murs des ombres immenses. Une odeur de nourriture réchauffée flottait dans l'air. Et, près de la porte, l'anorak rouge était bien visible. Xander raffermi sa prise sur le pistolet. Il commençait à s'habituer à se servir de sa main gauche.

Les deux autres pièces, un débarras contenant des cageots et une petite salle de bains exiguë, étaient vides aussi.

Il revint au salon. Regarda dans les placards, derrière le canapé. Rien. Il retourna alors dans le débarras où il y avait une porte donnant sur l'extérieur. La gamine avait dû sortir par là. Il lui semblait percevoir la chaleur intense du temps qui se consumait rapidement. Le soulagement qu'il avait éprouvé quelques instants plus tôt commençait déjà à refluer dans ses veines.

La porte ouvrait sur une petite véranda coiffée d'un toit en bois qui surplombait un minuscule jardin clôturé, recouvert d'une épaisse couche blanche immaculée. Un arbre dénudé solitaire se dressait à quelques mètres de la balustrade, avec un nichoir pourri fixé au tronc. Aucune empreinte de pas, nulle part. Où était-elle, nom d'un chien ? Durant un instant, il crut que la fillette s'était cachée dans la neige. Il se vit en train de creuser à mains nues. C'était impossible : elle aurait laissé des traces. Il avait de nouveau très chaud. *Merde. Merde.*

Le vieux avait dû la planquer quelque part. Une trappe dans le plancher, peut-être ? Un passage étroit sous la véranda ?

Il retraversa la cabane en trombe, referma sa main valide sur le pull du vieillard et le traîna à l'intérieur.

Nell faillit renoncer. Elle en était au stade – qu'elle avait su inévitable – où elle doutait de pouvoir continuer. Elle s'était mise à genoux sur la balustrade, en se tenant au montant pour ne pas tomber. Puis elle avait agrippé la gouttière au-dessus d'elle. Mais si elle voulait placer son pied gauche sur le crochet, elle devrait s'appuyer, ne serait-ce que quelques secondes, sur sa jambe blessée, et c'était cette nécessité qui lui paraissait à présent insurmontable. Elle n'arrêtait pas d'entendre Angelo lui parler d'une possible fracture de la cheville. Les mots eux-mêmes, « fracture de la cheville », lui faisaient mal. Elle essaya d'imaginer l'intensité de la souffrance. Elle se souvint d'une pub à la télé pour le Tylenol, qui montrait une silhouette d'athlète transparente, réalisée en images de synthèse, dont le squelette et les nerfs étaient parcourus d'éclairs bleus représentant la douleur tandis qu'elle courait. Nell avait déjà l'impression de sentir ces éclairs fuser en elle. L'Advil, ce devait être comme le Tylenol. Si une partie de son corps était engourdie, sa cheville lui transmettait un message d'alerte : quelques capsules ne suffiraient pas. Loin de là.

N'y pense pas.

Elle tira de toutes ses forces sur ses bras, et souleva la jambe gauche. Pinça les lèvres pour étouffer son cri. Elle l'entendit résonner dans son crâne, et ferma les yeux. Durant une seconde ou deux, elle crut qu'elle était sur le point de mourir. La douleur envahit tout son être.

Son pied gauche s'appuya sur le crochet. Dérapa. Se stabilisa.

Même délestée d'une grande partie de son poids, sa cheville droite

continuait à lancer des éclairs bleus, déterminée à lui faire savoir qu'elle ne devrait plus jamais, jamais, recommencer une chose pareille. La faute qu'elle avait commise méritait un châtiment exemplaire, afin de ne pas être répétée. Nell se sentit brusquement légère, comme une plume, et lutta pour ne pas s'évanouir.

Elle demeura un long moment ainsi, sans oser bouger, la jambe droite, inutile, à peine appuyée sur la balustrade. Mais elle avait désormais la tête et les épaules au-dessus de la bordure du toit. La couche de neige devant elle était très épaisse. Le froid aurait-il raison d'elle ? Josh lui avait dit un jour que la dernière chose qu'on sent, quand on meurt de froid, la toute dernière sensation, c'est celle d'une merveilleuse chaleur. Elle voulait bien le croire. Et, après tout, ce ne serait pas si terrible...

La manœuvre suivante exigerait un mouvement semblable à celui qu'on fait pour se hisser hors d'une piscine.

Ce serait cette fois un défi pour ses côtes.

Nell songea qu'elle allait s'infliger cette ultime épreuve et que, si la douleur ne la tuait pas, elle s'allongerait dans la neige pour attendre la merveilleuse chaleur.

De l'eau glacée s'abattit sur le visage d'Angelo, qui reprit connaissance en suffoquant. Il était allongé sur le dos près du poêle, les poignets et les chevilles entravés par des liens en plastique. L'homme au coupe-vent se tenait près de lui, serrant toujours dans sa main la casserole dont il s'était servi pour l'arroser. Il la posa sur le poêle et sortit de sa poche arrière un couteau de pêche à manche blanc. La porte de la cabane était fermée, et le verrou tiré. Angelo remarqua plusieurs sacs de courses sur la table. Un xylophone émergeait de l'un d'eux. Plus étrange encore, il crut distinguer le manche d'un violon. Il ne put s'empêcher de penser à des cadeaux de Noël attendant d'être emballés.

— Où elle est ? demanda l'inconnu.

— Je... qui ?

Sans prévenir, et avec des gestes d'une précision étonnante, l'homme se pencha, lui remonta sa jambe de pantalon et enfonça sa lame dans la cheville exposée. Angelo hurla.

— Je peux faire ça pendant des heures, gronda l'intrus.

De sa main bandée, il ramassa l'anorak de Nell.

— Alors, elle est où ?

— Partie, répondit Angelo. Elle était là, mais elle est partie.

L'homme lâcha l'anorak et lui entailla la cheville une seconde fois. Plus profondément.

Angelo cria encore.

— Arrêtez, je vous en prie ! Je ne vous raconte pas d'histoires ! Ecoutez-moi, bon sang... Elle était là il y a encore trois jours, mais elle... S'il vous plaît, arrêtez !

Avec son couteau, l'homme lui releva son pull.

— Attendez ! Puisque je vous dis qu'elle...

Un bruit les alerta soudain.

Une sorte de grondement puissant, étrange.

Tous deux tendirent l'oreille, figés dans un même suspense absurde – des enfants interrompus alors qu'ils sont en train de faire une grosse bêtise.

Une plaque de neige qui, à en juger par le son, devait être aussi grande que le toit, s'était détachée.

Il leur fallut quelques secondes supplémentaires pour déchiffrer la signification du vacarme.

L'inconnu reporta son attention sur Angelo, qui connut alors un moment de pureté absolue. De complicité partagée avec Sylvia, toute proche. Silencieuse. L'amour irradiait d'elle comme la chaleur du poêle. Ça ne dépend plus de moi, pensa-t-il quand la lame réfléchit la lumière.

Où que tu sois, mon amour, je te retrouverai.

Lorsque Nell sentit la neige glisser, elle comprit qu'elle ne pouvait pas rester là. Il fallait qu'elle monte plus haut.

La douleur était désormais à peine perceptible – un peu comme un son en provenance d'une pièce lointaine, étouffé par de nombreuses portes fermées. Le vent lui fouettait le visage, et une mèche de cheveux humides s'était coincée dans sa bouche. Elle devait résister à la somnolence. Elle progressa vers le faite en s'aidant des coudes. Son corps lui paraissait lointain. A certains moments, elle s'en détachait, se regardait d'en haut. L'image lui paraissait alors familière, comme si elle l'avait déjà vue en rêve ou dans une autre existence – comme si l'unique but de sa vie avait été de la ramener à cet endroit, à ce moment. Le lièvre doré se matérialisa près d'elle un bref instant, puis

se volatilis.

— Où tu crois aller, hein ? demanda une voix d'homme.

Elle tourna la tête. Il se tenait sur la balustrade, ainsi qu'elle l'avait fait un peu plus tôt, et il avait tranquillement posé ses avant-bras sur le toit. On aurait dit quelqu'un qui patiente à la réception d'un hôtel.

Elle continua. Son pull était relevé, et son ventre dénudé frottait la neige. Elle ne s'étonnait même pas de ne pas sentir le froid. Le sommet du toit n'était plus qu'à un mètre. Mais elle savait que, lorsqu'elle l'atteindrait, ce serait la fin. Lorsqu'elle l'atteindrait, elle fermerait les yeux pour ne plus jamais les rouvrir.

— Tu peux aller nulle part ! lança-t-il.

Il s'exprimait d'un ton presque chaleureux, l'air de s'amuser de ce qu'il considérait comme une perte de temps et d'énergie.

— Bon, ben, je vais être obligé de te rejoindre...

Elle ne pourrait pas monter davantage, elle n'avait plus de force dans les bras. Mais échouer si près du but la contrariait, lui donnait l'impression de laisser un travail inachevé. Alors, dans un dernier effort, elle ramena sous elle sa jambe gauche et prit appui sur son genou. Ce serait au moins une consolation de voir de l'autre côté de la cabane, de jeter un ultime coup d'œil par-dessus le ravin, en direction des bois, de la maison.

Elle parvint bel et bien à se hisser jusqu'au faîte, sauf qu'il n'y avait rien à voir de l'autre côté, à part la neige qui tourbillonnait furieusement. Elle sentit ses cheveux voltiger, et sa mère tout près d'elle. Elle tourna la tête pour lui sourire, lui dire qu'elle l'aimait.

Puis quelque chose céda sous elle, et elle chuta.

Elle faillit lui échapper. Elle dévala sur le ventre en même temps qu'un gros amas de neige. S'il l'avait manquée, elle aurait sans doute atterri dans l'épais manteau blanc qui recouvrait le jardin.

Mais il ne la manqua pas.

Quand Xander referma les doigts sur son poignet, ce fut un moment de perfection absolue. Il l'attendait depuis si longtemps !

Tu vas mourir, songeait Angelo.

« Je vais chercher un grand Peut-Etre », avait déclaré Rabelais à la fin de sa vie. C'était un réconfort pour lui d'avoir de tels souvenirs, de penser encore aux choses merveilleuses qui avaient été dites, et si bien

dit, même s'il se rendait compte que tout cela n'a pas grande importance, en définitive, et qu'on ne sait rien, contrairement à ce qu'on suppose. Sylvia n'était plus là. Il ne lui restait d'elle que l'intuition de sa présence – un sentiment semblable à celui qu'on éprouve en entrant dans une pièce vide et silencieuse où quelqu'un a laissé ses derniers mots par écrit. Il lui semblait normal qu'on doive faire seul l'ultime partie du voyage. Il se sentait apaisé. Il sourit.

Mais il y avait la petite, toujours en vie, et la menace qui pesait sur elle – une force qui le retenait, un dernier lien avec le monde qu'il s'apprêtait à quitter. La tentation de se laisser néanmoins emporter était immense, et circulait dans ses veines telle une drogue puissante. Il serait bientôt mort, de toute façon – dans quelques minutes, peut-être même dans quelques secondes –, alors pourquoi ne pas lâcher prise enfin ? Son contrat avec l'existence s'effaçait mot par mot, instant après instant, tandis qu'il se vidait de son sang. Quelle différence cela faisait-il que la fillette meure ou vive ? Quelle différence cela faisait-il que l'univers tout entier s'écroule lorsqu'il rendrait son dernier souffle ? Pourquoi s'en soucierait-il ?

Il sourit de nouveau, conscient soudain d'une nouvelle équation : toute peur est, par essence, une peur de la mort. Quand on se retrouve confronté à l'imminence de sa fin, il n'y a plus rien à redouter. En guise de dernier présent, l'imminence de la fin vous offre un immense courage.

Il parvint à s'asseoir. Tout était clair dans sa tête : il allait utiliser le peu de temps qui lui restait. C'était sans espoir, et même dérisoire – il se représenta Dieu en train de ricaner –, mais il se raccrocherait à cet ultime projet jusqu'à ce qu'il ne puisse plus continuer. Il était lui-même fasciné par cette résolution. Combien de temps pourrait-il tenir ? En dépit des circonstances, la question titillait sa curiosité.

Il avait les mains liées. Il allait devoir y remédier. Il se fendit d'un petit rire. La voix qui s'élevait dans sa tête était celle d'un directeur d'école à la fois sévère et indulgent entrant dans une salle de classe turbulente : « Ah non, ça ne va pas du tout, ça ! »

Il ouvrit la porte du poêle. D'un côté, le feu, les flammes ; de l'autre, ses mains entravées. Combien de temps durerait l'épreuve ? A quelle température fond le plastique ? A quel moment les brûlures au premier degré se transforment-elles en brûlures au deuxième puis au troisième degré ?

Il savait qu'il ne serait pas capable de le supporter. Tout comme il savait qu'il n'avait pas le choix.

Il allait échouer. Son échec était déjà inscrit en lui. Il ne résisterait pas à la douleur. Il n'avait pas assez de temps – juste quelques instants. Il n'y arriverait pas.

Mais il le ferait.

Il leva les bras. Les flammes vacillèrent. La chaleur était déjà intolérable. Elle mettait son esprit en déroute.

Ce fut peut-être la certitude de la mort qui déclencha un sursaut dans son cerveau – car, sans les flammes, sans la chaleur, sans la douleur, la garantie de l'échec, le courage et cette soudaine légèreté qui était tout sauf de l'indifférence, il ne se serait jamais souvenu de la hache.

Il avait pensé qu'elle risquait d'effrayer Nell à son réveil.

Alors, il l'avait glissée sous le poêle.

Tout ira bien, se dit Xander. Il était éreinté. Transporter la gamine (elle était inconsciente quand il l'avait rattrapée au bord du toit) avait réveillé les élancements dans sa main. Ses épaules lui faisaient mal, et il transpirait à grosses gouttes. Mais tout irait bien. Il avait la gosse, ainsi que tous les objets dont il avait besoin. Il était sur le point de réparer les dégâts. Ensuite, il reprendrait la route. Il irait quelque part, très loin, pendant un temps (il eut une vision nette de lui-même assis seul sur une plage au couchant), pour s'éclaircir les idées et décider de la suite. Il recouvrerait des forces et trouverait quelqu'un pour soigner sa main. La situation avait failli lui échapper, mais il avait repris le contrôle. Une fois le problème réglé ici, il se rendrait sur cette plage chauffée par le soleil et dormirait longtemps sur le sable, d'un sommeil paisible.

Il entra dans la maison par le débarras et se figea. La porte était grande ouverte et la neige s'engouffrait à l'intérieur.

Il ne s'était pas absenté plus de cinq minutes. Pourtant, le vieil homme avait disparu.

Angelo avait dû fournir un effort de volonté extraordinaire pour ne pas trancher en premier les liens de ses poignets. Durant ce bref laps de temps, le pragmatique méthodique en lui s'était activé : « Tu n'as que quelques secondes. Tu peux bouger sans tes mains, pas sans tes

jambes. » Alors, il avait sectionné les entraves de ses chevilles et s'était traîné, avec la hache, vers la porte, puis sous la véranda. La sciatique, ne voyant aucune raison de se faire oublier malgré l'imminence de la mort, avait relancé l'offensive. Même supplice à chaque mouvement, avivé par la douleur de ses blessures récentes, notamment celle de sa mâchoire brisée. Il comprit que le goût âcre dans sa bouche était celui du sang, jaillissant à l'endroit où il avait perdu une dent. (Où était-elle, d'ailleurs ? L'avait-il avalée ? S'il restait en vie, il lui faudrait aller chez Spiegel, son dentiste, qui ne voudrait jamais croire à son histoire...) Il était maintenant blotti contre la porte de l'appentis qui jouxtait la cabane, l'outil logé entre les chevilles, les mains sur le manche. Le froid était saisissant. Tout comme la chaleur de la plaie ouverte dans son abdomen. C'était néanmoins une petite satisfaction pour lui d'être allé aussi loin. Le type au coupe-vent allait certainement faire une drôle de tête en découvrant qu'il s'était volatilisé.

Xander laissa tomber la gamine dans le salon, puis s'élança par la porte ouverte. Il bouillait de colère. Les objets s'animèrent et se mirent à vociférer quand il longea la table sur laquelle ils étaient posés. Chaque fois qu'il croyait reprendre les choses en main... chaque putain de fois... Tout ce qu'il voulait, c'était régler le problème au plus vite, et ensuite aller dormir. Il était épuisé. Il avait de plus en plus de mal à réfléchir, mais il se força à marquer une pause pour faire le point. D'abord, trouver le vieillard. Pour lui, ce serait la lampe. Non, le masque. S'était-il déjà servi du masque ? Les images vidéo défilaient dans sa tête. Il repensa à la grenouille... Il lui avait cassé une patte en essayant de la loger dans le corps. Paulie, qui filmait, avait éclaté de rire, et Xander avait bien failli le buter sur-le-champ. Paulie, qui ne s'était jamais douté, durant tout le temps où ils avaient traîné ensemble, du nombre de fois où il était passé à deux doigts de la mort... C'était un miracle qu'il soit resté en vie aussi longtemps. Le souvenir de Paulie ramena aussi à sa mémoire celui de la fille au sous-sol. Pourquoi avait-il bâclé le travail ? Il aurait dû placer ce foutu journal à l'intérieur d'elle... Il n'avait fait qu'accumuler les erreurs. A cause de cette salope de flic. Et du patrouilleur aussi, avec sa grosse montre et ses fichus chewing-gums à la menthe.

M comme montre...

Ou M comme masque ?

« Tu t'es encore trompé », dit Mama Jean. Il se remémora soudain la fois où assis sur la cuvette des W-C, encore mal remis de la douleur cuisante provoquée par la marque que Mama Jean avait gravée dans sa chair ce matin-là, il avait remarqué le soutien-gorge et le slip blancs près de la corbeille à linge sale. Il avait terminé son affaire et tiré la chasse, puis s'était mis à quatre pattes pour renifler les sous-vêtements, comme un chien flairant le contenu de sa gamelle. Il avait alors éprouvé un mélange bizarre d'excitation et de vertige qui lui avait fait un drôle d'effet dans le bas-ventre.

Il se ressaisit brusquement. Qu'est-ce qui clochait chez lui, bon sang ? Le vieux. Où était le vieux ? Il crapahuta dans la neige jusqu'à la Cherokee, dont il ouvrit le coffre. Le fusil. Pourquoi n'avait-il pas pris le fusil ? Le vent le faisait chanceler. Il referma la malle arrière et retourna à la cabane.

Ce fut à cet instant qu'il entendit un vrombissement en provenance du ravin.

Valerie et Carla repérèrent le pont effondré au même moment, et eurent exactement la même pensée. Valerie posa la main sur l'épaule du pilote.

— Il faut qu'on jette un coup d'œil en bas, dit-elle.

Il lui coula un bref regard. Il n'avait pas besoin d'exprimer ses réticences – il avait déjà enfreint toutes les procédures de sécurité – pour qu'elles soient perceptibles. Valerie les sentait à la tension dans son épaule. Il secoua la tête.

Valerie se pencha en avant.

— Elle a dix ans, insista-t-elle. Vous avez des enfants ?

L'homme ne paraissait toujours pas décidé à céder. Il secoua de nouveau la tête. L'appareil vira vers la droite.

— Dix ans, répéta Valerie. Vous voulez avoir ça sur la conscience ?

— Non, répliqua-t-il. Mais je n'ai pas envie non plus de nous tuer tous les trois.

Il descendit pourtant vers le ravin en marmonnant :

— Et merde ! C'est franchement n'importe quoi...

Valerie appuya son front contre la vitre, les mains en coupe autour de son visage. Le faisceau lumineux du projecteur avait du mal à percer le mur de grisaille. Une paroi de roche noire veinée de neige. Des tourbillons blancs aux endroits où les rochers crevaient la surface de la rivière. *Elle a dix ans... Et si elle est tombée, il y a toutes les chances pour qu'elle soit morte.* Il y avait bien soixante mètres entre le pont et le fond du précipice. Même dans l'hypothèse hautement improbable où elle aurait survécu à sa chute, l'hypothermie l'aurait tuée en quelques minutes : l'eau froide prive de chaleur un corps vingt-cinq fois plus vite que l'air à une température égale.

Une rafale secoua l'hélicoptère. La façade rocheuse occidentale du ravin se dressa soudain devant eux, d'autant plus impressionnante

qu'ils en distinguaient tous les détails. Le pilote remonta.

— Bon, ça suffit, décréta-t-il. C'est du suicide. On dégage.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! protesta Valerie.

— Non seulement je peux, mais je vais le faire. C'est moi qui suis aux commandes. Bon sang, je ne suis même pas sûr qu'on puisse rentrer...

C'était un crève-cœur pour Valerie. Elle imaginait la fillette dissimulée dans un renforcement ou sous une saillie, sortant de sa cachette quand elle entendait l'hélicoptère, agitant les bras, appelant à l'aide de plus en plus faiblement à mesure que ses derniers espoirs s'envolaient dans la pénombre.

— On va mobiliser une équipe, déclara Carla.

— Il sera trop tard, objecta Valerie. Il est déjà trop tard.

L'appareil survolait maintenant la paroi est du précipice.

— Eh, qu'est-ce que..., commença le pilote.

Au même instant, le pare-brise explosa, et sa tête partit en arrière.

La moitié de son visage avait été emportée.

L'hélicoptère effectua une rotation complète sur place. Une seconde plus tard, il pencha vers la gauche et perdit rapidement de l'altitude. Aussi clairement que s'il s'agissait d'un paysage miniature dans une boule à neige, Valerie vit en dessous d'elle la Cherokee, la cabane et une silhouette qui brandissait un fusil. Le bruit des pales parut subitement changer d'intensité, et elle entendit Carla crier quelque chose. Ils étaient encore trop haut... Incapable de croire à ce qu'elle s'apprêtait à faire, galvanisée par l'urgence de la situation, elle poussa la porte de la cabine. L'image de ses tibias réduits en bouillie lui traversa l'esprit, elle sentit les mains de Carla tenter de la retenir, et elle sauta.

Il lui fallut quelques instants pour rassembler la force de soulever la tête. La brutalité de la chute et le froid saisissant de la neige lui avaient coupé le souffle. Malgré des douleurs dans les chevilles et les avant-bras, elle pensait n'avoir rien de cassé. Elle se trouvait à moins de cinq mètres de la Cherokee. Carla gisait un peu plus loin sur sa droite, à plat ventre, immobile. Le vent tomba. Dans le silence soudain (comme si la tempête avait décidé de faire une pause pour ne rien manquer du spectacle), le bruit des pales diminua tandis que l'appareil s'enfonçait dans le ravin. Ce fut ensuite le silence total pendant un long moment, puis l'explosion et un jaillissement de lumière orange

lorsque l'hélicoptère percuta la paroi, avant de s'écraser dans la rivière. Le vent se leva de nouveau, projetant de la neige sur le visage de Valerie.

La Cherokee se dressait entre Leon et elle.

Il avançait dans sa direction.

Elle se redressa et porta la main à son holster.

Déjà, Leon la mettait en joue.

Sous l'impact, Valerie fut soulevée du sol. Elle se sentit partir en arrière avant même d'avoir conscience de la douleur.

L'étreinte de la neige, une seconde fois. Sa chute produisit un petit bruit bizarre, un choc sourd accompagné d'un hoquet de stupeur, comme si elle avait coupé le souffle du sol sous elle plutôt que l'inverse. Elle se rappela ce même son quand elle faisait des anges de neige dans son enfance. Jean mouillé, yeux fixés sur le ciel bas...

Son épaule gauche était en feu. Ses poumons se vidaient. L'air s'échappait de manière inexorable de son corps, et il lui semblait impossible de l'attirer de nouveau en elle.

Leon la dominait de toute sa taille. Des flocons s'accrochaient à ses cheveux, tourbillonnaient autour de lui. Sa main bandée enveloppait le canon du fusil. Son visage mouillé était parcouru de tressaillements nerveux.

— Toi ? lança-t-il. Encore toi ?

Il retourna l'arme, la brandit haut, et l'abattit sur elle.

Valerie eut le temps de distinguer les stries dans le caoutchouc sur la crosse – un motif étrange dont elle emporterait le souvenir dans la tombe.

Puis l'obscurité l'engloutit.

Quand Nell ouvrit les yeux, elle reconnut le plancher désormais familier de la cabane. Elle était allongée sur le côté. La porte était toujours grande ouverte, et le vent avait éteint l'une des lampes. Il ne neigeait plus, même si les rafales continuaient de rugir dans le ravin. Elle aperçut dehors un gros véhicule, qui ressemblait curieusement à la voiture de sa mère. Deux femmes qu'elles n'avaient jamais vues étaient affalées telles des poupées de chiffon contre la carrosserie. L'une d'elles, presque couchée, saignait. L'homme au coupe-vent se tenait près d'elles, des sacs en plastique à ses pieds.

Valerie émergea de l'inconscience au moment où Leon saisissait le holster d'épaule de Carla, prenait l'arme à l'intérieur et la fourrait dans la poche arrière de son jean. Ce fut en vain qu'elle chercha du regard son propre pistolet ; il avait disparu. Elle reporta son attention sur Carla, qui remua puis ouvrit les yeux. Elle respirait avec difficulté. Valerie sentait l'un des garde-boue de la Cherokee lui rentrer dans la colonne vertébrale – un inconfort mineur au regard des fulgurances dans son épaule. Derrière Leon, elle distinguait l'entrée de la cabane, dont la porte ouverte révélait à l'intérieur une lumière jaune vacillante. Un petit corps était allongé par terre. Nell... Morte, selon toute vraisemblance. La seule à avoir réussi à échapper aux meurtriers avait finalement été rattrapée. Il ne neigeait plus, et ce constat la réconforta un peu, sans qu'elle puisse se l'expliquer. Peut-être juste parce qu'elle voyait ce qui l'entourait. Elle voyait le monde, sans doute pour la dernière fois. Carla tourna la tête vers elle et voulut prendre la parole, au lieu de quoi elle referma les yeux.

Leon vidait les sacs, en sortait des objets et les posait dans la neige. Une orange. Une poupée coiffée d'une couronne. Un yo-yo. Un xylophone. Un sachet de clous. Il tenait une lampe dans sa main bandée.

— T'es entrée chez moi, dit-il en se tournant vers Valerie. T'étais dans ma putain de baraque !

Carla souleva les paupières.

— Il n'a plus jamais été le même après, dit-elle.

— Ta gueule, salope !

Carla secoua la tête, comme pour protester. D'une voix pâteuse, elle énonça encore quelques mots que Valerie ne comprit pas. Bon nombre de flics portaient toujours sur eux une arme de secours, dans un autre holster ou même dans une botte. Elle n'en faisait pas partie. Lorsqu'elle s'était rendue à la ferme, elle avait oublié d'enfiler son gilet pare-balles. Il était toujours dans le coffre de la Taurus. Elle n'avait pas pris le temps de réfléchir. Elle était vraiment nulle, comme flic. Elle se revit un matin au lit avec Blasko, la tête sur sa poitrine (le soleil d'été qui filtrait à travers les stores dessinait des bandes de lumière dans l'appartement), lui disant : « Je suis nulle, comme flic. » Il était resté silencieux un long moment. Tous deux étaient en nage et somnolents. Ils avaient fait l'amour tant de fois qu'il leur paraissait

impossible de rassembler suffisamment d'énergie ne serait-ce que pour sortir du lit. Pour finir, il avait répliqué : « Non seulement t'es loin d'être nulle, mais t'as le plus beau cul du monde occidental. Tout le monde te déteste à cause de ça. Moi y compris. Maintenant, si on se préparait un bon petit déjeuner ? » Ce souvenir lui arracha un sourire, tant il était précis et doux ; sa mémoire établissait sans doute une hiérarchie pour ne lui présenter que le meilleur avant la fin. Au fond, songea-t-elle, ce n'est pas si terrible de mourir, quand on a eu une existence pleine de vie. C'était son cas. La certitude d'avoir bien vécu permet d'accepter la mort.

De toute évidence, Leon n'était pas content. Une grimace de contrariété déformait ses traits, comme si on le pressait d'agir contre sa volonté. Comme s'il était obligé de compromettre la qualité de son travail juste pour en terminer au plus vite. Alors qu'elle le regardait, il se retourna et aboya :

— Je suis en train de le faire. Je suis en train de le faire, bon Dieu !

Il semblait s'adresser à un interlocuteur visible de lui seul. Sourcils froncés, il déboutonna le pantalon de Carla, le lui baissa jusqu'aux chevilles, puis se redressa pour la contempler. En voyant le tibia de la jeune femme dépasser de la plaie, Valerie eut mal pour elle. Nous ne sommes qu'os, sang, nerfs et peau... C'est une vérité si terrible que Dieu préfère nous en dissimuler la plus grande partie.

— Il fait un peu froid pour ça, non ? lança-t-elle.

Son épaule gauche était paralysée. Une partie de son esprit échafaudait diverses hypothèses plus ou moins médicales sur le possible rafistolage de sa clavicule et de son omoplate. Elle imagina un chirurgien absolument imbuvable en consultation mais qui, en salle d'opération, emploierait chaque parcelle de son ego à réparer ce qui, a priori, était irréparable. Il porterait de petites lunettes à monture dorée et travaillerait en écoutant une symphonie de Mahler – le genre de praticien qu'on déteste, tout en se réjouissant que ce soit lui, et personne d'autre, qui opère.

— Ta gueule, lui ordonna Leon en pointant un couteau vers elle. Ta. Gueule.

Il saisit le chemisier de Carla et le déchira. La vue du joli soutien-gorge en dentelle noire emplut Valerie de tristesse, et elle se rendit compte qu'elle avait fini par considérer l'agent York comme un être

asexué.

Carla tenta de se dégager, mais Leon la gifla, avant de la tirer par les cheveux pour la forcer à se rasseoir.

C'était un grand soulagement, au fond, de se résigner à mourir, songea Valerie. On avait alors la liberté de se livrer à toutes sortes d'exercices mentaux futiles – entre autres, comment faire sortir un meurtrier de ses gonds. Elle récapitula rapidement tout ce qui était arrivé (tandis que d'autres parties de son esprit passaient en revue d'innombrables souvenirs de son enfance, de son adolescence angoissée, de ses désirs complexes d'adulte et de ses tâtonnements professionnels, de l'amour et de la perte de l'être aimé), convaincue qu'il y avait quelque part un...

« Qui » n'a plus jamais été le même ?

Les mots prononcés par Carla quelques instants plus tôt la déconcentrèrent brièvement.

Celle-ci rouvrit les yeux. Elle était revenue à elle, cette fois. Juste à temps pour les mauvaises nouvelles. Les pires. Les seules qui importaient.

Leon, qui tenait toujours la lampe de la main droite, s'accroupit et lui appuya la pointe du couteau sur le bassin. Une goutte de sang perla et dégouлина le long du manche. La jeune femme leva laborieusement une main, comme si elle pesait une tonne. Leon l'écarta d'un geste.

— Pauvre merde ! s'écria Valerie.

Il s'immobilisa. La lame entre ses doigts s'enfonça encore un peu. Carla gémit.

— Eh ! reprit-elle. Leon ! Oui, toi. Je te parle, enfoiré !

Dans le regard qu'il posa sur elle, cette fois, elle décela une certaine surprise.

— Tu t'es planté, affirma-t-elle. Tu le sais, au moins ? Je veux dire, tu te rends bien compte que même après toutes ces années, t'es toujours pas foutu de maîtriser le truc le plus simple du monde... Bon sang, ce que tu peux être con !

La main crispée sur son épaule, elle se força à rire.

— T'as rien compris, hein ? Tu veux que je te le récite, Einstein ?

Pour le coup, Leon se redressa.

— Après le kimono, c'est la lampe. K comme kimono, L comme lampe. C'est pas possible d'être aussi bête. J, K, L. Journal, kimono,

lampe. Alors que toi, dans quel ordre t'as mis tout ça, hein ? Dans quel ordre ?

Leon fronça les sourcils en respirant fort par le nez. Ses doigts se crispaient sur le manche du couteau.

— T'as avalé ta langue ? Remarque, ça ne m'étonne pas. Franchement, y a de quoi être gêné. Toi, t'as cru que c'était journal, kimono et masque. J, K, M. Et maintenant, tu restes planté là, avec quoi dans la main ? Une lampe ! Trop fort, Leon, pour un type qui a vraiment rien d'une lumière ! Tu saurais épeler « incompetent » ? Ou « raté » ?

Il fit un pas sur sa gauche et vint se camper devant elle.

Derrière lui, elle vit une silhouette sortir à quatre pattes de la cabane.

Angelo était à bout de forces. Sa L5 et sa S1 avaient entamé une nouvelle relation particulièrement intense, et s'étaient alliées pour maximiser la douleur. Les élancements de sa mâchoire fracturée résonnaient dans sa tête. Sa mémoire, libre maintenant qu'elle n'avait plus de fonction à remplir, lui disait que Mohamed Ali avait combattu Ken Norton pendant deux rounds avec une mâchoire fracassée, et qu'il avait encore reçu de nombreux coups sur le crâne. Cette pensée le consolait un peu ; au moins, il ne se faisait pas taper sur la tête pour le moment...

Il poussait la hache devant lui dans la neige. Il aurait voulu se retourner pour voir Nell une dernière fois, mais il avait peur que ce mouvement ne le paralyse. Le vent se déchaînait autour d'eux, comme réjouit au plus haut point par la folie des hommes.

Nell avait rampé jusqu'au seuil de la cabane, devant lequel elle s'était effondrée. Tout lui paraissait cassé et abîmé à présent, jusqu'à la chaleur du poêle et à la douce lumière de la lampe. Le vent s'engouffrait à l'intérieur et malmenait tout sur son passage. Il lui semblait qu'elle avait traversé le pont une éternité plus tôt ; les journées écoulées depuis que sa mère lui avait ordonné de se sauver étaient les plus longues de sa courte vie. Elle se sentait très âgée, soudain, comme si la vieille dame qu'elle deviendrait un jour lui rendait visite, tel le fantôme d'un avenir perdu.

— Et c'est pas fini, reprit Valerie à l'adresse de Leon. La fille dans ta cave, tu te rappelles ? Eh bien, elle est tirée d'affaire. T'as encore foiré, pauvre nase. J'ai réussi à entrer dans ta baraque, et t'as cru que j'étais morte. Mais non, je suis là. Pareil pour elle : je l'ai sauvée, elle est bien vivante. En ce moment même, elle se fout de ta gueule, et tous les flics du pays aussi. Ta photo est partout à la télé. Le meurtrier le plus débile de toute l'histoire du crime... Ta grand-mère doit être fière de toi ! Je suis sûre qu'elle est en train de se marrer comme une grosse baleine.

Leon observait une immobilité totale. Le vent était retombé. Valerie entendait Carla sangloter doucement.

Soudain, il leva sa lame.

Et hurla.

La violence du cri réduisit Carla au silence.

Un long moment s'écoula. Plus personne n'agitait la boule à neige.

Il lâcha le couteau. Passa très lentement une main derrière lui et retira la hache qu'Angelo lui avait enfoncée dans l'arrière de la cuisse. Il la contempla un instant, l'air abasourdi, puis se retourna.

Le vieil homme gisait sur le flanc, les yeux fermés, la respiration sifflante.

Valerie ramena ses jambes sous elle. Son épaule ne répondait plus et elle avait les mains engourdies, mais des fourmillements lui parcouraient le visage. La veste de Leon s'était relevée, révélant le Beretta de Carla dans la poche arrière de son jean.

Nell vit Angelo s'effondrer. L'inconnu se tenait près de lui, les deux mains refermées sur la hache. Son bandage, défait, pendait de son poignet comme une banderole après la fête. Il n'y avait plus de vent, et tous les sons lui parvenaient distinctement. Elle entendait la respiration laborieuse du vieil homme. L'une des femmes s'était redressée.

Angelo dérivait doucement, bercé par une obscurité toute de douceur, semblable à l'océan la nuit. Son corps lui semblait lointain, insignifiant, aussi inutile désormais que des vêtements qu'il aurait abandonnés sur la plage avant d'entrer dans l'eau en sachant qu'il n'y aurait pas de retour. Il pensa à Sylvia disant : « C'est ce qui a rendu mon départ supportable : le fait de savoir que j'avais connu un tel

amour dans ma vie. De savoir que j'avais eu le meilleur. »

Il n'y avait personne pour le voir, mais il souriait.

Quand elle tendit la main vers le Beretta, Valerie songea : J'ai besoin de mes deux mains.

Tu ne peux pas te servir des deux. Alors débrouille-toi avec une seule.

Elle se pencha. Tendit le bras.

Le tunnel de verre biseauté refit son apparition, restreignant sa vision.

Pas maintenant.

Non. Pas maintenant.

Elle serra les dents. *De la volonté. Allez, de la volonté !*

L'obscurité gagnait du terrain. Le temps lui était compté.

Sa main tremblait. L'éventail des possibilités pour qu'elle rate son coup était vaste.

Elle n'aurait qu'une chance. Une seule.

Comme un pickpocket...

Elle referma doucement les doigts sur la poignée du Beretta.

L'ouverture vibra devant ses yeux, se réduisit encore un peu plus.

Elle tira le pistolet. Repoussa le cran de sûreté.

— Lâche ça, Leon, ordonna-t-elle en lui appuyant le canon contre la nuque. Lâche ça tout de suite, ou t'es mort.

Un frémissement parcourut les ténèbres. Le cercle de lumière rétrécissait, s'élargissait, rétrécissait de nouveau.

Tue-le maintenant. Pendant que t'en es encore capable. Tue-le. Mets fin à ce cauchemar.

Non, tu ne peux pas faire ça. Tu dois l'arrêter. Le conduire en prison. C'est à la justice de trancher. Tu n'as pas le droit de le tuer, ce serait une exécution. Tuer un meurtrier, ça reste un meurtre.

L'ouverture s'élargit légèrement. Valerie avait mal aux mâchoires, à force de les crisper. Des arcs-en-ciel traversaient son champ de vision.

Lui passer les menottes. Signaler leur position. Après, le tribunal. Les avocats. La loi. Les familles. Les mots. Katrina Mulvaney, souriant près de l'arbre à deux troncs. Le déroulement de l'histoire désespérante de Leon. Et, avant cela, de celle de Jean Ghast – les antécédents jusque-là inconnus, un retour en arrière interminable, des poupées russes qui s'emboîtaient à l'infini. Causes, explications,

conséquences.

Facilite-moi la tâche, Leon.

Il s'exécuta.

Leva la hache, et se retourna.

Il ne prononça qu'un mot :

— Salope.

Valerie pressa la détente.

Au centre médical régional de Sterling, Valerie se fit une nouvelle amie : la morphine. La décharge de chevrotines avait traversé le deltoïde, mais seulement entaillé l'humérus et manqué de peu l'artère sous-clavière. Les dégâts étaient néanmoins importants. « Vous êtes dans un sale état », lui avait dit le chirurgien, tout en refusant obstinément de répondre à ses questions sur d'éventuels dommages au niveau des nerfs. Elle avait le bras bandé et en écharpe. Serait-elle capable de s'en servir à nouveau ? Elle l'ignorait. Quand elle tentait de s'imaginer en policière estropiée, elle n'y parvenait pas ; elle se voyait juste devant l'évier dans sa cuisine, essayant en vain d'éplucher des pommes de terre.

Si elle n'était pas censée quitter son lit, elle avait toutefois réussi à convaincre le collègue de Carla York, l'agent Dane Forester (qui était monté avec elles dans l'ambulance, et ne semblait pas au courant des griefs de Carla à son encontre), d'aller chercher un fauteuil roulant pour l'emmener voir la jeune Nell.

La fillette, qui avait le pied dans le plâtre, somnolait. Elle était sous sédatif léger et le resterait jusqu'à l'arrivée de sa grand-mère, prévue sous peu.

Valerie demeura quelques minutes à son chevet, rassurée de la savoir en sécurité. Les moniteurs, la perfusion, les draps blancs et raides... Son nom figurait sur le petit bracelet d'identification en plastique à son poignet : Nell Louise Cooper. Elle avait les ongles sales. Le soleil réfléchi par la neige filtrait entre les lamelles des stores vénitiens. Le monde était décidément un endroit merveilleux. Peuplé de cauchemars.

Elle s'appêtait à demander à Forester de la ramener dans sa chambre quand Nell remua et ouvrit les yeux. Il lui fallut quelques secondes pour se repérer. Valerie ignorait ce qu'on lui avait dit, mais

l'expression de la fillette lui révéla qu'elle était déjà au courant. Ta mère et ton frère sont morts... Peut-être l'avait-elle compris dès l'instant où elle s'était sauvée.

— Bonjour, Nell, dit-elle doucement. Tu te souviens de moi ? Comment va ta cheville ?

C'étaient les premiers mots, ou presque, qu'elle lui adressait. A la cabane, elle avait juste été capable de signaler leur position par radio et d'expliquer à la fillette qu'elle était policier, avant de perdre connaissance. Quand la cavalerie avait débarqué sur le site, seule Nell était encore consciente.

— Je la sens pas.

Elle était visiblement exténuée. Trop jeune pour être confrontée à l'horreur et au deuil des adultes... Son regard reflétait une immense souffrance intérieure dont il porterait toujours la trace. Quel que soit l'endroit où elle vivrait (avec sa grand-mère en Floride, dans un premier temps), quelle que soit l'école où elle serait inscrite, les autres sentiraient en elle quelque chose de différent, de singulier, d'incompréhensible. Son avenir exigerait d'elle une immense faculté d'adaptation. Elle grandirait (en supposant qu'elle ne sombre pas dans la dépression et ne se suicide pas), mais toutes ses actions et l'adulte qu'elle deviendrait trouveraient leurs origines dans le drame dont elle avait été victime.

— Je ne sens pas non plus mon épaule, dit Valerie.

Elle avait conscience de la terrible impuissance des mots. La fillette avait dû être bercée de contes de fées qui se terminent bien et d'histoires de justice miraculeuse. Or, aujourd'hui, elle se retrouvait privée de la possibilité de laisser naturellement derrière elle la dimension du merveilleux, en quittant l'enfance. Valerie songea qu'elle-même n'y pouvait rien, sinon essayer d'intercepter les briseurs de rêves avant qu'ils ne sévissent encore. Mais même si elle y consacrait le reste de sa vie, ce ne serait pas suffisant.

La porte s'ouvrit soudain, livrant passage à Forester, accompagné par une femme d'une soixantaine d'années. La grand-mère de Nell. Joanna Trent était une belle femme élancée dont les cheveux bien coupés, teints en auburn, retombaient doucement sur ses épaules. Elle était vêtue d'un long manteau vert en laine et d'un pantalon en velours côtelé noir. Elle serrait contre elle une besace en cuir brun, et elle avait les yeux rouges et gonflés. Valerie se rendit tout de suite

compte des efforts qu'elle déployait pour étouffer son désespoir et sa peine. Elle avait perdu sa fille et son petit-fils dans des conditions atroces, mais elle s'obligeait à rester forte pour sa petite-fille. Sans doute avait-elle pleuré dans l'avion, et sur le trajet jusqu'à l'hôpital. Sa détresse se lisait sur son visage tout autant que sa détermination à ne pas se laisser aller. L'air autour d'elle semblait vibrer de la tension qui l'habitait. A la seconde où elle découvrit la fillette sur le lit d'hôpital, pourtant, les larmes jaillirent de nouveau, intarissables mais silencieuses.

— Mamie..., murmura Nell.

Déjà, la nouvelle venue se précipitait vers l'enfant et la prenait dans ses bras.

— Oh, ma Nellie... ma petite Nellie... Je suis là, mon cœur. Je suis là, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Valerie adressa discrètement un signe de tête à l'agent Forester, qui l'emmena hors de la chambre.

— Je reviendrai dans un moment, déclara-t-il après avoir conduit Valerie au chevet de Carla York.

— Merci. Pouvez-vous demander à quelqu'un de prendre en charge Mme Trent ?

— C'est déjà fait.

La jambe de Carla était emprisonnée dans un appareillage complexe.

Durant quelques instants, les deux femmes restèrent silencieuses.

Enfin, Carla se décida à parler.

— Vous n'avez toujours pas compris, hein ?

— Pardon ?

Carla cilla lentement.

— Carter.

Valerie attendit la suite, tandis que les pièces du puzzle s'assemblaient dans son esprit. L'agent Mike Carter. Trois ans auparavant. L'autre candidat à la paternité de l'enfant qu'elle avait perdu.

Carla se fendit d'un sourire sans joie.

— Il n'était rien pour vous. Il était presque tout pour moi. Il n'a plus jamais été le même après. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais bravo, vous avez réussi. Félicitations.

Carla posa sur elle un regard où se lisait une sorte de fascination éteinte.

— Désolée, j'ignorais que... balbutia Valerie. Je ne me doutais pas qu'il avait quelqu'un.

— Est-ce que ça aurait changé quelque chose si vous aviez été au courant ?

Valerie repensa à ce qu'elle était alors. A sa volonté de tout gâcher en bloc. Elle n'avait plus l'énergie ni l'envie de mentir.

— Non. Probablement pas.

Carla saisit le verre sur la table de chevet, et aspira un peu d'eau à la paille.

— Et aujourd'hui, vous m'avez sauvé la vie, observa-t-elle, avant d'ajouter, après une brève pause : Ce qui ne facilite pas les choses.

Une nouvelle fois, Valerie fut réduite au silence. Elle n'aurait su dire si l'agent York la haïssait ou éprouvait de la reconnaissance envers elle. Il lui vint soudain à l'esprit que l'agent York ne devait pas le savoir non plus. Elles se retrouvaient toutes les deux dépassées par des faits irréconciliables.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lança une infirmière à Valerie, en ouvrant la porte. Vous devriez être couchée. Allez, retournez vite dans votre chambre.

Valerie s'était rallongée depuis dix minutes quand son téléphone sonna.

— Skirt ? lança Blasko. Rends-moi service, tu veux ? A l'avenir, évite de te faire tirer dessus.

— D'accord.

— Non, franchement, il y a une limite à ce que je peux endurer. Déjà que tu t'es rasé la tête...

— Tout le monde trouve ça chouette.

— M'en fiche, des autres. Bon, t'as pensé à un restau où t'aimerais dîner ?

En cet instant, l'envie de le voir était si forte qu'elle en eut la gorge serrée.

— En fait..., commença-t-elle. Je crois que je me contenterai du premier endroit où un client peut manger seulement avec une fourchette.

— Un bras en charpie et le crâne à moitié rasé... J'imagine que tu

vas aussi avoir besoin d'aide pour te déshabiller ?

— Mouais, y a de bonnes chances. Désolée. Si tu veux annuler, je comprendrai.

S'il te plaît, n'annule pas. S'il te plaît.

Un bref silence.

— Sérieux, comment tu te sens ? demanda-t-il.

Il avait posé la question d'un ton grave, cette fois. Elle ne se lasserait jamais de cette voix et de tout ce qu'elle exprimait : la complicité, la loyauté tranquille, l'amour... Tout ce qu'elle ne méritait pas. Elle se sentait pourtant presque autorisée à revendiquer, sinon le bonheur, du moins une chance de profiter de ce qui s'offrait à eux. Même si cette perspective était également effrayante, parce qu'il n'y a rien de plus dangereux que l'amour.

— Ça va, répondit-elle, ça va bien.

— Tant mieux. Bon, tu peux faire quelque chose pour moi ?

— Je t'écoute.

— Tourne la tête vers la porte.

Trois secondes. Quatre. Cinq.

Alors, il entra, souriant, son portable à la main.

— Désolé, Skirt. Je ne pouvais plus attendre.

Remerciements

Un très grand merci aux agents exceptionnellement brillants que sont Jonny Geller à Londres et Jane Gelfman à New York, pour avoir fait leur travail avec un mélange de tact, d'humour, d'intuition infallible et de professionnalisme rigoureux. Un romancier ne pourrait rêver d'être mieux représenté.

Ce fut un grand plaisir de travailler avec des éditeurs aussi avisés et patients que Bill Massey, chez Orion, au Royaume-Uni, et Charles Spicer, chez St Martin's Press, aux Etats-Unis. Ils ont tous les deux compris d'emblée dans quelle voie s'engageait *Leçons d'un tueur*, et ils ont consacré beaucoup de temps, d'énergie – et de diplomatie – à mener le projet à son terme. Je leur dois beaucoup.

Deux ouvrages m'ont apporté une aide précieuse dans mes recherches : *Police Procedure & Investigation*, de Lee Lofland (© 2007), et *Forensics : A Guide for Writers*, par D.P. Lyle, M.D. (© 2008), tous deux publiés par Writers Digest Books, une filiale de F+W Publications Inc., Cincinnati, Ohio. Toute liberté prise avec les procédures mentionnées dans ces textes est entièrement de mon fait, pour mieux servir la fiction.

Enfin, pour des raisons impossibles à citer tant elles sont nombreuses et variées, je remercie : Kate Cooper, Eva Papastratis, Kirsten Foster, Laura Gerrard, Liz Hatherell, Stephen Coates, Nicola Stewart, Jonathan Field, Vicky Hutchinson, Peter Sollett, Eva Vives, Mike Loteryman, Alice Naylor, Lydia Hardiman, Emma Jane Unsworth, Ben Ball et Susanna Moore.

Titre original : *The Killing Lessons*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Orion Books, Londres, en 2015.

© Glen Duncan, 2015.

© Presses de la Cité, 2015 pour la traduction française.

Couverture : Thierry Sestier. Photo : plainpicture/Millennium/Jonathan Browning.

EAN 978-2-258-11809-6



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).